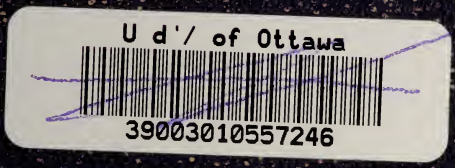
U d'/ of Ottawa
39003010557246

A mon Epouse

bien-aimée.

Québec 1er Janvier 1873

Auguste Ballart

Don
de Mr A. L. Ballard
à la Congrégation
des Dames de S. Roch
de Québec

MARIE
MIEUX CONNUE

I

MÊME LIBRAIRIE.

Les Enseignements de la Reine du Ciel ou le Mois de Marie, consacré à l'étude et à la méditation de sa miséricordieuse apparition sur la Montagne de la Salette, par M. l'abbé Hillaire. Ouvrage dédié à Monseigneur Augebault, évêque d'Angers. 1 vol. in-12. 2 fr.

L'Intérieur de Jésus et de Marie avec des sujets de méditations pour tous les dimanches et fêtes principales de l'année, ouvrage posthume du R. P. Grou, de la Compagnie de Jésus. Quatorzième édition, revue, corrigée et augmentée d'une Notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur. 2 vol. in-12. 3 fr. 50

Treize éditions écoulées de cet ouvrage prouvent la faveur dont il jouit auprès de toutes les personnes qui veulent avancer dans la perfection chrétienne.

Mon Chapelet, pieuses pensées nées de sa récitation, par Hubert Lebon, auteur de : *La Sainte Communion c'est ma vie*, etc., etc. Ouvrage précédé du règlement de la confrérie du Saint-Rosaire, érigée dans l'église des Pères Dominicains de Paris, avec les indulgences qui y sont attachées et suivi d'une paraphrase de l'*Ave, Maris stella*. 1 vol grand in-32. 80 c.

Notre-Dame du Calvaire ou Notice sur Notre-Dame-des-Sept-Douleurs et les indulgences attachées à son culte, suivie de quelques pratiques de piété en son honneur, par le R. P. Possoz, de la Compagnie de Jésus. Troisième édition, augmentée d'une Neuvaine à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. 1 vol. grand in-32. 1 fr.

WASSY. — IMPRIMERIE DE MOUGIN-DALLEMAGNE.

SA 9

MARIE

MIEUX CONNUE

TRENTE NOUVELLES CONFÉRENCES

POUR UN, OU POUR PLUSIEURS

MOIS DE MARIE

PAR

M. l'Abbé DEMANGE,

Curé de Vincey (Vosges)

TOME PREMIER

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

VICTOR SARLIT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-SULPICE, 25

1859

BT
601
.D428
1859
V.1

A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE SAINT-DIÉ,

L'ABBÉ DEMANGE, CURÉ DE VINCEY.

MONSEIGNEUR,

Je vous dois déjà beaucoup, et pour l'accueil bienveillant que vous avez fait à mon premier Ouvrage, et pour les encouragements, tout paternels, dont vous m'avez ensuite honoré!

Aussi, Monseigneur, je viens de nouveau, toujours par un devoir qu'il m'est doux de remplir, et plus encore dans le filial empressement d'une reconnaissance profondément sentie, déposer aux pieds de Votre Grandeur, et soumettre à votre jugement épiscopal le nouveau produit de mes loisirs.

La dévotion à Marie, ramenant et reliant à Dieu ses enfants égarés, est sans doute l'aimant surnaturel, la ressource spéciale, la planche principale de salut, que la divine Miséricorde présente à notre siècle, trop plongé, trop affaissé dans le sensualisme. C'est pourquoi, désirant, de toute mon âme, que ce dernier Refuge des pécheurs soit mieux connu et plus aimé, j'oserai, si Votre Grandeur l'a pour agréable, offrir ce nouvel Ouvrage, et à mes frères dans le sacerdoce, et à tant d'âmes qui en ont si besoin, au milieu des tempêtes et des naufrages du monde!

Puisse, Monseigneur, au milieu des amertumes toujours trop abondantes en l'âme d'un digne Evêque; d'un Evêque, le père véritable, le noble soutien, le juste amour de son clergé; d'un Evêque qui vit, qui combat et qui souffre en chacun de ses prêtres; puisse ce second travail de votre humble enfant apporter autant de joie que j'en désire à votre cœur paternel!

Et puisse-t-il aussi, revêtu de votre haute approbation épiscopale, et béni de notre commune Mère, s'en aller, se répandre, se multiplier par le monde, y réjouir, y aider un peu mes amis du sanctuaire, et, en même temps, raviver la foi, dilater la confiance et enflammer l'amour

dans les âmes chrétiennes, pour Celle que Dieu a établie notre Secours suprême!

J'ai l'honneur d'être, avec un très-profond respect, et une affection toute filiale,

Monseigneur,

de Votre Grandeur,

le serviteur très-obéissant,

DEMANGE,
Curé de Vincey.

RÉPONSE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE SAINT-DIÉ.

Monsieur et très-cher Curé,

Vous me demandez si je crois utile la publication de votre nouveau travail sur les Mystères et le Culte de la Très-Sainte Vierge.

D'après le compte favorable que m'a rendu de cet ouvrage l'Ecclésiastique chargé de l'examiner, je vous félicite de nouveau de votre zèle laborieux et de votre talent. Votre Ouvrage est un ouvrage catholique, et qui s'adresse à l'avenir; et je vous engage à ne pas priver le public de ce fruit précieux de vos labeurs, et surtout de votre tendre dévotion envers l'auguste Mère de Dieu.

Ce livre formera, d'ailleurs, le complément de vos bonnes *Conférences sur la Religion* : et les fidèles, comme les pasteurs, trouveront dans ces deux ouvrages un aliment solide pour leur foi et pour leur piété.

Recevez, Monsieur et très-cher Curé, l'assurance de mes sentiments affectueux.

† LOUIS-MARIE,
Evêque de Saint-Dié

Saint-Dié, en la fête de N.-D. du Mont-Carmel, le 16 juillet 1858.

1° *La Sainte Vierge* est peut-être le sujet sur lequel s'est le plus exercée l'intelligence humaine. Plus de quarante mille volumes, dont beaucoup in-*folio* ou in-*quarto*, en ont traité ; et les plus grands noms de la foi et de la science, tels que ceux de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Anselme, de saint Bernard, de Bossuet, se lisent sur beaucoup de ces immortels ouvrages.

2° Mais il est certain qu'une foule de volumes, sur ce beau sujet, ne sont que des pauvretés désolantes, renouvelées de pauvretés antérieures, et que même les meilleurs, tous très-incomplets, laissent trop à désirer, sous plusieurs rapports essentiels. Du reste, beaucoup sont en latin, et hors de la portée des âmes, qui pourraient en faire un saint usage. D'autres, trop métaphysiques dans leur style, trop élevés dans leur marche, ne disent que trop peu à la piété, qu'ils laissent froide et insensible. D'autres encore, et en trop grand nombre, produits d'une imagina-

tion facile et d'un cœur plein de foi, plutôt que d'une science judicieuse et d'une piété solidement édifiante, sont remplis d'affirmations pieuses, d'exclamations transcendantes, mais qui, trop gratuites, trop dépourvues de raisons, ne laissent au fond des âmes ni convictions, ni sentiments durables.

3° Lisez Bossuet lui-même. Vous y trouvez jusqu'à dix-huit sermons, et quelques précis, sur les six principales fêtes de Marie! Quelle bonne fortune, au premier abord!... Mais, malgré tout le charme que vous éprouvez à être enlevé par le génie; malgré toute la liberté que vous accordez volontiers à l'Aigle de se laisser entraîner par le sien; bientôt cependant vous voudriez, tenant par ses aîles le puissant Génie, vous voudriez pouvoir lui dire : Voyons, Aigle indompté, modérez vos bonds impétueux. Astreignez-vous à la marche que vous avez annoncée; et croyez bien que je vous trouverai toujours assez sublime...

Mais non : *le Génie* vous échappe, paraissant ne pouvoir se maîtriser lui-même. Et, après de sérieuses réflexions, vous reconnaissez que tous ses discours roulent sur huit ou dix grandes idées, sont des variantes qui rentrent trop l'une dans l'autre, et encore ont besoin d'une autre forme, pour être mis à la portée des esprits de

nos jours, moins croyants qu'au siècle de simple foi où parlait Bossuet.

Je ne parle pas de Massillon, qui, avec son immense talent, paraît avoir craint, avoir désespéré même, de réussir dans un discours sur Marie; et qui, à l'occasion de quatre de ses fêtes, a écrit, de son style enchanteur, il est vrai, mais seulement *cinq discours de morale*...

4° Aussi est-il notoire que de toutes parts l'on désire — et celui qui écrit ces lignes autant que personne — qu'un vaste et puissant génie, plein de science, et surtout d'expérience et de piété, vienne jeter au creuset tous les riches éléments, répandus çà et là, sur cette divine Mère, les coordonner et en faire jaillir enfin un ouvrage achevé, digne de la Reine des cieux, et adapté aux besoins actuels des esprits.

5° Enfin, il est aussi certain, il est même évident, pour tout penseur judicieux, après tout ce qui s'est tenté et écrit jusqu'alors à cet égard, que pour oser entreprendre, et plus encore pour oser offrir au monde catholique quelque nouvel essai sur Marie, il faut un courage bien héroïque... sinon une vanité bien folle.

Voilà les faits, généralement avoués. Je sais tout cela. Bien plus, je le sens, et, je crois, aussi vivement que personne! Néanmoins je me dis :

D'une part, Marie n'est presque point connue.

Du moins, Elle n'est point généralement appréciée, ni dans le Plan et les Desseins de Dieu, ni dans l'ensemble des Mystères, ni dans les principales situations de sa noble Vie, ni dans la magnificence et les bienfaits infinis de son Rôle et de sa Mission, ni dans toutes les sublimes influences de son culte, si juste, si beau, si instructif, si sanctifiant.

D'autre part, Marie bien connue, justement aimée et honorée, comme Mère de Dieu et des hommes, c'est presque tout le Christianisme! Car l'on ne peut pas bien la connaître, ni la vénérer avec intelligence, sans arriver en même temps à la connaissance et à la confession, du moins implicites, des trois grands Mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, qui sont la base et l'essence même de toute la religion catholique.

Que Marie donc soit connue, aimée, vénérée, en toute vérité, en toute justice; et Dieu lui-même sera mieux connu, plus cordialement aimé, adoré et glorifié!!!

Eh bien! puisque le culte de Marie mène à Dieu, et qu'il est d'une si haute et si universelle importance morale; puisque ce culte est trop peu connu, et dans ses motifs, et dans ses bienfaits infinis; puisque, même quand on en sait quelque chose, ce culte est si coûteux à l'or-

gueil, à la paresse, à la corruption naturelle de l'homme : si le Ciel m'a donné quelques idées, pour sa gloire et pour la sanctification des âmes, dussent d'amères dérisions accueillir mes labeurs, je veux, oubliant ma pauvre individualité, obéir au souffle d'en-Haut, et associer mes Frères dans la foi, et même, s'il est possible, mes Frères incroyants, à ce qu'il m'a été donné de voir et de sentir.

Quelques lecteurs trouveront, peut-être, que l'Auteur poursuit quelquefois trop rudement les protestants... Mais si la vraie foi supporte les errants, parce qu'elle est charité, elle foudroie sans pitié toutes les erreurs, parce qu'elle est vérité. Du reste, quand, durant près de vingt-cinq ans de ministère, on a vu à l'œuvre ces ennemis de notre foi, on est bien éloigné de croire qu'il les faille ménager.

Quelques phrases sur les gloires nationales de la France pourraient paraître aussi trop saillantes, déplacées même, dans un ouvrage catholique. Mais il me semble que tout *vrai catholique*, même russe, même anglais, aime la France, voit avec plaisir Marie aimer *la Fille aînée* de Jésus-Christ, voit avec bonheur *Gesta Dei per Francos,* et n'a que de la joie des victoires et des lauriers qui viennent à nos armées catholiques, par la juste protection de Marie.

Le lecteur verra aussi facilement deux choses : La première, que le ton d'une partie des dernières Conférences est plus simple que celui des premières — mais autres sujets, autre style; et des discussions, des paraphrases, exigent plus la clarté que la majesté de la diction. — La seconde, que l'Auteur n'a pas tiré de chaque Conférence toutes les déductions morales, toutes les conséquences pratiques qui en naîtraient naturellement. Non : deux petits volumes ne sauraient tout dire : on s'y est borné au plus essentiel; et l'on a laissé à l'intelligence et au bon cœur de ceux qui se serviront de ce travail, d'en déduire, pour eux-mêmes et pour autrui, les conclusions spéciales, qui leur paraîtront convenables.

Maintenant, ô Marie! je vous répète la prière mémorable d'un de vos grands et doctes serviteurs : O ma Souveraine, et la Mère de mon Dieu! Je vous supplie et vous conjure que, par votre médiation maternelle, il m'arrive, malgré mon énorme indignité, l'assistance favorable de l'Esprit-Saint; afin que je n'aie sur vous que de vraies et de dignes pensées, et que je n'écrive de vous que de vraies et de nobles paroles : *Domina mea, et Mater Domini mei, Te rogo, Te oro, Te quæso, u habeam Spiritum Domini tui; ut de Te vera et digna sapiam, vera et digna loquar. Amen.* (Saint Ildefonse.)

MARIE MIEUX CONNUE

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

PRÉDESTINATION DE MARIE.

La Vierge choisie, figurée et annoncée, dès l'origine et dans la suite des temps, pour sa sublime vocation; et, à cause de cela, incomparablement grande et vénérable.

Ab initio et antè sœcula creata sum.

J'ai été créé dès le commencement, et avant tous les siècles (Eccli., 24, 6.)

1° Dieu, Mes Chers Frères, Dieu, de toute éternité, connaît parfaitement lui-même, et tout ce qui est possible, et tout ce qui sera jamais réalisé par sa puissance infinie. Donc, si haut que l'on remonte avant la création, l'on trouve l'univers entier dans le plan de la sagesse et de la bonté éternelles de Dieu.

Parmi nous, tout bornés que nous sommes, si un homme intelligent prépare un ouvrage, il en médite, il en prévoit, il en arrête, il en porte en lui-même le dessein, et, avant même de l'accomplir, il peut, à

son gré, le tenir secret, ou en révéler la prévision, le plan, les différentes parties. A bien plus forte raison, l'Intelligence, éternelle et infinie, a eu et a, en elle-même, l'idée totale du monde passé, présent et futur; et Elle a pu, ou garder secrètes, ou nous découvrir ses pensées suprêmes.

Si nulle étincelle ne nous fût tombée du foyer infini des pensées divines, inconnues et introuvables seraient restées pour nous, jusqu'aux événements, les volontés du Très-Haut. Mais si, au contraire, l'Infinie Bonté a, par sa parole révélatrice, laissé rayonner vers nous quelque chose de ses desseins éternels; dès lors les vouloirs de l'Intelligence souveraine, les types qu'Elle en a montrés à la terre, les annonces qu'Elle en a faites au monde, sont devenus l'héritage et la lumière des esprits, qui s'éclairent et qui vivent des divines révélations.

C'est pourquoi, Mes Chers Frères, nous allons, d'après ces principes incontestables, à l'aide du flambeau et des symboles de nos divines Ecritures, nous allons rechercher, découvrir, admirer et bénir le plan de Dieu, relatif à la Mère de notre Rédempteur. Nous y verrons, je le crois, avec reconnaissance et avec amour, comment Marie a été prédestinée, c'est-à-dire, choisie, figurée et annoncée d'avance, pour ses destinées magnifiques. Et déjà ces premiers traits de lumière

nous ferons voir l'illustre Vierge, très-auguste et toute vénérable. Tel est le sujet de ce premier discours.

O Marie ! vous qui, selon les chants de notre foi, avez donné au monde la Lumière éternelle : *Lumen æternum mondo effudit :* Du haut des cieux, envoyez à votre pauvre serviteur un rayon des splendeurs infinies qui vous environnent ; afin qu'à la clarté de ce rayon céleste j'aperçoive bien moi-même, et qu'en même temps je montre bien à mes chers auditeurs comment, de toute éternité, et surtout pendant les quatre mille ans qui ont précédé votre naissance, vous avez eu une place si magnifique dans les pensées et dans les révélations du créateur. *Ave, Maria.*

2° Assurément, Mes Chers Frères, avant sa création, le monde entier était éternellement dans la science infinie de Dieu. Donc en Dieu était aussi l'idée de l'Incarnation future de son Fils unique. Je dois dire plus : cette idée même était l'idée reine, l'idée principale du Très-Haut. Car, dans le plan du Christianisme, tout est choisi et tout est voulu spécialement de Dieu. Dans l'ordre naturel, les œuvres de Dieu paraissent se dérouler comme d'elles-mêmes, d'après les lois générales qu'il a posées. Mais, dans l'ordre de la grâce, Dieu s'est réservé d'agir lui-même directement et à découvert, soit par son action immédiate, soit par les hommes de sa droite.

Dieu pouvait, dit saint François de Sales (1), faire en plusieurs façons l'humanité de son Fils ; en la créant de rien, ou comme il fit celle d'Adam et d'Eve, ou de tout autre manière. Mais il adopta de préférence le plan qu'il a suivi, de réaliser l'Incarnation du Verbe par la divine maternité de Marie. Pour relever et honorer les deux sexes, dit saint Augustin (2), il a voulu en prendre un, en le tirant de l'autre, tirer le sexe sauveur de celui même qui a été le sexe de la perdition. Par conséquent le plan divin embrassait, avec le Dieu fait homme, avec le Christ, son auguste Mère ; et, à côté du décret immuable qui prédestinait un fils d'Adam à l'union personnelle avec le Verbe de vie, en venait un autre non moins assûré, qui statuait que cette union hypostatique s'opèrerait dans le sein virginal de Marie, ou plutôt, un seul et même décret, éternel, immuable, renfermait cette double merveille à venir.

Aussi l'Eglise catholique, dans sa foi toujours concordante avec les décrets divins, applique à Marie ces paroles admirables de nos Saintes-Ecritures : Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies : *Dominus possedit me in initio viarum suarum.* Et, dès le principe, avant qu'il ne produisît aucune créature,

(1) *Traité du l'amour de Dieu,* liv. II, cap. IV.

(2) *De Fide et Symb.,* cap. IV.

de toute éternité, et avant tous les siècles, dans les pensées et dans l'amour du Très-Haut, j'ai été créée avec une attention toute spéciale : *Et antequàm quidquam faceret à principiâ, ab æterno ordinata sum; ab initio et antè sæcula creata sum.* Et voilà pourquoi je suis sortie de la bouche du Tout-Puissant, comme la première-née de toutes ses créatures : *Ego ex ore Altissimi prodivi; primogenita antè omnem creaturam :* c'est-à-dire : Voilà pourquoi j'ai été révélée et montrée au monde, comme ayant le premier rang, avant toutes les plus belles créatures.

Aussi deux illustres docteurs, saint Bernard de Sienne, et notre immortel saint Bernard, résumant, à eux seuls, tous les pieux transports de la tradition catholique sur cette vérité, s'écrient, le premier : Dans les pensées divines, ô Marie ! vous avez été avant toutes créatures, et de préférence à toutes les autres, même les plus magnifiques, vous y avez été choisie et prédestinée, pour nous engendrer l'Homme-Dieu, notre Sauveur : *Tu antè omnem creaturam in mente Dei præordinata fuisti, ut Deum ipsum Hominem procreares* (1). Et le second : O Vierge admirable, et vraiment digne de tout honneur : *O admirandam et omni honore dignissimam Virginem !* ô Vierge non trouvée tout nouvellement et comme par hasard : *O Virginem,*

(1) Saint Bern. Sen. *Serm.* XV, cap. IV.

nec novitèr, nec fortuitù inventam ! Mais Vierge vraiment choisie avant tous les siècles, connue d'avance par le Très-Haut, et par Lui préparée pour Lui-même, et ensuite gardée avec soin par les Anges, désignée à l'avance par les Patriarches, et promise au monde par les accents des Prophètes : *Sed à sæculo electam, ab Altissimo præcognitam et sibi præparatam, ab Angelis servatam, à Patribus præsignatam, à Prophetis promissam.* Après ce beau mouvement, le docte saint Bernard ajoute encore : Vous penserez peut-être que j'exagère? Non, non : ce que je dis est vrai : approfondissez les divines Ecritures, et vous y trouverez la preuve de ce que j'avance : *Scrutare Scripturas, et proba quad dico.*

Ainsi, d'après la raison, d'après le langage de l'Eglise catholique, et la voix universelle de la Tradition, dans les conseils immuables du Créateur, Marie, à l'exclusion de tous les hommes, et de préférence même à tous les Anges, Marie a été, de toute éternité, préélue, prédestinée, à la dignité ineffable de Mère de Dieu : et le décret suprême, qui l'appelle éternellement à l'honneur infini de cette maternité divine, l'élève en même temps à un degré de grandeur que nulle créature n'atteindra jamais : parce qu'il n'y aura jamais une seconde Mère de Dieu ; et par conséquent nulle créature n'a été, ni ne sera jamais, comme Marie, l'objet privilégié des pensées, des prédilections et des faveurs de l'Eternel.

Car, selon le docte Saint-Thomas, Dieu proportionne toujours les moyens, les secours, à la noblesse de la fin à laquelle il destine. Donc Marie, éternellement choisie pour la plus sublime de toutes les vocations, est aussi éternellement destinée à recevoir tous les trésors des grâces divines, qui pourront l'embellir; et, par conséquent, à être conçue sans péché, à être fondée et affermie pour jamais dans le divin amour, à être comblée, en un mot, de tous les dons divins. Car tout cela était logique, tout cela était justice, dans les desseins du Tout-Puissant.

3° C'est pourquoi, Mes Chers Frères, comme vient de nous le dire l'éloquent saint Bernard, toute l'ancienne Loi, qui va au Christ, comme le voyageur à son terme, toute l'ancienne Loi, qui a pour fin le Christ, qui n'est que l'ombre avant-courrière du Christ et des biens infinis qu'il apporte au monde : *Finis Legis Christus. Lex umbra Christi. Lex umbram habens futurorum bonorum* (Saint-Paul) : toute l'ancienne Loi, qui est toute pleine du Christ, qu'elle prépare, qu'elle annonce, qu'elle apporte à la terre ; toute l'ancienne Loi est aussi tout occupée, est aussi toute remplie de la Vierge choisie, pour l'enfanter et le donner au monde. Et c'est pourquoi aussi les Pères, les docteurs de l'Eglise, les théologiens catholiques, ont remarqué, dans nos livres divins, comme un vaste symbolisme anticipé des gran-

deurs et des beaux faits de la Vierge-Mère. Ces grandes figures, relatives à Marie, sont innombrables dans l'Ancien-Testament ; et toutefois je me borne à toucher les suivantes, dont l'analogie frappante ne saurait être contestée.

« Vous ferez, dit le Seigneur à Moïse, une arche de » bois de sétim incorruptible ; vous la revêtirez d'or » très-pur, au-dedans et au-dehors. Vous établirez aussi » par-dessus une couronne d'or qui règnera tout autour. » On portera cette arche, avec des bâtons aussi de » sétim et couverts d'or, qui entreront dans quatre » anneaux attachés à l'arche, et qui seront également » d'or. Et enfin, dans cette arche, vous déposerez les » deux tables de la Loi, avec un vase d'or, rempli de » la manne, qui aura été votre céleste nourriture, » durant tout votre voyage de quarante années au » désert. »

Hé bien, cette arche de l'Antique-Alliance, si riche, si incorruptible, avec toutes les richesses merveilleuses qu'elle renfermait, n'est-ce pas en effet l'image de la Vierge, que l'Eglise appelle justement *Fœderis Arca*, l'arche réelle de l'Alliance véritable entre Dieu et notre nature ? Oui, évidemment cette arche figurative était le symbole de Marie ; de Marie plus pure que l'or, plus incorruptible que le cèdre, et dans le sein de laquelle s'est incarné Celui qui est tout à la fois la grande loi et

le souverain Législateur du monde, le vrai Médiateur entre Dieu et les hommes, la vraie Manne vivante descendue des cieux, la nourriture divine des chrétiens voyageurs, l'Auteur et le Consommateur de la nouvelle et éternelle alliance.

Et avant cet emblême si frappant, Marie n'a-t-elle pas eu d'Elle-même une très-sensible image dans l'Epouse du *Père des croyants*? Marie n'est-Elle pas la vraie Sara, féconde par un miracle, plus certain et plus grand, que celui qui féconda Sara nonagénaire? Marie n'est-elle pas la mère du véritable Isaac, de ce fils unique, enfant du rire et du salut, et cependant l'homme de douleurs, qui porte lui-même sur la montagne sainte le bois et la victime du grand sacrifice, et en qui sont bénies réellement toutes les générations de l'humanité?

Et la tendre Rachel aussi, l'épouse bien-aimée de celui qui fut *Fort contre Dieu*, qui met au monde le juste Joseph, si aimé de son père, si haï de ses frères, vendu, et, pour sa vertu, abîmé dans les humiliations, puis élevé au faîte des grandeurs, comme le Sauveur de l'Egypte, et mêmes de ses frères si dénaturés ; cette tendre Rachel n'est-elle point aussi l'image anticipée de Marie, qui met au monde le Juste par excellence, le Saint des Saints, si chéri de Dieu son Père, mais en même temps méconnu, haï des autres descendants de Jacob, obligé de fuir en Egypte, ensuite, à cause de

sa sainteté parfaite, dévoué à l'opprobre de la croix, où néanmoins il ne monte que pour devenir par sa mort le Sauveur du monde, s'élever de là à l'empire souverain de la terre et des cieux, et être finalement le salut même des enfants d'Israël, qui l'ont renié et immolé, et qui, pour être sauvés, doivent enfin le reconnaître et l'adorer comme leur Messie ?

Que n'aurais-je pas à vous dire de Judith, la plus belle, la plus pure, la plus digne de toutes les veuves ? Cette femme admirable se dévoue pour son peuple, s'avance et reste immaculée au milieu de ses ennemis, trompe l'orgueilleux et impur Holoferne, lui abat la tête, met en déroute sa terrible armée, rend la vie, la paix, l'allégresse, à la nation délivrée, et reçoit, au milieu du peuple, dont elle est la libératrice et la gloire, les bénédictions de tous les âges. Or, l'héroïne de Béthulie, n'est-ce pas, traits pour traits, la Vierge de Nazareth, qui obéit à Dieu pour sauver le genre humain, ne reçoit aucune atteinte de nos humaines souillures, aucun outrage de Satan, le trompe, dit saint Irénée, en consentant à voiler, sous les ombres d'un mariage ordinaire, le secret d'un enfantement divin, écrase la tête à l'antique Serpent, procure la délivrance du genre humain, et reçoit le concert des louanges et des bénédictions de tout l'univers ?

Et la pieuse Esther n'a-t-elle pas aussi avec Marie les plus beaux rapports figuratifs ? Esther, en effet, orpheline dès l'enfance, n'a pour protecteur et pour appui que le pauvre, mais juste et fidèle Mardochée. Néanmoins, au milieu de sa nation, exilée et captive, elle ravit seule les regards et le cœur d'Assuérus, devient la reine d'un vaste empire, fait tourner à la honte et à la ruine du superbe Aman ses trames homicides, entend, de la bouche royale d'Assuérus attendri, ces paroles mémorables : *La loi de mort, portée contre tous les téméraires sujets de mon empire, n'est point faite pour vous :* et parvient à soustraire sa nation à un massacre imminent et universel. Hé bien, n'est-ce pas Marie, qui, orpheline aussi et délaissée de bonne heure, a, seule parmi les filles de Juda, le bonheur incomparable de charmer le cœur du Roi des rois, n'a cependant pour tuteur que le pauvre et chaste Joseph, est néanmoins la préférée, la privilégiée spéciale du Très-Haut, confond à jamais l'ennemi mortel du genre humain, se dévoue à toutes les douleurs, offre son propre Fils pour notre commune délivrance, et, en devenant le salut, devient aussi la Reine de l'univers.

Je me borne, Mes Chers Frères, à ces quelques traits plus saillants, et même je ne les touche que rapidement. Quoique très-abrégés, ils suffisent pour vous

faire voir que la divine Mère de Jésus a été, pendant quarante siècles, figurée et représentée au monde, sous les images les plus ravissantes. Et toutefois, comme si toutes ces nobles figures du Livre Sacré ne suffisaient pas encore, pour nous révéler les desseins du Ciel sur la Vierge choisie, voici les prophètes qui viennent réunir leur grande voix inspirée aux harmonieux symboles de nos divines Ecritures.

4° Mais savez-vous, Mes Chers Frères, quel a été le premier prophète révélateur de la gloire et de la bienfaisance futures de Marie ? C'est le Très-Haut lui-même qui, dès l'origine des temps, daigne verser la consolation et l'espoir au cœur abattu de nos premiers parents. Trompé et vaincu par le jaloux et fallacieux Archange, le Couple primitif se sent criminel, et se voit comme écrasé sous le poids de sa faute et de son désespoir. Satan vainqueur triomphe, croit la création à jamais renversée et notre ruine irréparable. Mais écoutez comme le Très-Haut rabat son insolente audace : Ange déchu, si fier de ta prétendue victoire, tu verras bientôt toutes tes ruses et toutes tes grandeurs, broyées sous le pied victorieux d'une fille de cette même femme, que tu te flattes d'avoir vaincue. Oui, et dans peu une descendante d'Eve écrasera ta tête orgueilleuse : *Ipsa conteret caput tuum.*

Or, demande saint Bernard, quelle est cette fille

d'Eve, à qui est promise, à qui est réservée cette gloire de renverser l'empire de Satan, si ce n'est Marie ? *Cui hæc servata victoria est, nisi Mariæ.* Aussi cette divine menace à l'Ange séducteur, cette promesse solennelle d'une Libératrice pour l'humanité coupable, toutes les traditions humaines les ont recueillies et conservées, comme l'annonce positive du choix immuable que le Seigneur avait fait, dès-lors, de la Vierge de Nazareth, pour être la Réparatrice d'Eve, pour porter le coup mortel au Serpent infernal. Ainsi l'assurance divine de notre réhabilitation est aussi ancienne que nos malheurs ; et la Vierge bénie, qui doit réparer nos maux, qui doit l'emporter en puissance sur toutes les légions de l'Enfer, qui doit infliger une honte éternelle à notre séducteur, cette vierge choisie, destinée à de si glorieux triomphes, c'est Marie; et c'est le Créateur lui-même qui, dès l'origine des temps et des choses, nous prophétise, nous révèle et le choix spécial qu'il en a fait, et ses magnifiques destinées.

Déposée dès lors dans le cœur de la race humaine, cette promesse divine descend le cours des âges, soutient l'espérance des familles patriarchales, et s'en vient se reproduire et frémir sur la harpe inspirée de David. En effet, saluant, neuf siècles d'avance, la merveilleuse Mère de son Seigneur, le Roi-prophète lui dit, en divers endroits de ses psaumes, ces paroles

étonnantes : Ecoutez, ô Vierge, ma noble fille, regardez et inclinez une oreille attentive : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam.* Oubliez, vous dit l'Esprit saint, oubliez les usages trop charnels de votre nation, et quittez, tendre Vierge, la maison paternelle, pour aller au temple saint passer votre jeunesse, et y consacrer à Dieu votre virginité ; et le Roi des roissera épris de votre céleste beauté : *Obliviscere populum tuum et domum patristui. et concupiscet Rex decorem tuum.* Déjà, je le vois comme une merveille accomplie, déjà le Très-Haut a sanctifié son vivant sanctuaire : *Sanctificavit tabernaculum suum Altisimus.* Au dehors cependant le monde n'y verra rien : toute la gloire de la fille du grand Roi sera au dedans d'elle-même, dans sa pureté immaculée : *Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intùs.* Le Dieu qui l'a ainsi formée dans sa grâce, embellie de tous ses dons, s'est renfermé dans son sein ; et c'est pourquoi sa gloire ne sera jamais ébranlée : *Deus in medio ejus : non commovebitur.* Loin de là : on la verra plus tard assise comme une Reine auguste à la droite du souverain Roi, y briller toute vêtue d'or, et d'un or travaillé avec la plus riche variété : *Astitit Regina à dextris tuis, in vestitù deaurato, circumdata varietate.* Et les riches et les puissants du peuple, c'est-à-dire, non-seulement les petits et les pauvres, mais les potentats eux-mêmes invoqueront le visage et

les regards favorables de cette incomparable souveraine : *Et vultum tuum de precabuntur omnes divites plebis.* Et c'est ainsi, selon que l'entend l'Eglise catholique elle-même, c'est ainsi que David a chanté, si longtemps d'avance, les hautes destinées de la Vierge, qui devait naître de son sang royal.

Ecoutons encore les oracles ravissants du sublime Isaïe. Une branche, dit le grand prophète, trois siècles après David, une branche s'élèvera de la tige de Jessé, et de cette branche une fleur, sur laquelle se reposera l'Esprit de Dieu : *Egredietur virga de radice Jesse ; et flos de radice ejus ascendet ; et requiescet super eum Spiritus Domini.* Et voilà qu'une vierge concevra, et toujours vierge enfantera un fils dont le nom sera Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec les hommes : *Ecce virgo concipiet et pariet filium ; et vocabitur nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum : Nobiscum Deus.* Et ce prodigieux enfant sera aussi nommé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix : *Et vocabitur nomen ejus Admirabilis, Consiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri sœculi, Princeps pacis.*

Assurément rien de plus clair, de plus formel, de plus frappant, que ces révélations si précises d'Isaïe. *Ecce Virgo :* C'est la Vierge attendue, la Vierge choisie, la Vierge immaculée, la Vierge perpétuelle et par ex-

cellence, déjà montrée et annoncée, et maintenant mise au grand jour, et dans une parfaite lumière. Et c'est aussi la notification complète de sa maternité divine, toute virginale, toute miraculeuse ; puisque c'est dans son sein béni que s'accomplira bientôt le grand mystère de l'Incarnation : *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel, Admirabilis, Deus, etc.*

5° Enfin, en conformité avec les desseins révélés du Ciel, et comme extension de la divine promesse, déposée en la source du genre humain, les générations successives, même parmi le monde païen, se transmettent, d'âge en âge, les mêmes traditions. Je ne parle pas de l'Orient tout imbu du Judaïsme, et qui tressaillait, comme tout Israël, dans l'attente de cette Vierge promise. La prompte arrivée et les adorations des Rois-mages au berceau du Dieu-enfant, suffisent seules, pour nous révéler les vieilles traditions qui remuaient tout l'Orient.

Mais l'Occident lui-même, parce que la postérité de Japhet y apporta, avec elle-même, les divines révélations, primitivement confiées au chef de la race humaine, tout l'Occident se trouve aussi préoccupé de ce grand événement. Dans plusieurs villes de nos anciennes Gaules, des autels étaient élevés à la Vierge qui devait enfanter, avec cette inscription vraiment

frappante : *Virgini parituræ Druides :* Les Druides, ou prêtres du paganisme, ont érigé cet autel à la Vierge attendue, et qui, étant vierge, doit enfanter le salut du monde.

Et de plus, quiconque a fait quelques études, connaît les vers immortels où le Cygne de Mantoue, pour flatter le maître du monde, applique à sa naissance, et nous redit à nous-mêmes, les traditions religieuses qu'on se transmet depuis quarante siècles : *Ultima Cumæi venit jam carminis ætas*, s'écrie le poëte latin : ce dernier âge prédit par les oracles, est arrivé. Le grand ordre des siècles recommence : voici venir la Vierge promise. Une race nouvelle descend du haut des cieux. L'enfant qui vient clore le siècle de fer, et r'ouvrir l'âge d'or, vivra de la vie des dieux. Il mourra le serpent qui a tué le monde de son souffle empoisonné ; et la plante vénéneuse qui a perpétué parmi nous la mort, mourra aussi : *Jam redit et Virgo... Jam nova progenies cælo dimittitur alto. Occidet et serpens, etc.* Traditions vraiment admirables, et qui sont, presque trait pour trait, nos croyances catholiques !

Et voilà, Mes Chers Frères, voilà comme se sont révélés, annoncés et transmis, par le monde entier, les desseins éternels du Créateur, sur la prédestination, la vocation et la mission merveilleuses de la Vierge choisie. Ainsi, dès les siècles éternels, Marie est dis-

tinguée et adoptée, et, dès l'origine des temps, annoncée, figurée, prophétisée, pour les grands prodiges auxquels le Ciel la destine. Ainsi nous apparaît cette Créature étonnante et majestueuse, s'avançant vers nous des profondeurs de l'éternité, comme le chef-d'œuvre et l'objet privilégié des pensées divines; comme la céleste Héroïne brisera la tête au serpent infernal; comme la Nuée mystérieuse qui nous pleuvra le Juste, le Sauveur; comme l'Arche véritable où la Divinité et l'humanité s'uniront dans une alliance éternelle.

6° Ainsi, ô Bons Cœurs, qui aimez Marie, et quel est le bon cœur qui ne l'aime pas! Ainsi, ô Enfants de Marie, voyez avec joie que votre Mère et votre Reine a été, avec votre Sauveur, le but et le terme des complaisances et des merveilles spéciales de la sagesse éternelle. Voyez qu'éternellement Dieu a choisi Marie, l'a préordonnée à l'incompréhensible gloire de la maternité divine, et s'est préparé lui-même à la combler spécialement des faveurs les plus singulières les plus exceptionnelles, en rapport avec ses incomparables destinées.

Il est, Mes Chers Frères, pour chacun de nous, une vérité bien douce, aussi glorieuse qu'incontestable. *Caritate perpetuâ dilexi te*, nous dit le Seigneur; *ideò attraxi te miserans* : Je t'ai aimé d'un amour éternel : voilà

pourquoi je t'ai appelé à la vie dans ma miséricorde. Oui, voilà ce qui est vrai de la part de Dieu, à l'égard de chacun de nous,

En effet, la Science et la Volonté infinies embrassent, dans tous leurs détails, l'universalité des êtres. Donc, en méditant, en ordonnant éternellement le monde, elles nous y ont vus, nous y ont voulus, nous y ont compris individuellement, comme partie intégrante, y ont marqué notre place, notre destinée, l'heure de notre lever, de notre coucher. Oui, âme chrétienne, dans l'ensemble des êtres rationnels, Dieu vous a distinguée, vous a voulue, vous a aimée ; et c'est en vertu de cette préordonation éternelle de sa sagesse, que, dans le temps marqué, il vous a appelée du sein du néant au banquet de la vie, à l'adoption chrétienne en ce monde, et à l'union éternelle avec Lui dans les cieux : *Caritate perpetuâ dilexi te ; ideò attraxi te miserans.*

Mais toute flatteuse, toute ravisssante qu'est pour nous cette belle vérité, vous sentez, Mes Frères, qu'elle nous laisse néanmoins à une distance incommensurable au-dessous de la Vierge choisie (1). Autant notre petit rôle en ce monde doit être inférieur à celui de Marie ; autant cette sublime créature doit l'empor-

(1) *Matris Dei et servorum Dei infinitum est discrimen.* S. Joan. Dam.

ter sur toutes les autres, en œuvres, en perfections magnifiques ; autant aussi elle est distinguée et sera privilégiée dans les desseins et les faveurs du Très-Haut. Aussi, tandis que notre vocation arrive modeste, et s'écoule ordinairement silencieuse sur notre petit chemin de la vie, la Vierge bénie occupe, après Jésus-Christ même, le premier rang dans les pensées et les révélations divines. Et c'est pour Marie, comme pour son divin Fils, que le Ciel prépare les nationalités, les tribus, les familles, les généalogies royales ; c'est pour Marie, comme pour Jésus, que l'Esprit saint dessine, au milieu des nations, des figures éclatantes, des oracles prophétiques des grandes merveilles qui s'avancent ; c'est pour Marie, enfin, que la suite des événements est aussi conduite, de manière à faire arriver, au temps voulu, cette Vierge bénie, et à réaliser en Elle l'Incarnation du Verbe, et le salut de l'univers !

Oui, ô Marie ! nous le reconnaissons, nous le confessons ; vous êtes vraiment, comme l'a dit le grand Augustin, vous êtes vraiment l'œuvre merveilleuse d'un dessein éternel ! Et si, après votre mission accomplie en ce monde, vous devez être le panégyrique perpétuel des siècles : *panegyris omnium sæculorum* (Leo Imperator) ; déjà même avant de nous être donnée, vous avez été l'objet spécial des desseins et de l'amour éternel de l'adorable Trinité : *Eam tanquam specialis-*

simum mundum Deus sibi creavit (saint Bernard). Vous êtes donc, dans les desseins du Ciel, bien au-dessus de toutes les myriades de mondes matériels, bien au-dessus de tous les mortels réunis ensemble ; bien au-dessus même de toutes les phalanges angéliques : *Solo Deo excepto, cumctis superior existis, formosior ipsis Cherubim et Seraphim, et omni exercitu angelorum* (St.-Epip.). Et vous venez au monde pour être, après Dieu, la première en beauté, en perfections, en dignité, en élévation, en majesté, en vénération : *Cunctis cœlitibus celsior una, solo facta minor Virgo Tonante* (Hym. de l'Assomp.). O Mère admirable ! obtenez-nous de Dieu la grâce d'aimer à vous étudier et à vous connaître, et plus encore d'aimer à vous plaire ; d'aimer à vivre en vos bonnes grâces en ce monde, et en votre immortelle société dans l'autre. Ainsi soit-il !

SECONDE CONFÉRENCE.

CONCEPTION IMMACULÉE DE MARIE.

Toute la race humaine souillée de la tache originelle. — Facilité à Dieu d'en préserver sa Mère. — Analogie biblique. — Hautes raisons de ce privilége spécial en Marie. — Langage longtemps attendu, et enfin obtenu, de l'Eglise Enseignante. — Conséquences.

Tota pulchra es, et macula non est in te.

Votre beauté est parfaite, et il n'est point de tache en vous. (Cantic., 4, 7.)

Mes Chers Frères,

1° Il n'y a pas longtemps encore, le prédicateur catholique, traitant de Marie, croyait avoir, et aimait à établir la vérité de sa Conception sans tache. Pour l'ordinaire, l'auditoire, il est vrai, prenait peu d'intérêt à cette démonstration; parce que, disait-il, la foi n'en avait nul besoin; et encore parce que les enfants dévoués n'aiment pas de voir mettre en question, ni même discuter l'honneur parfait de leur bonne mère.

Depuis que l'Eglise a parlé, et que la cause est finie, il semblerait plus inutile et plus importun encore d'aborder cette vérité désormais incontestable. Cependant, c'est tout le contraire. Jusqu'à la proclamation

de ce dogme, l'auditeur, même catholique, restait libre de le croire; et, parce qu'il n'y était point obligé, il n'en était peut-être que plus disposé à s'attacher à cette croyance. Mais aujourd'hui que la foi sur ce point est obligatoire, indéclinable, c'est, pour notre nature corrompue et notre secret orgueil, une tentation de plus de nous refuser à cette foi.

Car ainsi l'homme est fait. *Sine lege enim peccatum mortuum erat*, dit le grand Apôtre : sans la loi, ou l'obligation de la foi, le péché était mort, et même il n'avait point d'occasion de vivre. Mais dès que la loi arrive, le péché a, non sa raison, mais son occasion d'être : *sed cum venisset mandatum, peccatum revixit.* Et il n'arrive que trop souvent que le précepte qui nous était imposé pour notre vie, tourne à notre mort : *Et inventum est nihi mandatum, quod erat at vitam, hoc esse ad mortem.* (Ad Rom.) Donc, puisque ce nous est à tous une obligation grave de croire à l'Immaculée Conception de Marie, c'est aussi, pour le prédicateur chrétien, un devoir réel d'instruire son peuple sur ce dogme, et je vais le remplir.

Déjà, Mes Chers Frères, d'après notre première conférence, Marie doit nous paraître bien auguste et bien vénérable; parce que les desseins éternels de Dieu l'ont choisie, entre toutes les créatures intelligentes, pour la rendre Mère de l'Homme-Dieu, l'ont placée

la première à côté de Jésus-Christ, pour opérer le grand ouvrage, et de la glorification infinie de la Divinité, et du salut du monde ; et qu'en même temps les regards paternels du Très-Haut se sont arrêtés sur cette Vierge privilégiée avec une plénitude de bénédictions ineffables.

Mais, de ce premier titre de gloire, il s'en suit tout naturellement un second, plus beau, plus heureux encore pour la Vierge choisie : c'est sa Conception sans tache, ou sans aucune ombre du péché. Et c'est à vous exposer cette vérité, si glorieuse pour notre bonne Mère, si aimable pour nous, que je consacre cette seconde conférence.

O Marie ! ô Reine conçue sans péché : *Regina sine labe concepta ;* que nos trop nombreux et trop énormes péchés ne nous privent pas, moi, votre indigne serviteur, de parler dignement de vos grandeurs, ni vos chers enfants qui m'écoutent, de bien comprendre, et de tourner à leur profit réel ce que je vais leur en dire : *Regina sine labe concepta, ora pro nobis.*

2° Nous tous, mes chers frères, nous tous, sans exception, nous sommes obligés de dire, avec le Roi-Prophète : j'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a enfanté dans le péché : *ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea.* Oui, par notre naissance, nous sommes tous enfants de co-

lère : *Eramus naturâ filii iræ, sicut et cœteri.* Oui, ceux qui nous engendrent, nous tuent, et nous recevons, en même temps que la vie du corps, la mort de l'âme. Quand un arbre est radicalement vicié et gâté, il ne peut plus porter que de mauvais fruits : *non potest arbon mala bonos fructus facere.* Quand un ruisseau a été empoisonné à sa source, il l'est pour tout son cours. Or, cet arbre radicalement vicié, cette source empoisonnée, c'est notre père Adam; et nous n'en sommes que les fruits, et que le ruisseau.

Eh bien! cela étant vrai, et même de foi, de la grande masse des hommes, que dirons-nous de Marie, qui est aussi la fille de l'homme? Le voici. Il n'en fut pas d'Elle comme de nous ; mais, dès le premier instant de sa conception au sein maternel, elle fut d'une pureté sans tache, d'une beauté achevée et parfaite : *Tota pulchra es, et macula non est in te.* Non seulement la vie de la Vierge s'est écoulée sainte et immaculée : mais, par un privilége tout exceptionnel du Seigneur, dès le premier instant de son existence, elle s'est trouvée sans l'ombre de souillure, et même ornée de tous les dons de l'Esprit-saint.

Mais Dieu pouvait-il vraiment préserver ainsi Marie de notre souillure originelle? Assurément, Mes Chers frères. Qui est-ce, en effet, qui a porté la loi générale en vertu de laquelle la faute et la déchéance du pre-

mier homme passent à tous ses descendants? C'est Dieu, sans aucun doute. Or, Dieu, qui a porté la grande loi de l'union, de la communauté, de la solidarité humaines, pouvait-il y déroger? C'est incontestable. Dieu peut-il déroger aux lois qu'il a établies, demande Rousseau? Et lui-même il répond : Cette question, sérieusement traitée, serait impie, si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement, que de le punir ; il suffirait de l'enfermer, comme un insensé.

Après avoir ordonné aux fleuves de suivre la pente de leur cours, Dieu n'a-t-il pas fait remonter vers sa source l'impétueux Jourdain? Après avoir commandé au soleil de rouler dans l'étendue des cieux, Dieu ne l'a-t-il pas arrêté à la voix de Josué? Après avoir fait le feu pour brûler, Dieu ne l'a-t-il pas empêché de nuire aux trois jeunes Hébreux dans la fournaise? Oui, sans aucun doute, après avoir fait une loi, Dieu peut faire, et fait, quand bon lui semble, des exceptions à cette même loi. Donc Dieu a pu aussi, par exception, par privilège, exempter et dispenser la Vierge choisie de cette loi commune, qui au sein de nos mères, nous souille de la tache originelle. Maintenant s'il l'a pu, l'a-t-il fait?

3° Jadis, en Asie, une loi terrible condamnait à mort quiconque, sans y être expressément appelé, se

serait présenté dans l'appartement où se trouvait le roi ; et quiconque avait cette témérité était réellement, et sur le champ, mis à mort, à moins que le monarque, étendant aussitôt sur lui son sceptre d'or, en signe de protection, ne fît à cet audacieux grâce de la vie.

Or, il arriva que la reine Esther, voyant le sort affreux préparé à son peuple, eut l'héroïsme d'aller, sans aucune invitation, se présenter devant Assuérus. Toutefois, arrivée en présence du superbe potentat, et le voyant sur son trône, tout brillant d'or, et environné d'une majesté redoutable, la noble reine se sent saisie et glacée de terreur : son teint vermeil se change en une pâleur mortelle ; ses yeux se ferment ; elle tombe évanouie.

A la vue de ce pitoyable état d'Esther, Assuérus, lui-même effrayé, se lève brusquement de son trône, court à son épouse chérie, la prend, la soutient lui-même dans ses bras, et n'épargne rien, pour la faire revenir de sa défaillance. « Qu'avez-vous donc Esther, » lui dit-il, avec attendrissement ? Ne savez-vous pas » que je suis votre frère ? Que pouvez-vous craindre » de moi ? Non, non, vous ne mourrez point : La loi » de mort, portée contre tous les autres, n'est point » pour vous : vous méritez bien d'en être exceptée : » *Non morieris : non enim pro te ; sed pro omnibus*, » *hœc lex constituta est.* » Et, en disant ces mots,

Assuérus lui posait sur le cou son sceptre royal, en signe de protection. Et bientôt, en effet, la sensible Esther revient à elle, et obtient, vous le savez, avec le supplice d'Aman, le salut de sa nation.

Eh bien, Mes Frères, ce fait si beau, si touchant, va parfaitement à notre sujet. L'héroïque Esther, nous l'avons dit, n'est qu'une noble figure de Marie. Donc, pour la Vierge, non plus, n'est point portée la fatale loi de mort qui pèse sur tous les infortunés fils d'Adam. Au moment de sa prodigieuse conception au sein maternel, il a été dit par Dieu même à l'Esther véritable, comme par le potentat de l'Asie à l'Esther figurative : *Non morieris* : *non enim pro te*, *sed pro omnibus hœc lex constituta est* : Vous qui venez au monde, pour être ma mère, non, non, vous ne mourrez point : Ce n'est point pour vous qu'a été portée la loi commune de la mort. Non, non, ma fille, et bientôt ma mère chérie, ne craignez rien : *ne timeas*, *Maria*. Il n'y a pour vous auprès de Dieu que grâce et qu'amour : *Invenisti enim gratiam apud Deum*. Et la Vierge, choisie pour renverser l'empire du démon, ne sera pas un instant sous la puissance de cet horrible tyran. Voilà comme le Très-Haut, intéressé et attentif à la Conception, de sa mère, l'a couverte de sa puissance infinie, et l'a accomplie dans sa grâce parfaite : *Tota pulchra es, et macula non est in te.*

Mais, est-ce vraiment de la sorte que l'a voulu le Tout-Puissant? Oui, Mes Chers Frères, sans aucun doute. Car, remarquez le bien, il n'en est pas du Fils de Marie, comme des autres enfants. Jésus-Christ, en tant que le Verbe éternel et le Fils de Dieu, existait avant sa sainte mère. Par conséquent, il l'a d'avance distinguée, choisie, aimée, favorisée comme sa mère. *Omni tempore diligit, qui amicus est*, dit le Saint-Esprit : Le véritable ami aime en tout temps ; et dès le premier instant de son amour, il est heureux d'en déployer la puissance en faveur de l'objet qu'il aime. Donc, le Fils éternel de Dieu, dès le premier instant de l'existence, ou dès la Conception, pour lui si intéressante, de sa mère chérie, lui a fait sentir aussi son amour tout puissant, l'a soustraite à l'empire du démon, l'a prévenue, embellie, comblée de ses grâces et de ses dons, comme le sanctuaire vivant où il allait bientôt revêtir notre nature. Voilà ce que devait faire le Verbe éternel : et s'il le devait, il l'a fait.

Lucrantur principes dona sua, a dit un grand roi : Les princes gagnent ce qu'ils donnent ; ou, leurs bienfaits, justement placés, reviennent à eux, et font leur propre gloire. En effet, qu'un puissant monarque, voulant aller habiter une ville, et n'y connaissant pas de palais convenable, s'y fasse, non approprier une habitation dejà bâtie, mais construire à neuf un beau

palais ; qu'il prenne sur sa propre fortune, pour rendre magnifique cette *prochaine résidence* royale : A qui est-ce que ce souverain, par toute la magnificence qu'il déploie, dans l'établissement de son futur palais, à qui est-ce qu'il fait honneur? Evidemment à lui-même. C'est donc aussi lui-même que le souverain Roi honore, quand il se prépare, en Marie, une demeure digne de lui, une demeure à jamais immaculée ; non souillée d'abord, et purifiée ensuite ; mais absolument pure, et, dès l'instant de sa construction, digne du Dieu trois fois saint ; et c'est à Lui-même que le Verbe éternel rend hommage, quand il porte son attention, son respect, toutes ses complaisances et toutes ses faveurs filiales, jusque dans la conception de sa mère bien-aimée.

Et puisqu'il s'agit de palais royal, Mes Chers Frères, que penseriez-vous, que diriez-vous d'un souverain, qui, s'étant bâti une superbe demeure, et se disposant à venir y résider, pour de là combattre son plus mortel ennemi, et renverser sa puissance abhorrée, laisserait d'abord, volontairement et par sa faute, cet odieux ennemi s'installer en maître dans son nouveau palais, lui en cèderait lâchement les prémices et les premiers honneurs, et ne s'occuperait enfin de l'en déloger, qu'après que son insolent rival pourrait se vanter d'y avoir, le premier, trôné à son aise? Oh ! vous écrieriez-vous, ce souverain trop lâche et trop patient, n'a ni

cœur ni honneur ! Puisqu'il pouvait l'empêcher, il ne devait point souffrir que son ennemi détesté eût les premiers honneurs de son nouveau palais, ni même qu'il y mît jamais le pied, à moins que vaincu et captif, et dans les douloureux frémissements d'une colère impuissante.

Or, Mes Frères, vous avez d'autant mieux jugé, d'autant mieux prononcé, qu'il s'agit ici du Roi des rois, du Verbe éternel, se préparant une demeure divine, pour venir y habiter, et, de là, détruire l'empire horrible de Satan. Et assurément Jésus-Christ n'a pu céder un instant à l'Esprit immonde la jouissance, les premiers honneurs de l'âme ni du corps de Marie, le chef-d'œuvre de ses palais, dans lequel il se dispose à faire lui-même son entrée victorieuse.

Certes, Mes Frères, nous ne sommes guère saints, nous ; ou nous sommes de bien pauvres saints ! Car nous sommes loin d'avoir, comme Dieu, une aversion nécessaire, une horreur invincible et infinie, contre tout péché. Cependant, si, au moment de la conception de notre Reine, Dieu nous eût fait l'honneur de nous consulter ; s'il nous eût posé cette question : « Voyons, » enfants des hommes, répondez-moi : Je vais, dans » quelques jours, unir ma nature à la vôtre. Hé bien, » me convient-il autant d'unir ma divinité à une Vierge » pure, mais d'abord gâtée par le péché ; ou bien, de

» l'unir à cette même Vierge, mais qui aura toujours » été absolument sans tache ? » A cette divine question, qu'elle serait notre réponse ? La voici sans aucun doute : « Seigneur, puisque l'un vous est aussi facile » que l'autre, votre sainteté suprême sera plus satisfaite de ne s'unir qu'à une créature que votre grâce » aura préservée à jamais de toute souillure. Car nous » mêmes, tout misérables que nous sommes, s'il eût » été en notre pouvoir de nous former des mères à » notre gré, nous les aurions voulues préservées de » toute tache. »

Or, dit saint Augustin, Dieu ne manque jamais de faire ce que la droite raison dit être le meilleur. Donc, puisque tel est pour nous-mêmes le langage formel d'une raison éclairée, Dieu non plus n'a pas manqué de se choisir et de se former, au temps marqué, une mère absolument pure, à jamais immaculée. Donc, la droite raison nous dit déjà que la conception de Marie a été de tout point sans tache et sans péché.

4° Voici maintenant le langage, encore plus haut, et bien plus puissant, de la foi catholique. Méditons d'abord ce mot profond de nos divines Ecritures. *Imimicitias ponam inter te et mulierem*, dit l'Eternel au démon : J'établirai des inimitiés entre toi et la femme. *Ipsa conteret caput tuum :* Une de ses descendantes, c'est-à-dire Marie, t'écrasera la tête. Or, cet oracle, bien

compris, nous confirme tout d'abord l'Immaculée Conception de la Vierge. Car, dans la supposition contraire, le démon aurait d'abord régné sur Marie, de la même manière qu'il règne encore aujourd'hui sur les enfants d'Adam, tant qu'ils ne sont pas purifiés de la souillure originelle. Et alors, loin que ce soit Marie qui puisse se vanter d'avoir échappé à la tyrannie de Satan, et de lui avoir brisé la tête, ce serait au contraire l'ange des ténèbres qui aurait à se glorifier d'avoir eu, sous son empire infâme, la Vierge choisie, la Mère de Dieu, aussi bien que les autres filles d'Eve. Ce serait Satan qui pourrait dire qu'il a aussi humilié Marie, et qu'il l'a précipitée dans la faute commune, avec tout le torrent des générations humaines.

Mais, selon la parole expresse et formelle de Dieu, il n'en doit pas être ainsi. C'est au contraire la femme qui, dans une de ses enfants, doit échapper à l'esclavage du démon, et broyer, sous ses pieds vainqueurs, tout l'orgueil de son pouvoir usurpé. Ce n'est pas même un descendant merveilleux d'Eve séduite, qui remportera cette victoire éclatante, comme on pourrait le penser et le dire du Sauveur du monde. Non, le texte sacré est formel : *Ipsa conteret caput tuum. Ipsa*, au féminin ; *ipsa mulier* ; c'est la femme elle-même qui, par un privilége spécial du Très-Haut, doit écraser l'orgueil de Satan ; et cela, pour que le démon soit

vaincu par le sexe même par lequel il a cru triompher: *Ut qui vicerat per fœminam, vinceretur per ipsam* (saint Bernard): Pour que sa ruine soit plus humiliante, et que la puissance divine paraisse y triompher avec plus d'éclat. Donc la nouvelle Eve n'a jamais été en la puissance de l'Enfer, pas un seul instant dans notre souillure originelle. Donc son âme au contraire, dès sa création, et sa réunion à son corps au sein maternel, son âme a toujours été sans tache, vraiment immaculée, vraiment sainte, et ornée des dons célestes.

Aussi, Mes Chers Frères, comment ont pensé, et comment ont parlé sur ce point les plus grands docteurs, les plus beaux génies du monde catholique? Saint Denys l'aréopagite appelle Marie *super omnes cœlites Spiritus sanctissima*: Très-sainte, même au-dessus des célestes esprits, qui n'eurent jamais aucune tache; et par conséquent, ni Marie non plus. Le docte Origène observe que les paroles de la salutation Angélique: *Ave, grâtiâ plena*, ne signifient pas seulement remplie de grâces, mais conçue et formée dans la grâce, et que ces seules paroles prouvent que la Vierge n'a jamais été infectée des poisons sataniques. Saint Cyprien affirme que la sainteté divine ne pouvait souffrir que Marie, ce vaisseau d'élection, fût profanée par l'universel outrage, ou par le péché originel. Saint Grégoire de Nazianze donne à Marie le nom de fleur

de la vie, et de fleur toujours immaculée : *Flos vitæ immaculatus*. Selon saint Jérôme, Marie est la nuée du jour, nuée qui ne fut jamais dans les ténèbres, mais toujours dans une lumière éclatante. Selon saint Ambroise, elle est la tige bénie dans laquelle ne se trouva jamais ni le nœud du péché originel, ni l'écorce du péché véniel. Saint Chrysostôme déclare Marie sans tache sous tous les rapports. Saint Augustin ne veut pas qu'on prononce seulement le nom de Marie, quand il est question du péché originel ; parce que l'honneur de Dieu n'a pu souffrir que le péché profanât jamais le sanctuaire qu'il s'était choisi. Selon saint Jean Damascène, l'âme de Marie est la vraie fontaine scellée, et le jardin mystérieux où Dieu seul a eu accès : *Fons signatus. Soli Deo patens hortus.* Jamais l'ancien Serpent n'y eut d'entrée, et jamais non plus l'ombre fatale du péché, ni véniel, ni originel, n'atteignit son âme virginale. O Marie, s'écrie saint Bernard, vous êtes exempte de tout péché originel et actuel, et il n'y a que vous ainsi ! Parce que votre âme, dit saint Bonaventure, a été douée d'une grâce préservatrice contre la contagion de la faute originelle : *Gratiâ preservativâ contrà fœditatem originalis culpæ donata fuit.* Et voilà, Mes Frères, comme le grand concert des docteurs de l'Eglise est parfaitement d'accord, et avec la droite raison, et avec nos divines Ecritures.

De plus, au saint concile de Trente, comme nous l'atteste Pallavicin, la plupart des Pères de cette vénérable assemblée voulaient prendre une décision formelle sur l'Immaculée Conception de Marie. Cependant des considérations prudentes, particulières à cette époque, c'est-à-dire, le désir et encore l'espérance de ramener, en les ménageant, les enfants égarés du Protestantisme, arrêtèrent le pieux élan des Pères. Toutefois, dans la cinquième session, après avoir rendu un décret sur le dogme de la transmission du péché originel, ils voulurent du moins formuler ainsi leur sainte pensée sur la Mère de Dieu.

« *Declarat tamen hœc ipsa sancta Synodus non esse* » *suœ intentionis comprehendere in hoc decreto, ubi* » *de peccato originali agitur, Beatam et Immaculatam* » *Virginem Mariàm Dei Genitricem :* Le même saint » Concile déclare que dans son décret, touchant le » péché originel, son intention n'est pas d'y com- » prendre la Bienheureuse et Immaculée Vierge Marie, » Mère de Dieu. » Or, par cette clause, à jamais mémorable, la vénérable assemblée déclare Marie immaculée par le péché d'origine, à cause de sa dignité de Mère de Dieu. Et par conséquent, tout en voulant ménager encore le Protestantisme, sur un article qu'il ne paraissait pas absolument nécessaire de définir, les docteurs inspirés de Trente ont déclaré, et nous ont

présenté Marie, comme n'ayant reçu aucune atteinte de la souillure originelle, comme absolument Immaculée dans sa Conception miraculeuse.

5° Enfin, Mes Chers Frères, après toutes les grandes lumières que nous fournit la saine raison sur ce beau sujet; après le haut enseignement et de nos saintes Ecritures, et des plus illustres docteurs, et du Concile même de Trente; après tous les prodiges, innombrables et si frappants, obtenus par la *Médaille miraculeuse*, c'est-à-dire, par l'image et l'invocation de Marie conçue sans péché; après toutes les saintes lenteurs que l'Autorité Enseignante a mises à étudier, et à se constater la foi universelle sur cette vérité; enfin une décision définitive, et désormais immortelle, est venue fixer et dominer à jamais la foi du monde chrétien.

Déjà, quatre souverains Pontifes de glorieuse mémoire, Sixte IV, Pie V, Grégoire XV et Alexandre VII, avaient approuvé la fête spéciale, l'office propre et le rit solennel de l'Immaculée Conception, et avaient interdit toutes prédications, toutes discussions et tout écrit contraires. Déjà, sous le pontificat de Clément XII, alors que le Catholicisme était dans un état florissant, le Corps épiscopal, presque tout entier, avait fait les plus grandes instances, pour que le Pontife définit solennellement la vérité de cette universelle croyance. Déjà les originaux de tous les documents, pleins d'in-

térêt, sur ce fait important, avaient été, en 1801, remis à l'immortel Pie VII, et reçus par lui avec la plus grande joie. Et toujours néanmoins, rien n'était ni décidé, ni statué, sur cette affaire si majeure : tant est patiente la sagesse des souverains Pontifes !

Mais le jour de gloire, si longtemps attendu du monde catholique, est enfin arrivé pour notre Mère bien-aimée. Le 8 décembre 1854, en présence de plus de deux cents évêques, venus de toutes parts, comme les témoins, les mandataires et les organes de la foi de leurs peuples ; du haut du trône de saint Pierre ; au milieu de la vaste enceinte du temple auguste de ce Chef des apôtres, temple le plus beau que la main de l'homme ait élevé à la Divinité ; au milieu d'environ vingt-cinq mille hommes silencieux, recueillis et agenouillés ; le deux cent cinquante-huitième successeur de saint Pierre, debout sur sa chaire dix-huit fois séculaire, le visage illuminé d'un rayon céleste, effusion visible de l'Esprit Saint, d'une voix profondément émue, entrecoupée de sanglots, et cependant au milieu d'un torrent de larmes de joie, le vénéré et bien-aimé Pie IX, prononce ces paroles solennelles, et à jamais mémorables :

« Par l'autorité de notre Seigneur Jésus-Christ, des » saints apôtres Pierre et Paul, et la nôtre, nous » déclarons, nous prononçons, nous définissons que la

» doctrine qui enseigne que la bienheureuse Vierge
» Marie fût, dans le premier instant de sa conception,
» par une grâce et un privilége singulier du Tout-Puis-
» sant, et en vue des mérites de Jésus-Christ, préservée
» de toute tache du péché originel ; que cette doctrine
» est révélée de Dieu, et par conséquent doit être crue
» fermement et constamment par tous les fidèles. Et
» si quelqu'un ose avoir intérieurement un autre sen-
» timent, celui-là fait naufrage dans la foi, il n'appar-
» tient plus à l'unité de l'Eglise, et il encourt toutes
» les peines réservées à l'hérésie. »

Pie IX a parlé : à l'instant les canons du château Saint-Ange commencent leurs salves majestueuses, et les envoient répéter à tous les échos des sept collines de la Ville Eternelle. Tout le peuple Romain tressaille dans les applaudissements de la plus vive allégresse. Le télégraphe, avec la rapidité de la pensée, porte la grande nouvelle de cette solennelle proclamation aux quatre coins de l'Europe, et même du monde. De toutes parts, comme un grand courant électrique, se propagent et s'étendent la nouvelle et la joie de ce glorieux triomphe. Ce n'est partout que fêtes, qu'illuminations brillantes, que chants de victoire, et partout les populations se pressent, encore plus heureuses, autour des autels bien-aimés de la Vierge Conçue sans péché.

Voilà, Mes Chers Frères, le langage solennel du Chef visible de l'Eglise, ou plutôt le langage de Jésus-Christ lui-même ; et voilà aussi comme il a été accueilli dans les transports d'une allégresse universelle. Redisons donc, nous aussi, les simples et nobles paroles de nos vieux pères dans la foi : Pierre a parlé par la bouche de Pie IX. La cause est finie. Marie a été conçue sans péché. C'est la foi de l'Eglise catholique. Hérétique est celui qui rejette cet article désormais incontestable, ce dogme désormais obligatoire de notre foi!

6° Ainsi, Mes Chers Frères, tout est d'accord sur la gloire incomparable de notre illustre Mère : Les justes données de la droite raison ; la facilité si incontestable de la Toute-Puissance divine ; l'analogie patente et le langage si clair des divines Ecritures ; les témoignages si magnifiques des plus grands docteurs ; l'enseignement si formel du saint concile de Trente, et la décision enfin solennelle de l'Eglise enseignante, naguère promulguée aux acclamations d'un enthousiasme universel : tout se réunit, sur la terre et dans les cieux, pour constater la Conception Immaculée de Marie !

Hé bien, c'est une joie délicieuse, c'est un vrai bonheur pour de bons enfants, d'entendre publier la gloire, de voir célébrer les vertus, les belles qualités de leur bonne mère. Par conséquent, Vrais Chrétiens, nobles enfants du Catholicisme, vrais et dignes enfants

de Marie, réjouissez-vous ! L'honneur de votre Mère bien-aimée est parfait : Marie a été conçue sans péché. Son âme et son corps ont toujours été dans la justice, dans la sainteté, dans les complaisances et les faveurs paternelles du Très-Haut. Marie a toujours été dans la lumière, et les splendeurs de son âme ont toujours été sans nuage. Telle est la foi, telle est la joie du monde catholique. Anathème à quiconque n'a pas cette foi, cette allégresse universelle !

6° Dieu donc, Mes Chers Frères, n'est pas seulement admirable dans ses saints, et saint lui-même dans toutes ses œuvres : mais il est admirable bien plus encore pour la gloire qu'il s'attribue à Lui-même dans sa conduite spéciale envers Marie. Après toutes les figures merveilleuses par lesquelles il n'a cessé, durant quarante siècles, de montrer au genre humain sa véritable Mère ; après toutes ses révélations primitives sur les grandeurs futures de la Vierge choisie ; après toutes les grandes choses qu'en avaient dites les oracles si étonnants de ses prophètes ; Dieu n'a pas moins tenu, et n'a pas moins fait, qu'il avait promis ; et s'il a assuré que la Réparatrice d'Eve écraserait la tête de l'antique Serpent, il a en effet Lui-même broyé, Lui-même écrasé tout l'orgueil satanique, sous les pieds triomphants de la Vierge bénie.

C'est pourquoi, Peuples chrétiens, louez le Seigneur,

dans la force et l'étendue de sa puissance à sanctifier sa Mère et la vôtre, dès sa toute première aurore. Louez-le de l'avoir si heureusement formée en grâce, si magnifiquement embellie de tous ses dons, dès son premier instant. Reconnaissez et bénissez sa bonté, sa sagesse, sa fidélité, sa sainteté, toutes ses perfections divines, dans les touchantes merveilles qu'il opère en faveur de celle qu'il destine à être la Reine de la terre et des cieux. Oui, rois et peuples de la terre, princes et grands qui jugez le monde, sages jeunes hommes, et vous, vierges pures, enfants et vieillards, tous ensemble louons et exaltons le nom du Très-Haut : *Reges terræ et omnes populi ; Principes et omnes judices terræ ; juvenes et virgines, senes cum junioribus, laudent nomen Domini.* Parce qu'en formant Marie si pure et si magnifique ; en donnant au monde tant de vertus et de perfections à aimer et à bénir ; en agissant ainsi, avec tant d'amour, pour le bonheur de la terre et des cieux ; c'est néanmoins pour la manifestation de sa sainteté, et l'exaltation de sa propre gloire, que le Seigneur a déployé toutes ces merveilles : *Quia exallatum est nomen ejus solius.*

C'est ainsi que, pour Vous et en Vous-même, ô Marie ! tout est bénédictions et priviléges extraordinaires ! C'est ainsi qu'avant votre naissance tout est révélations et préparations merveilleuses, pour vous

annoncer et vous amener au monde ; et qu'en votre Conception sans tache, vous êtes dispensée de la loi de péché qui pèse sur notre nature, et ornée de tous les dons de l'Esprit-Sanctificateur. Mais c'est de la sorte aussi, ô Vierge immaculée, qu'en vous et par vous, par toutes les faveurs qu'il vous accorde, et par votre fidélité à y répondre, le Seigneur se montre à nous magnifique en sainteté : *Magnificus in sanctitate.* Car si jamais nulle créature ne fut favorisée comme vous, nulle non plus ne procurera comme vous la glorification de son Dieu. O Marie, associez-nous à vous, à votre pureté, à votre gloire ! Obtenez que nos âmes, désormais pures et fidèles, soient consacrées sans retour à la connaissance, au service, à l'amour, à la gloire du Dieu qui, par vous, les a retirées de l'abîme du péché. Ainsi soit-il !

TROISIÈME CONFÉRENCE.

MOTIFS ET AVANTAGES DE LA PROCLAMATION DU DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Judith et Marie. — Point de nouveauté; mais la gloire réciproque de Jésus et de Marie, l'utilité du monde catholique, et la confusion des ennemis de la foi.

Tu gloria Jerusalem; Tu lœtitia Israel; Tu honorificentia populi nostri.

Vous êtes la gloire de Jérusalem ; vous êtes la joie d'Israël ; vous êtes l'honneur de tout le peuple Catholique. (Judith, 15, 10).

Mes Chers Frères,

1° Quand la noble héroïne de Béthulie eut remporté, sur l'orgueilleux et impur Holopherne, son immortelle victoire, il y eut pour elle un jour de triomphe, qui dut être bien beau, bien délicieux à son cœur! Le Grand-Prêtre Eliacin, accompagné des prêtres de Jérusalem, et de l'élite de sa nation, quitte la Ville Sainte, et se rend auprès de la victorieuse fille de Mérari; et, du plus loin qu'ils l'aperçoivent, tous, de concert et à l'envi, ils lui crient à haute voix : Oui, vous êtes la gloire de Jérusalem ; vous êtes la joie d'Israël; vous êtes l'ornement de toute votre nation ;

Tu gloria Jerusalem, tu, etc. Le Seigneur vous a communiqué la puissance de son bras, et vous a rendue le digne objet de nos éternelles bénédictions : *Manus Domini confortavit te : et ideò eris benedicta in œternùm,*

Et Ozias, prince de tout le peuple, lui adressant aussi ses félicitations, lui dit à son tour : Oui, ô glorieuse fille d'Israël, vous êtes vraiment bénie du Dieu Très-Haut au-dessus de toutes les femmes! Car, en ce jour, il a environné votre nom d'une telle magnificence, que désormais votre juste louange ne cessera plus dans la bouche des hommes : *Benedicta es tu, Filia, à Domino Deo Excelso præ omnibus mulièribus super terram : Quia hodiè nomen tuum ità magnificavit, ut non recedat laus tua de ore hominum.* Et de toutes parts aussi, les acclamations publiques s'élevèrent en même temps, comme un grand concert de glorification à l'honneur de la victorieuse Judith ; et pendant sept jours consécutifs, l'allégresse universelle se manifesta par des fêtes, des réjouissances et des applaudissements solennels à sa louange.

Hé bien, Mes Chers Frères, n'est-ce point là l'image anticipée de ce qui naguère s'est accompli à Rome, et dans tout le monde catholique, à la gloire de Marie, notre auguste Mère? Oui, sans aucun doute. Judith n'était que la figure vénérable de la Vierge immaculée. C'est à Marie, qui a abattu la tête du véritable Holo-

pherne, qui a brisé l'orgueil de Satan, l'ennemi cruel de tout le genre humain, qu'étaient souverainement dues les félicitations de l'univers.

Et aussi, notre Pontife souverain, l'immortel Pie IX, et les sommités de l'Episcopat, et l'élite des nations catholiques, réunis au sein de la Ville Eternelle, ont proclamé, dans la solennité d'un impérissable triomphe, la victoire à jamais heureuse, à jamais glorieuse, de Marie conçue sans péché. Et, à ces acclamations triomphales, toutes les nations fidèles, tressaillant d'enthousiasme, ont uni, avec bonheur, le concert unanime de leurs félicitations.

Mais, puisque ce grand triomphe était souverainement dû à la Judith véritable, pourquoi donc lui a-t-il été décerné si tard? Et comment, après dix-huit siècles de silence et de liberté, sur un point si grave, l'Eglise enseignante, toujours si sage, si invariable dans sa foi, en est-elle venue à cette proclamation solennelle de l'Immaculée Conception de Marie? N'est-ce point là une contradiction et une nouveauté choquantes? N'est-ce point là une démonstration inutile, et même irritante et funeste dans ses conséquences? Et puisque dans le monde catholique, jouissait, qui voulait, du plaisir de croire et de vénérer Marie conçue sans péché, n'était-il pas mieux de laisser le monde dans cette pieuse liberté, plutôt que de provoquer et de soulever,

par cette définition, tardive et inopportune, les colères de la philosophie et des cultes dissidents ?

Voilà, Mes Frères, les questions, ou les difficultés sérieuses, que nous allons examiner dans cette conférence. Avant d'aller plus loin, il faut, ce me semble, dissiper de vos esprits toute inquiétude, tout ombrage à cet égard ; et c'est ce que j'entreprends.

O Marie ! la plus haute gloire créée de la céleste Jérusalem, le plus bel ornement des peuples catholiques ! Sans doute que, du haut des cieux, vous souriez de pitié sur ces vaines difficultés qu'opposent à votre complet triomphe les ténèbres de la terre ! N'importe, ayez compassion des pauvres pécheurs ; et faites que l'Esprit Saint accorde à mes paroles assez de clarté, assez de force et assez d'amour, pour vaincre tous les préjugés et toutes les passions, qui luttent encore contre l'universalité de votre maternel empire. *Ave, Maria.*

2° D'abord, Mes Chers Frères, est-ce une innovation, une croyance nouvelle, un dogme nouvellement inventé, que l'Eglise vient d'imposer au peuple Catholique ? Point du tout. L'obligation de croire cette vérité est nouvelle ; mais la vérité et sa croyance même, au lieu d'être nouvelles, sont aussi anciennes que le Christianisme. Comprenez bien les comparaisons que voici.

Un astronome célèbre, le savant Leverrier, après

avoir eu la gloire de découvrir, il y a quelques années, dans l'immensité des cieux, une planète nouvelle, à laquelle la science a donné son nom, vient encore d'en révéler une autre, jusqu'alors inconnue dans les profondeurs célestes. Hé bien, les glorieuses découvertes de ce calculateur infatigable mettent-elles dans les cieux des astres nouveaux? Nullement. Elles constatent, elles montrent seulement les astres qui s'y trouvent en réalité, Or, tel est le résultat de la proclamation du 8 décembre 1854. Elle n'apporte point, ne met pas en avant une croyance nouvelle: elle nous montre seulement la croyance universelle, mais jusque là comme cachée dans les profondeurs de la Tradition catholique. L'Eglise du Christ, dit Pie IX, vigilante gardienne des dogmes confiés à sa défense, jamais n'y change rien, jamais n'en diminue rien, jamais n'y ajoute rien: *Nihil in his unquam permutat, nihil minuit, nihil addit.*

Il y avait à Rome, depuis un temps immémorial, sur une belle statue de Marie, un gros et riche diamant, mais à l'état brut, non poli, non brillant, comme on souhaitait de le voir. Tout le monde disait, depuis longtemps, aux Pontifes romains; Saints Pères, faites donc travailler et briller, dans tout son éclat, ce diamant si riche, mais si inconnu, afin qu'on ne puisse plus avoir de doute sur sa grande richesse; et qu'il

donne la dernière beauté à la couronne de Marie. Hé bien, Pie IX a fait limer et polir enfin ce diamant d'une richesse incomparable. Aujourd'hui sa beauté frappe tous les regards ; et il est bien évident que jamais tête couronnée n'eût, ni n'aura, semblable richesse à son diadème. Et avec cela est-ce un diamant nouveau à la couronne de Marie ? Non : ce n'est que celui qui y était : seulement il est poli, perfectionné ; il rayonne de toute sa splendeur.

Or ce diamant, mis dans tout le jour de sa beauté, c'est notre foi à la Conception sans tache de Marie. La foi catholique avait, depuis dix-huit siècles, attaché ce riche diamant à la couronne de notre mère ; mais cette foi n'était ni assez définie, ni assez brillante. Et Pie IX, à la demande réitérée de l'univers chrétien, vient de donner à cette foi universelle la dernière précision, la plus haute clarté. Elle luit maintenant à toutes les intelligences ; et il n'est plus permis désormais d'avoir le moindre doute sur cette vérité, exceptionnellement glorieuse pour Marie !

Encore une supposition. Vous voyez aujourd'hui, au milieu de vous, un grand et beau jeune homme, arrivé à la plénitude de la force. Il est dans sa trentième année. Vous l'avez vu, maintes fois, tout petit enfant : vous l'avez vu, tous les jours, grandir et se développer sous vos yeux, et votre conviction qu'il est vraiment

le fils de telle famille, est aussi inébranlable que celle que vous avez de votre propre existence.

Maintenant si l'on venait vous dire : Ce jeune homme que vous admirez dans l'épanouissement de ses années, ce n'est plus celui que vous pensez : c'est un autre que celui que vous avez vu tant de fois, et que vous croyez connaître : tous les jours il a changé, il a pris de nouveaux accroissements ; c'est un homme nouveau et tout différent de celui que vous avez connu au jeune âge. A ce langage tout singulier, quelle serait votre réponse ? Ce jeune homme, répondriez-vous, sans balancer, je le connais depuis longtemps. Il a grandi, il s'est développé et fortifié, oui : mais il n'en reste pas moins le même que celui que j'ai vu enfant.

Or, Mes Frères, dites hardiment la même chose pour notre foi à l'Immaculée Conception de Marie. Cette foi n'a pas trente ans ; elle en a dix-huit cents! Elle a grandi avec le Christianisme ; elle s'est étendue autant que le monde chrétien ; elle est arrivée, et elle se montre aujourd'hui dans toute la force de son autorité ; mais c'est bien toujours la même foi, qui est née avec l'Eglise catholique. Elle a reçu progressivement de l'extension et de la lumière ; mais en augmentant toujours dans son intégrité, en croissant toujours dans son essence même, dans sa propre identité, toujours dans le même sens. *In suo tantùm genere crescunt, in eodem*

sensu, eadem que sententiâ : Les dogmes chrétiens croissent; mais toujours et seulement dans leur propre nature, dans leur genre, dans le même sens et la même signification. C'est toujours absolument la même foi, implicite auparavant, actuellement explicite, aujourd'hui clairement formulée, présentement obligatoire, mais professée hier, et toujours la même substantiellement.

Il est certain, dit le P. de Ravignan, que la Révélation divine fût complète et entière, au jour où Jésus-Christ eut cessé de parler sur cette terre. Impossible d'y rien ajouter, non plus que d'en rien retrancher, dans la suite des temps. Sans aucun doute l'autorité de l'Eglise ne saurait créer un dogme nouveau, qui ne serait pas compris dans le dépôt originaire de la foi chrétienne. La proclamation dogmatique de l'Immaculée Conception n'indique point que cette vérité reçoit ni du Ciel, ni de l'Eglise, quelque addition essentielle ; mais elle montre qu'elle tire, de son essence même, sa plénitude, qu'elle émet, de sa lumière originelle, un plus grand rayon, pour en frapper, comme d'un glaive, toute erreur opposée, et pour offrir le plein jour aux consciences, qui trembleraient encore dans quelque obscurité.

Ce n'est donc point une réelle innovation ; ce n'est que la profession solennelle de la foi antique et véri-

table. A la supplication, mille fois répétée, des nations catholiques, il s'est accompli enfin, pour l'Immaculée Conception, ce qui s'est fait plus tôt pour la Virginité perpétuelle, pour la Maternité divine, pour la Sainteté toujours inviolable de la Vierge.

Depuis son origine, l'Eglise croyait bien, avec tous ses fidèles enfants, à la perpétuelle Virginité de Marie. Et toutefois, ce n'est qu'au quatrième siècle, lorsque des sectaires lui ont contesté cette belle prérogative, quand elle a eu un motif suffisant, et comme nécessaire, de se prononcer, que l'Eglise a défini clairement ce privilége magnifique de la Vierge-Mère.

Il était de même bien certain pour tous que Marie, étant la Mère de Jésus-Christ, Homme-Dieu, est vraiment la Mère de Dieu. Et vraiment, dès l'origine du Christianisme, la Vierge portait, dans l'office de l'Eglise, le nom de *Deipara*, Mère de Dieu, ou qui a enfanté un Dieu. Et cependant ce n'est qu'au cinquième siècle, au célèbre Concile d'Ephèse, qne la Maternité divine devient un article de foi.

Enfin, on croyait, non moins universellement, que la Vierge toute sainte n'avait jamais commis la plus légère faute actuelle. Et toutefois ce n'est qu'au seizième siècle, lorsque le saint Concile de Trente a cru devoir la décider, que cette vérité est devenue un point obligatoire de notre croyance. Et par conséquent l'Eglise n'a

fait récemment, pour l'Immaculée Conception, que ce qu'elle a fait, à différentes époques antérieures, pour les autres prérogatives virginales.

3° Hé bien, dites-vous, puisque cette pieuse croyance, aussi ancienne, aussi étendue que le Christianisme, régnait tranquillement dans le monde catholique, à quoi bon l'avoir érigée en dogme de foi, quand surtout personne ne l'attaquait? N'est-ce pas remuer mal à propos le monde des intelligences, par un acte d'autorité inutile et intempestif?

Non, Mon Cher Frère. Au contraire, trois grands motifs, ou trois avantages principaux, ont sagement amené l'Autorité Religieuse à cette solennelle proclamation : La gloire réciproque de Jésus-Christ et de sa sainte Mère : l'utilité du monde catholique : la confusion éternelle des ennemis de la foi : voilà les nobles motifs et les résultats éclatants de la décision formulée par l'Eglise.

Et d'abord l'honneur réciproque de Jésus et de Marie demandait cette solennelle décision. En effet, n'est-il pas plus glorieux à Dieu que son horreur infinie pour le péché soit de plus en plus manifestée? Que sa sainteté, sa bonté, sa liberté, sa toute-puissance, toutes ses perfections adorables, soient de plus en plus notifiées et connues au monde des vrais croyants? Oui, assurément, c'est la gloire extérieure du Très-Haut.

d'être ainsi mieux apprécié, mieux connu de ses créatures intelligentes.

Or, qu'enseigne au monde la Proclamation authentique de l'Immaculée Conception de Marie? Le voici : C'est que Dieu est tellement saint, et il déteste tellement le péché, qu'il n'a pu le souffrir un seul instant dans Celle qui devait être sa mère! C'est que Dieu est tellement saint, tellement parfait, que, voulant devenir le Fils d'une vierge, qu'il s'était choisie, il a voulu cette Vierge toujours sainte, toujours remplie de sa grâce! Et en même temps Dieu est si bon, si libre, si puissant, dans les œuvres de sa sagesse, qu'il a suspendu, en faveur de Marie, la loi fatale de notre souillure originelle ; et, par un privilége magnifique pour cette Vierge bénie, dès le premier instant de sa formation au sein maternel, il a porté sa sainteté et la plénitude de ses grâces à la place même de la corruption et de la mort. Voilà comme le dogme de la conception toute pure de Marie devait manifester, et réellement manifeste, encore plus, au monde les attributs divins.

La gloire de la Vierge, en ce monde, n'avait pas moins à y gagner. Jusque là, on n'était pas obligé de croire à cette conception sans tache ; on pouvait, sur ce point, suspendre son jugement, et, même sans crime, conserver quelque doute. Maintenant le doute

n'est plus permis. Tous nous devons croire de cœur, et confesser de bouche, Marie toujours immaculée, toujours dans la lumière, toujours dans l'amour divin, toujours unie à Celui qui est la bonté, la sagesse, la justice, la puissance, la gloire, la grandeur, toutes les perfections infinies. Et voilà la gloire, et, en même temps, le bonheur incomparable de cette auguste Vierge!

Ainsi, elle n'a point menti la Vierge inspirée, quand elle a fait, pour elle-même, cette prophétie étonnante : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*: Voilà que désormais toutes les générations me proclameront bienheureuse. Il n'est plus permis de penser qu'un seul instant la grâce divine ait manqué à son honneur. Il faut la croire et la publier l'Amie toujours privilégiée de son Dieu, toujours et absolument pure, toujours et absolument bienheureuse. Et, durant les siècles éternels, toutes les générations qui auront précédé, et toutes les générations qui auront suivi le passage de la Vierge en ce monde, toutes les générations humaines, sans exception, la rediront à jamais absolument sans tache et bienheureuse.

Tant que l'autorité aurait gardé le silence sur cette croyance catholique, il restait quelque ombre sur cette virginale et admirable Créature. Ses ennemis et les nôtres pouvaient lui insulter et nous reprocher la tache

que leur haine se plaisait à conserver dans sa conception, qu'ils prétendaient toute commune. Mais présentement l'Eglise a parlé : tous les voiles sont levés ; tous les nuages sont mis en fuite. Marie a été toute belle, toute radieuse, dès sa première aurore : *Tota pulchra es, et macula non est in te* : Et si l'hérésie et l'impiété veulent avoir d'autres sentiments, nous leur disons : anathème !

4° En même temps que la gloire de Dieu et celle de Marie, l'utilité du monde catholique appelait aussi la solennelle définition de ce beau dogme. En effet, rendre méritoire, en l'érigeant en dogme, la croyance de ses vrais enfants ; réveiller, ranimer de toutes parts la confiance, la piété endormies ; faire courir d'enthousiasme les populations au pied des autels de Marie ; faire invoquer, avec une ferveur plus générale, cette Mère toute-puissante ; en un mot, raviver en tous lieux, et rendre encore plus excellent le culte, pur et sanctifiant, de la Vierge immaculée : était-ce là quelque chose de vraiment utile pour l'univers chrétien ? Sans aucun doute. Car de la sorte, le culte si touchant de Marie ne s'arrête pas à cette sublime créature ; mais ce culte précieux fait remonter jusqu'à Dieu-même, et relie à Dieu ceux qui le comprennent et le pratiquent, avec une docile intelligence.

Toute magnifique que Marie nous apparaît, ce n'est

ni pour Elle-même uniquement, ni seulement pour nos propres complaisances, que nous la vénérons. Nous sommes liés à sa vénération, et par la foi de l'Eglise, et par l'utilité immense qui résulte pour nous de cette foi et de ce culte mêmes. La foi qui nous est imposée, est pour nous un devoir. Ce devoir accompli est pour nous un mérite devant Dieu, et devant Marie elle-même, et déjà un titre aux récompenses et aux faveurs célestes. De plus, notre culte à Marie s'adresse à elle, pour ses rapports intimes avec Dieu, pour le crédit tout puissant dont elle jouit auprès du Très-Haut. Notre dévotion à Marie va par elle jusqu'à Dieu, que nous admirons, que nous bénissons, dans ses desseins et ses faveurs sur cette merveilleuse Vierge ; et par Marie notre piété, nos supplications, nos hommages, arrivent plus agréables au Seigneur, et nous font ainsi trouver plus sûrement son cœur paternel. Par conséquent, le culte de Marie, conduisant et reliant l'homme à son Dieu, reliant l'humanité à Celle qui est la médiation vraiment puissante entre le monde coupable et le Ciel offensé : à Celle qui est le moyen, ordinairement efficace, de réconciliation entre les hommes pervers et le Dieu irrité et vengeur ; favoriser, dilater ce culte, le rendre plus méritoire et plus ardent, c'est évidemment procurer à la Terre d'immenses avantages.

Et de fait, Mes Chers Frères, pour ne parler que de

nous, que de notre chère France, qu'avons-nous vu, qu'avons-nous éprouvé, seulement depuis la proclamation de notre foi, si honorable pour la Patronne bien-aimée de notre royaume? Ah! que Dieu en soit béni, et que Marie aussi en soit toujours plus chérie! La pomme de terre, le pain des pauvres, la moitié de la nourriture de la France; justement dans le temps même que le blé nous faisait défaut, au moment où le pain allait nous manquer, à l'heure même où la famine nous menaçait de ses horreurs (1855-1856); déjà la précieuse pomme de terre nous est rendue, sans que la science même puisse expliquer comment, autrement que par la puissante médiation de la Protectrice de la France. Notre armée aussi, si belle, si vaillante, si héroïque; notre armée, ayant à sa tête les images, les étendards, et la plupart de ses soldats et de ses chefs portant sur eux les pieuses médailles de Marie, notre armée catholique, et qu'on peut appeler justement l'*Armée de Marie,* est partie pour l'Orient; pour ces régions jadis si belles, et que l'erreur et le schisme ont rendues si désolées, et même si haineuses, si fanatisées contre nous. Et de plus, nos valeureux soldats avaient, à leurs côtés, d'autres armées depuis longtemps rivales, et qui se flattaient bien de se couvrir de lauriers, si non à la confusion, du moins au préjudice et au dépit réels de la France.

Or, qu'est-il arrivé? Ah! sans doute le noble sang d'un trop grand nombre de nos dignes enfants a arrosé ces terres lointaines! Mais néanmoins, de plus en plus reconnaissance et amour à Marie! C'est aux jours mêmes de ses fêtes, que les plus éclatantes victoires ont couronné notre armée d'une gloire immortelle! C'est aux jours mêmes deses fêtes, que l'Aigle à deux têtes de la Russie, cet aigle orgueilleux qui croyait étreindre bientôt toute l'Europe dans ses serres puissantes, a été abattu, et dûment averti de ne pas prétendre avancer plus loin vers nous son vol audacieux! C'est aux jours de ses fêtes enfin, que les enfants de la France catholique ont forcé, ont enlevé l'admiration et les éloges, et de leurs rivaux et de tous leurs ennemis! Ce ne sont ni les fières armées de la schismatique Russie, ni les soldats fanatiques des erreurs mahométanes, ni les bataillons protestants de la jalouse Angleterre, qui ont eu ni les honneurs de la victoire, ni la palme de l'abnégation, ni la gloire de la générosité et de la fraternité, même envers leurs ennemis et leurs rivaux. Ce sont les soldats catholiques, les soldats français, les enfants de Marie!

Et maintenant nos héroïques missionnaires, nos nobles Sœurs de la Charité forcent les derniers retranchements des erreurs orientales, achèvent de surmonter les derniers préjugés des peuplades musulmanes,

les intéressent, les apprivoisent, les réconcilient avec les idées, avec les mœurs, avec les pratiques de notre foi, et leur montrent que ce qu'elles ont trop longtemps ignoré et détesté, ne mérite justement que leur admiration et leur amour. Et l'on voit dès maintenant que l'empire Mahométique n'a plus qu'un seul moyen d'échapper à une entière dissolution : c'est de reprendre une vie, une jeunesse nouvelles dans les éléments de la foi catholique : autrement ses peuples dégradés, longtemps le fléau de l'Asie et de l'Europe, plus longtemps le fléau d'eux-mêmes, trouveront enfin le fléau vengeur, qui broiera pour jamais leur nationalité réprouvée.

5° Mais il est bien d'autres ennemis encore, qui, à leur douloureuse confusion, reçoivent le rude contre-coup de cette solennelle proclamation. Et premièrement toutes les sectes protestantes. Quels ont été le dessein, la volonté, l'espérance et tout l'effort du protestantisme, depuis trois siècles? De renverser, avec l'autorité de l'Eglise, et ses sacrements, et le culte, si pur et si encourageant, de la sainte Vierge et des saints. Et pourquoi donc cette haine, cette rage de destruction? Parce qu'il n'y a point, et que même il ne peut y avoir, ni pureté, ni virginité, ni sainteté, dans le Protestantisme. Car ces divines choses ne peuvent se trouver avec les imitateurs de Luther et de Calvin, ou avec l'orgueil, la

rébellion, la haine, la luxure, le vol, la spoliation, la calomnie, opiniâtres et perpétuels. Dans notre culte envers Marie et les autres amis de Dieu, il n'est qu'une chose qui ait convenu aux protestants ; c'est de voler, tant qu'ils ont pu, les images, les statues d'or et d'argent de l'auguste Vierge, et même d'enlever l'or et l'argent des châsses et des reliquaires des Saints.

Hé bien, pauvres frères égarés, mal avisés et malheureux Protestants, vous voilà bien avancés ! Depuis trois siècles, que vous criez contre la prétendue *Mariolatrie* catholique, que vous nous accusez de faire de Marie une divinité, une déesse, d'adorer la Vierge et les saints, que vous traitez d'Ante-Christ le pontife souverain ; Qu'avez-vous gagné ? Malgré vos trois siècles de fureurs et de calomnies incessantes, vous recevez, à la face du monde entier, le plus solennel démenti, et la preuve la plus authentique de votre éternelle impuissance. Pie IX a parlé ; et comme dans les plus beaux jours de la foi, sa parole est reçue, respectée, applaudie de l'univers catholique. Et malgré la recrudescence de vos mensonges et de vos outrages ; malgré les forfaits sacriléges des Verger qui s'inspirent de vos principes ; Marie reste sur ses autels, la tête rayonnante d'une couronne plus belle que jamais. Et toutes les populations courent se prosterner à ses pieds, avec encore plus de vivacité, de confiance et d'amour, que

dans les siècles antérieurs. Et c'est de la sorte que cette définition dogmatique, en réjouissant le monde chrétien, écrase et réduit à néant tout l'orgueil protestant.

Il y avait aussi, et il y a encore par le monde, des politiques, qui se croient habiles et capables, et qui prétendaient, et qui espéraient bien, retirer le monde des vieilles ornières catholiques. Emanciper la société civile, l'affranchir enfin de l'autorité religieuse, sortir des ténèbres et des *limbes* du Moyen-Age, entrer, avancer dans un monde nouveau, faire des sociétés de Libres-penseurs, ou du moins des Eglises nationales, désormais indépendantes de Rome ; tels étaient leurs superbes rêves et leurs prétentieux systèmes. Et ils croyaient bien y avoir réussi !

Or, c'est tout le contraire qui est arrivé. Au lieu de s'être atténuée, affaiblie, l'Eglise n'a fait que grandir et se fortifier au milieu des révolutions et des tempêtes. Ce qui a diminué, du moins un peu, c'est l'esclavage civil et officiel. Les gouvernements ont reconnu qu'il fallait moins prétendre à dominer le clergé, et qu'ils devaient au contraire lui laisser plus de liberté d'action pour le bien même temporel de tout le corps social. C'est pourquoi nos évêques ont pu se réunir, délibérer, se concerter sur les besoins de leurs diocèses, et sur les dangers particuliers que court la foi dans les temps

actuels : droit de réunion assurément incontestable ; car ceux qui sont chargés de la conduite des peuples, doivent pouvoir s'éclairer et s'entendre pour le bien de ces mêmes peuples ; et droit néanmoins dont l'Episcopat n'aurait pu faire usage, il y a quelques années. Et c'est aussi par suite de cette liberté plus grande, que plus de deux cents évêques se sont trouvés à Rome, aux côtés du Souverain-Pontife, lors de la proclamation de l'Immaculée-Conception.

Et voyez aussi, dans tout l'Orient, le grand schisme grec humilié, aux abois, dans les leçons sévères que le Ciel vient de donner à la schismatique Russie ; et le Catholicisme au contraire admiré, et en liberté, chez les Turcs, et les chrétiens, dans leur empire, relevés déjà au niveau des Musulmans pour la jouissance de leurs droits civils. Et voyez enfin le concordat magnifique qui vient de se conclure entre Rome et l'Autriche : concordat par lequel l'empereur catholique répudie, avec tant de sagesse et de courage, malgré toutes les trompettes et toutes les menaces de la philosophie, tous les vieux et fatals errements du Joséphisme, et cède à notre foi son libre et salutaire empire. Et c'est ainsi que la politique, qui se croyait triomphante, se trouve visiblement déjouée et vaincue.

Les philosophes enfin, prenant aussi envers l'Eglise le ton de l'insolence et du sarcasme, l'accusaient de

s'immobiliser dans les vieilles routines, de rester infirme et impuissante dans ses formes envieillies. « Elle n'o-
» serait, disaient-ils, d'un air provocateur, elle n'oserait
» ériger en dogme sa pieuse croyance à l'Immaculée-
» Conception ! Ce serait changer et innover dans sa
» foi ; et de toutes parts nos cris et nos reproches lui
» feraient payer cher cette innovation. »

Or, l'Eglise a répondu : « Hé bien, Messieurs les
» philosophes, vous niez le mouvement; et je marche !
» Vous me refusez le progrès, et même le pouvoir de
» progresser ; et voilà que je progresse. Oui, tandis
» que vous reculez vers les ténèbres, vous, et que,
» par l'anarchie de vos pensées, vous voudriez recon-
» duire les intelligences à la barbarie, rejeter la société
» dans le chaos de toutes les erreurs ; moi, Eglise ca-
» tholique, je suis toujours, quoique avec une sage
» lenteur, la grande loi du progrès. J'éclaircis, je
» précise, de plus en plus, mes croyances ; je les for-
» mule hautement ; je les promulgue solennellement ;
» et je vous les impose à vous-mêmes. Et c'est ainsi
» que je vous domine, pauvres petites hauteurs, qui
» ne songez qu'à vous élever contre la science divine.
» Et si vous-mêmes, vous ne croyez, comme de petits
» enfants, à la doctrine que je proclame catholique,
» je vous déclare impies, hérétiques, et je vous dis ;
» anathème ! Vous crierez à la nouveauté ! Criez tant

» qu'il vous plaira : je me moque de vos clameurs » menteuses. Mes vrais enfants sauront bien du reste » faire justice de votre rébellion infernale. »

Et c'est ce qui s'est vérifié à la lettre. De sorte que ce Philosophisme, si audacieux, si menaçant, s'est trouvé tout à coup battu et réduit au silence Et jamais, dans les siècles passés, la Papauté n'a fait de sa suprématie un usage plus solennel ni plus triomphant. Le Vicaire de Jésus-Christ prononce quelques paroles ; et les convictions s'établissent ; le calme et la paix se font dans les âmes ; et les flots des pensées humaines, qui menaçaient de se soulever, de s'agiter si violemment, se trouvent soudain enchaînés, comme par enchantement. Et on le voit, c'est encore la parole toute puissante du divin Maître qui a commandé à la tempête, et en a endormi toute la fureur.

6° Finissons, Mes Chers Frères, cet entretien si intéressant, par deux pensées qui sont aussi pour nous du plus haut intérêt. Voici la première ; elle regarde votre foi, et je la confie à vos bons cœurs. Tant que l'Eglise enseignante n'aurait point porté la grande décision qui vient de nous occuper ; décision qui n'est que l'expression de la foi constante et universelle ; décision néanmoins si importante à la plus grande gloire de Dieu, à la plus brillante glorification de Marie, à l'utilité du monde chrétien ; décision si importante pour

humilier les hérésies Luthériennnes, et donner un solennel démenti aux prétentions orgueilleuses des politiques et des philosophes : tant que l'Eglise n'aurait point porté cette décision définitive sur l'Immaculée-Conception de Marie, nous n'aurions point eu, sous ce rapport, le mérite si désirable de la foi. Tant qu'il n'y avait point d'obligation de croire, il n'y avait point non plus de docilité, ni de lieu au mérite, dans la croyance.

Mais maintenant c'est autre chose. Notre foi est la même ; et cependant elle est devenu méritoire ; à cause du motif, ou de l'obéissance à l'Eglise, qui nous y fait adhérer. Reconnaissance donc et sincères actions de grâce, et à Dieu, et à son Eglise, de ce que notre foi, jusque-là libre et toute spontanée, est désormais pour nous, par son obligation même, une source de mérites véritables. C'est le cas de répéter avec bonheur les paroles du grand Apôtre : *Omnis disciplina in præsenti quidem videtur non esse gaudii, sed mœroris :* Toute règle, dans le monde présent, nous paraît une source de tristesse, plutôt que de joie : *Posteà autem fructum pucatissimum exercitatis per eam reddet justitiæ:* Mais dans la suite, elle fera goûter à ceux qui l'auront suivie, les fruits des plus délicieux de sanctification. Ainsi en sera-t-il heureusement pour nous, si nous sommes fidèles à ce nouvel article de notre foi. Il n'y a même pour nous aucune peine à le croire ; car il va

trop bien à nos cœurs ! Et cependant il y aura pour nous mérite réel, et douce rérompense, pour l'avoir cru et professé.

La seconde pensée que je veux laisser à votre piété, se trouve dans la réponse à cette question : Pourquoi faisons-nous la fête de l'Immaculée-Conception de Marie ? et pourquoi l'Eglise présente-t-elle à nos regards, et nous fait-elle lire, sur les écussons placés sur ses autels, ces mots remarquables : *Marie a été conçue sans péché ?* Oui ; Pourquoi offrir de toutes parts, à nos yeux et à nos esprits, cet article de notre foi ? Ah ! Mes Chers Frères, et vous surtout, filles chrétiennes ; vous, enfants de Marie, et vous tous qui désirez l'avoir pour mère ; ah ! lisez et comprenez ces nobles écussons, si glorieux à Marie ! Jamais reines ni princesses mortelles n'eurent d'aussi beaux, ni d'aussi heureux titres de noblesse. Marie conçue sans péché ! C'est-à-dire, Marie, dès son premier instant, unie à la grâce, à la sainteté, à toutes les complaisances, à toutes les grandeurs, à toutes les perfections divines ! Voilà le titre, voilà l'écusson de la plus haute noblesse, et d'une souveraine dignité pour Marie !

Et cette fête aussi qui nous rassemble à son honneur, cette fête de sa Conception Immaculée, n'est-elle pas encore la plus belle fête de sa gloire ? Oh ! oui, Mes Chers Frères ; soyez-en bien assurés. Et si Marie elle-

même avait eu à choisir entre ces deux gloires : être conçue sans péché ; ou être Mère de Dieu, mais après avoir été conçue dans le péché ; si Marie avait eu à choisir entre ces deux bonheurs, elle n'eût point manqué de prendre, de préférence, et sans balancer, le premier. Elle aurait mille fois préféré, et avec raison, le bonheur d'être conçue sans péché, à la gloire d'être la Mère de Dieu, mais après avoir été conçue dans l'iniquité. Et vraiment, être totalement immaculée et toute formée en grâce, dans sa Conception bienheureuse, voilà pour Marie son premier bonheur, sa plus précieuse gloire, la source de toutes ses gloires subséquentes sur la terre et dans les cieux... Hé bien, Mes Chers Frères, si telle est l'incontestable vérité, où se trouvera donc aussi pour nous la seule vraie gloire, le seul vrai bonheur? Ah! n'en doutez point, dans l'exemption du péché ; dans l'innocence, dans la grâce et l'amour de notre Dieu !

Oui, oui, enfants, jeunes gens et vieillards ; oui, oui, époux et épouses, et vous tous, chefs de familles ; oui, oui, vierges chrétiennes, vous surtout à qui cette solennité doit parler encore plus éloquemment aux cœurs ; oui, pour nous tous, sans aucune exception, il est une vraie gloire, un bonheur véritable ; c'est l'union avec Dieu, qui est la gloire et la félicité infinie ; et il n'est qu'une voie, qu'un moyen unique d'arriver à

cette union divine, en ce monde et dans les cieux : c'est l'exemption du péché, la pureté de vie, l'innocence des mœurs et la sainteté de nos œuvres. Abhorrons donc le péché ; ayons-en à jamais une crainte souveraine, une détestation profonde, une haine irréconciliable et inflexible. Si jamais le monstre du péché nous fait quelque morsure, courons vîte nous laver et nous guérir dans le bain précieux de la Pénitence. Rentrés dans la grâce divine, tenons-y de toute notre âme, de toutes nos entrailles, et, par notre fidélité quotidienne, efforçons-nous d'y accomplir des progrès, et d'y acquérir des mérites toujours croissants.

Le pauvre monde, trompé et trompeur, admirant sottement les richesses, les honneurs, les plaisirs, qui font tant de coupables et tant de malheureux, va sans cesse répétant : Heureux les riches, heureux les dignitaires, heureux ceux qui vivent plongés dans les voluptés des sens ! *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt !*

Mais la fête que nous célébrons à la gloire de Marie, ces nobles écussons à son honneur sur ses autels, nous disent au contraire : Heureuses, et seules heureuses, les âmes qui vivent sans péché, qui vivent dans la douce union et le glorieux amour du Dieu qui les a créées : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus* ! Ah ! Mes Chers Frères, choisissons, préférons et goûtons tous ce seul vrai bonheur, en ce monde, et, sans fin, dans les cieux ! Ainsi soit-il !

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Naissance incomparablement illustre. — Sujet d'une grande joie pour le Ciel et la Terre. — Accompagnée cependant de pauvreté et de silence. — Conséquences morales.

Progreditur quasi aurora consurgens :

Elle s'avance radieuse comme la naissante aurore. (Cantique 6-9.)

1° La naissance temporelle des hommes, Mes Chers Frères, n'est que leur entrée dans la vallée des larmes, dans la région des douleurs, des ténèbres et de la mort. Aussi l'Eglise Catholique, inspirée de Dieu, n'a pour notre naissance à la vie du temps, ni cérémonies saintes, ni chants d'allégresse. Pour Elle, la vraie naissance, c'est celle de notre baptême, qui nous fait passer de la mort du péché à la vie de la grâce, nous rend enfants adoptifs de Dieu, frères glorieux de Jésus-Christ, temples vivants de l'Esprit-Saint, héritiers de la félicité céleste. Pour l'Eglise, le jour natal, *Dies natalis*, c'est surtout le jour si beau, si fortuné, où le juste, secouant les chaînes de la mortalité, s'élance purifié dans le sein de Dieu, et arrive à cette éternelle vie, où il n'y aura plus ni souffrance, ni déclin. Voilà

pourquoi l'Eglise n'honore ordinairement, dans la vie des Saints, que le jour de leur bienheureuse mort.

Cependant, trois fois l'année, Elle appelle, Elle réunit ses enfants, autour d'un berceau. A Noël, dans la saison rigoureuse des neiges et des souffrances, autour de l'humble berceau du divin Enfant de Bethléem : Dans les longs jours de l'été, quand commencent à blondir les moissons, auprès du berceau glorieux de Jean-Baptiste : Et enfin, en automne, dans ce beau jour qui nous rassemble, autour du berceau de Marie. Et pourquoi ces trois exceptions seulement? Parce que ces trois berceaux, autour desquels nous réunit l'Eglise toute joyeuse, le péché ne les souille point, et que Satan n'y fait point sentir son souffle empoisonné.

Rien de plus juste que d'appeler les hommes auprès de Jésus naissant; puisqu'il naît le Saint des Saints et le Sauveur du monde. C'est juste aussi de convier le genre humain à se réjouir, à la naissance de l'Ange du Nouveau-Testament; parce que Jésus l'a sanctifié, dès le sein maternel, et qu'il ne vient au monde que pour précéder, de quelques pas, le Messie, l'Agneau de Dieu, et le montrer aux infortunés mortels. Et c'est plus juste encore de nous inviter à solenniser la Nativité bienheureuse de Marie; parce que, Conçue sans péché, enrichie de toutes les grâces, Elle ne vient sur la terre, que pour y enfanter le Sauveur.

Aussi, Mes Chers Frères, c'est cette naissance, incomparablement illustre, de Marie, le sujet d'une joie universelle pour la Terre et les Cieux, et, par son obscurité même, si instructive pour tout le Monde Chrétien, c'est cette Nativité, toute pleine de gloire, d'allégresse et d'instruction, qui va fournir la matière d'un discours, et l'objet intéressant de votre plus favorable attention.

O Marie ! je vais dire votre entrée si noble, si douce, si modeste, en ce bas monde. Je vais vous montrer naissante, comme l'aurore, magnifique, bienheureuse, et tout instructive, de notre salut. Pour la plus grande gloire de Dieu, et la vôtre, ô noble Vierge, et aussi pour la sanctification de mes chers auditeurs, obtenez-nous de l'Esprit divin, que cette instruction soit aussi pour nous tous, l'aurore fortunée de la vérité et de la vraie justice. *Ave*, *Maria*.

2° Trois choses, Mes Chers Frères, peuvent contribuer à rendre une naissance illustre : La noblesse du sang d'où elle tire son origine ; La perfection spéciale qu'elle apporte avec elle ; Et la grandeur des destinées et des bienfaits, pour lesquels cette même naissance arrive au monde. Or, ces trois grandes sources d'illustration, bien rarement réunies, se réunissent surémenment pour illustrer la Nativité de Marie.

Et d'abord la noblesse du sang. En effet, deux Evan-

gélistes, saint Mathieu et saint Luc, nous déroulent la longue chaîne des nobles aïeux du Christ, jusqu'à l'origine du monde. Hé bien, que font-ils, si non de nous faire voir, en même temps, la longue série de patriarches et de rois, d'où descend son auguste Mère? Oui : et dans le chant de cette Généalogie, qui vient de retentir à vos oreilles, vous avez entendu nommer Abraham, Isaac, Jacob, David, Salomon, Josaphat, Osias, et un très-grand nombre de prophètes, de princes et de têtes couronnées, qui s'avancent, et qui marchent devant Marie, comme une avant-garde magnifique.

C'est pourquoi l'Eglise met avec raison, sur les lèvres prophétiques de la Vierge, ces glorieuses expressions de nos Livres Sacrés : Le Créateur de l'univers, et qui m'a créée, moi, comme le chef-d'œuvre spéciale de son amour, m'a dit : Habitez dans Jacob, prenez et étendez vos racines dans mes Elus : *Dixit mihi Creator omnium, et qui creavit me : In Jacob inhabita, et in Electis meis mitte radices.* Et vraiment, j'ai pris racines dans un peuple que Dieu a extraordinairement comblé d'honneurs ; et j'ai ma descendance et ma demeure dans la plénitude des Saints : *Et radicavi in populo honorificato, et inplenitudine Sanctorum detentio mea.* Et réellement prédestinée, annoncée, figurée et saluée d'avance, pendant quarante siècles, Marie nait de ce qu'il y eut de plus grand et de plus saint chez le peuple de Dieu,

de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, la vingt-septième génération, qui, de descendants en descendants, étend et perpétue le sang royal de David (1).

3° Déjà si noble par la lignée quarante fois séculaire de ses royaux aïeux, la Vierge naissante l'est bien plus encore par la haute perfection qu'elle apporte au monde. Elle naît, en effet, cette glorieuse Créature, le chef-d'œuvre des mains divines, Conçue sans péché, ornée, embellie des grâces les plus privilégiées, et de tous les dons les plus admirables. *Ave, gratiâ Plena !* Salut, ô Vierge, remplie de tous les dons divins! Jean est venu en ce monde, déjà tout sanctifié et tout consacré prophète. Mais vous, ô Marie, le monde vous salue, entrant dans la vie, comme la Fille chérie du Père, la Mère future du Fils, l'Epouse prochaine du Saint-Esprit, le Temple bien-aimé et habité de la Trinité tout entière, non seulement avec l'abondance, mais avec la plénitude de toutes les grâces divines, et en étant comblée, autant qu'il est possible à une créature d'en recevoir : *Ave, gratiâ Plena.*

Dès son premier jour, Marie surpasse en vertus infuses, en perfections surnaturelles, tous les Anges des cieux. Car la grâce, dit (*avec la plus haute raison saint*

(1) Et à David usque ad transmigrationem Babylonis generationes quatuordecim ; et à transmigratione Babylonis usquè ad Christum, generationes quatuordecim. (Saint. Math.)

Thomas, la grâce est donnée à chacun, selon la vocation à laquelle Dieu le destine : Unicuique datur gratia, secundùm id ad quod eligitur.) *Quando cùmque gratia divina eligit aliquem ad aliquam gratiam singularem, seu ad aliquem sublimem statum, omnia charismata donat, quæ illi personæ sic electæ et ejus officio necessaria sunt atque illam copiosè decorant* (SAINT BERNARDIN *senen*). Or la vocation et la destinée sublimes de Mère de Dieu surpassent sans mesure ce que les Anges ont de plus grand. Donc pareillement aussi, toutes les faveurs spirituelles, accordées à la Vierge naissante. Aussi saint Augustin, dans son Traité contre les hérésies, introduisant Jésus-Christ lui-même en dialogue contre un disciple de Manès, fait parler ainsi le Fils de Dieu :

« *Ego Matrem dequâ nascerer feci :* C'est moi-même » qui ai formé la Mère dont je voulais naître. *Ego viam* » *meo itineri præparavi :* c'est moi-même qui me suis » préparé la voie par laquelle j'ai voulu descendre » parmi les hommes. Et celle que tu méprise, ô stupide » Manichéen, cette Vierge est ma Mère, et ma Mère, » faite et perfectionnée de ma propre main : *Hanc quam* » *tu despicis, Manichæe, Mater mea est, et de manu* » *meâ fabricata.* »

Aussi l'illustre saint Vincent-Ferrier, et le docte saint Anselme, parlant de la perfection native de Marie,

disent, le premier : *Sanctificata fuit in utero super omnes sanctos et Angelos* : Elle fut, dès les entrailles maternelles, élevée en sainteté au-dessus de tous les saints, et même de tous les Anges : Et le second : *Pura sanctitas pectoris ejus, omnès creaturæ puritatem sanctitatem que transcendens, promeruit ut perditi Orbis Reparatrix dignissima fieret :* La pureté et la sainteté de son âme surpassent tellement la pureté et la sainteté de toutes les créatures, qu'elles lui méritent dès lors de devenir la très-digne Réparatrice du monde perdu. Ces grandes paroles disent, autant qu'il est possible, ce me semble, la perfection incomparable de la Vierge naissante. Passons donc immédiatement à la grandeur des destinées et des bienfaits, pour lesquels Elle arrive au monde.

4° C'est un usage universel parmi les hommes d'apprécier et d'exalter la naissance d'un enfant, à proportion de la magnificence des destinées que paraît lui réserver l'avenir. Si le pauvre enfante un fils qui, d'après l'opinion commune, n'aura pour destin que le lot des obscurités et des misères paternelles, le berceau de ce pauvre enfant ne fait pas plus de sensation, que n'en fera sa tombe. Mais si l'enfant qui entre dans la vie, doit continuer une famille riche et puissante ; s'il doit transmettre à la postérité un nom déjà célèbre ; s'il doit porter un sceptre, un diadème ; si on attend

de lui un grand bienfaiteur de l'humanité ; oh ! alors son entrée au monde paraît d'une haute importance ; elle émeut, elle intéresse : on l'exalte, on la bénit par des chants de joie, par des fêtes solennelles ; et désormais cette naissance distinguée fait époque dans la vie des familles, et même des nations.

Hé bien, pour quelles destinées nous arrive la Vierge miraculeuse, dont nous fêtons aujourd'hui le premier jour ? Quelle sera, et que fera cette enfant, qui s'avance, pure comme la matinale aurore, belle comme la lune, parée comme le soleil, et déjà terrible au démon comme une armée rangée en bataille : *Quæ est Ista quæ progreditur, quasi aurora consurgens, pulchra ut Luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata ?* Puisque l'Esprit Saint et l'Eglise comparent Marie naissante à une brillante aurore, saisissez, Mes Chers Frères, les rapports, les analogies magnifiques, qui se trouvent entre l'une et l'autre.

1° L'aurore matinale est à la fois la mère et la fille du soleil levant. La mère, puisque c'est de son sein lumineux que sort le roi du jour. La fille, puisque c'est le soleil lui-même, qui, en montant à notre horizon, envoie devant lui ses rayons précurseurs, qui forment l'aurore. Ainsi Marie est à la fois la Fille et la Mère de Dieu, ou de Jésus-Christ, le Soleil de toutes justices. Elle en est la Fille, étant sa créature favorite, formée

sans péché, ornée de toutes ses grâces ; et aussi la Mère, puisque c'est dans ses entrailles toutes bénies que le Verbe éternel revêt notre nature, et que la Vierge ne se lève à notre horzson, que pour nous enfanter le vrai Soleil des éternels splendeurs : *Aurora quæ Solem paris, et ipsa Solis filia.*

2° C'est surtout au lever de l'aurore que le ciel distille la douce rosée qui rafraîchit les fleurs, les plantes, et ranime toute la nature. C'est de même, à la naissance bienheureuse de Marie, que Dieu commence à verser sur le monde l'abondance de ses miséricordes et de ses faveurs. Auparavant, sans doute, la grâce divine n'a jamais manqué à l'homme, même déchu, mais en Marie nous arrive la source même du Fleuve Infini de toutes les grâces,

3° L'aurore finit la nuit, et commence le jour : la nuit, règne des ténèbres, des bêtes féroces, du crime et des mauvaises actions ; et ramène le jour, le temps de la lumière, de la confiance pour l'homme, de l'effroi et de la retraite des animaux malfaisants, la reprise des travaux, de toutes les bonnes œuvres. Ainsi Marie, en naissant, finit la nuit trop longue des erreurs et des abominations païennes, et ouvre le beau jour du Christianisme, met en fuite Satan et ses légions infernales, et commence le doux règne de la grâce, de la virginité, de tous les dévoûments, de toutes les vertus.

4° Cette première clarté qui commence le jour, dit l'historien Varron, ne porte le nom d'aurore, que pour nous exprimer la richesse de sa beauté : *Aurora,* ou *aurea hora*, heure toute dorée, et qui dore en effet tout ce qu'elle touche de ses rayons, qui étend sur la moitié des cieux comme une admirable draperie d'or, pour y recevoir à son lever le roi des astres, le père de toute la nature. Or telle est Marie, qui vient au monde la véritable maison d'or, *Domus aurea,* le siége de la sagesse, *Sedes Sapientiæ*, pour être, sur la terre, le lit nuptial, le trône merveilleux du vrai Salomon, l'Arche de la nouvelle alliance, la Mère du Sauveur, la source de la grâce divine : *Mater Salvatoris, Mater divinæ gratiæ.*

5° Au lever de l'aurore, les petits oiseaux, tout réjouis, recommencent leur gazouillement et leurs concerts, et, par mille chants, aussi variés qu'harmonieux, bénissent le Dieu qui leur renvoie la lumière. A nous, Chrétiens, au lever de l'Aurore du jour de la grâce, à nous bien plus à nous réjouir, à célébrer, par nos pieux cantiques, par nos saints concerts, le jour du salut, que la Nativité de Marie fait rayonner à nos regards et à nos espérances.

Vous sentez, Mes Chers Frères, les développements magnifiques que comporteraient naturellement ces grandes et belles idées ; mais je me borne à vous les

faire entrevoir, et je les laisse à la méditation de votre piété filiale envers Marie. Je résume, en trois mots, cette première considération sur la glorieuse naissance, et je dis : La Vierge qui vient au monde est la noble fille d'une longue chaîne de générations de patriarches, de prophètes et de rois. La Vierge naissante est plus remplie de grâces, plus sainte et plus parfaite, que tous les anges et tous les saints. Enfin, la Vierge n'est donnée à la terre, que pour en être la bienfaitrice universelle, que pour y enfanter l'Homme-Dieu, son Sauveur. Donc ces trois grands caractères, qui la distinguent si éminemment, jettent, sur la naissance de Marie, les splendeurs ravissantes d'une incomparable illustration.

3° Aussi, Mes Frères, qui dira les justes transports de joie que cause au Ciel et à la Terre cette glorieuse Nativité de Marie? Parmi les fleurs naissantes, celles qui intéressent et réjouissent le plus, sont celles qui ne s'épanouissent que pour annoncer les plus beaux et les meilleurs fruits. Et plus le fruit qu'elles promettent, doit être rare et précieux, plus aussi est réjouissante la fleur qui le précède et l'annonce.

Or, Marie est la Rose mystérieuse, *Rosa mystica;* le lys entre les épines, *Lilium inter spinas;* le lys qui a, dit saint Bernard, l'odeur délicieuse de l'espérance, *Lilium habens odorem spei;* la fleur merveilleuse, éclose sur la

Tige de Jessé, et dans laquelle va se nouer, se former le divin Fruit de vie et de salut pour le monde. Et par conséquent l'épanouissement de cette fleur toute céleste, annonçant le Pacificateur Souverain de la terre et des cieux, est un événement heureux, qui doit faire tressaillir d'allégresse le genre humain et la Divinité même.

Et, premièrement, notre Globe n'a-t-il pas juste sujet de se réjouir en ce beau jour? Sans doute, nous qui ne sommes venus au monde que dix-huit siècles après Jésus et Marie, nous qui, en entrant dans la vie, nous sommes trouvés immédiatement sous les bienfaisants rayons du plein soleil de la foi, nous avons quelque peine à comprendre comment la Nativité de la Vierge est une si juste cause d'universelle réjouissance. Mais supposons-nous, par la pensée, reculés de dix-neuf siècles. Nous voilà, infortunés mortels, à ce siècle de fer, à cet âge d'ignorance et de corruption générales, à cette époque de dégradation et de honte, dans cette nuit affreuse d'erreurs et de vices, où se trouvait la race humaine, avant la venue de son Sauveur! Cette nuit lamentable, où les passions déchaînées, comme des bêtes féroces, dévorent toute vérité, toute vertu, la voilà qui nous enveloppe dans ses noires ténèbres, dans son obscurité toute infernale. Nous nous sentons sous le poids de la malédiction divine, qui nous con-

damne avant d'être au monde : *Priùs damnatus, quàm natus* (1). Oh! alors ne nous écrierions-nous pas, avec le genre humain tout entier : Ciel! est-ce que la nuit de nos ignorances, de nos vices et de nos maux, n'est pas encore assez épaisse? Est-ce que cette nuit n'a pas assez duré? Est-ce qu'il n'est pas temps de la finir? O Dieu de vérité! Envoyez donc enfin le rayon de vos célestes lumières à ceux qui gémissent, éperdus et humiliés, dans les tristes ombres de la mort : *Illumina re his qui in tenebris et in umbrâ mortis sedent!*

Et voilà que le Ciel, s'ouvrant sur nos têtes, répond à nos gémissements : Pauvres mortels, séchez vos larmes : car voici luire à vos regards la radieuse Aurore de votre délivrance; voici Celle qui vous apporte le salut : *En Aurora nocte gementibus; nobis vehit clarum solis jubar...* Enfants, exilés et déchus, d'un père coupable, relevez la tête, reprenez courage; car votre rédemption est proche; puisque voilà que naît Celle qui vous donnera votre Rédempteur, et qui sera Elle-même votre Co-Rédemptrice : *Levate capita vestra; quoniam appropinquat Redemptio vestra.*

Quand de pauvres nautonniers ont passé de longs jours, et d'affreuses nuits, sur le sein de la mer furieuse, battus sans relâche d'une horrible tempête, luttant continuellement contre la mort; qu'appellent-ils de

(1) Saint Bernard.

tous leurs vœux? Qu'accueillent-ils avec les plus joyeux transports? Ah! certes, ce qu'il leur faut, ce qu'ils désirent, ce qui leur rend le courage, la vie, l'allégresse, c'est l'aurore d'un beau jour, c'est la sérénité d'un beau matin! Eh bien, ces tristes naufragés, depuis longtemps si voisins du trépas, luttants et gémissants au milieu des horreurs de la mort, c'est nous tous, c'est le genre humain tout entier, naufragé en Adam. Et le grand vaisseau de l'humanité, pressé, battu sous le déluge des crimes de quarante siècles, ne sera pas englouti dans l'éternel abîme. Non, ô Marie! votre Nativité bienheureuse rapporte l'espérance et la joie au monde entier : *Nativitas tua, Dei Genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo* (Brev. Rom). Et rien de plus juste qu'en voyant naître sa Libératrice, la Terre consolée entonne ses cantiques de reconnaissance et d'allégresse.

Aussi, à pareil jour, il y a onze cents ans, l'éloquent saint Jean Damoscène s'écriait : Nations de l'univers, hommes de tout âge, de toute langue, de tout pays, de toutes conditions, accourez tous au berceau de Marie! Célébrons, avec de joyeux transports, le jour où commence notre joie! Célébrons, avec des chants d'amour, la naissance de Celle qui apporte au monde le salut du monde : *Adeste, gentes omnes, omne hominum genus, omnes cujusvis linguæ, ætatis ac dignitatis orbis*

universi. Lætitiæ natalem lætis animis celebremus, etc. Et, trois siècles plus tard, le brûlant saint Bernard, continuant ces séraphiques transports, ajoute : Oui, réjouis-toi, vieil Adam, père de tout le genre humain : tressaille d'allégresse dans ton antique tombeau ; mais réjouis-toi plus encore, ô Eve, mère affligée de toute la race humaine : *Lætare, Pater Adam; sed magis tu, ô Eva mater!* Tous deux, vous dis-je, consolez-vous sur votre Fille et sur une telle fille : *Ambo, inquam, consolamini super Filiâ et tali filiâ.* Cours, Eve, à Marie ; cours, mère, à ta fille ! La fille répondra pour sa mère; la fille ôtera l'opprobre de sa mère. Et vous toutes, filles d'Eve, qui, depuis Eve et à cause d'Eve, êtes enfantées, et enfantez ensuite avec tristesse, accourez, venez, toutes joyeuses, à votre honorable Mère ; et, à pleines mains, jetez des fleurs sur son berceau, où reposent, avec la réhabilitation, avec la gloire de la femme, les prémices du salut de l'univers ; où reposent même les complaisances et les joies toutes spéciales du Très-Haut.

6° Oui, Mes Frères, la naissance de Marie réjouit aussi le Seigneur. Car Dieu tire sa gloire des vertus que les hommes pratiquent avec sa grâce. Ainsi, jadis il s'applaudissait, au milieu de ses Anges, des grandes vertus de son fidèle serviteur Job : *Numquid considerasti servum meum Job?* Ainsi Jésus admirait avec amour, et

se plaisait à faire éclater, dans tout son jour, la foi héroïque de la Chananéenne : *O mulier, magna est fides tua!* Ainsi le Saint-Esprit contemple avec joie les cœurs vertueux, les âmes ornées de chasteté, d'innocence, et ses délices sont d'en faire ses temples vivants.

A plus forte raison Dieu voit-il avec joie le berceau de cette Vierge choisie, qu'il a préparée pour des destinées si hautes ; de cette Vierge embellie de ses dons ineffables, et dont il attend l'Homme-Dieu, qui réparera sa gloire. Et le Fils de Dieu lui-même admire cette Fleur prodigieuse dont sa Personne incarnée sera bientôt le fruit salutaire ; ce vivant tabernacle qu'il a paré de toutes les grâces, pour y revêtir notre humanité ; ce Vase à jamais insigne de dévotion, dont la foi magnanime, la pureté inviolable, la tendre piété, l'humilité profonde, la parfaite obéissance et l'immense amour, l'aideront lui-même, si puissamment, à sanctifier et à sauver le monde! Et l'Esprit-Saint aussi, considère, avec une tendresse ineffable, ce virginal sanctuaire, où déjà il a allumé l'immortel foyer du bel amour, où bientôt le prodige le plus étonnant de sa charité toute puissante unira, d'une étreinte éternelle, le Verbe de Dieu avec notre nature.

Mais il y a plus encore. Marie, dans le plan divin, naît pour être le complément de toute la Trinité : *Totius Trinitatis complementum :* C'est l'expression de

saint Bernard. Expression singulière! Car, est-ce que Dieu n'est pas l'Infini? Et alors comment oser dire qu'il peut avoir un complément? Et cependant expression d'une vérité profonde. En effet, dans la Trinité, il y a égalité parfaite et éternelle. Et, par Marie, le Fils de Dieu fait homme, deviendra l'inférieur, le sujet, l'adorateur parfait de son Père; et Marie, donnant à Dieu le Père l'autorité sur son Fils, lui donne par là une autorité nouvelle, une gloire nouvelle et infinie. Par la Vierge aussi, le Fils de Dieu incarné, ou Jésus-Christ, glorifiant son Père, l'honorant infiniment par toute sa vie divine, et surtout par sa mort, recevra en retour de son Père une glorification infinie, et qu'il n'aurait point reçue, sans son Incarnation : *Propter quod et Deus exaltavit illum*, etc. Et, par Marie encore, le Saint-Esprit qui, dans la Trinité, n'est le principe d'aucune production personnelle, mais qui est lui-même la Spiration éternelle du Père et du Fils, le Saint-Esprit, par Marie, et par l'Incarnation, sera le principe de la production d'un Homme-Dieu, ou de Jésus-Christ : *Qui conceptus est de Spiritu Sancto, ex Mariâ Virgine.*

Ainsi, Marie naît pour procurer, au Père, le sceptre, l'empire sur son fils, et par là, une gloire infinie; au Fils lui-même, son humanité, instrument du salut du monde, et la source pour le Christ d'une gloire in-

finie; au Saint-Esprit, une fécondité créatrice, infinie, et une autorité, sans cela impossible, sur le Fils-même de Dieu. Et ce sera en toute vérité que la Vierge, devenue féconde, s'écriera : *Magnificat anima mea Dominum* : Mon âme manifeste, agrandit, magnifie véritablement le Seigneur; et, par moi, l'adorable Trinité se donne au-dehors un complément infini, comme elle-même : *Totius Trinitatis complementum*. Jugez, par là, Mes Chers Frères, si la naissance de Marie fait la joie réelle du grand Dieu, qui attend tant de prodiges de gloire de ce premier prodige de sa puissance!

7° Cependant, tant de gloire, tant de perfections et un si beau sujet d'universelle allégresse, viennent au monde, sans éclat et sans bruit, sous les voiles de l'obscurité et d'un profond silence. Oui, la Nativité de la Vierge a bien la délicieuse fraîcheur, le calme heureux, la pureté charmante, la belle signification de l'aurore. Mais, aux yeux tout matériels du monde, elle n'en a point les splendeurs. L'Ancien-Testament est tout plein de la Vierge choisie; et, pourtant, quand elle paraît, rien de plus caché que son berceau, rien de moins brillant que sa naissance, rien de plus obscur que le jour, que le lieu-même où elle vient au monde. Aucune des circonstances merveilleuses qui accompagnèrent cette naissance, si fortunée pour nous, ne nous a été révélée. L'Evangile même se tait sur le

nom vénérable de ses heureux parents. Une foule de choses extraordinaires, et toutes prodigieuses, manifestent la naissance, et ennoblissent le berceau du Saint Précurseur; mais tout est silencieux et glacé autour du berceau de Marie. La tige de Jessé s'élève, pauvre et solitaire, voilée et inconnue, au sein de l'obscurité, au milieu de l'inattention et du sommeil général du monde.

Dans le voisinage le plus rapproché, les femmes du peuple, en voyant cette naissance si pauvre, disent peut-être avec compassion : Encore une infortunée comme nous! Encore une esclave de plus !... Mais, de la part du monde, nulle manifestation de joie, nul empressement, pour saluer le lever de ce grand prodige! L'Aurore de notre salut arrive à l'horizon; mais le genre humain continue à dormir son sommeil. Et si, aux regards de la foi, si, en réalité, tout est vraiment illustre, vraiment grand, vraiment réjouissant, néanmoins tout est humble, muet, inaperçu du monde, dans la naissance de la Vierge; et la perle divine est déposée sur la terre, sans que les hommes remarquent, ni par qui, ni comment. Mais pourquoi donc une obscurité si profonde? Pourquoi cette humiliation et cette taciturnité mystérieuses? Pour trois raisons vraiment hautes et mémorables, Mes Chers Frères : 1° Pour la gloire même de Jésus-Christ; 2° Pour le plus grand

bonheur de Marie ; et 3° Pour la plus grande instruction du monde.

Et d'abord pour la plus grande gloire du Christ. En effet, la reine des nuits ne brille dans les cieux, que quand le roi du jour a disparu, et encore qu'en réfléchissant les rayons lumineux qu'elle en reçoit ; et l'astre nocturne, en ne brillant que dans la nuit, qu'après le soleil, et que de l'éclat et de la clarté qu'il lui emprunte, n'en prouve que mieux la puissance lumineuse de l'astre du jour. De même la Vierge bénie ne devait briller à l'horizon religieux des nations, qu'après le Roi de toutes lumières, Jésus-Christ, que par l'éclat qu'elle recevrait de Jésus-Christ, que pour mieux manifester la puissance et la gloire de Jésus-Christ, et toujours, et uniquement, pour mieux conduire le monde à son Sauveur, Jésus-Christ.

Aussi voyez, dans la nuit de l'Ancien-Testament, quand le Messie est encore si loin, Marie déjà reçoit et réfléchit sur le monde quelques clartés. Déjà Elle se trouve mêlée aux grandes visions et aux sublimes révélations des prophètes ; mais c'est par rapport au Christ ; c'est à cause du Messie promis, annoncé, attendu. Quand le Sauveur arrive enfin sur la scène du monde, vous ne voyez Marie paraître, dans l'histoire évangélique, que là où elle est en relations directes et nécessaires avec le Christ. Ainsi : dans l'Annonciation,

pour l'Incarnation du Fils de Dieu ; dans la Visitation, pour la Sanctification du Merveilleux Précurseur ; dans la Nativité de Jésus-Christ ; dans son Adoration par les rois de l'Orient ; avec Jésus présenté et retrouvé dans le temple ; dans sa fuite en Egypte ; puis, mais toujours avec Jésus, et à cause de Lui, à Nazareth, à Cana et sur le Calvaire !

La Vierge donc est un astre, oui ; mais un astre secondaire ; mais un astre qui ne brille que d'un éclat emprunté, qui ne doit resplendir, qu'en réfléchissant, qu'en faisant admirer les splendeurs de l'astre premier et absolu, Jésus-Christ ; et qui, dans toute la suite des siècles, ne doit avoir les regards, la confiance, les bénédictions et l'amour des humains, que pour leur faire mieux admirer et aimer les perfections infinies du Sauveur ; que pour les conduire et les attacher plus universellement à son salutaire empire. Ainsi tout est silence autour du berceau de la Vierge, pour que ce même berceau ne soit que comme une ombre, qui fasse mieux ressortir le peu de lumière que le Verbe incarné voudra bien laisser échapper à sa naissance temporelle.

Et, en second lieu, c'est néanmoins par amour même pour Marie ; c'est pour les mérites plus grands et le bonheur plus parfait de cette Vierge chérie, que Dieu la fait éclore, naître, vivre et mourir, au sein de l'indigence et de l'obscurité. Car, en voulant élever si

haut, à l'honneur inouï, incompréhensible, de la maternité divine, cette fille privilégiée de Juda, le Très-Haut avait devant ses regards la chute lamentable des Anges rebelles; et il a vu d'avance, et de toute éternité, quels pouvaient être pour une Vierge, si favorisée, les dangers de l'orgueil. C'est pourquoi, de toute éternité aussi, il a porté un double décret, pour fixer les destinées si hautes de Marie : l'un de prédilection et de magnificence, l'autre d'épreuves et d'humiliations ; l'un du poids immense d'une gloire incomparable, l'autre d'un égal contre-poids de pauvreté, de silence et d'abaissements ; en vertu desquels la naissance, la vie, la mort, de la Mère de Dieu seront, en ce monde, voilées sous les nuages de l'obscurité, des humiliations et des souffrances, pour que l'éternité soit, plus sûrement et plus uniquement, réservée à ses splendeurs triomphales.

Voilà pourquoi Marie vient au monde l'enfant des rois, mais de rois détrônés ; Conçue sans péché, embellie de toutes les grâces divines, mais l'enfant de la pauvreté, enveloppée de silence et d'oubli. Et loin que ce soit là une inattention de Dieu pour sa Mère, c'est au contraire la marque toute spéciale de sa tendresse divine envers Elle. C'est afin que, préservée à jamais des enivrantes suggestions de l'orgueil, Elle soit plus heureuse de se confondre dans son néant ; et que dans

peu Elle crie à toute la terre, avec l'énergique accent d'une conviction profonde : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ. Fecit mihi magna qui Potens est* : Si le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, c'est qu'il a regardé la bassesse de sa servante. Et que dès lors, grandissant toujours plus encore en humilité, en mérites, elle soit plus resplendissante aux siècles éternels.

Enfin Dieu a ainsi voilé la naissance de sa Mère, pour l'instruction à jamais mémorable de l'univers. Qu'est-ce qu'admire le monde trompé? Qu'est-ce qu'il recherche, avec une ardeur toujours fiévreuse, avec une inguérissable frénésie? *Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ:* Honneurs, fortune, plaisirs : voilà les trois grandes idoles qu'encense incessamment le monde. Hé bien, monde égaré, tu le sauras déjà par la naissance de Marie, en attendant que tu le voie mieux encore, par l'étable de Bethléem, et le reste ; tu sauras que Dieu déteste tes trois fatales idoles. Oui, Chrétiens de tous les temps et de tous les sexes, considérez le berceau si humble, si méconnu de Marie! C'est là cependant que Dieu a son cœur et ses regards paternels. C'est là, au dédain, au mépris de toutes les reines, de toutes les princesses de la terre, c'est là, dans cet obscur berceau, que Dieu a reposé le chef-

d'œuvre de son amour : c'est là, qu'est l'objet préféré, privilégié, de ses complaisances et de ses faveurs. Et après cela, pauvres mondains, osez encore vanter vos dignités, vos richesses, vos voluptés, éphémères et trompeuses ! Ah ! reconnaissez au contraire que tout cela n'est rien devant Dieu, rien qu'un fatal écueil, où votre fragile vertu se brise et fait un lamentable naufrage ! C'est pour cela que Dieu en a préservé à jamais Marie, et l'a jetée dans des extrémités toutes contraires. Et, pour devenir nous-mêmes vraiment aimables aux yeux du Seigneur, les objets heureux de sa tendresse, les instruments de sa gloire, méprisons ce que le monde adore ; adorons ce qu'il méprise ; aimons à nous humilier, à être inconnus et réputés pour rien : *Ama nesciri et pro nihilo reputari.*

Admirez aussi, par cette naissance obscure et voilée de Marie, admirez comme la Sagesse infinie sait tempérer les choses les plus inouïes par les accessoires les plus ordinaires, les grandeurs les plus incommensurables par la pauvreté et l'humiliation : de manière que l'élévation et la bassesse se font contre-poids, s'équilibrent, s'entr'aident et se servent réciproquement ; et mènent une créature fidèle à la fin la plus magnifique, à la glorification infinie de son Dieu, à la bienfaisance la plus salutaire pour le monde entier, et à une félicité sans mesure dans les cieux. Et, en même temps, gra-

vons profondément dans notre souvenir que plus le Très-Haut veut élever près de Lui une créature mortelle, plus il est attentif à lui ouvrir de bonne heure le chemin royal de l'adversité, des épreuves, des humiliations, des douleurs ; que c'est là la marque particulière, le sceau divin de sa prédilection et de ses faveurs sur ses âmes d'élite, sur ses enfants plus spécialement destinés à de grandes choses dans ce monde, et à une plus haute gloire éternelle. Et par conséquent, loin de regarder l'indigence, les humiliations, les peines de la vie, comme des marques de la disgrâce divine, ayons la sagesse de les recevoir, de les supporter, de les sanctifier, comme les témoignages assurés de l'amour divin envers nous ; et soumis au milieu des revers, patiens au fort des afflictions, heureux même au milieu de nos larmes, convertissons nos épreuves, nos abaissements, en actes héroïques de vertus, faisant servir toutes nos peines à la gloire de Dieu, qui nous aime, à l'édification de nos frères, et à l'augmentation de notre félicité céleste.

8° Saluons donc, Mes Chers Frères, saluons Marie à sa naissance, comme la Vierge qui vient au monde, pour être la Reine de la terre et des cieux ; mais une Reine incomparablement illustre, et par le noble sang de ses royaux aïeux, et par la perfection plus qu'angélique qu'Elle apporte en naissant, et par les destinées

infiniment grandes qu'elle vient accomplir, pour la gloire de son Dieu et le salut de l'univers.

Saluons la Vierge naissante comme la cause et le commencement des joies de la terre et des cieux : *Causa nostræ lætitiæ*. Depuis longtemps, dit saint Jean-Damacène, depuis longtemps les siècles se disputaient la gloire de lui donner le jour : *Certabant sæcuta quodnam ortu Virginis gloriaretur*. Et enfin, le huitième jour du mois de septembre, lorsque, dans les cieux matériels, le soleil quitte le signe du Lion, pour entrer, plus radouci, dans le signe de la Vierge, indice que le Vrai Lion de Juda, faisant fléchir sos colères, va, par Marie, venir, Agneau miséricordieux, ôter le péché du monde, il vient enfin à la terre une merveilleuse Libératrice, et à l'adorable Trinité, une incomperable auxiliaire, un complément prodigieux de sa gloire infinie : *Totius Trinitatis complementum*.

Saluons enfin cette naissance admirable, que Dieu rend à dessein étonnamment humble et obscure ; et cela, pour la plus grande gloire même de notre Sauveur, pour la plus haute exaltation subséquente de Marie, et pour notre universelle instruction. Et souvent méditons, et sachons comprendre, et mettre à profit les divines leçons que nous donne le berceau si humble de notre Souveraine.

L'admirable saint Ambroise, dans ses Commentaires

sur saint Luc, fait une remarque digne de son génie, et de nos joyeuses méditations. Ce huitième jour, dans lequel naît la Vierge, dit le saint docteur, ce huitième jour fait la perfection même de notre espérance : *Octava spei nostræ perfectio est.* Parce que l'octave, ou huitième jour, n'est pas un jour du temps : c'est un jour de l'éternité. La semaine, en effet, ajoute-t-il, se compte par sept jours. Arrivé au septième, on ne passe pas outre ; mais on revient au premier, pour remonter encore jusqu'à sept, et toujours ainsi : de sorte que le huitième jour n'est pas dans la semaine, ou dans la mesure du temps : mais c'est un jour du monde nouveau, qui commence par Marie ; c'est un premier jour du monde spirituel et éternel.

O mon Dieu ! que vos œuvres sont belles, et qu'il y a d'harmonie et de sagesse admirables dans tous vos desseins : *Quàm admirabilia sunt opera tua, Domine! Omnia in sapientiâ fecisti!* C'est vous qui avez formé et la divine Aurore, et le Soleil tout-puissant de notre salut : *Tu fabricatus es Auroram et Solem.* Oh ! faites-nous, et faites-nous à tous, la grâce ineffable de reconnaître, de sentir et d'exalter à jamais ces harmonieux et merveilleux ouvrages de votre sagesse et de votre amour !

Maintenant, Seigneur, le monde coupable, mais, par la Nativité de Marie, rendu à l'espérance, le monde vous

redit la prière mystérieuse d'un de vos anges à votre serviteur Israël : *Dimitte me; jam enim ascendit Aurora* : Quittez-moi, faites-moi grâce ; car déjà se lève, déjà s'est levée l'aurore. Suspendez votre justice, ô mon Dieu ! laissez agir votre seule miséricorde : soyez pour nous tout indulgence et tout amour ; puisque déjà vous avez fait lever sur le monde l'Aurore admirable de la grâce : *Dimitte me ; jam enim ascendit Aurora.* Il ne saurait y avoir de contradiction en vous, Seigneur ; puisque vous nous donnez Marie ; c'est que vous voulez que votre justice désarme ; c'est que vous voulez nous sauver. Imposez donc silence à vos justes colères, et faites voir à l'univers qu'avec Marie, la mère de la grâce divine, a commencé, pour durer, autant que le monde présent, le règne tout aimable de vos paternelles miséricordes : *Dimitte me ; jam enim ascendit Aurora. Amen !...*

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

LE NOM DE MARIE.

Ce que veut dire ce nom. — Cette signification est vérité. — C'est de Dieu que vient ce nom. — Et pourquoi. — Conséquences.

Et nomen Virginis Maria :

Et le nom de la Vierge, c'est Marie (Saint Luc, chap. I, v. 27).

Mes Chers Frères,

1° Quand on prononce seulement le nom de certains personnages, qui se sont élevés bien haut dans la sainteté, ou qui, par leurs grandes œuvres, ont le plus marqué dans l'histoire, on réveille à l'instant l'idée de leurs vertus, de leurs beaux faits, de leur belle vie. Pourquoi? parce que les qualités et les mérites d'un homme l'identifient avec son nom, et qu'ensuite ce nom devient, à lui seul, un panégyrique, qui résume et redit la sainteté, la gloire, le bienfaisance personifiées.

Mais ceci est bien plus vrai encore de deux noms incomparables, et qui, dans le monde religieux, sont au-dessus de tous les noms, même les plus vénérables.

En effet, après le nom tout singulier et adorable de Jésus, nom d'amour et de salut, auquel tout genou doit fléchir, au Ciel, sur la terre et dans les enfers, la terre ni les Cieux n'en sauraient prononcer un autre, qui soit aussi aimé, aussi béni, que le doux nom de Marie. Et cela, en toute justice. Car, après le nom tout aimable de Jésus, il n'est point de nom qui rappelle autant de bontés et de perfections, qui redise autant de bienfaits et d'amour, que celui de son auguste Mère. Aussi, rien qu'en prononçant le nom sacré de Marie, les âmes pieuses reçoivent une grâce plus abondante, conçoivent une espérance plus assurée, et ressentent une suavité toute divine : *Neque enim, post singulare illud dilecti Filii tui nomen, aliud cœlum aut terra nominat, unde tantùm gratiæ, tantùm spei, tantùm suavitatis piæ mentes concipiant* (Francus Abbas).

J'avoue, Mes Chers Frères, que je me sens tout charmé, tout ravi d'enthousiasme, quand j'entends le Roi-prophète, au début, et à la fin de son psaume huitième, s'écrier tout à coup : *Domine, Dominus noster, quàm admirabile est nomen tuum in universâ terrâ* : Seigneur, vous qui êtes vraiment notre bien-aimé Seigneur, que votre nom est admirable dans tout l'univers! Mais quand j'entends le séraphique saint Bonaventure, dans ses psaumes, tout divins, à la gloire de Marie, s'écrier aussi, en imitant les sublimes trans-

ports de David : « Notre Dame, ô notre Souveraine » Dame! que votre nom est admirable dans le monde » entier! Car il n'est pas une seule région chrétienne » qui n'unisse avec bonheur sa voix filiale au grand » concert de louanges que vous adresse l'Eglise catho- » lique. » Quand j'entends, ou que je lis d'aussi belles paroles, je vous avoue que je me sens tout transporté d'admiration, et tout ravi dans une consolation ineffable. Et sans doute, Mes Chers Frères, ces premières idées, si belles, si intéressantes, vous enflamment, comme moi, d'un grand désir d'aller plus loin, d'approfondir davantage ce que veut dire ce beau nom de Marie, de voir si la réalité a répondu à sa vraie signification, de savoir qui est-ce qui a donné à Marie ce merveilleux nom, et pourquoi il lui a été donné, et enfin de recueillir de ces considérations quelques enseignements, quelques conséquences pratiques pour l'amélioration de notre vie. Et telle sera l'importante matière de cette conférence, bien digne de votre plus sérieuse attention.

O Marie! le Tout-Puissant s'est plu à glorifier lui-même votre nom, de telle sorte que votre louange ne finisse jamais dans la bouche des hommes : *Dominus nomen tuum ità magnificavit, ut non recedat laus tua de ore hominum.* Oh! daignez associer votre pauvre serviteur à ces mêmes desseins du Très-Haut, et ob-

tenez-moi de l'Esprit-Saint que mes paroles excitent de plus en plus dans la bouche, et plus encore dans le cœur, de tous ceux qui m'écoutent, la confiance, l'amour et la bénédiction pour votre nom tout aimable *Ave, Maria*.

2° Il semblerait d'abord, Mes Chers Frères, que le nom de Marie, au lieu d'être un nom propre tout spécial, plein d'une signification toute mystérieuse, est au contraire un nom ordinaire et tout commun. Car nous voyons, dans nos divines Ecritures, bien d'autres femmes nommées de ce nom. Ainsi cette Marie, célèbre sœur de Moïse et d'Aaron; ainsi Marie-Magdelaine, Marie épouse d'Alphée et bien d'autres; et, depuis l'ère chrétienne surtout, le même nom donné indifféremment et aux grandes princesses et aux simples filles du peuple.

Mais ce ne sont là que des apparences. Il est vrai qu'il y a eu, qu'il y a, et qu'il y aura toujours sur la terre une foule innombrable de personnes portant le nom de Marie. Mais pour ces personnes ce nom n'est que réellement commun, nullement distinctif, ou du moins insuffisant, à lui seul, pour bien déterminer celles qui s'appellent ainsi. Car pour caractériser, pour indiquer convenablement la femme dont on parle, et qui porte le nom de Marie, il faut y ajouter d'autres déterminatifs. C'est pourquoi l'on dit : Marie sœur de

Moïse, Marie surnommée Magdelaine, Marie épouse de Cléophas, Marie de tel surnom, de telle famille, pour distinguer, pour notifier suffisamment la personne dont il s'agit. Au contraire, quand il est question de la Vierge de Nazareth, de la Mère du Sauveur, nous disons simplement et absolument : Marie, et personne ne s'y trompe ; et tout esprit droit entend parfaitement qu'il s'agit de l'auguste Mère de Dieu. Ainsi le nom de Marie, ce nom tout seul, sans aucun accessoire déterminatif, reste vraiment et dûment le nom propre de la Vierge choisie, le nom tout spécial de la Mère admirable de Jésus-Christ, le nom qui lui appartient si particulièrement, si exclusivement, qu'il n'est absolument propre, qu'il n'est simplement donné qu'à Elle seule. Et, toujours dans ce grand univers, sur la terre et dans les Cieux, durant les perpétuelles éternités, le grand, le beau, le doux nom de Marie reste et restera, retentit et retentira, comme le nom exclusivement spécial de la plus parfaite des créatures, de la Vierge mère de son créateur : *Et nomen Virginis Maria...*

3° Mais que signifie ce nom si spécial et si vénéré ? Trois grands docteurs vont nous le dire : *Speciale Mariæ hoc nomen,* dit saint Ambroise, *invenit quod significat : Deus ex genere meo :* Ce nom tout spécial de Marie a trouvé ce qu'il signifie ; car il veut dire : Dieu

est de ma race, ou de ma parenté, ou de ma dépendance. Où l'éloquent docteur a-t-il trouvé cette signification si juste et si profonde? Il ne nous le dit pas : mais la seule autorité de son grand nom nous suffit pour recevoir son interprétation, du reste si conforme aux prodiges accomplis. *Deus ex genere meo :* Un Dieu est de ma race et de mon sang. Voilà donc le sens profond du nom vénérable de Marie ; et ce sens est conforme à la vérité, à la justice : *Et nomen Virginis Maria.*

Saint Jérôme, *De nominibus Hebraïcis ;* dans ses explications des noms Hébreux, nous dit : Le mot *Miriam*, Marie, veut être rendu par *Stella Maris*, Etoile de la mer : *Meliùs est ut dicamus eam sonare Stellam Maris :* Il est plus juste de dire que le terme *Miriam* signifie Etoile de la mer. Disons un mot sur le nom de Marie, ajoute à son tour saint Bernard ; nom qui veut dire Etoile de la mer, et qui convient essentiellement à la Vierge merveilleuse. Car, de même qu'une étoile lance ses rayons, sans altérer sa nature ; de même Marie doit mettre au monde un Enfant divin, sans altérer en rien sa virginité. Et, vraiment, Marie est la glorieuse étoile de Jacob, dont la clarté brille au plus haut des Cieux, éclaire le monde entier, et pénètre même l'enfer. Etoile miraculeuse et resplendissante, que Dieu a élevée sur la vaste mer du monde, pour

nous charmer par ses mérites, et nous éclairer de ses exemples. Oui, Etoile brillante de la mer, c'est bien son vrai nom : *Et nomen Virginis Maria.*

Dans la langue syriaque le nom de Marie veut dire aussi : Dame, Maîtresse, Souveraine : *Nam Maria Hebræo sermone Latinè Domina nuncupatur* (Saint Pierre Chrysolo.) Et, par conséquent, dans ce sens. Marie est un nom de gloire et d'illustration. Aussi, l'illustre saint Jean Damascène, dans ses Homélies sur l'Annonciation, saluant Marie, avec l'Ange, lui dit : *Salve sis, ô Domina, Dei Genitrix :* Je vous salue, ô ma Souveraine, Mère de mon Dieu ! *Salve sis, optima Domina :* Je vous salue, ô très-bonne Maîtresse ! *Omnes simul accurramus, senes et adolescentes, ad honorandum Dominam nostram :* Accourons tous, jeunes gens et vieillards, accourons tous, pour rendre nos honneurs à notre Dame...

Et puisque cette Vierge-Enfant ne vient au monde, que pour de si hautes prérogatives, pour de si brillantes destinées, pour être associée à l'autorité même du Très-Haut sur l'Homme-Dieu-Enfant, pour être la Mère de Dieu, la Reine de la terre et du Ciel ; n'est-ce pas de toute justice qu'on lui donne un nom en rapport avec sa dignité et ses grandeurs futures ? Oui, Dame, Maîtresse, Souveraine, c'est justement son nom : Et *nomen Virginis Maria.*

4° Maintenant, après avoir entendu ces docteurs célèbres sur les divers sens du beau nom de Marie, je me demande : Eh bien, cette triple signification est-elle vraie? Je ne demande pas : est-elle vraie dans ses racines, dans les langues hébraïque, syriaque ou latine, où les Pères de l'Eglise l'ont puisée? Non, à la distance où nous sommes des temps et des choses, nous ne pouvons descendre dans les profondeurs de ces langues mortes, en disséquer les étymologies et les racines, pour y vérifier l'enseignement de ces doctes génies. Ce serait à nous du reste une témérité impardonnable de prétendre, ou d'espérer, y voir plus clair que ces grands docteurs. Ma question donc est celle-ci : Ces différentes significations du beau nom de Marie, sont-elles vérité? Ou bien : Les faits ont-ils répondu à ces doctes interprétations? Or, la réponse ne saurait être douteuse un seul instant.

Et premièrement *Marie*, ou *Etoile de la mer*. Oui, il est au pôle des Cieux une étoile d'une attraction merveilleuse, et d'un usage précieux, universel, pour guider l'homme dans ses voyages sur la terre et sur l'onde. L'aiguille aimantée de la boussole cherche avec inquiétude cette étoile polaire, et aide ainsi, et le voyageur égaré, et le navigateur incertain, à s'orienter et à trouver leur route véritable. Pareillement il est au plus haut des Cieux une Vierge, toute brillante de vertus

et de puissance, toute radieuse de mérites, de grâces et de sainteté, *Micans meritis, illustrans exemplis*, dit saint Bernard, et que l'Eglise salue des noms, d'Etoile du matin, *Stella matutina;* d'Etoile de la mer, *Ave, maris Stella;* et cette Vierge, c'est Marie.

Et, en toute vérité, est-ce que Marie n'est pas l'Astre matinal qui nous a ouvert le beau jour du salut ? Est-ce que Marie n'est pas, pour tous les Chrétiens, qui traversent la vaste mer de ce monde, pour toutes les âmes, battues des flots de toutes les tentations et de toutes les afflictions humaines, pour tous les pauvres voyageurs vers l'éternelle patrie, la clarté morale la plus parfaite et la plus protectrice, l'astre lumineux le plus ami, toujours sûr, toujours fidèle, et qui mène heureusement au port du salut tous ceux qui se laissent guider par ses rayons, ou par ses parfaits exemples? Et n'est-il pas vrai que, et tous nos matelots, et toutes nos escadres, et tous les enfants, ou pèlerins de l'Eglise catholique, non seulement au milieu des tempêtes, des périls et des naufrages, mais aussi au sein de la paix et de la joie, d'un bout du monde à l'autre, répètent à l'envi, de tout leur cœur, l'hymne virginale : *Ave, maris Stella :* Salut, Etoile de la mer? Oui, ô Marie, Etoile de la mer, votre nom est parfaitement juste ! Mais, aussi, Astre protecteur, soyez toujours secourable au pauvre peuple qui tombe, et qui cherche à se relever

de ses chutes toujours nouvelles : *Et, Stella maris, succurre cadenti surgere qui curat Populo.*

Mais, en second lieu, son titre de Dame, de Souveraine? Eh bien, Mes Frères, la Vierge bénie ne le mérite pas moins que celui d'Etoile de la mer. Pourquoi vient-Elle au monde? Pour y être associée à la fécondité éternelle du Père, et à son autorité paternelle sur le Verbe incarné. Et quand il s'agit du grand mystère de l'Incarnation, le Très-Haut n'agit pas envers Marie, comme on ferait envers une servante, dont on dispose absolument; mais comme envers une Reine auguste, avec laquelle on négocie, en toute dignité et respect? Et non seulement le Seigneur offre à la Vierge la dignité ineffable de la maternité divine, mais encore il lui défère la maternité d'adoption sur tout le genre humain : *Mulier, Ecce Filius tuus.*

Or, une créature destinée à un tel empire et sur toute la race humaine, et sur le Fils même de Dieu, n'a-t-elle pas tous les droits à porter le nom de Marie, ou le nom vénérable de Dame, de Maîtresse, de Souveraine? C'est incontestable. D'autant plus, qu'en reconnaissant à la Vierge une telle dignité, nous ne divisons en rien l'autorité infinie du Créateur. Non. De même que, dans la famille, l'autorité maternelle, au lieu de diviser, ou de restreindre, l'autorité du père, dont elle émane, n'en est au contraire que l'expression un peu

plus tendre, et que la confirmation même, pour le lien plus fort et l'unité plus aimée de la famille : Ainsi l'autorité, la souveraineté maternelle de Marie, dérivée de celle de Dieu même, n'est et n'agit que pour mieux faire connaître, mieux faire aimer et régner la souveraineté absolue du Très-Haut.

Aussi l'Eglise Catholique proclame-t-elle, non seulement sans inquiétude, mais avec joie, Marie Reine du ciel et de la terre, Reine des Anges, des Archanges, des prophètes, des apôtres, des martyrs, de tous les saints. Aussi, dans le monde entier, désigne-t-on et salue-t-on Marie sous les noms honorables de Notre-Dame, ou de la Grande-Dame ; et une multitude innombrable d'églises et de cathédrales bâties, à son honneur, ne sont désignées que par ce titre glorieux : Ainsi Notre-Dame de Paris, Notre-Dame des Victoires, Notre-Dame-de-Grâce, Notre-Dame-de-Bon-Secours, etc., etc. Et toutes nos hymnes, et toutes nos invocations à la Vierge ne consacrent-elles pas, et avec enthousiasme, cet empire souverain de Marie ? *O Gloriosa Domina, Excelsa super sidera :* ô Glorieuse Souveraine, élevée au-dessus de tous les astres des cieux. *Ave, Regina cœlorum : Ave, Domina Angelorum :* Salut, Reine des cieux, salut, Souveraine des Anges ; et une foule de qualifications analogues, en suppliant la Vierge, font

retentir, en tous les points de cet univers, son titre incontesté de Souveraine.

Enfin cette troisième signification du nom de Marie, donnée par saint Ambroise : *Deus ex genere meo* : Un Dieu est de ma descendance : Ce troisième sens n'est-il pas aussi la vérité même ? L'Eglise, au Concile général d'Ephèse, n'a-t-elle pas anathématisé l'impie Nestorius, qui osait refuser à Marie son juste titre de Mère de Dieu ? N'a-t-elle pas, depuis l'origine du Christianisme jusqu'à nos jours, universellement désigné et invoqué Marie, sous les noms augustes de Mère du Christ, de Mère du Créateur, de Mère du Sauveur. *Mater Dei, Mater Christi, Mater Creatoris, Mater Salvatoris ?* Or, est-ce qu'une mère n'a pas le droit de dire que son fils est de sa race, de son sang, de sa descendance ? Donc puisque la Vierge est née pour ces destinées si magnifiques, rien de plus juste que de lui donner, à sa naissance, un nom si bien en rapport avec sa sublime vocation. *Deus ex genere meo :* Un Dieu sera bientôt mon fils. Saint Ambroise a bien entendu le nom de Marie. C'est la vérité, et c'est aussi notre salut.

5° Mais quand je vois un nom si beau, et d'une signification si vraie, donné à la Vierge naissante, un nom qui est déjà l'histoire abrégée de ses magnifiques destins, je demande : D'où lui est donc venu ce nom si juste, si admirable ? Comme il n'est que Dieu qui sache

l'avenir, et que lui seul savait la grandeur incomparable à laquelle il appelait Marie, Dieu seul aussi, ce me semble, a pu lui faire donner, à sa nativité, un nom si merveilleux. Assurément, ce n'étaient point les parents, si nobles, si vertueux, mais si pauvres et si oubliés, de la Vierge, qui pouvaient d'eux-mêmes concevoir des espérances aussi élevées, aussi extraordinaires, de cette humble fleur, éclose de leur obscure vieillesse. C'est pourquoi l'illustre et saint cardinal Pierre Damien, nous dit : *De thesauro Divinitatis Mariæ nomen evolvitur :* Le nom de Marie lui est venue directement du trésor même de la divinité. Et c'est ce qu'avaient dit auparavant saint Jérôme, saint Epiphane, saint Antonin, et une foule d'autres docteurs. *Habent hoc merita sanctorum, ut à Deo nomen accipiant* (S. Ambroise). Or, si la destinée et les mérites prévus des saints leurs méritent de recevoir de Dieu même le nom qui les distingue, à plus forte raison la future Mère du Sauveur a-t-elle eu ce privilége. Non, ô Marie, s'écrie Richard de Saint-Victor, non, votre admirable nom ne vient point de la terre ; il ne vous est point donné par hasard et à l'aventure : votre nom, qui a une signification si élevée, qui a des charmes si ravissants, qui, après celui de votre Fils, est au-dessus de tous les noms, c'est l'adorable Trinité elle-même qui vous l'a fait imposer, quand vous êtes arrivée à la vie : *Dedit*

tibi, Maria, tota Trinitas nomen, post nomen Filii tui, super omne nomen.

Quand le Très-Haut envoie Gabriel, son céleste Messager, à la Vierge de Nazareth, Il lui révèle lui-même le nom de la Vierge bénie : *Et nomen Virginis Maria :* Et si l'archange salue d'abord cette noble créature, du titre inouï de pleine de grâce, de formée en grâce, aussitôt après, pour calmer ses alarmes, il l'appelle par son nom : *Ne timeas, Maria :* Ne craignez rien, ô vous dont le Seigneur m'a notifié le nom, et qui êtes divinement nommée Marie.

Et non seulement le beau nom de Marie vient du Ciel ; mais Dieu a eu des motifs dignes de son infinie sagesse, de donner à la Vierge ce nom admirable. Ecoutez les belles paroles des Docteurs catholiques.

Il n'est dans aucun nom autant de puissance pour nous secourir ; ni point d'autre nom, donné aux pauvres mortels, qui, après celui de Jésus, ait versé sur le genre humain autant de grâces de salut, que le nom de Marie (1). O Marie! la puissance de votre très-saint nom est telle, qu'elle ramollit merveilleusement l'endurcissement du cœur. Rien qu'à le prononcer, le pécheur respire dans l'espérance de son pardon et de

(1) Non est in aliquo nomine tam potens adjutorium; nec est aliud nomen datum hominibus. Post nomen Jesu, ex quo tanta salus refundatur hominibus, sicut nomen Mariæ.

(Richardus, *de Laudibus Virg.*)

la grâce divine. Le seul souvenir de votre nom réjouit les affligés, rappelle les égarés à la voie du salut, et sauve du désespoir les pécheurs les plus abattus (1). On ne saurait vous nommer, sans éprouver les flammes du divin amour, ni même penser à votre nom, sans se sentir l'âme toute renouvelée dans la piété véritable. Et votre nom est vraiment riche et surabondant de toutes les grâces et de toutes les bénédictions divines (2).

Le nom de Marie est rempli de charmes tout délicieux, et d'aménités toutes divines (3). Il est le symbole de la chasteté ; il en est la garde, le baume et la couronne, et il n'y a que ceux qui aiment cette vertu, ou qui désirent la posséder, qui se plaisent à répéter ce nom si pur (4). Comme la respiration n'est pas seulement le signe de la vie, mais qu'elle en conserve aussi le principe ; de même le très-saint nom de Marie, assidûment dans la bouche de ses serviteurs, est non-

(1) O Maria ! tui recordatio nominis mæstos lætificat, errantes ad viam salutis revocat, et peccatores ne desperent confortat. (Landul. Sax.)

(2) Tu nec nominari potes, quin accendas ; nec cogitari, quin recrees affectus diligentium te. Tuum nomen divinis benedictionibus et gratiis ex omni parte refertum. (S. Bern., etc., etc.)

(3) Hoc nomen Mariæ plenum est omni dulcedine ac suavitate divinâ. (S. Honorat.)

(4) Nomen hoc indicium castitatis. (Petr. Chrysol.

seulement le signe de la vie de la grâce, mais encore il en est l'entretien et la conservation (1). Voilà le langage magnifique des docteurs de notre foi.

Ainsi : Secours puissant et toujours salutaire pour ceux qui l'invoquent ; attendrissement pour le cœur coupable, encouragement à l'espérance, après les plus grandes fautes; source de joie dans la tristesse; rappel dans les écarts; force contre le désespoir; invitation à la piété, à l'amour divin; canal de grâces et de bénédictions, de suavités et de douceurs incessantes pour nous ; voilà les richesses prodigieuses renfermées dans le nom admirable de Marie ; et voilà pourquoi Dieu l'a donné à la Vierge, sa Mère, et la Mère du genre humain. D'où il est évident que ce nom n'est pas un nom de la terre, mais un nom du ciel ; n'est pas un nom humain, venu des hommes, mais un nom divin, ou venu de Dieu.

Oleum effusum nomen tuum : Oui, ô Marie, votre nom est une huile toute parfumée, répandue du ciel sur la terre. L'huile pénètre doucement et amollit les cœurs les plus durs ; elle endort les douleurs des plaies et les guérit ; elle devient une flamme qui éclaire ; elle réjouit de son parfum ; elle nourrit de sa substance. Hé bien,

(1) Quomodò corpus vitalis signum operationis habet respirationem, ità sanctissimum nomen tuum, o Virgo! quod in ore servorum tuorum versatur assiduè, vitæ et auxilii non solum signum est, sed etiam ea procurat et conciliat.

(S. Cerm.)

votre doux nom, ô Marie ! a toutes ces propriétés si précieuses : *Oleum effusum est nomen tuum* : Il pénètre et attendrit doucement les cœurs endurcis ; il calme les terreurs et guérit les maux de l'âme criminelle ; il éclaire soudain dans les doutes et dans les tentations ; il nous console et nous réjouit dans les épreuves ; il alimente notre piété et nos vertus. Oui, votre nom est un parfum tout divin que le ciel a versé sur la terre : *Oleum effusum nomen tuum*.

6° Que Dieu, Mes Chers Frères, est, dans toutes ses voies, digne de toutes nos bénédictions ! Connaissant notre nature et nos besoins, sachant combien nous aimons à trouver dans les noms les images des choses ; combien nous plaît le nom des personnes parfaites, quand il n'est que l'expression de leurs belles qualités, de leurs vertus, de leurs bienfaits ; non seulement, Il donne au genre humain perdu un nouvel Adam et une nouvelle Eve ; mais encore Il fait donner au Rédempteur et à sa divine Mère les noms les plus doux, les plus touchants, les plus ravissants : *Et vocabis nomen ejus Jesum Et nomen Virginis Maria :* Le nouvel Adam, vous le nommerez Jésus ; la nouvelle Eve, je la nomme Marie. Et ces deux noms, dit poétiquement saint Bernard, sont vraiment le miel aux lèvres, la mélodie aux oreilles, l'allégresse aux cœur ; *Nomen Jesu, nomen Mariæ, jubila in corde, mel in ore, in aure melos.*

Le nom de notre Mère, Chrétiens, est un nom de lumière : Marie, ou brillante étoile de la mer. Oh ! que ce nom doit nous être agréables, à nous, pauvres passagers à travers ce bas monde ! Car est-il une mer plus couverte de ténèbres, plus tourmentée, plus féconde en naufrages, que l'océan de ce monde, à travers les flots meurtriers duquel il nous faut diriger notre fragile esquif vers les rives éternelles ! Le nom de notre Mère, Chrétiens, est un nom d'Autorité, de Puissance toute maternelle : Marie, ou notre Dame, et notre tendre Souveraine. Oh ! que ce nom doit nous être délicieux, à nous, enfants trop souvent égarés, trop souvent coupables, et qui avons si besoin qu'une puissance amie nous couvre de sa protection, et vienne, douce médiatrice, plaider et intercéder en notre faveur ! Le nom de notre Mère, Chrétiens, est un nom de gloire et de grandeur : *Maria,* ou *Deus ex genere meo;* Mère du Dieu Sauveur, Mère de la Miséricorde Incarnée. Oh ! que ce nom glorieux doit nous être cher, à nous, pauvres fils exilés d'Eve, pécheurs gémissants et pleurants en la vallée de larmes !

Hé bien, Mes Frères, ce nom de Marie, ce nom de clarté, de puissance et de gloire ; ce nom que le Très-Haut lui-même a choisi et tiré pour Elle du trésor de sa divinité ; ce nom qui est si rempli de charmes, et de vertus de toutes sortes ; ce nom qui fait trembler

les démons et rugir tout l'Enfer ; ce nom que révèrent toutes les célestes phalanges, que le Verbe fait chair a lui-même aimé et révéré ; ce doux, ce grand nom de Marie n'aurait-il pas tous nos respects, toutes nos louanges, tout notre filial amour ? Ah ! plutôt, ô Marie ! nous voudrions avoir toute la pureté, tout l'amour, et toutes les trompettes des Anges, pour célébrer et bénir votre divin nom ! Ah ! que du moins la louange en soit chantée, et que l'amour en soit célébré par tous les mortels, sous tous les climats, et jusqu'aux dernières extrémités de la terre : *Secundùm nomen tuum, sit et laus tua in fines terræ !*

Heureux celui qui chérit votre doux nom, ô Marie ! Votre faveur le soutiendra, l'enrichira, lui fera porter en abondance les plus beaux fruits de sanctification, durant sa vie, et le délivrera de toute frayeur à la mort (1).

Vous donc, parents Chrétiens, aimez à donner et à faire porter à vos enfants le nom aimable de Marie ; et vous, jeunes gens, et vous plus encore, jeunes personnes du sexe, dont Marie est la gloire, aimez et honorez-vous à porter ce beau nom. Et prenez garde de le déshonorer jamais ! Quand on a l'honneur de porter un

(1) Beatus qui diligit nomen tuum, Virgo Maria ! Gratia tua animam ejus confortabit, etc., etc. Qui illud retinent, non expavescent in periculo mortis. (S. Bonavent.)

beau, un grand nom, on doit aussi porter un grand, un noble cœur, et ni en paroles, ni en actions, ne se permettre rien de bas, rien d'indigne de la gloire de son nom.

Honorons tous, Mes Chers Frères, dans nos prières, dans nos cantiques, tous les jours, mais surtout en ses belles fêtes, honorons, bénissons, exaltons à l'envi le nom sacré de Marie. Même en nos travaux, en nos voyages, dans nos peines et dans nos joies, ces deux mots charmants, ou mieux cette courte prière : Jésus et Marie! cette brièvе invocation est facile à prononcer, douce à penser, toute-puissante pour nous protéger (1). Si vous désirez être consolés en toute tribulation, recourez à Marie, invoquez Marie, honorez Marie, recommandez-vous à Marie, réjouissez-vous avec Marie, pleurez avec Marie, marchez avec Marie, cherchez Jésus avec Marie, désirez de vivre et de mourir avec Jésus et Marie (2).

O Marie ! que votre saint nom soit toujours dans mon cœur ! qu'il soit très-souvent sur mes lèvres ! Qu'il soit mon amour et ma joie, pendant mon voyage en ce

(1) Hæc brevis oratio, Jesus et Maria, facilis est ad tenendum, dulcis ad cogitandum, fortis ad protegendum.

(Thom. à Kemp.)

(2) Si consolari in omni tribulatione quæritis, accedite ad Mariam, Mariam invocate, Mariam honorate, etc., etc.

(*Ibidem.*)

monde ! Qu'il soit ma confiance et mon dernier cri de victoire, à la fin de ma course mortelle: *Dei matris nomen sit mihi ultimus linguæ motus. Amen !*

(1) S. Germanus.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

PRÉSENTATION DE MARIE.

Pourquoi et comment accomplie. — Enseignements qui en découlent pour les parents, pour les enfants, et spécialement pour les jeunes filles.

Audi, Filia, et vide, et inclina aurem tuam : Obliviscere Populum tuum, et domum patris tui ; et concupiscet Rex decorem tuum.

Ecoute, ma fille, regarde et prête l'oreille : oublie ton peuple et la maison de ton père ; et le Souverain roi sera charmé de ta beauté. (Ps. 44.)

1° C'est en ces termes, Mes Chers Frères, que le saint roi David interpelle, mille ans d'avance, sa royale descendante, sa petite-fille chérie, la future Mère du Rédempteur. Voyant l'avenir avec son long regard de prophète, et accompagnant de sa harpe harmonieuse ses paroles inspirées, il s'adresse à cette Vierge bénie, qu'il aperçoit dans le lointain des âges, comme si déjà elle était en sa présence ; et il chante ainsi : Ecoute, ô ma royale enfant ! Regarde même au mouvement de mes lèvres, pour mieux saisir mes paroles, et incline-moi une oreille attentive : Oublie ton peuple, pour en être plus sûrement le salut ; quitte la maison de ton père ;

va te donner au Seigneur : et le Roi des rois sera lui-même épris de tes spirituels attraits : *Audi, Filia, et vide, et inclina aurem tuam ; etc., etc.*

Et de fait, mille ans plus tard, accomplissant à la lettre et cette vision et ses oracles prophétiques, Marie, fille de David, après son troisième printemps, quitte la maison paternelle, va se consacrer à Dieu, se renfermer dans son temple, y reste jusqu'à son troisième lustre, et y grandit, sous les regards satisfaits de son Dieu, et sous la rosée non interrompue de ses grâces, en toutes vertus et toutes perfections.

Or, Mes Frères, étudier, méditer le dévouement, le comprendre, l'admirer et l'aimer, dans sa source, dans ses motifs, dans sa perfection, dans ses effets merveilleux, c'est le meilleur moyen de s'encourager soi-même à la grande et commune loi de l'immolation et du sacrifice. Il est bon d'étudier les sages préceptes ; mais plus utile encore de contempler les beaux exemples : car ceux-ci touchent, et déterminent au bien, plus que les préceptes mêmes.

Voyons donc pourquoi et comment Marie enfant s'est offerte au Seigneur, dès son premier âge ; avec quelle admirable fidélité elle a persévéré dans sa consécration si empressée ; et quelles puissantes leçons naissent de là pour les chefs de famille, pour les enfants, et plus encore pour les jeunes personnes du même sexe que

l'auguste Vierge. C'est le sujet intéressant sur lequel va rouler cette conférence, et que je crois bien digne de vos plus religieuses attentions.

O Marie ! vous qui, dès votre premier instant, avez été le Siége bien-aimé de l'éternelle Sagesse, et la Vierge très-prudente : *Sedes Sapientiæ ; Virgo prudentissima !* Obtenez, et à celui qui vous parle, et à ceux qui l'écoutent, de bien saisir les motifs, l'héroïsme, la persévérance et le haut enseignement de votre prompte consécration au Seigneur. *Ave, Maria.*

2° Selon saint Bernardin, le docte Suarez, saint Ligori et bien d'autres, Marie, dès le premier instant de sa Conception Immaculée, reçut l'usage parfait de sa raison : *Beata Virgo, etiam dum erat in utero matris, habuit usum liberi arbitrii.* Et il n'est rien de trop étonnant dans cette noble croyance. Car la jeune Vierge, au sein maternel, n'était ni comme une criminelle dans sa prison, ni comme une morte dans son tombeau ; mais bien comme le chef-d'œuvre chéri de l'adorable Trinité. Et si Jonas, dans le ventre de la baleine, l'a fait retentir comme un temple à la louange de l'Eternel ; si Jean-Baptiste, encore caché au sein d'Elisabeth, a tressailli, et s'est prosterné, en prophète adorateur, aux pieds du Christ à peine conçu ; est-il impossible et incroyable que la Vierge, formée dans la plénitude de

la grâce, ait eu, même avant de naître, la jouissance de son libre arbitre.

De plus, Dieu proportionne toujours les moyens avec la fin, et les grâces qu'il distribue aux âmes, à la grandeur des desseins qu'il a sur elles. Or, la mission de Marie s'élevait sans mesure au-dessus de toutes les missions confiées à tous les hommes, et même à tous les Anges. Donc aussi les dons naturels et surnaturels, accordés à la jeune Vierge, dès sa première aurore, surpassaient éminemment tous les dons de même ordre, faits soit aux hommes, soit aux natures angéliques. Par conséquent l'intelligence de la Vierge enfant ne passa point par les lents progrès de notre crépuscule intellectuel ; mais, comme les belles régions que chérit spécialement le soleil, elle se trouva merveilleusement éclairée, dès son entrée dans la vie.

De plus encore, la manière la plus parfaite dont Dieu se sert pour sanctifier une âme, c'est de la sanctifier par sa libre coopération ; parce qu'alors celle-ci y a un mérite réel, et qu'ainsi elle glorifie activement son Créateur. C'est pourquoi, selon saint Thomas, ce privilége a été accordé au premier homme et aux Anges. A bien plus forte raison faut-il admettre qu'il fût conféré à la Vierge naissante, qui, en sa qualité de Mère future de l'Homme-Dieu, avait, pour ainsi dire, droit, et un droit tout particulier, à tous les dons du Verbe

éternel. Donc, dès sa première origine, Marie connut son Dieu ; et elle le connût si bien, que nulle langue humaine ne saurait exprimer combien son intelligence saisit parfaitement les perfections divines, ni combien son cœur les aima.

Il est quelquefois, jusqu'au sein des classes les plus pauvres, de jeunes enfants si bons, si intelligents, si heureusement nés, que, dès l'âge le plus tendre, ils font l'admiration et l'amour et de leurs parents, et de tous ceux qui ont la joie de les approcher. Oui, il est, et plus nombreux qu'on ne s'en doute, de tout petits enfants, quoique conçus dans notre dégradation originelle, qui vous charment par leur intelligence, vous ravissent par leur amabilité, que vous prendriez pour de vrais anges descendus des cieux, et qui sont de charmants phénomènes pour la précocité de leur raison et de leur sagesse. Il n'est donc pas étonnant, mais il est au contraire très-admissible, et très-rationel que, conçue dans la grâce, prévenue de bénédictions si abondantes et de faveurs si extraordinaires, la Vierge enfant ait eu tout d'abord assez de lumière et de haute raison, pour se vouer au Seigneur, dès son âge le plus tendre.

3° Au second livre des Machabées, lorque l'impie Héliodore, avec une troupe armée, pénètre dans le temple, pouren enlever les richesses, nous voyons une

foule de vierges, qui s'y trouvaient, courir tout effrayées, les unes vers le grand prêtre Onias, les autres au portes et aux fenêtres, et toutes lever les mains aux ciel, avec des gémissements et des prières, pour implorer son secours contre les sacriléges spoliateurs. Donc, bien avant la présentation de Marie, vivaient en Israël, dans certains appartements séparés du temple, des vierges attachées à son service, et dont la vie était consacrée à la prière, à l'étude, à de pieuses occupations, pour l'entretien et l'honneur du culte israélite. Les saints docteurs ne nous laissent d'ailleurs aucun doute sur cette coutume antique du peuple hébreux.

Et quelles étaient ces Vierges ? C'étaient celles que leurs religieux parents vouaient au Seigneur, ou qui s'y vouaient elles-mêmes. Ces vœux étaient ordinairement rachetables, et le rachat, fixé à une somme modique, se faisait après un petit nombre d'années. Car, en Judée, la virginité n'était que la vertu d'une saison, et bientôt elle cédait la place aux obligations et aux vertus conjugales. C'est pourquoi l'on appelait ces vœux, ces oblations, ces consécrations temporaires, un prêt fait au Seigneur. En conduisant, et en présentant son petit Samuel à Silo, Anne disait : Je l'ai prêté au Seigneur : *Ego commodavi eum Domino.*

Maintenant, Mes Frères, transportez-vous, par la pensée, quelques instants à Nazareth. Voyez et consi-

dérez Marie enfant. La voilà, qui entend l'Esprit-Saint lui dire, au-dedans d'Elle-même, les paroles inspirées de son royal aïeul : *Audi, Filia, et vide, et inclina aurem tuam :* « Ecoute-moi, enfant que j'ai sanctifiée et rem-» plie de mes dons, dès ton premier instant : prête à » ma grâce une oreille bien docile. Le monde n'a rien » pour toi, et tu n'es pas faite pour lui : tu es venue » pour des destins bien au-dessus de la terre. Oublie » donc ton peuple, ses coutumes, ses avidités, ses » mœurs toutes terrestres : quitte même la maison des » auteurs de tes jours. Va passer ton printemps à » l'ombre des saints parvis, t'y consacrer au Dieu qui » a sur toi de si hauts desseins ; et le souverain Roi » sera touché de ta spirituelle beauté. Oui, lève-toi, » ma jeune amie ; prends ton vol, ma belle colombe, » et sans retard viens où ma voix t'appelle : viens te » renfermer, te cacher dans l'enceinte sacrée du » temple : *Surge, propera, amica mea, columba mea, » formosa mea, et veni in foraminibus petræ...* »

Pendant que l'Esprit-Saint parle ainsi au tendre cœur de la jeune Vierge, la voilà qui, dans le même temps, apprend aussi, dans les épanchements intimes de ses vieux parents, que, rejeton prodigieux de leur longue stérilité, elle a été longtemps demandée au Seigneur, et que pour en être obtenue, elle lui a été promise et vouée, avant même d'être conçue. Alors,

quoique si frêle encore, elle presse, elle conjure ses vertueux parents d'accomplir sans délai leur promesse toute sacrée, de rendre à Dieu ce qu'il n'a prêté que pour Lui-même, et de la conduire à Celui à qui elle appartient. « Puisque mon Créateur, dit la Sainte-» Enfant, ne m'a accordée à vos longs désirs, qu'après » que vous m'avez donnée à Lui, il est juste, il est temps » de lui rendre le dépôt qu'il vous a confié. Laissez-moi » donc aller au Dieu qui me réclame : *Vellem ut nihil* » *aliud agerem quàm me reddere Cui me maximè debeo :* Je » ne désire rien autre chose que de me rendre à Celui à » qui j'appartiens souverainement (Saint-Augustin).»

4. En effet, selon les témoignages de saint Evodius, de saint Grégoire, de saint Epiphane, de saint Jean Damascène, etc., les parents de la Vierge, saintement généreux, héroïquement fidèles à leur promesse, ne mettent point de retard à conduire et à offrir au temple, leur fille uniquement chère ; *Anna haud cunctata est Eam ad templum adducere, ac Deo offerre,* dit saint Grégoire de Nisse : Anne ne différa point de présenter sa fille au temple, et de la consacrer à Dieu. Et réellement la Vierge enfant, ayant accompli sa troisième année, est solennellement amenée et offerte au Seigneur, dit saint Epiphane : *Tertio anno oblata est in templo* ; et ainsi solennellement admise au nombre des *almas*, ou jeunes vierges, qu'on élevait, loin de tous les

yeux, dans des appartements contigus au temple. Et là, cette sainte enfant, passée comme du berceau à l'autel, comme plantée dans la maison du Seigneur, l'âme sans cesse arrosée et engraissée par l'Esprit divin, s'y épanouit, s'y élève, s'y embellit, y devient la demeure de toutes les vertus, dit saint Jean-Damascène : *In templum adducitur, ac deinde in domo Dei plantata, atque per Spiritum saginata, virtutum omnium domicilium efficitur.* Et enfin, puisque l'Eglise catholique célèbre annuellement la fête de cette présentation de Marie, c'est une preuve irrécusable que celle-ci s'est réellement accomplie ; et nul chrétien raisonnable ne peut conserver de doute sur cette vérité.

Et qu'il fut beau, Mes Chers Frères, qu'il fut agréable aux regards du Seigneur, ce moment fortuné qui introduisit Marie dans l'enceinte sacrée de son temple ! La terre sans doute n'y vit rien, le monde n'y fit aucune attention. Tout se passe sans bruit dans ce mystère, tout s'y exécute sans appareil et sans éclat : tout y demeure enveloppé de pauvreté et de silence. Mais des légions d'Anges, députés invisibles du Très-Haut, arrivent sans doute au-devant de Celle qui dès lors les surpasse tous en magnificences, et lui font cortège, comme à leur auguste reine, pour entrer aux saints parvis. « Et qu'elle est belle, disent entre eux les » célestes Esprits, qu'elle est belle la démarche de cette

» fille du grand Roi : *Quàm pulchrè graditur filia principis!* Quelle merveille est celle-ci! A peine éc happée » du sein de sa mère, la voilà qui vole dans le sein de » Dieu; et déjà Elle-même, l'autel où la Divinité repose, » la voici qui arrive en victime toute dévouée aux saints » autels : *E matris gremio Numinis in sinum advolat Virgo*, » *Numinis ara*, *Aris victima sistitur* (Hym. Tullens.) »

Et Dieu lui-même, n'en doutez pas, dit saint Bernardin, Dieu lui-même fait, en ce beau jour, une grande fête avec toute sa cour, en voyant conduire à son sanctuaire sa jeune Epouse; car jamais jusque-là nulle offrande aussi agréable ne lui avait été présentée : *Magnam quoque festivitatem fecit Deus cum angelis, in deductione Sponsæ suæ ad Templum : quia nullus unquam Deo gratior usquè ad illud tempus ascendit.* Et de plus, cette charmante victime du divin amour n'est encore que le joyeux prélude de la Victime infiniment meilleure qu'elle même y apportera bientôt : *Præludit Meliori quam mox offeret hostiam* (Hym. Tullens).

« Allez donc, s'écrie à son tour un éloquent archevêque de Constantinople, saint Germain, allez donc, » ô belle et sainte Enfant, et déjà Souveraine Dame! » allez en bondissant d'allégresse, aux autels du » Seigneur : *Abi ergo, ó Domina! in atria Domini, abi* » *exultans.* Entrez aux sacrés parvis, dans les doux » transports du saint amour; et là, dans une vie toute

» séraphique, attendez avec confiance l'arrivée de » l'Esprit-Créateur, et la Conception ineffable du Fils » unique de Dieu : *Et expectans Sancti Spiritûs adven-* » *tum et Unigenti Filii conceptionem.* »

Et telles sont, en effet, les dispositions toutes célestes avec lesquelles la pieuse Vierge accomplit son entrée au temple. En y arrivant, elle s'arrête et se retourne, toute émue, vers ses parents attendris, s'agenouille angéliquement devant eux, baise respectueusement leurs mains chéries, leur demande une dernière bénédiction, et l'ayant reçue, avec le baiser d'adieu, elle franchit les quinze marches du portique, et va, tout heureuse, toute rayonnante de joie, se jeter, se reposer dans le sein de son Dieu. « C'en est » fait, s'écrie-t-elle, mes désirs sont accomplis ! mon » Dieu est tout à moi, et moi je suis toute à lui : *Di-* » *lectus meus mihi, et ego illi.* Désormais, à la vie et à » la mort, je suis à lui sans réserve et sans retour : » *Ego illi tota vivam et tota moriar.* »

3° D'après ce court exposé, Mes Chers Frères, vous le voyez, trois grands mérites surtout relèvent admirablement la présentation et la consécration de la jeune Vierge à son Dieu : mérite de diligence la plus empressée ; mérite de générosité la plus entière ; mérite de persévérance la plus inviolable.

Et d'abord, mérite d'un saint et filial empressement.

La grâce se hâte, dit saint Ambroise ; elle ne connaît point les longs retardements ; elle ignore les excuses de la lâcheté et de la mollesse : *Nescit tarda molimina Spiritûs-Sancti gratia.* C'est une habile ouvrière, qui excelle par la perfection de son travail, et aussi par sa diligence à l'exécuter. Or, c'est de la sorte qu'agit la jeune Vierge, dans sa consécration au Seigneur ; consécration vraiment prompte et empressée, pour laquelle elle n'admet ni remise, ni retard, mais qu'elle accomplit au contraire, avec une docilité parfaite, à l'impulsion de l'Esprit-Saint. A cet âge encore si tendre, si timide, où une faible enfant sent si vivement le besoin d'être auprès de sa mère, l'admirable Vierge, fidèle à l'appel d'En-Haut, au lieu de reculer, presse elle-même ses pieux parents d'exécuter leur promesse, et court en toute hâte s'offrir à son Dieu.

Secondement, mérite d'une générosité complète ; et mérite d'autant plus précieux qu'il est plus rare. En effet, communément on se prête, mais on ne se donne pas sincèrement à Dieu. Ou si l'on se donne, c'est trop avec certaines réserves ; en se donnant, on se retient : on veut toujours quelques ménagements, quelque rapine dans l'holocauste. On veut bien la foi chrétienne, mais pas si exigeante ; la morale, mais adoucie ; la religion et le service de Dieu, mais à condition qu'on n'en

prendra qu'à son aise, sans gêne aucune, sans pénibles sacrifices.

Or, ce n'est point avec ces honteuses réserves que la royale Enfant s'offre à son Dieu. Non, de sa part point de rapt, point de coupable retenue dans son immolation. Elle sait l'oracle qu'exprimera plus tard la plume du grand Augustin : *Totum te exigit, qui totum te fecit :* Il vous veut tout entier, Celui qui vous a fait totalement. Et c'est pourquoi la voilà, qui, sous le souffle inspirateur de l'Esprit-Divin, s'en va toute généreuse, se livrer, s'immoler à Dieu, et s'abandonne à son amour, à son service, sans aucune réserve, ni pour le présent, ni pour l'avenir : *Illi tota vivam, et tota moriar.* Rompant, sans balancer, les liens les plus doux, les attaches les plus fortes de la chair et du sang, elle se dédie, elle se consacre, à perpétuité, au bon plaisir divin : *Maria seipsam perpetuis Dei obsequiis dedicavit* (Saint Ligori).

Troisièmement, mérite d'une fidélité désormais inviolable. Oui, Mes Chers Frères, une fois à Dieu, Marie y est pour toujours. Sa piété, sa ferveur ne se refroidissent point : son exactitude à tous ses devoirs ne se dément point, et sa générosité, au lieu de se ralentir, marche avec une ardeur toujours croissante. Ce qui, dans la vie de la sainte Enfant, met quelques différences entre le jour du lendemain et celui de la

veille, c'est un progrès moral de plus accompli ; et celui-ci est toujours suivi, les jours d'après, de nouveaux progrès toujours plus grands. Autour d'elle, les autres vierges de Sion accumulent, assurément, de grandes richesses spirituelles : mais la petite-fille de David les surpasse toutes en vertus, et les laisse derrière elle à une distance incommensurable : *Multæ filiæ congregaverunt divitias : tu supergressa es universas.* Et sous la rosée non interrompue des grâces toujours nouvelles dont l'Esprit-Saint inonde son âme, la Vierge fidèle monte de vertus en vertus ; elle devient le sanctuaire de toutes justices : *Omnis virtutis habitaculum facta est* (S. Jean-Dam.) : et elle s'élève, et elle arrive à cette haute perfection, qui était pour elle, dit saint Antonin, sa préparation, prochaine à la conception du Fils de Dieu : *Ultima gratia perfectionis est præparatio ad Filium Dei concipiendum.*

Voilà, Mes Chers Frères, voilà pourquoi, et voilà comment s'est faite la présentation si précoce de Marie enfant. Voilà avec quelle promptitude, avec quelle générosité, avec quelle persévérance, s'est accomplie sa consécration au Seigneur. Voilà pour quelles hautes raisons, sous quelle haute direction, et avec quelle haute perfection, ce grand acte s'est consommé !

Ah ! reconnaissons-le : D'une part rien de plus juste que cette séparation totale du monde pour la virginale

Enfant ! Il ne fallait point laisser, au milieu du souffle empesté du siècle, ce beau lys, cette divine fleur de Jessé, où devait bientôt se former le fruit mystérieux de notre salut, le grand mystère de l'Incarnation. Et d'autre part, rien de plus rationnel que cette précocité et que tous ces merveilleux progrès spirituels de la jeune Vierge. Car l'Esprit-Saint est un grand maître, et quand il s'empare entièrement d'une âme, et que celle-ci lui est fidèle, il n'y a plus de quoi s'étonner aux merveilles morales, aux prodiges de sagesse et de grâces, que cette âme sait accomplir. Ainsi tout est haute sagesse, tout est haute raison, tout est ravissante édification, dans cette consécration, si empressée et si parfaite, de Marie enfant.

6° Et de là, Mes Chers Frères, quelles importantes leçons doivent jaillir à nos esprits? J'en vois surtout trois principales, et qui vont à trois adresses différentes. Et la première est à la vôtre, parents chrétiens. Qu'est-ce qui doit vous frapper le plus dans cette offrande si empressée de Marie? Voyez, réfléchissez, instruisez-vous.

Anne et Joachim, longtemps stériles, reconnaissent que toute fécondité vient de Dieu. C'est donc à lui qu'ils demandent la grande bénédiction qui manque à leur sainte alliance. Mais c'est à lui aussi qu'ils croient que doit appartenir le fruit de leur chaste union, s'il

plait enfin au Ciel de mettre un terme au long deuil de leur affligeante stérilité. Donc si un enfant leur est donné, c'est au Seigneur qu'il sera consacré. Et en effet, leur vieillesse est consolée par la naissance de Marie. Et aussi, quoiqu'il leur en coûte, quoique leur cœur saigne douloureusement, rien qu'à la pensée de se priver, de se séparer d'une enfant si belle, si aimable, si accomplie : néanmoins, aussitôt qu'il leur est possible, ils se rendent à Jérusalem, portant tour à tour dans leurs bras leur fille bien-aimée, la sainte victime de leur douloureux sacrifice; et ils rendent généreusement à Dieu ce tendre gage de leur vieil et saint amour.

Remarquez-le bien, pères et mères : Les vieux parents de la jeune Vierge ne disent pas : Mais nous sommes très-âgés. Cette enfant est notre joie unique, le seul soutien, le seul charme de nos vieux ans. Elle a d'ailleurs trop de grâces physiques, intellectuelles et morales, pour qu'il nous soit possible d'en faire le sacrifice : et vraiment il nous serait trop cruel de nous en séparer ! Non, non ; les vieux parents de Marie ne tiennent point ce langage, qui paraîtrait juste aux yeux des passions, et qui ne serait réellement que le langage de la rébellion contre Dieu. Ils n'ont point ces pensées trop charnelles et coupables. Leur miraculeuse

enfant a été promise à Dieu ; elle sera offerte à Dieu... Mais quoi ! sacrifier tant d'esprit et de grâces !

C'est vrai que Marie réunit toutes les grâces du corps, de l'esprit et du cœur. Mais si Dieu s'est plu à l'enrichir de tous ses dons, c'est aussi parce qu'il a sur Elle de plus grands desseins ; et c'est à nous à nous y conformer. Si nous faisons à Dieu l'offrande qu'il attend, il saura bien du reste consoler autrement nos vieilles années. Ainsi que la nature trop égoïste se taise ; que la voix inintelligente de la chair et du sang cesse de murmurer. A Dieu ce qui est à Dieu : *Quod Dei Deo !*

Entendez, parents chrétiens, cet oracle divin, cette solennelle leçon ! comprenez et imitez ce touchant, ce puissant exemple. *Quod Dei Deo* : à Dieu ce qui lui appartient. Et n'allez pas dire que le Ciel n'exige pas de vous tant d'héroïsme ? Car notre sainte Religion vous répond : Le Seigneur a ses desseins particuliers sur chacun de nous. Nous entrons dans la vie, les uns pour un état, les autres pour un autre. Chacun a sa vocation spéciale, et aussi, en conséquence, des grâces propres pour la remplir. Vos enfants ne sont qu'un dépôt que Dieu vous confie, et vous lui en rendrez un compte rigoureux. Vous n'avez reçu du Ciel vos enfants, et vous n'avez l'autorité sur eux, que pour les conduire à Dieu, que pour leur faire accomplir, avec

vous, les volontés divines en ce monde de passage, et les introduire ainsi, à votre suite, dans un monde meilleur et éternel.

Etudiez donc, Chefs de famille, étudiez, très-sérieusement, les volontés spéciales du Ciel sur vos enfants, et n'ayez qu'un désir, qu'un soin, celui, tout religieux, tout sacré, coûte que coûte, de vous y conformer uniquement. Ce n'est que pour cela que vous avez le nom auguste et l'autorité vénérable de père et de mère. Assurément, ce n'est pas contre lui, contre ses desseins, ce n'est que pour sa gloire, que Dieu vous a délégué le pouvoir presque de la création, et vous a revêtus de ses droits, pour commander à sa place, et en son nom, à ceux qui vous doivent la vie. Dites-vous donc souvent, parents chrétiens, répétez-vous fréquemment : nous n'avons une famille que pour la conduire à Dieu : que pour l'élever, la faire marcher, l'établir, la faire agir en tout, selon les volontés divines. Là est pour nous, et pour nos enfanst, l'ordre, la paix, le bonheur et la gloire. Dans une conduite contraire, il n'y a que désordres, que troubles, qu'infortune et humiliations, en ce monde et dans l'autre.

Et pour vous-mêmes, enfants chrétiens, quelle leçon vous revient de cette consécration si précoce de Marie ? La voici : ouvrez vos intelligences et vos cœurs, pour la recevoir. Vous tous qui êtes au printemps de la vie,

chers enfants, d'où venez-vous ? de Dieu ! c'est lui qui s'est servi de vos bons parents pour vous donner l'existence : car c'est lui, et c'est lui seul, qui distribue la vie par les organes du choix de sa Providence. Votre vie vient donc de Dieu : elle est l'ouvrage, elle est le bien de Dieu. Et pourquoi Dieu vous a-t-il fait ce présent ? Et pourquoi vous en conserve-t-il la jouissance ? Ce n'est pas, ce ne saurait être, pour vous donner le droit de l'oublier, de l'outrager, de vous livrer au vice et au démon. Non ; vous le comprenez, Dieu ne peut vous avoir donné, et il ne vous conserve la vie, que pour sa gloire et son amour.

Par conséquent, et le bel âge où vous êtes, et toute votre existence ultérieure, depuis votre aurore jusqu'à votre couchant, toute votre vie, courte ou étendue, mais qui vient de Dieu, qui vous est donnée pour Dieu, toute votre vie doit être consacrée à Dieu. *Totum te exigit, qui totum te fecit* : Celui qui vous fait tout entier, vous exige tout entier ; et chaque nouveau jour que Dieu daigne vous accorder, doit être par vous employé à le servir, de plus en plus parfaitement. Voilà ce que vous disent clairement et la raison et la justice ; et voilà ce que vous prêche, plus éloquemment encore, la consécration si prompte, si généreuse, si constante, de Marie enfant, au Dieu d'Israël. Enfants de Dieu, et qui devez être à Dieu, ne soyez donc pas les enfants

du Démon, pas les enfants du vice, pas les enfants de l'orgueil, pas les enfants de l'impureté, pas les enfants de la débauche, ni des honteuses passions. Mais, *Quod Dei Deo*, à Dieu ce qui lui appartient ; et, enfants de Dieu, soyez à votre Père infiniment bon, à son service, à la piété, à la prière, à l'obéissance, à l'innocence, à la vertu. Soyez à la fidélité à tous les commandements du Seigneur ; et soyez surtout, dans l'ordre religieux et social, soyez à la place, et dans l'état particulier, où sa sainte volonté vous appelle et vous attend. Demandez souvent au Seigneur, dans vos prières quotidiennes, et surtout dans vos ferventes communions, qu'il vous fasse connaître, ce n'est pas assez, qu'il vous fasse sentir, qu'il vous fasse vouloir, absolument et uniquement, ce qu'il veut de vous. Ecoutez, dans un religieux silence, ce qu'il vous dit, ce qu'il demande de vous, dans le secret du cœur ; et livrez-lui généreusement toute votre âme, consacrez-lui sans réserve toute votre vie, pour accomplir ses paternels desseins. C'est là aussi, chers Enfants, c'est là uniquement que vous trouverez l'ordre, la paix, la gloire et le bonheur.

Enfin, vous, jeunes personnes du même sexe que Marie, vous qui devez être plus encore ses imitatrices et ses fidèles enfants, que vous enseigne, que vous dit cette consécration si diligente, si complète, si irrévocable, de la jeune Vierge, votre parfait modèle ?

Marie, toute docile à la touche secrète de l'Esprit-Saint, fidèle au vœu de sa sainte mère, Marie, dès son premier lustre, s'offre et se consacre à Dieu, sans réserve ni partage, sans variation ni retour. Elle quitte, non seulement les espérances, les joies, les plaisirs de la terre; mais, parce que telle est la volonté divine, elle quitte même toutes les caresses, toutes les douceurs de la maison paternelle, et ne cherche d'autre héritage que le Seigneur.

Et vous, jeunes filles, aujourd'hui à votre quinzième, dix-huitième ou vingtième année, plus ou moins, n'y a-t-il pas longtemps, et trop longtemps, que la grâce divine vous appelle en vain? N'y a-t-il pas trop longtemps que vous résistez aux vœux et aux sages leçons d'une bonne mère, aux bons exemples de vos vertueuses compagnes, aux paternels avis d'un confesseur dévoué, à vos propres remords, à toutes les pressantes sollicitations de l'Esprit de Dieu? Ah! malheureuses! Dieu vous appelle, et vous faites les sourdes, les dissipées, les étourdies, pour ne pas entendre, et même pour étouffer sa voix paternelle! Et ces belles années, que vous donnez à l'idolâtrie de vous-même, à la vanité, aux futilités, aux plaisirs souvent criminels, vos belles années s'en vont devant vous dans l'éternité, elles y arrivent toutes chargées de vos fautes, et elles vous y attendent, pour vous

accuser au redoutable tribunal, vous y faire condamner et punir sévèrement. Oh! revenez donc, âmes égarées, trop longtemps infidèles, revenez à Dieu, et donnez-lui enfin, une bonne fois et sans retour, vos cœurs qui lui appartiennent!

Le Roi-Prophète, au psaume 44e, après avoir célébré les grandes destinées de la Vierge, ajoute ces paroles prophétiques : *Adducentur Regi virgines post eam : Afferentur in lætitia et exultatione ; adducentur in templum Regis :* Après leur Souveraine, une foule d'autres vierges, ornées des dons célestes, iront se donner au Souverain Roi; et dans d'ineffables transports d'allégresse, elles entreront dans son temple, et se voueront à son amour. C'est-à-dire, l'exemple héroïque qu'aura donné, dès son printemps, la Vierge bénie, l'exemple si touchant de sa Consécration si précoce au Seigneur, parlera au cœur sensible des jeunes filles de son sexe; et celles-ci, imitant leur parfait modèle, s'empresseront aussi de se donner au Très-Haut. Et ce ne sera point à regret, mais vraiment dans la joie de leur âme, qu'elles se consacreront à Dieu et à la pratique des nobles vertus.

Or, c'est à vous, filles chrétiennes, à réaliser cette prophétie qui vous regarde, comme Marie a réalisé celle qui la concernait elle-même. Marchez donc à Dieu, à la suite de votre Reine. N'écoutez plus la voix

trompeuse du monde ni de vos passions. N'écoutez désormais que la voix divine, la voix de l'Esprit-Saint, qui vous dit d'être sans réserve à Dieu et à Marie.

Mais c'est à vous, ô tendre Mère! c'est à vous à nous donner, avec vous, au Dieu si bon à qui vous vous êtes consacrée! Dans ce moment donc, dans ce moment solennel et fortuné, où nous sommes heureusement touchés de vos ravissants exemples, offrez-nous tous au Seigneur, par un sacrifice sincère et sans délai, par un sacrifice entier et sans partage, par un sacrifice invariable et sans retour.

Ainsi soit-il!

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

JEUNESSE DE MARIE.

Comment elle l'a employée à se préparer à sa vocation sublime. — Grands maux de notre siècle ; parce que la femme, durant sa jeunesse, n'est pas formée sur ce modèle accompli. — Remède principal à ces grands maux.

Cum essem parvula, placui Altissimo.

Dès ma première enfance, j'ai plu au Très-Haut. (Breviaire Rom. Offi. de la Sainte Vierge.)

1° Ces simples mots, mes Chers Frères, disent de bien grandes choses ! Dès mon premier âge, étant toute jeune, toute petite encore : *Cum essem parvula :* Je me suis appliquée uniquement à ce que pouvait désirer de moi le Dieu qui m'a appelée à la vie ; et par mon empressement à connaître ses volontés toutes saintes, à les accomplir avec fidélité dans le présent, et à me rendre propre à l'exécution de ses sages desseins sur mon avenir ; *placui Altissimo* : j'ai réussi à plaire au Seigneur, et je suis devenue l'heureux objet de ses

complaisances et de ses faveurs souveraines. Oh! oui, cela est bien grand! car c'est là tout le but, c'est là tout le bonheur de la vie, et de la plus belle vie de l'homme!

Admirons ici, mes Chers Frères, comme Dieu est toujours d'accord avec lui-même en ses desseins! Eternellement le plan de notre salut est arrêté. Jésus sera donné au monde par Marie. Mais cette Vierge choisie, appelée à l'honneur incomparable de la Maternité Divine, aura, pour partage temporel, la pauvreté, le silence, les douleurs. Elle sera conçue sans péché, mais personne n'en saura rien d'abord. Elle sera le rejeton miraculeux d'une mère stérile, pour que celle-ci la consacre, et qu'Elle n'appartienne qu'à Dieu seul. Elle sera, dès son premier lustre, tirée du monde, mise à l'écart de toutes ses impressions meurtrières, transférée à l'ombre des autels, passera toute son adolescence en société avec Dieu, en communication continuelle avec l'Esprit-Saint, dans la compagnie des Anges, dans de ferventes prières, dans l'étude approfondie des Livres Saints, dans l'acquisition de tous les talents, et dans la pratique de toutes les vertus, qui peuvent orner la femme et la rendre parfaite. Et ce sera seulement alors, après cette préparation, à la fois si humble et si magnifique, que je lui enverrai mon messager Gabriel.

Voilà, pour jusqu'au point où nous sommes, une petite parcelle des desseins de Dieu sur Marie. Nous avons vu et admiré ce plan dans les entretiens qui ont précédé. Aujourd'hui, pour admirer et bénir encore plus Dieu et sa Sainte Mère, nous allons considérer et étudier la jeune Vierge, passant toute sa jeunesse dans l'enceinte sacrée du Temple ; et c'est ici un sujet bien digne de nos méditations, les plus sérieuses et les plus profondes.

Car les plus grandes aberrations et les plus grands maux de notre siècle viennent, selon moi, de ce que, durant la jeunesse, on ne s'inquiète point des desseins particuliers du Ciel sur les enfants, et de ce qu'on ne les prépare pas, et de ce qu'on ne les dispose point convenablement à leur fidèle exécution. Et nous allons contempler Marie n'employant son enfance qu'à se préparer à une ponctuelle conformité au plan de Dieu.

Solitudo quædam, dit saint Augustin, *necessaria est menti nostræ, ut videatur Deus :* Une certaine solitude est nécessaire à notre âme, pour qu'elle puisse voir Dieu et ses suprêmes desseins. La foule a trop et fait trop de bruit ; la vue de Dieu demande le secret : *Turba strepitum habet : visio ista secretum desiderat.* Or, nous aussi, nous avons à pénétrer les vues du ciel, à voir et à bénir le Seigneur, dans l'étude de Marie enfant. Faisons donc un instant divorce avec le monde,

enfermons-nous, avec la jeune Vierge, dans le temple de Jérusalem ; et, dans ce qu'elle y a fait, sachons voir ce qu'aurait à faire la jeunesse de nos jours.

O Vierge très-prudente ! *Virgo prudentissima !* Vous qui avez si bien consacré votre adolescence à vous rendre telle que vous voulaient les desseins d'en-Haut : vous qui connaissez les grands égarements de notre siècle, et le seul moyen d'y apporter remède, obtenez-nous du ciel l'intelligence et la docilité en des choses si importantes. *Ave*, *Maria*.

2° Je me demande d'abord, avec vous, mes Chers Frères, pourquoi nos Divines Ecritures gardent un si profond silence sur la jeunesse de la Vierge ? Et il me semble que le Livre sacré nous répond : Comprenez-moi bien : je me tais tout exprès sur tout le jeune âge de Marie, pour apprendre à la femme que le plus bel emploi et la plus belle gloire de sa jeunesse, c'est de se passer sous les voiles de la modestie, sans bruit, sans éclat, tout occupée de piété, d'études et de vertus, pour se préparer plus parfaitement aux desseins du Ciel. Malheureuse la femme qui, durant son âge, se sera occupée du monde, et aura occupé le monde d'elle-même. Plus elle aura été répandue au-dehors, moins elle aura acquis de fond, de solidité et de puissance pour la pratique des vertus, et des devoirs de son sexe et de son état. Heureuse, au contraire, la jeune fille

qui, durant son printemps, s'environnant de modestie et de silence, concentre toute son activité à s'instruire, à acquérir des talents, à pratiquer des vertus, qui seront plus tard sa richesse et sa force, dans la position domestique et sociale où la voudra le Ciel! Voilà d'abord la leçon très-importante que nous donne la jeunesse toute silencieuse et toute voilée de Marie.

Ensuite, puisque l'Ecriture se tait, mais avec ce sens si éloquent, j'interroge les traditions les plus vénérables des premiers âges chrétiens, et je leur demande comment la Sainte Fille de Joachim a passé son humble adolescence? Assurément, dans les premières années du Christianisme, les Chrétiens ne manquèrent pas d'attacher le plus filial intérêt à connaître toutes les particularités de la jeunesse et de la vie de cette divine Mère du Sauveur, qu'ils voyaient survivante à la mort de son divin Fils. Et comme alors on n'avait pas le temps d'écrire, l'histoire de la Vierge se transmit seulement de bouche en bouche, jusqu'à ce que les Saints Pères en consignèrent les principaux traits dans leurs sages écrits.

L'illustre saint Jérôme, qui a passé trente-huit années de sa vie au milieu des Lieux-Saints, à pleurer ses fautes, à lire, à écrire, à étudier sans cesse, qui a vécu si longtemps au milieu des traditions encore toutes fraîches et toutes vivantes sur la Vierge, l'il-

lustre saint Jérôme surtout en a recueilli les fragments essentiels ; et la parole de ce grand Docteur est si grave, si digne de foi, qu'elle a presque l'autorité de la Sainte Ecriture. Voici donc, d'après lui et les autres Pères de l'Eglise, ce qui paraît certain sur la jeunesse de la Vierge, cachée au temple.

3° Marie se levait au chant du coq, cet oiseau vigilant, qui, au défaut de nos horloges sonnantes, disait aux anciens les heures du matin. C'est-à-dire, la jeune Vierge se levait de bonne heure, à cette heure grave et recueillie, où les prières montent, plus senties et plus ferventes, vers les cieux, et en sont plus favorablement exaucées. Elle s'habillait en toute promptitude, et avec une décence extrême, par respect pour ses Anges-gardiens, et pour la présence universelle du Seigneur ; et pendant même qu'elle prenait ses vêtements, elle remerciait son Dieu d'avoir ajouté un nouveau jour à ses jours, et de l'avoir préservée, durant le sommeil, des embûches de l'Esprit du mal.

Puis ses premières heures étaient consacrées à la prière et à la méditation des oracles sacrés. La prière s'échappait, s'élançait, pure et ardente, de son cœur plein d'amour, et s'élevait au cœur de Dieu, comme le parfum suave d'un agréable encens ; et durant ses extatiques méditations, son regard pénétrant, éclairé par le divin amour, voyait, comme d'intuïtion, la haute

sagesse, les ravissantes beautés et toutes les merveilles de la loi divine. Enfin, pendant les sacrifices, et les supplications publiques, aux matins et aux soirs de chaque jour, la pieuse Enfant, cachée et inclinée sous son voile, semblait se fondre en adoration devant l'Eternel, et sans le savoir, faisait admirer et partager son angélique ferveur à toutes ses compagnes édifiées.

Le devoir de la prière accompli, les restes du temps se passaient pour Marie, comme pour ses compagnes, à diverses occupations, variées selon les heures du jour : à la noble et sanctifiante étude des saintes Ecritures, à la décoration des divins autels, à la confection des vêtements lévitiques et sacerdotaux, à l'entretien des choses religieuses, à mille offices, à mille soins, qui concernaient les femmes, et qu'il serait trop long d'énumérer, mais qu'il est facile de comprendre. Car ce n'était pas seulement un édifice aussi vaste que compliqué, mais c'était comme tout un monde, que le beau temple de Jérusalem. Et la Vierge surpassait toutes les filles de son peuple, par son adresse à filer le lin, à exceller dans la broderie, à travailler en laine, en bysse et en or ; en un mot, dans tous ces ouvrages, si appréciés des anciens, que l'empereur Auguste lui-même, quoique maître du monde, ne portait que des vêtements, filés et ouvragés par son épouse et sa fille.

Malgré des talents si distingués, Marie était d'une

humilité profonde, et d'une modestie toujours parfaite; parlait peu, et toujours à propos; toujours bonne, affable, compatissante, d'une bienveillance universelle; très-généreuse envers les pauvres, dans les prières desquels elle reposait une douce confiance; simple dans ses vêtements et ses manières, ennemie de toutes recherches (1). Sa vue seule portait à la vertu, et sa présence semblait sanctifier tout ce qui l'entourait. Mortifiée dans ses repas, elle se bornait au nécessaire, et même elle prenait si peu de nourriture, qu'on la croyait nourrie en secret par les Anges. Et néanmoins sa beauté était admirable, si ravissante, qu'on la disait la plus belle de toutes les enfants: parce que c'est la vertu surtout, c'est la beauté morale, qui fait la grâce extérieure, et que la jeune Vierge était vraiment la plus pure et la plus sainte de toutes les filles d'Eve. Aussi, durant ses travaux manuels, et même pendant ses modestes repas, la prière de Marie était continuelle: parce que son esprit, d'accord avec son cœur, ne perdait jamais de vue le Dieu qu'elle aimait de toutes ses puissances. Et c'est ainsi, dit saint Jérôme, que toujours elle avançait en progrès meilleurs dans l'amour divin : *Et sic semper meliùs in Dei amore proficiebat.*

(1) Corde humilis, verbis gravis, animo prudens, loquendi parcior, legendi studiosior, non in incerto divitiarum, sed in prece pauperis spem reponens, etc. (Saint Ambroise.)

Aussi nulle langue humaine ne saurait dire le merveilleux édifice de mérites et de vertus que la jeune Vierge, ainsi élevée, élève elle-même chaque jour plus haut, et plus magnifique, devant le Seigneur. Car il est certain que c'est la pureté d'intention qui transforme en or pur toutes les actions, même les plus simples, même les plus petites de l'homme; et il est certain aussi que la perfection morale consiste dans l'amour divin. Or Marie, au temple, ne voit que Dieu, ne cherche que Dieu, ne goûte que Dieu, et, quoique ses occupations varient, son cœur ne varie point; et cet Aigle vraiment royal, tenant incessamment son regard fixé sur le divin Soleil, a, et exerce le séraphique privilége d'aimer Dieu, par un acte continuel d'amour parfait.

Jugez de là quels immenses trésors de mérites elle accumule sans cesse devant les regards charmés du Très-haut! Aussi l'Eglise catholique lui chante avec joie, en la félicitant : *Multæ filiæ congregaverunt divitias : tu supergressa es universas* : Beaucoup d'autres âmes, saintes et héroïques, comblées des grâces divines, et fidèles à l'Esprit-Saint, ont amassé d'immenses richesses spirituelles. Mais vous, Vierge toujours plus aimante, toujours plus fidèle, vous avez surpassé sans mesure toutes les plus méritantes. Parce que toutes aussi vous les avez surpassées sans mesure, et par

votre pureté d'intention, et par l'intensité de votre amour : *Tu supergressa es universas.*

Sur les grands sommets des hautes montagnes, durant les jours voilés de l'hiver, les flocons de neige tombent et s'entassent silencieusement les uns sur les autres : la pureté s'y ajoute à la pureté, et la blancheur à la blancheur ; et lorsque, le ciel étant redevenu serein, le soleil éclaire de ses vifs rayons ces montagnes altières, nos regards étonnés essaient en vain de contempler ces cônes aériens et éblouissants ; ils ne peuvent plus en soutenir l'éclat. Ainsi, dans le secret du sanctuaire, sous les voiles du silence et de l'humilité, des merveilles morales se réalisent et se surajoutent chaque jour dans l'âme aimante de la jeune Vierge ; elle dispose, elle accomplit dans son cœur, d'incessantes ascensions : *Ascensiones in corde suo disposuit ;* des degrés toujours plus élevés de sainteté et de mérites : au point que, quand le grand Soleil de l'éternité brillera à nos yeux sur cette haute Montagne de justice, notre vue émerveillée, éblouie, aura peine à en soutenir la lumière éclatante.

Une âme en état le grâce, parfaitement fidèle à l'Esprit de Dieu, peut, à chaque instant, produire un acte de vertu, égal, en intensité et en mérite, à l'habitude ou mesure de grâce qui est en elle, et doubler ainsi, à tout moment, la somme totale de ses mérites

acquis jusque là. Or, d'après ce principe, qui mesurera la progression incessante et toujours double des mérites de la Vierge, depuis sa première consécration au Seigneur, jusqu'à la fin de sa vie au temple, et dans le reste de sa vie, jusqu'à son dernier soupir en ce monde? Son premier acte d'amour double la mesure de ses grâces et de ses mérites; cette première duplication est à l'instant doublée par un second acte parfait de sa volonté sainte; puis un troisième vient tripler ce monde de richesses surnaturelles; et ainsi de multiplication en multiplication, jusqu'à une élévation, jusqu'à une immensité indéfinie, et que Dieu seul connaît. Et voilà, avec quelle ravissante progression de vertus, de sainteté, de mérites, Marie enrichit en silence son humble printemps, à l'ombre sacrée de l'autel!

4° Mais il aurait manqué quelque chose à l'immensité même de ses mérites, si sa jeunesse virginale fut restée étrangère aux plus déchirantes afflictions de la vie. Quand Dieu a de grands desseins sur une âme, non-seulement il l'isole de la corruption du monde, mais encore il la fait passer par les secousses et les étreintes du malheur. Parce que c'est dans ses leçons amères que l'âme éprouvée comprend, mieux et plus vite, la vanité et le néant des créatures, la nécessité, le bonheur de s'attacher à Dieu seul, et de l'aimer uni-

quement. Et puis, ces secousses morales, en rompant, non-seulement les attaches coupables, mais les liens les plus légitimes, les plus doux, forcent l'âme à se replier sur elle-même, et à se consacrer désormais, de toute son énergie, de toutes ses puissances, au seul bien véritable, à la gloire de son Créateur.

Aussi, pendant que la jeune Vierge progresse si admirablement en piété, en science, en toutes vertus, l'amère adversité vient d'en haut fondre sur elle. Car, selon les traditions les plus respectables, Marie touchait à sa douzième année, quand voilà que son père chéri, le juste Joachim, tombe gravement malade, et arrive bientôt à sa dernière heure. Alors le saint vieillard demande sa tendre enfant, pour la bénir une dernière fois. Marie arrive : et dire combien son âme sensible est déchirée, à cette vue si inopinée, de son père mourant, combien ses yeux attendris versent de larmes, combien son cœur ému offre à Dieu d'ardentes prières, pour obtenir la prolongation d'une vie si aimée, c'est impossible ! Des douleurs si profondément déchirantes sont réellement ineffables ! Et toutefois des prières aussi pures, aussi pressantes, ne sont point exaucées. Le Dieu qui a choisi Marie pour épouse, lui ôte tous ses liens terrestres, afin qu'elle se jette totalement, et à jamais, dans son sein. Et la Vierge boit d'abord ce

premier calice d'amertume, qu'elle trouve dans la mort si navrante de son bien-aimé père.

Ce premier et si douloureux chagrin est même bientôt suivi d'un second plus douloureux encore. A peine la lampe mortuaire est-elle éteinte dans la triste demeure de sainte Anne, qu'il faut la rallumer de nouveau ; et cette fois c'est pour cette noble mère elle-même. Une seconde fois donc Marie, tout alarmée, descend du temple à la maison maternelle, où elle trouve celle qui lui donna la vie, aux prises avec la mort! A la vue de cette enfant si chérie, Anne mourante rassemble ses forces défaillantes, pour la bénir une dernière fois. Ensuite elle la recommande vivement à ses parents les plus proches, et surtout au saint prêtre Zacharie, et plus encore à Celui qui s'est nommé lui-même le père de l'orphelin. Et enfin Anne s'endort aussi du sommeil des justes. Marie alors se penche, tout en pleurs, sur le visage glacé de sa sainte mère. Pauvre orpheline! vous diriez qu'elle veut insuffler sa propre vie dans ce saint corps, qui vient de la perdre, ou qu'elle espère le ranimer sous la chaude effusion de ses larmes et de ses sanglots! Mais cette seconde fois, non encore! Le sacrifice, si grand qu'il soit, doit être accompli. Et, après avoir fermé, de sa main filiale et toute tremblante, les paupières de sa mère chérie, la

Vierge éplorée doit se résigner à lui donner le dernier et triste baiser, l'adieu suprême de son peuple !

Et voilà Marie alors entièrement orpheline, privée de tout appui sur la terre, n'ayant plus d'autre père que notre Père céleste. Et alors aussi elle redit, de tout son cœur, ces paroles que l'Esprit-Saint semble avoir inspirées tout exprès pour son complet délaissement : Parce que les auteurs de mes jours m'ont abandonnée, j'ai choisi le Seigneur pour père, et il m'a adoptée pour son enfant : *Quoniam pater meus et mater mea dereliquerunt me ; Dominus autem assumpsit me.*

Et c'est en effet à cette époque de douleurs si profondes, et si lumineuses, si propres à lui révéler tout le néant du monde, et à la jeter tout entière au sein de Dieu ; c'est à ce moment si décisif, que les historiens placent, avec raison, le vœu que fit Marie de virginité perpétuelle. Je dis *avec raison* : car sans l'aveu des parents, les vœux des enfants n'étaient valables ni aux yeux de la loi civile, ni à ceux de la loi religieuse. Mais, après la mort des siens, la Vierge pouvait se regarder comme libre de disposer d'elle-même. Et c'est alors aussi qu'elle choisit son Dieu pour son unique héritage, qu'elle se voue à perpétuité au service de son temple, et que, saisissant, la première de son peuple, le céleste étendard de la virginité, l'élevant jusqu'au ciel par un vœu sublime, et jusque là

inouï dans les annales du monde, elle immole à Dieu, sans réserve, tout son esprit, tout son cœur, et tout son corps, par une consécration absolue et irrévocable : *Maria seipsam perpetuis Dei obsequiis dedicavit : votum virginitatis prima emisit* (saint Ligori).

Comme je ne saurais tout dire à la fois, je m'arrête là pour le moment, sur la jeunesse si parfaite de Marie. Mais, retenez-le bien, Mes Chers Frères, c'est avec cette perfection qu'elle a été élevée. C'est avec cette piété constante, avec cette haute science religieuse, avec ces talents et cette habitude des travaux manuels, avec et dans cette pratique généreuse de toutes les vertus, avec ce progrès intellectuel et moral toujours croissant, et enfin avec ces grandes épreuves du malheur, qui couronnent et achèvent l'éducation ; c'est avec cette perfection extraordinaire que la Vierge bénie a été élevée ! C'est ainsi que, tout accomplie dans les sciences, dans les talents, dans les travaux, dans toutes les vertus, qui pouvaient la rendre parfaite, Marie arrive à ce moment, solennel et fortuné, où l'Ange va lui apporter des cieux la confidence des desseins de l'Eternel. Donc, rien que sous le rapport purement social, à s'en tenir au seul point de vue de ce monde, sans parler de tous les prodiges spirituels de sainteté et de grâce, accomplis en Elle par l'Esprit-Créateur, donc Marie a été élevée on ne saurait plus

magnifiquement ; et, sous les seuls rapports humains, s'il est possible d'y arriver, il est impossible de surpasser sa parfaite éducation.

5° Maintenant je vous demande : Quels pères et mères, vraiment sages, vraiment intelligents, ne voudraient voir leurs jeunes filles élevées comme Marie ? Oh ! il me semble qu'il n'est au monde ni un seul père, ni une seule mère, qui ne seraient bien heureux d'avoir une enfant aussi accomplie ! Je vais plus loin. Je dis : Il n'est pas au monde un seul impie, un seul libertin, qui ne serait heureux et fier de trouver une épouse aussi parfaite. Et, Mes Frères, comprenez-le, c'est avec une souveraine raison que les méchants eux-mêmes désirent épouser la vertu. Car, plus ils sont égarés, plus ils ont besoin de s'adjoindre toutes les qualités, toutes les connaissances, toutes les vertus, pour redresser, ou du moins pour supporter leurs défauts et leurs vices. Et voilà pourquoi l'impie lui-même voudrait pouvoir épouser un Ange !

Eh bien, si tout le monde désire trouver, dans la femme, un Ange d'instruction, de piété, de vertus, généralement prend-on aussi le moyen pour qu'il en arrive de la sorte ? Est-ce à une étude sérieuse des dogmes et des devoirs religieux, à un travail soutenu et constant, à une piété sincère et solide, à une humilité profonde, à une pureté angélique, loin des pièges

dangereux et des plaisirs coupables d'un monde corrupteur ; est-ce dans les belles et sanctifiantes pratiques de la piété, de la science religieuse et sociale, d'un travail courageux, que sont élevées et que grandissent les jeunes vierges de notre temps ? Ah ! que d'erreurs, que de folies, que de graves omissions, sur ce point capital ! Et par suite, que de cruels mécomptes, que de fautes, que de calamités privées et publiques !

La jeunesse, Mes Chers Frères, est une saison aussi précieuse que riante. Entre l'aurore de l'enfance, qui ignore tout, qui ne peut rien encore, et le soleil couchant de la vieillesse, qui ne peut plus rien désormais, se lève et vient briller la belle saison de la jeunesse ; époque charmante d'activité, d'intelligence, d'instruction, de pureté, de confiance et de cœur, où l'on tient d'une main la blanche couronne de fleurs et les joies rieuses du printemps, et de l'autre, la chaîne dorée des doux rêves, des vives espérances, et déjà des premiers fruits de l'été. Oh ! oui, c'est un âge aimable, mais surtout précieux, que la jeunesse, quand on l'emploie à faire l'heureux apprentissage, la noble acquisition des connaissances et des vertus, domestiques et sociales ; quand on en sait faire le noviciat fécond de la vraie piété, des talents réels, des travaux et des vertus, qui doivent orner et enrichir le reste de la vie.

Le bien croire, dit Bossuet, est le fondement du bien

vivre. Une juste connaissance mène à une juste croyance ; et l'une et l'autre, bien éclairées, conduisent à une juste pratique des vérités saintes, aux vertus réelles et solides. Les vérités religieuses bien connues, crues sincèrement, s'identifient avec l'âme, la pénètrent totalement, y alimentent la vie morale, et y deviennent le fond, la source et la règle de notre conscience, de nos vouloirs et de nos jugements. Voilà pourquoi nos Oracles sacrés nous disent : *Justus ex fide vivit* : Le juste vit de la foi ; ou, c'est la vraie foi qui alimente la sainteté véritable.

Mais si la science religieuse, ou la foi éclairée, manque aux jeunes gens, et surtout aux jeunes personnes, alors il n'est plus de base solide à leur moralité, plus de point d'appui réel à leur sagesse, à leurs vertus ; et la pauvre jeunesse est alors abandonnée sans frein aux penchants déréglés, à toute la corruption de notre nature ; et le sexe si impressionnable, qui est si bon, quand il est vraiment pieux, le sexe surtout sensible, trompé par ses sens, s'en va, d'écueils en écueils, d'erreurs en erreurs, aboutir à un entier et honteux naufrage, comme les vaisseaux égarés, sans ancre et sans boussole, au milieu des orages !

Elevez donc la jeunesse dans la connaissance véritable de la religion, dans les nobles pratiques de la piété véritable ; vous l'affermissez dans les bonnes

mœurs. Et vous faites ainsi, de la jeune fille spécialement, pour la vie domestique et sociale, vous en faites la colonne de la vérité, de la vertu ; vous en faites la source de la grâce, de la sainteté, de tous les dévouements. Car quelle puissance, comme infinie, pour le bien, qu'une femme bien élevée ! Rien ne résiste aux charmes de sa prière, ni à l'ascendant de sa vertu. Mais laissez la jeune fille, pauvre, ou riche, sans les habitudes sanctifiantes de la piété, sans les lumières et la force des convictions de la foi chrétienne ; alors vous la livrez à ses sens, à ses penchants inclinés au mal : vous la laissez se dégrader, et dégrader de plus en plus, avec elle, tout ce qui l'environne. Et plus tard, que je plains les maris assez mal avisés, pour s'être liés à de telles épouses ! Et combien je plains plus encore les enfants infortunés de telles mères ! Elle est donc immense, incalculable, soit en bien, soit en mal, l'influence de l'éducation des jeunes filles : parce que non seulement elles forment la grande moitié du genre humain ; mais encore parce que plus tard ce sont elles qui doivent élever, c'est-à-dire, pervertir, ou sanctifier, perdre, ou sauver, l'autre moitié.

6° Hé bien, Mes Frères, est-ce avec cette intelligence que l'on sait mettre à profit le temps de l'adolescence, si précieux pour les jeunes filles ? J'avoue, je reconnais que nos écoles et nos pensionnats pour les

élever, sont nombreux à la ville, et même à la campagne. Je sais et j'admire tous les efforts tentés, tous les sacrifices soutenus pour l'éducation de la femme. Et néanmoins, au milieu de ce grand concert de dépenses et de dévouements, je me crois obligé de dire, et de m'écrier bien haut, et de ma voix la plus lamentable : Non, la plus grande moitié du genre humain n'est pas, durant son printemps, généralement élevée, instruite, formée, comme elle devrait l'être !

Il est, je me plais à le dire, d'heureuses, et encore de nombreuses exceptions à ma plainte générale. Il est d'honorables familles, où les bonnes traditions et les sages pratiques d'une éducation, aussi simple que noble et solide, sont fidèlement maintenues, heureusement observées. Il est même, dans beaucoup d'écoles et de pensionnats, des maîtresses, profondément intelligentes des dangers, des besoins, et des influences immenses de la femme, qui luttent héroïquement, par leurs ferventes prières, par leurs beaux exemples, par tous les efforts les plus maternels, pour rendre la jeunesse, qui leur est confiée, ce qu'elle devrait être, et qui gémissent douloureusement de ne pouvoir opérer en elle l'heureuse transformation, intellectuelle et morale, qu'elles désirent. Oui, je sais où est le bien, et j'aime à le déclarer ; mais je sais aussi où est le mal, et je vais le dire.

Il est d'abord trop de malheureux parents, qui, au milieu de la pauvreté, qui les gêne et les tourmente, parfois excessivement, oublient trop que la religion, vraiment connue, sincèrement pratiquée, est la seule voie qui puisse les relever, les tirer de la misère, les conduire à l'estime, à la confiance, à la propriété, à l'honneur, eux et leurs enfants ; et qui ont le malheur de vivre eux-mêmes, et de laisser grandir leurs jeunes filles, comme sans foi, comme sans Dieu, ou du moins sans la vraie piété et ses nobles pratiques. Et quand je parle de l'irréligion des pauvres, je n'oublie pas non plus l'impiété de ces riches, qui sont assez insensés pour dédaigner la piété extérieure, et en renvoyer l'observation à la simplicité populaire. Or, ni dans cette pauvreté ignorante et dégradée, ni dans ces riches irréligieux, qui paraissent n'avoir d'autre divinité que la fortune et ses voluptueuses jouissances, vous ne trouvez point le jeune sexe pieux ; mais communément une jeunesse ennemie de la religion, orgueilleuse, hardie et légère, qui ne semble née que pour une vanité extravagante, pour les romans, les intrigues, pour un libertinage flétrissant, pour toutes les fautes et tous les malheurs qui en sont les suites, aussi ordinaires, que lamentables. Donc déjà, dans la classe pauvre, et dans la bourgeoisie irréligieuse, généralement, jeunes filles fatalement élevées sans la piété véritable.

Quant à l'instruction religieuse, elle est notoirement trop nulle dans les rangs de l'indigence. Mais est-elle bien plus abondante et plus solide, dans ceux de la richesse ? Et la haute et belle science de la religion, de ses dogmes, de ses vertus, de ses devoirs, existe-t-elle dans l'opulence, vraiment plus, que dans le pauvre peuple ? Encore, hélas ! généralement non. Il y a, dans l'aisance, plus de belles manières, plus de talents brillants, plus de connaissances pour le monde, plus de ces formes agréables, plus de ces apparences superficielles, qui éblouissent les yeux d'un vulgaire ignorant. Mais une connaissance plus vraie, plus étendue, plus approfondie, de la religion, de sa foi, de sa morale, de son culte et de ses pratiques ; on la suppose, mais on ne la trouve point, généralement, dans les classes plus fortunées de la société. Et sans la piété véritable, sans la connaissance vraie de la religion, les nobles et solides vertus chrétiennes peuvent-elles se trouver dans de jeunes filles ? C'est impossible !

Et aussi, Mes Chers Frères, c'est là la grande plaie, c'est là la désolation générale de notre époque. Depuis les trois quarts d'un siècle, on n'a pas assez instruit, pas assez élevé, pas assez affermi dans les connaissances et les vertus chrétiennes, celles qui ont formé les générations actuelles : voilà la cause, trop incomprise, mais trop réelle, trop fatale et trop universelle,

de nos perturbations et de nos calamités, domestiques et sociales.

Dans trop de familles, hélas ! inintelligentes, et même dans trop d'écoles communales, et jusque dans beaucoup de maisons d'éducation, et jusque dans certains pensionnats, sur lesquels se repose trop aveuglément la confiance des parents, l'éducation vraiment religieuse n'a été qu'apparente, et réellement nulle. On a tenu, et beaucoup trop, à de beaux dehors ; on a développé, de préférence, quelques talents extérieurs qui donnent de l'éclat : et on a négligé la science sacrée, les nobles réalités, les solides vertus de la foi ! Et les femmes, mal élevées en trop grand nombre, ont, à leur tour, mal élevé les enfants qu'elles ont mis au jour. Et nous voilà ainsi arrivés à tous les égarements, à tous les désordres de nos temps actuels.

Voulez-vous, a dit un Génie, réformer le monde ; réformez l'éducation. Prenez, comme à leur source, instruisez, formez au bien les générations naissantes : et, dans moins d'un demi-siècle, vous verrez une société nouvelle ; vous verrez le monde renouvelé, transformé. Et parce que la femme constitue la grande moitié du genre humain, et que c'est elle qui a le plus d'influence dans l'éducation de l'autre moitié, réformez surtout l'éducation du sexe, faites de toutes les jeunes filles, autant que possible, des Anges de piété, d'intelligence,

de talents et de vertus ; alors vous renouvelez, vous rajeunissez le monde ; vous ramenez l'ordre, les vertus, l'âge d'or, le paradis sur la terre !

7° Certes, Mes Chers Frères, Napoléon-le-Grand n'était ni un génie étroit, ni un bigot. Or, lorsqu'on soumit, à son approbation impériale, le réglement pour le célèbre pensionnat des jeunes demoiselles de Saint-Cyr, le grand Empereur, ayant lu cet article : *Les pensionnaires assisteront à la messe les dimanches et jeudis :* écrivit de sa propre main, en marge, en face de cet article, ces mots : *Tous les jours !* C'est-à-dire : les jeunes demoiselles assisteront à la messe les dimanches et tous les jours. Hé bien, ces trois mots : *tous les jours :* ces mots si simples, si énergiques, écrits, à l'encre rouge, de la main de Napoléon, doivent nous paraître éternellement sublimes, éternellement frappants. Mais voici plus encore.

Plus tard, captif et gémissant sur le triste rocher de Sainte-Hélène, Napoléon voit avec peine le général Bertrand, et son épouse, laisser grandir leur jeune demoiselle, sans s'inquiéter de son instruction religieuse. A différentes reprises, il en fait de sérieuses observations au père et à la mère, mais toujours sans succès sur leur coupable négligence. A la fin, n'y tenant plus, il fait venir à sa chambre la jeune Bertrand : « Mon » enfant, lui dit-il, te voici déjà grande et déjà belle ;

» et, dans quelques années, tu le seras bien davan-
» tage. Mais, sans éducation religieuse, que devien-
» dras-tu, au milieu de tous les dangers du monde?
» Et tes parents, néanmoins, négligent de t'instruire
» religieusement! Hé bien, moi, je veux y suppléer.
» Voici un catéchisme. Tu vas commencer par ap-
» prendre ceci ; et désormais tu viendras tous les jours
» me réciter ta leçon, et recevoir mes explications. »
Et il en arrive ainsi ; et pendant deux années, jusqu'à sa première communion, cette jeune enfant a le bonheur d'avoir, pour catéchiste, Napoléon lui-même. Et dès-lors aussi, elle devient instruite, pieuse, et bien plus charmante par ses belles vertus, que par toutes les grâces de l'esprit et du corps. Et depuis, sa sagesse est restée inébranlable au milieu de toutes les séductions, et a fait l'admiration de tous ceux qui l'ont connue. O chefs de famille! Et vous, qui avez la tâche si grande d'instruire la jeunesse! Et vous aussi, jeunes filles chrétiennes! Nous tous enfin, Mes Chers Frères, rappelons-nous, et comprenons ces mots du grand Empereur : A la messe, tous les jours, les jeunes filles qui en ont la facilité! Et cette tâche sacrée qu'il s'impose, et qu'il accomplit si bien, de catéchiser lui-même, tous les jours, la jeune fille de son compagnon d'exil. Oh! oui, comprenez, retenez, observez à jamais ces hautes

et impériales leçons ; et vous fermerez la plaie qui ronge notre corps social?

Il est dans le monde un préjugé, aussi sot que malheureux : On dit, et l'on paraît croire que, quand le Clergé demande que la femme soit élevée dans la piété, la science et les vertus chrétiennes, c'est pour mieux la dominer, la rapetisser, par de petites dévotions et de minutieuses pratiques : et, dans cette fatale erreur, au lieu de désirer, on craint, on redoute, on évite l'éducation religieuse pour le sexe qui en a le plus besoin. Hé bien, je renverse cet injuste préjugé, en vous citant le portrait que l'Esprit-Saint lui-même nous a tracé de la *femme forte*, et que l'Eglise, dans son office, offre souvent à l'imitation du sexe.

« Où trouverez-vous la femme par excellence, dit » le Texte sacré ? Elle est plus précieuse que les tré- » sors, apportés des extrémités de la terre. Le cœur » de son époux peut se reposer sur sa vertu ; il ne » sera point trompé ; il n'y trouvera qu'une source inta- » rissable de bienfaits, tous les jours de sa vie. Elle » est semblable au vaisseau du marchand, qui apporte » de loin, et le pain et la fortune. Elle se lève avant » l'aurore, pour préparer la nourriture à ses serviteurs, » et souvent même, de toute la nuit, sa lampe ne s'é- » teint point. Vous ne la trouverez jamais oisive et » désœuvrée ; son œil vigilant est attentif sur toute sa

» maison ; ses mains habiles travaillent la laine et le » lin, et ses doigts légers font tourner ses rapides » fuseaux. Aussi sa famille ne craint point la rigueur » des hivers : ses enfants et ses serviteurs ont doubles » vêtements : son heureux époux est vêtu avec hon- » neur, quand il paraît en public, avec les grands » et les princes de la terre ; et ses travaux industrieux » lui ont fait à elle-même de riches tissus : le bysse et » la pourpre la couvrent de leur richesse, aux jours de » solennités. Voyez-là agrandir même ses domaines. » Elle observe, longtemps à l'avance, le champ qui lui » convient, et elle l'achète : et elle sait même trouver, » dans le produit de son travail, de quoi faire planter » la vigne.

» Néanmoins personne ne se plaint de la dureté de » son cœur ; car sa main s'ouvre à l'indigent, et ses » bras s'étendent secourables vers le pauvre. Sa langue » ne tourne pas à la légère ; sa bouche ne s'ouvre que » pour des paroles de sagesse ; et toujours les lois de » la clémence sont sur ses lèvres. Aussi ses enfants » grandissent et s'avancent avec distinction ; et ils » savent bien à qui ils doivent leur bonheur ; et, » pleins de gratitude et de respect, ils se lèvent, » quand paraît leur noble mère ; et ils la proclament » bienheureuse ! Et leur père aussi, non moins satis- » fait, n'a non plus que des éloges à réunir au joyeux

» concert de leurs filiales félicitations. Et ce qui rend » cette femme si admirable, ce n'est point sa beauté » extérieure : car celle-ci est vaine, et ses charmes ne » sont que passagers et trompeurs. Ce qui fait cette » femme vraiment puissante, c'est sa beauté morale, » qui a sa source dans la crainte du Seigneur, et qui » lui fait produire toutes ces belles œuvres, qui font » à leur tour le couronnement glorieux de sa parfaite » beauté. »

Voilà, Mes Frères, le grand modèle offert à l'imitation de la femme chrétienne. Voilà comme Dieu et son Eglise voudraient les femmes accomplies ! Donc la religion, en voulant une éducation pieuse, ne veut point de minuties, point de petitesses, mais seulement la vraie beauté morale pour la femme. Elle veut la femme élevée à sa plus haute excellence, à sa plus haute puissance, et, par sa perfection intellectuelle et morale, rapprochée de Marie, autant que possible. Donc, si toutes les femmes sont élevées, instruites, formées de la sorte, la société domestique et la société civile n'auront qu'à y gagner souverainement ; et la femme elle-même, pieuse, instruite, laborieuse, sera vraiment forte, vraiment puissante, digne de tout respect, de toute confiance, de tout honneur.

O vous donc, filles chrétiennes ; vous à qui Marie a laissé sa jeunesse si admirable pour parfait modèle ;

vous qui avez à être instruites et vertueuses, pour répandre plus tard, autour de vous, l'instruction et la vertu ; oh ! rappelez-vous souvent Marie cachée au temple de Jérusalem ! Et durant votre jeune âge, appliquez-vous, de toutes vos forces, à une piété sincère et solide, à l'acquisition de la science religieuse, de toutes les vertus et de tous les talents, qui font votre puissance et votre gloire. Et alors, riches ou pauvres, vous vous assurerez, devant vos familles, devant la société, devant le Seigneur, la triple couronne du mérite, de l'honneur et de la félicité.

Ainsi soit-il !

HUITIÈME CONFÉRENCE.

Annonciation. — Incarnation. — Raison et narration des faits. — Vertus qui éclatent en Marie. — Conséquences pratiques, proposées surtout au sexe.

Ecce ancilla Domini : fiat mihi secundùm verbum tuum.

Je suis la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole (Saint Luc, cap. 1. v. 38).

Mes Chers Frères,

1° Marie touche à la fin de son troisième lustre. Son adolescence, si pieuse et si pure, son éducation si admirable, perfectionnée encore par les plus déchirantes afflictions, se sont continuées et achevées dans l'enceinte sacrée du temple. Rendue enfin à sa famille, elle est remise sous la tutelle des parents vertueux que la Loi lui donne pour protecteurs, et principalement sous la direction du saint prêtre Zacharie. Car le séjour prolongé, que la jeune Vierge va faire bientôt dans sa demeure, paraît indiquer des rapports plus intimes, ou d'autres liens, que ceux-mêmes de la simple parenté.

Quoiqu'il en soit, à l'époque où nous en sommes de sa vie. Marie habite Nazareth, sous le toit modeste de

ses parents ; et maintenant aussi se trouve arrivée la plénitude des temps, où doit s'accomplir le salut du monde.

« Mon Fils, dit alors le Père éternel à son Verbe » aussi co-éternel, mon Fils, l'humanité, souffrante et » désolée, ravagée par l'erreur, perdue par le péché, » l'humanité gémissante vous attend. — Mon Père, » répond la seconde Personne divine, mon Père, me » voici prêt, non seulement depuis quarante siècles, » mais, vous le savez, depuis l'Eternité. — Et moi, » répond aussi l'Esprit d'amour, le lien co-éternel et » consubstantiel du Père et du Fils, et moi je suis » aussi tout disposé à prendre ma part active dans ce » grand ouvrage, qui doit sauver le monde. »

En conséquence, un ordre suprême part de la bouche de Dieu, et il s'adresse à l'un de ses plus sublimes archanges : « Gabriel, dit le Très-Haut, descend sur la terre ; rends-toi dans la Galilée, à une petite ville qui a nom Nazareth ; et va remplir le grand message que je te confie, auprès d'une Vierge nommée Marie : *Missus est angelus Gabriel à Deo in civitatem Galileæ, cui nomen Nazareth, ad Virginem desponsatam viro.... et nomen Virginis Maria.*

La Vierge choisie est donc alors à Nazareth, mais comme cachée dans la pauvreté, la modestie, la prière et les plus humbles travaux. Elle, qui a si bien ap-

profondi, si bien compris les divines Ecritures, et qui est si parfaitement inspirée de l'Esprit-Saint, Elle sait que la venue du Sauveur est proche, et qu'il doit naître d'une Vierge. Mais, dans son humilité si profonde, Elle est comme infiniment éloignée de penser qu'elle puisse être Elle-même la Vierge choisie pour lui donner le jour. Seulement, pour contribuer de tout son pouvoir, au salut de son peuple et du monde entier, Elle adresse au Seigneur, dit saint Bonaventure, sept demandes quotidiennes, toutes très-ferventes.

Elle supplie le Dieu parfait de lui accorder : 1° Une haine de plus en plus parfaite de tout péché; 2° La grâce de l'aimer de toute l'intensité de ses puissances; 3° D'aimer aussi son prochain, et tout ce que Dieu aime, de la manière et dans le degré qui lui sont le plus agréables; 4° D'orner son âme de toutes vertus, et jusqu'à la perfection qui lui est la plus chère; 5° De la rendre toujours soumise à tous ses vouloirs divins, et de même aux ordres sages de ses supérieurs; 6° De lui accorder le bonheur de voir et de pouvoir servir la Vierge, appelée à l'honneur infini d'enfanter le Messie; 7° Enfin d'avoir pitié de son peuple, et de lui envoyer, au plus tôt, et son Sauveur, et son salut.

Telles sont les dispositions magnifiques et les tendres aspirations de Marie, rentrée du temple à Nazareth; et, sans qu'Elle s'en doute le moins du monde, c'est Elle-

même justement qui est la Vierge choisie du Très-Haut, pour nous donner notre divin Rédempteur. Et ce sont ces merveilleux événements que nous allons méditer, afin d'y bien saisir, et les grands desseins de Dieu, et les vertus admirables dont la Vierge nous a laissé de si touchants exemples, et d'en tirer encore quelques justes conséquences pour notre progrès moral.

O Marie! vous qui avez passé, avec tant d'humilité et de grandeur, par les prodiges sublimes que nous abordons; vous qui avez éprouvé d'une manière ineffable les saints ravissements qu'ils produisent; aidez-nous à être intelligents, et à faire un vrai profit spirituel, dans la sage méditation de ces grands mystères. *Ave, Maria....*

2° Transportons-nous, Mes Chers Frères, par la pensée, avec les célestes Esprits, à ce pieux oratoire de Nazareth, lequel a été le premier sanctuaire, secondairement consacré par la présence réelle de l'Homme-Dieu sur la terre. Là, écoutons le langage étonnant du divin messager, et les réponses non moins divines de la Vierge inspirée; et ne perdons rien des révélations si magnifiques que nous allons entendre. Voici le brillant messager qui arrive.

C'est Gabriel : *Missus est angelus Gabriel à Deo.* Et pourquoi celui-ci, et non un autre? C'est que le nom de Gabriel veut dire : *Force de Dieu;* et même : Homme-

Dieu : *Gabriel namque fortitudo Dei dicitur.... Gabriel sonat idem quod Deus et Homo* (1). Et il convenait que l'Ange, dont le nom a de telles significations, fût envoyé, pour annoncer les prodiges que son nom même signifie.

En entrant dans l'oratoire de la fille de David, et en inclinant devant elle sa tête radieuse : Je vous salue, lui dit Gabriel, vous qui êtes remplie de grâces, qui même avez été formée dans la grâce, et qui en surabondez : *Et ingressus Angelus ad eam dixit : Ave, gratia plena.* Aussi, quoique solitaire et cachée au monde, vous n'êtes point seule : mais le Dieu qui vous a prévenue de ses bénédictions suprêmes, incomparablement plus qu'aucune autre femme, ce Dieu, uni à votre âme, habite en vous spécialement, comme dans le chef-d'œuvre bien-aimé de ses complaisances. *Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.* Quel sublime début! quel salut glorieux! Jamais monarque du monde n'entendit rien de pareil. Jamais créature mortelle ne reçut de la vérité même d'aussi pompeux éloges. Un tel salut était exclusivement réservé à Celle que le Très-Haut lui-même, dit saint Bonaventure, ne pourrait rendre plus grande : *Ipsa est quam majorem facere non potest Deus.*

Aussi cette Vierge si comblée, mais humble à pro-

(1) P. d'Argentan, cap. VIII.

portion même des faveurs reçues, et absorbée dans le sentiment profond de son néant, se sent toute troublée, tout effrayée à ces paroles si flatteuses ; et parce qu'elle sait que quiconque veut nous tromper, commence ordinairement par nous donner des éloges, elle soupçonne, elle redoute un piége : *Quæ turbata est in sermone ejus ; et cogitabat qualis esset ista salutatio.* Mais l'Esprit céleste, s'apercevant de sa frayeur, s'empresse de la rassurer : Ne craignez rien, continue-t-il, vous dont le Seigneur m'a révélé le nom, et qui avez le beau nom de Marie : *Ne timeas, Maria.* Bannissez toute inquiétude : tout ici est pour votre bonheur, car Dieu n'a sur vous que des desseins de tendresse, et qui vous sont extrêmement favorables : *Invenisti enim gratiam apud Deum.* Et ces desseins des Cieux, pour vous si honorables, les voici : Vous allez concevoir, et ensuite enfanter un Fils, et vous le nommerez le Sauveur : *Ecce concipies et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum.* Cet enfant sera grand : il sera reconnu et nommé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur-Dieu lui donnera le trône de David, son aïeul et le vôtre : *Hic erit magnus, et Filius, Altissimi vocabitur : et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus.* Et ce roi, votre Fils, régnera à jamais sur la maison de Jacob, et son empire sera éternel : *Et regnabit in domo Jacob in æternùm ; et regni ejus non erit finis.*

Voilà des annonces magnifiques, merveilleuses ! Quelle mère n'en serait flattée et ravie ! Mettre au jour le Sauveur du monde, le Fils même du Tout-puissant, et dont le règne, sur le vrai peuple de Dieu, n'aura d'autres bornes que celles de l'éternité : ne voilà-t-il pas de quoi exalter, de quoi transporter d'enthousiasme Celle qui est choisie pour être mère d'un tel Fils ! Cependant observez bien Marie. Les propositions qui lui sont faites, viennent du Ciel. Elle le voit bien ; elles ne sont que le résumé de tous les oracles prophétiques, qu'elle même connaît à fond. Néanmoins la voilà dans un embarras nouveau, dans un nouvel effroi.

J'ai fait vœu de perpétuelle virginité, observe-t-elle au Messager céleste, et Dieu le sait bien. Alors comment me parlez-vous de la conception et de l'enfantement du Fils de Dieu? Comment ces événements pourraient-ils s'accorder avec mon intégrité virginale? *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* C'est précisément cette même intégrité, répond Gabriel, qui vous a préparée, et qui répond aux desseins de Dieu. Rassurez-vous donc sur sa conversation. L'Esprit-Saint viendra du ciel en vous, et ce sera la vertu même du Très-Haut qui vous rendra féconde : *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obrumbabit tibi.* Et c'est pour cela même que le fruit prodigieux qui naîtra de vous, sera le Saint par excellence, et qu'on recon-

naîtra en Lui, et qu'on le nommera le Fils de Dieu : *Ideò que et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei.* Malgré des révélations si rassurantes, si précises, la jeune Vierge reste encore abîmée dans sa sainte frayeur. C'est pourquoi Gabriel ajoute encore : Enfin pour vous ôter absolument toute crainte, et vous confirmer la vérité entière de mes paroles, voici un autre prodige que je vous annonce, et qui vous réjouira : C'est qu'Elisabeth, votre parente, quoique déjà vieillie et jusqu'ici stérile, n'a plus que trois mois elle-même, pour être mère. Et le Dieu qui fait enfanter une stérile, peut bien aussi faire enfanter une Vierge ; puisque tout lui est également possible : *Et ecce Elizabeth cognata tua, et ipsa concepit Filium in senectute suâ ; et hic mensis sextus est illi quæ vocatur sterilis : quiâ non erit impossibile apud Deum omne verbum.*

3° Remarquez-bien, Mes Frères, qu'il ne tenait qu'à Dieu de faire de Marie un instrument purement passif de ses grands desseins, comme il fit d'Adam, dans la mystérieuse formation d'Eve, au paradis terrestre. Mais non ; tel n'était pas le vouloir divin. Dieu au contraire subordonne volontairement sa souveraineté au libre consentement de la Vierge. Il propose ses intentions : répond aux difficultés de sa créature ; il respecte la liberté ; il demande, il attend son volontaire acquiescement : parce qu'il s'agit du grand mariage et de

l'union désormais éternelle du Fils de Dieu avec notre humanité, la Vierge est appelée à délibérer, à répondre, à donner son libre consentement, pour toute la nature humaine : *Ut ostenderetur esse quoddam spirituale matrimonium inter Filium Dei et humanam naturam, ideo expectabatur consensus Virginis loco totius humanæ naturæ* (Saint Thomas).

C'est pourquoi il vous faut répondre, ô Vierge miséricordieuse! dit ici saint Auguistin. Voyez l'honneur infini qui vous est déféré : n'hésitez plus, ne retardez plus le salut du monde : c'est de votre libre acceptation qu'il dépend : *Responde jam, Virgo sacra. Vitam quid tardas mundo?* Oh! non, ne différez plus, continue saint Bernard; Gabriel attend votre rêponse; et nous aussi nous l'attendons, avec le monde entier. Nous sommes condamnés à la mort : on vous offre le prix de notre salut : consentez donc à avoir le Verbe incarné pour Fils, et à nous le donner pour Sauveur : *Expectat angelus responsum : expectamus et nos, o Domina, verbum miserationis, quos miserabiliter premit sententia damnationis. Ecce offertur tibi pretium salutis nostræ : statim liberabimur, si consentis. Ipse quoque Dominus desiderat responsionis assensum, in quo nimirùm proposuit salvare mundum.*

En effet, la dernière révélation de l'Archange, dissipant tout embarras dans l'âme de Marie, lui inspirant

un abandon entier au vouloir et au pouvoir de son Dieu, son amour, pour la gloire du Très-Haut et de notre salut, lui fait accepter l'honneur incomparable qui lui est offert, Mais, après toutes les justes louanges qui viennent de lui être servies, sous le poids de toutes les grandeurs inouies dont elle est comblée, que répond elle? Ecoutez, petits et grands, princesses et rois, cieux et terre, écoutez! Voici, dit la plus parfaite et la plus glorifiée de toutes les créatures, voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole : *Dixit autem Maria : Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundùm verbum tuum.*

O réponse vraiment sublime! Toute la science des anges et des hommes n'en pourrait fournir une plus magnifique. Il me semble même que le Très-Haut n'en pourrait désirer une plus accomplie. Réponse admirable, qui réjouit la terre et les cieux, qui réconcilie, qui réunit l'humanité à son Auteur. O paroles à jamais mémorables, et qui doivent devenir la devise universelle des sujets et des rois, le cri de soumission de toutes créatures intelligentes! *O fiat potens! o fiat efficat! o fiat super omne fiat venerandum*, s'écrie saint Thomas, de Villeneuve. O *fiat* plein de puissance! ô *fiat* plein d'efficacité! ô *fiat* de tous les *fiat* le plus vénérable!

J'aime bien, je l'avoue, j'admire, je bondis d'enthou-

siasme, en attendant le *fiat* créateur, qui se fait entendre au néant, et qui lance tous les mondes dans l'immensité des espaces. Mais j'aime encore mieux ce *fiat* virginal, qui est entendu de Dieu, et qui sauve l'univers! Aussi, grâce à cette parole immortelle, le sublime Archange, satisfait, ravi lui-même du beau succès de son message, revole triomphant à l'immortel séjour, redit à l'Eternel le *fiat* prononcé par Marie, et dit aux chœurs angéliques de préparer leurs concerts, pour la naissance prochaine du Dieu-Enfant : *Et discessit ab illa Angelus.*

Et à l'instant même où la Vierge a prononcé sa réponse à jamais mémorable, le Verbe éternel se fait chair, et il habite parmi nous : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* A l'instant s'accomplit la grande merveille prédite, huit siècles d'avance, par le prophète Isaïe : Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera un Fils, dont le nom sera l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du monde futur, le Prince de la paix, l'Emmanuel, ou Dieu avec les hommes. Et c'est l'ineffable prodige qui s'opère au sein virginal de Marie. L'Eternel, dit saint Léon, devient l'Enfant du temps, l'Immortel, s'assujétit à la mort, l'Impassible s'allie aux souffrances, le Tout-puissant se revêt de faiblesse et d'infirmités, le Très-Haut descend au niveau de notre bassesse et de nos misères, le Saint des

Saints prend notre chair fragile, un Dieu devient homme, et Marie devient la mère d'un Dieu : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.*

4° Mais par qui a été opéré ce prodige d'amour infini pour la gloire de Dieu et le salut du monde? Ecoutez, Mes Frères, et que votre foi s'éclaire et s'édifie. L'Incarnation, ou l'union du Fils de Dieu avec notre nature, est surtout le prodige de l'amour divin. Or, l'Esprit-Saint est l'éternel Amour, l'amour consubstantiel et réciproque du Père et du Fils. C'était donc à l'Esprit-Saint, à l'Amour infini, à opérer lui-même le prodige de l'amour infini pour Dieu et pour les hommes, ou l'Incarnation.

Aussi vous avez entendu Gabriel : *Spiritus Sanctus superveniet in te :* Ce sera l'Esprit-Saint, la troisième personne, l'amour tout-puissant du Dieu Très-Haut, qui, descendu en vous, dans votre âme et dans votre corps, avec toute sa plénitude, va y accomplir cet ineffable mystère. C'est lui, qui, de votre sang virginal, va, par sa puissance, et non de sa substance, simultanément former le corps, créer et y unir l'âme, qu'aura le Christ, en tant qu'homme, dans l'unité de sa Personne divine, comme Verbe éternel. En sorte que l'Homme-Dieu, formé en vous, sera le prodige personnel du Saint-Esprit : *Quod in eâ natum est, de Spiritu Sancto est.*

Et remarquez-le bien, dit saint Léon, notre nature humaine n'est pas conçue, ou formée, d'abord au sein virginal, et ensuite assumée, ou prise, par le Verbe Eternel; non ; mais elle est à la fois créée et assumée dans un seul et même instant : *Natura nostra non sic assumpta est, ut priùs creata posteà assumeretur, sed ut ipsâ assumptione crearetur.* Il n'y a pas le plus mince intervalle entre cette conception de notre nature et l'accession et la réunion de la Majesté infinie. Non, ce double prodige est réellement simultané, ou mieux, n'est qu'un seul et même prodige : *Ipsa acceptio carnis fuit conceptio virginalis.*

Admirez aussi, Mes Chers Frères, comme Dieu fait servir à notre rédemption ce qui a servi à notre ruine, et comme il tourne aussi à sa gloire infinie ce qui a voulu être la négation et la destruction de sa divinité même. Pour mieux nous faire voir sa sagesse et sa puissance infinies, et aussi pour mieux faire sentir à Satan et à ses légions leur impuissance éternelle, et les écraser à jamais sous les armes mêmes de leur momentané triomphe, Dieu a adopté, dit saint Léon, et le voici qui exécute, un plan tel que l'inventeur de la mort, le démon, sera vaincu par celle même en qui il se croyait victorieux : *Ut Inventor mortis, diabolus, per ipsam quam vicerat, vinceretur.* De sorte, dit saint Irénée, que de même que le genre humain a été con-

damné à la mort par une Vierge, il sera de même aussi sauvé par une Vierge : *Quemadmodùm morti adstrictum est genus humanum per Virginem, salvatur per Virginem.* Oui, c'est le plan de Dieu, dit Tertullien, que ce qui a été perdu par un sexe, soit ramené au salut par le même sexe : *Ut quod per ejus modi sexum abierat in perditionem, per eumdem sexum redigeretur in salutem.* Si donc par une femme la mort, continue saint Augustin, aussi par une femme la vie ; si par Evé la perdition, par Marie le salut : *Per fœminam mors, et per fœminam vita : Per Evam interitus, per Mariam salus.* Et telle est bien, comme vous le voyez, la doctrine de l'Eglise.

Oui, remontez à l'origine de notre perte ; vous y trouvez un ange, l'ange déchu, Satan, une femme, Eve, et un homme, Adam. Descendez à l'origine de notre salut, vous y trouverez un Ange fidèle, Gabriel, une Vierge, Marie, et un Homme-Dieu, Jésus-Christ. La parole de mort est portée par l'ange rebelle à Eve, qui alors est pure et vierge encore : la parole de vie est portée par l'Ange, qui se nomme la force de Dieu, à Marie toujours Vierge. L'Ange du mensonge insinue à Eve une fausse grandeur, une sotte prétention à l'indépendance, à la divinité : l'Ange de la vérité propose à la Vierge la grandeur réelle, dans le plus filial acquiescement aux desseins de Dieu. Eve croit à Satan, imite

et propage sa coupable rebellion, de laquelle il résulte un Adam prévaricateur, et toute leur postérité maudite et éloignée de Dieu. Marie croit à Gabriel, se fixe dans l'ordre, et de son obéissance il résulte le nouvel Adam, l'universel Sauveur, et tout le peuple chrétien béni, sanctifié, réuni à son Dieu.

Voilà comme le démon est joué et vaincu ! Comme la Sagesse infinie fait servir à notre salut, ce que l'Enfer a tourné à notre perdition. Et voilà comme Marie arrêta, par la sagesse d'une soumission raisonnable, les maux produits par une crédulité téméraire : *Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit*, dit Tertullien. Eve séduite ne donne à ses enfants que le fruit de mort : Marie fidèle reçoit, porte en son sein, et nous présente à tous le vrai Fruit de vie, le Fils de Dieu. Comprenons donc, comme le demande saint Irénée, pourquoi le mystère de l'Incarnation attend, pour s'accomplir, le consentement virginal de Marie : *Quid est quòd sine Mariæ consensu non perficitur Incarnatio*? Ah ! c'est que le Seigneur veut que cette Réparatrice d'Eve soit pour nous le commencement et la source de tous les biens, et que la Vierge Marie soit vraiment l'avocate et le salut de la Vierge Eve : *Quia nempè vult Illam Deus omnium bonorum esse principium ; ut Virginis Evæ Virgo Maria fieret advocata.*

Le commencement du péché sur la terre, dit la

Sainte-Ecriture, s'est fait par la femme, et c'est par elle que nous mourons tous : *A muliere factum est initium peccati, et per illam omnes morimur.* Eh bien, en gardant la forme, mais en changeant le fond, c'est présentement tout le contraire que nous pouvons dire : Le commencement de notre salut vient de la femme, vient de Marie, et c'est par elle que tous nous revivons. Satan fait tomber Eve, celle-ci entraîne Adam, et ce dernier, toute la race humaine, renfermée en lui. Mais, par l'Annonciation, c'est l'ordre inverse qui triomphe : Gabriel dispose Marie à obéir, à s'élever, à s'unir à son Dieu. L'humilité de la Vierge attire et conçoit le Verbe éternel : Satan est foudroyé, et tout, par Marie, se rétablit dans l'harmonie et l'union divines : *Ad fœminam causa revertitur*, dit saint Augustin : notre cause est renvoyée à une femme, l'origine est tranchée par l'origine, l'origine du péché par l'origine du Christ, la race de l'impiété par la génération de la piété, la racine de la mort par la racine de la vie ; et le démon, comme tous les grands coupables, ses suppôts, est puni, humilié, abattu, par où il a péché. Ce sont là les divines représailles, et le jeu admirable de justice, réparatrice et vengeresse, que Dieu commence par Marie.

5° *Creavit Dominus novum super terram,* disait jadis Jérémie, six cents ans d'avance : Le Seigneur a opéré

sur la terre un prodige nouveau, et un prodige si grand, que c'est une merveilleuse création. Et quel est donc ce nouveau miracle si étonnant? *Fœmina circumdabit virum :* Voilà qu'une femme-Vierge conçoit dans son sein un Homme-Dieu! Car c'est ainsi que l'entendent tous les docteurs, et les Juifs eux-mêmes : et d'ailleurs l'entendre autrement ce serait ne faire dire au grand prophète qu'une complète ineptie. Et voilà donc ce nouveau prodige : Celui que rien ne peut égaler, s'abaisse à notre niveau, se fait semblable à nous. Co-éternel et co-égal à son Père, il se fait le sujet de son Père, et même le fils et le sujet de l'homme. Le Père n'eût jamais un tel sujet ; nous n'eûmes jamais un tel frère. La divinité et l'humanité reçoivent de ce prodige ineffable un honneur nouveau et infini! Et c'est par Marie, et en Marie, que s'accomplit ce grand mystère. Marie est mère *par indivis* de Celui dont Dieu est éternellement le père ; et Dieu le Père et Marie ont à eux deux, et par un acte qui leur est propre, un seul et même Fils : *Creavit Dominus novum super terram : Fœmina circumdabit virum.*

Le plus grand ouvrage possible à Dieu, dit saint Thomas, c'est l'Incarnation. En effet, quoique la puissance divine n'ait point de bornes, il est évident qu'elle ne peut rien faire de plus relevé, que de donner au monde un Homme-Dieu, un Dieu Incarné : car c'est là

un ouvrage infini, et qui absorbe toute la puissance divine. Oui, l'Incarnation, c'est là le plus grand ouvrage de Dieu, et c'est aussi sa plus grande gloire. C'est pourquoi le prophète Habacuc, contemplant d'avance cette merveille inouïe, s'écrie, au début des on immortel cantique : *Domine, opus tuum.* Seigneur, c'est là votre ouvrage, votre ouvrage principal, votre œuvre par excellence, et vraiment digne de vous : parce qu'elle est la plus haute manifestation de vos perfections infinies. Mais quand l'accomplirez-vous ? Je le vois, vous le réaliserez vers le milieu des années ; vous le notifierez au monde vers le milieu des temps : *Domine, opus tuum. In medio annorum vivifica illud. In medio annorum notum facies.* Et c'est en Marie, et par Marie, que ce merveilleux ouvrage commence, se vivifie, et s'accomplit !

Beatus venter qui te portavit, crie t-on plus tard au Sauveur du monde : mille fois heureuses les entrailles qui vous ont porté ! Et ce sont les entrailles virginales de Marie. Dieu donne Jésus-Christ au monde ; mais c'est Marie qui le reçoit la première, et le monde ne le reçoit que par Elle : *Ecce Domini mei per tanta retrò sœcula promissum, prima suscipere mereris adventum.* Jésus-Christ est l'espérance de la terre, la gloire des siècles, le bien commun, la joie, le salut de l'univers : mais, par une faveur spéciale, Marie le possède d'abord

toute seule, non seulement pendant neuf mois, mais durant trente années : *Spem terrarum, decus sœculorum, commune omnium gaudium peculiari munere sola possides.* Jésus-Christ donnera sa vie pour tous les hommes, et même pour Marie ; mais avant de la donner pour sa sainte Mère, c'est d'elle qu'il la reçoit ; son sang coulera pour tous les hommes, et même pour Marie ; mais c'est cette divine Mère qui est la source à jamais bénie de ce sang d'une valeur infinie. Oh ! quelle gloire donc pour cette Vierge, si merveilleusement privilégiée ! Oui, mille fois heureux, et à jamais béni, le sein virginal qui a porté, et nous a donné l'Homme-Dieu, notre Sauveur : *Beatus venter qui te portavit !*

Que vous dirai-je maintenant, Mes Chers Frères, des sentiments intimes, vifs et profonds, de joie, d'admiration, de reconnaissance, d'humilité, d'adoration, d'amour, de bonheur, qui remuent, qui transportent l'âme, si sensible et si grande, de Marie, quand elle sent qu'elle a conçu, quand elle sent qu'elle porte, en son sein très-pur, le Fils de Dieu, le salut du monde ! Il me semble qu'il se passe quelque chose d'insolite, d'extraordinaire, de mystérieux, d'indicible, dans l'âme de la femme, même la plus ordinaire, quant elle sent, surtout pour la première fois, qu'elle est associée à la fécondité infinie : et qu'une créature, si délicate

et si impressionable, dès qu'elle se voit et se sent comme admise au pouvoir de la création, au pouvoir énorme de donner la vie à un être formé d'elle-même, doit éprouver je ne sais quoi de consolant et d'effrayant tout à la fois qui lui remue l'âme, la secoue, l'agite et la jette comme hors d'elle-même !

Or, s'il en est ainsi de la mère, dans l'ordre commun, qui dira, qui même comprendra les pieuses impressions, les doux transports, les vives émotions de Marie, sachant et sentant qu'elle possède et qu'elle porte en ses entrailles le Verbe éternel, fait homme de sa propre substance, et qu'elle va bientôt le donner au monde, et qu'elle en sera l'heureuse mère ! Savoir que le Messie, si longtemps attendu, tant de fois annoncé, préparé par tant de prodiges, savoir et sentir, seule au monde, que l'Homme-Dieu est enfin descendu, enfin arrivé et formé ; et que c'est Elle-même qui est la Vierge choisie, la Vierge bénie, saluée de l'Archange, formée en grâce, remplie de grâces, unie à Dieu, le temple de Dieu même, l'arche vivante de l'alliance de Dieu avec l'humanité ; savoir et sentir, seule, toutes ces merveilles, sentir qu'elle en est l'instrument, la dépositaire, la coopératrice : Oh ! quel langage humain dirait, quelle intelligence humaine comprendrait les sentiments ineffables qui ravissent l'âme de Marie, sous le poids de tant de grandeurs, de tant de bonheur !

Si, avant la venue du Messie, tous les patriarches, tout Israël, tout l'ancien monde, ont tant de fois tressailli d'impatience et d'amour, dans la douce attente de son arrivée ; si, comme parle l'Ecriture, les fleuves battent des mains, et si les montagnes bondissent d'allégresse, en la présence du Seigneur qui arrive : *Flumina plaudent manu, simul montes exultabunt à conspectu Domini, quia venit :* Quels mystérieux et inénarrables frémissements ne secouent point l'âme, l'esprit, le cœur, les entrailles, la personne entière de la Vierge féconde ! Oh ! c'est alors surtout que s'accomplit, à la lettre, l'oracle d'Isaïe : *Exulta et lauda, habitatio Sion; quia Magnus in medio tui, Sanctus Israël :* O Vierge, vraie citadelle de Sion, devenue l'habitation vivante du Fils de Dieu, livrez-vous aux saints transports de l'allégresse et de la louange : *Exulta et lauda, habitatio Sion :* parce que celui qui est le Grand, la grandeur véritable et absolue, le Saint d'Israël, est renfermé en votre sein : *quia Magnus in medio tui, Sanctus Israël.* Et c'est alors aussi que la véritable Epouse des Cantiques, sentant son Bien-Aimé sur son cœur, s'écrie toute ravie : *Dilectus meus mihi ; Et Ego illi :* Le Dieu que j'aime est tout à moi ; et je suis toute à lui.

6° Et maintenant, ô Marie, arche merveilleuse de la nouvelle alliance, qui portez en vous-même le salut

de l'univers, le Pacificateur de la terre et des cieux, daignez nous dire ce qui vous a valu vos incomparables priviléges, votre dignité sans égale, et votre bonheur, qui n'a de supérieur que celui de Dieu même! Mes enfants, nous répond l'admirable Vierge, ce que j'ai offert, le voici, ne l'oubliez jamais : *Oblatio mea est virginitatis promissio* — *Oblatio mea est fides mea* — *oblatio mea est humilitas mea* (S. Augustin) : J'ai offert au Seigneur un triple sacrifice, une triple victime : J'ai présenté à son amour l'holocauste de ma virginité : *oblatio mea est virginitatis promissio.* J'ai offert à sa véracité infinie l'holocauste de ma raison, par la foi : *oblatio mea est fides mea.* Et enfin j'ai fait à son autorité absolue le sacrifice de ma volonté, par l'humilité et l'obéissance : *oblatio mea est humilitas mea.*

Et voilà en effet, Mes Chers Frères, les trois vertus principales qui brillent magnifiquement en Marie, dans le grand événement que nous venons de considérer. Et tout d'abord n'êtes-vous point frappés du vif éclat de sa craintive pudeur? A peine a-t elle entendu la glorieuse salutation de l'Ange, que la voilà tout ébranlée, tout effrayée! Pourquoi donc ce trouble et cet effroi? Parce que, consacrée, corps et âme, au Seigneur, Elle redoute tout ce qui pourrait menacer sa virginité. Et malgré toutes les grandeurs qui lui sont offertes, ce n'est qu'après être bien assurée que

sa pureté virginale est inséparable de son exaltation même, qu'elle prononce son immortel *fiat*.

Reconnaissez donc, dit ici saint Ambroise, reconnaissez la Vierge à ses mœurs ; reconnaissez-la à sa pudeur alarmée et toute tremblante : *Disce Virginem moribus ; disce Virginem verecundiâ*. C'est le propre des vierges, c'est la marque honorable de leur chasteté, de s'effrayer à toute approche de l'homme, et de redouter tous ses entretiens : *Trepidare virginum est, et ad omnes viri ingressus pavere, et omnes viri affatus vereri*. Apprenez donc, ô filles et femmes chrétiennes, apprenez, à l'exemple de Marie, à conserver la chasteté véritable : *Discant mulieres propositum pudoris imitari* Que la sainte frayeur qu'elle éprouve, à l'audition de l'Ange, soit la vôtre, dans tous vos rapports avec un sexe différent : que sa prudence et sa modestie soient vos campagnes inséparables. Et craignez surtout quiconque cherche à vous flatter : car le poison de la flatterie est toujours fatal aux imprudentes qui s'y arrêtent. La crainte continuelle, et de votre propre fragilité, et de celle des autres, et surtout la juste crainte du Seigneur conserveront seules en vous la pureté, votre plus riche et votre plus indispensable ornement.

De plus, *Oblatio mea est fides mea* : Oui, Mes Frères, remarquons tous la foi simple et sublime de Marie, dans la mystérieuse annonciation qui lui est faite.

Quand la Vierge prudente reconnaît, dans le langage de Gabriel, les paroles et l'autorité même de Dieu, à l'instant elle incline respectueusement sa haute intelligence. Autant elle a d'abord été défiante et réservée, autant elle est fidèle à croire sans réserve à la véracité et à la puissance divines, pour l'accomplissement du grand mystère qui lui est révélé. Il s'agit d'un prodige inouï, incompréhensible, infini ; d'un Dieu fait homme en Marie toujours Vierge ! Hé bien, vous n'entendez point celle-ci se récrier que tout cela est trop haut pour sa raison. Non ; c'est Dieu qui a parlé ; c'est sa puissance infinie qui intervient : Je ne conserve même pas l'ombre d'un doute. *Non erit impossibile apud Deum omne verbum* : Même en des choses si inconcevables ma foi est complète. Oh ! quel puissant exemple pour notre foi, et surtout encore pour la vôtre spécialement, filles et femmes chrétiennes. Ah ! sans doute, c'est à tous les hommes, même aux plus grands génies, à prosterner docilement leur pauvre petite raison devant les révélations divines. Mais c'est à vous, qu'on nomme, à votre honneur et gloire, le sexe pieux, le sexe dévot, c'est à vous plus encore à donner, en tout et partout, le touchant exemple d'une foi toujours entière et universelle.

Enfin, *Oblatio mea est humilitas mea.* N'oublions jamais ce mémorable *Ecce ancilla Domini :* Je ne suis

que la servante du Seigneur ; qu'en moi et par moi toute sa volonté soit accomplie. Vous avez de l'esprit, Mes Chers Frères, vous avez de la science, vous avez des talents, et même du génie, vous avez de la noblesse, des vertus, des mérites transcendants. Je suppose tout cela, et je vous en accorde même cent fois plus que vous n'en avez. Hé bien, la sainte et sublime Vierge de Nazareth en avait plus que vous, plus que vous n'en aurez jamais. Et cependant, lorsqu'on lui annonce tant de priviléges et de grandeurs, la conséquence qu'elle tire de toutes les grâces reçues, de toutes ses dignités inouïes, c'est celle-ci : *Ecce ancilla Domini :* Je ne suis que la servante du Seigneur, plus obligée que toutes les autres créatures, à me dévouer, corps et âme, à toutes ses volontés. Et c'est ainsi que la plus bénie, la plus élevée, se montre aussi la plus humble, la plus obéissante de toutes les femmes ! Et aussi c'est son humilité parfaite qui attire et lui fait concevoir en son sein virginal le Fils de Dieu : *Etsiplacuit virginitate, tamen ex humilitate concepit* (S. Bernard).

Oh ! foulons donc, et broyons à jamais sous nos pieds le fallacieux Serpent de notre malheureux orgueil ! En particulier, et en public, en toutes circonstances, quand la loi de Dieu nous présente un devoir, agréable, ou pénible, humiliant, ou flatteur, n'importe, rappelons-nous l'oracle virginal : *Ecce ancilla Domini ;* et en toute

sincérité, en toute soumission d'esprit et de cœur, disons : Je ne dois être, moi aussi, que le serviteur, que la servante de mon Dieu ; et, coûte que coûte, je marche, sans balancer, sans murmurer, à l'accomplissement fidèle de sa volonté suprême.

Ainsi soit-il !

NEUVIÈME CONFÉRENCE.

LA VISITATION.

Accomplie à cause des grands desseins que Dieu y veut réaliser. — Vertus de pureté, de charité, d'humilité, qui éclatent en Marie. — Sa glorification néanmoins au moment où elle s'humilie; mais laquelle, par l'explosion soudaine du *Magnificat*, n'aboutit qu'à la glorification de Dieu même. — Et conséquences.

Et intravit domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth :

Et entrant dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth. (S. Luc, cap. 1, v. 40)

Mes Chers Frères,

1° Marie, ayant reçu le glorieux message de Gabriel, ayant conçu et portant dans son sein virginal la réalité ineffable de l'Incarnation, ou le Fils de Dieu fait homme, se rappelle ce que l'Ange lui a confié de l'heureuse fécondité d'Elisabeth ; et la voilà qui s'en va, avec un saint empressement, à travers les montagnes de Judée, au lointain pays d'Hébron, en la ville d'Ain, où demeure, avec sa sainte épouse, son noble parent, et son fidèle tuteur, le saint prêtre Zacharie : *Exurgens autem Maria abiit in montana, cum festinatione, in civitatem Juda.*

Qu'au temps où nous voici, où qu'à l'époque dont nous parlons, la Vierge ait été la fiancée, mais non encore l'épouse de saint Joseph, c'est ce qui me paraît certain. Aussi je ne m'arrête point à l'examen de cette question, qui reviendra du reste dans notre prochaine conférence. Je remarque seulement que le chaste fiancé ne paraît en rien dans ce voyage, et que, selon toute probabilité, il n'accompagne point la jeune Vierge, ou que du moins il ne se trouve point à son entrevue avec Elisabeth ; car alors il aurait été témoin des premières révélations du grand mystère du Verbe incarné, ainsi que des premières congratulations que reçut Marie, et dès-lors instruit des divins secrets qu'il n'apprit que plus tard.

Il faut admettre néanmoins que la jeune Vierge a eu avec elle, dans ce long voyage, une sûre et sainte compagnie ; car ni ses sages parents n'auraient souffert que la jeune Vierge, si belle, si délicate, s'en allât seule ; ni Elle-même, sentant la gravité de sa position, sachant qu'elle porte en Elle-même le salut du monde, n'aurait voulu s'exposer seule à travers quarante lieues de montagnes, pour Elle inconnues. Non seulement donc les anges invisibles ont accompagné Marie, ont veillé sur Elle, ont protégé tous ses pas, ont fait une garde fidèle, et à leur Reine, et à leur Dieu incarné ; mais aussi une garde extérieure, sainte et sûre, a été

donnée par sa famille à la jeune Vierge, pour assurer et protéger sa marche. Et, toutefois, cette compagnie n'a pas été admise à la première entrevue des deux saintes parentes. Parce qu'alors les grands mystères étaient encore voilés ; parce que Dieu ne les voulait notifier qu'au temps convenable à sa sagesse, et que les profanes, les indiscrets, eussent été de trop dans les grands prodiges que nous allons voir.

Après ces observations préliminaires, assez importantes, je me demande : La Visitation s'est-elle vraiment accomplie? Est-il croyable que la jeune Vierge, cachée au temple jusqu'à l'Annonciation, lorsqu'elle est devenue miraculeusement féconde, et qu'elle porte en Elle la Rédemption de l'univers, est-il croyable qu'elle se soit alors produite et exposée de la sorte? Comment donc, Elle si délicate, si timide, Elle qui tremblait et se troublait tout à l'heure au seul salut d'un Ange, comment s'en va-t-Elle, tout à coup décidée et intrépide, s'offrir aux regards et se mêler à la société des hommes, souvent si inconsidérés? Quand surtout on ne voit point d'ordre du ciel qui la prescrive, n'est-il pas difficile d'admettre cette Visitation de Marie à Elisabeth.

Cette difficulté, Mes Chers Frères, n'est qu'apparente. Elle disparaît bien vite, quand on médite les faits à fond, et qu'on y reconnaît de plus en plus les

desseins admirables du Seigneur, et les prodiges si instructifs qu'il y accomplit. Oui, la Visitation a eu lieu, malgré les craintes et les répugnances que la jeune Vierge devait y avoir : parce que Dieu y avait de grands desseins; parce que Marie devait y révéler de touchantes vertus; parce que cette seconde et magnifique scène du Nouveau-Testament devait produire la gloire de Marie, et plus encore celle du Très-Haut. Ce sont les belles considérations qui vont fixer un moment toute votre plus religieuse attention.

O Vierge, digne d'être à jamais célébrée, *Virgo prædicanda*, à travers ces montagnes que vous franchissez, et au sein de cette fortunée maison où vous entrez, admettez-nous à votre suite. Attirez, et même attachez et à tous vos pas, et à toutes vos paroles, et surtout à vos belles vertus, et nos esprits et nos cœurs : *Trahe nos post te : curremus in odorem unquentorum tuorum. Ave Maria.*

2° Voici d'abord, Mes Chers Frères, dans toute sa simplicité, l'admirable narration de nos divins Evangiles. Dans les jours qui suivirent l'Annonciation, Marie, se levant, part de Nazareth, s'en va en toute diligence, à travers les montagnes de Judée, dans la ville où habite Zacharie; et, étant entrée dans la maison du saint Prêtre, elle salue Elisabeth : *Exurgens autem Maria in diebus illis, abiit in montana, cum festinatione,*

in civitatem Judæ, et intravit Domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

Aussitôt que celle-ci entend la voix de Marie qui la salue, voilà que son enfant tressaille dans son sein, et qu'Elisabeth elle-même se trouve remplie du Saint-Esprit : *Et factum est ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans in utero ejus; et repleta est Spiritu-Sancto Elisabeth.* Alors l'épouse de Zacharie, s'adressant à la Vierge, lui crie soudain d'une grande voix : « Oh! vous êtes bénie entre toutes les femmes! » Et le fruit de votre sein aussi est digne d'être à » jamais béni : *Et exclamavit voce magnâ, et dixit :* » *Benedicta tu inter mulieres; et benedictus fructus ven-* » *tris tui.* Mais d'où me vient donc un si grand bon- » heur, que la mère de mon Seigneur vienne vers » moi, et m'honore de sa visite : *Et undè hoc mihi ut* » *veniat mater Domini mei ad me!*

» Et comme sans doute la Vierge montra quelque » étonnement, sous le choc de révélations si imprévues : Ne vous étonnez point que je vous parle de la » sorte, continue Elisabeth; car à peine la voix de » votre salutation a-t-elle frappé mon oreille, que mon » enfant a frémi et sauté de joie dans mon sein : *Ecce* » *enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis,* » *exultavit in gaudio infans in utero meo.* Et vraiment » vous êtes bienheureuse d'avoir cru aux paroles du

» ciel : car vous verrez s'accomplir à la lettre tout ce » qui vous a été dit de la part du Seigneur : *Et beata, » quæ credidisti; quoniam perficientur ea quæ dicta sunt » tibi à Domino.*» Tel est le langage d'Elisabeth ; langage évidemment inspiré : car tout ce que dit la sainte femme ne peut lui avoir été révélé que par l'Esprit de Dieu.

Mais voici la divine réponse de la Vierge :

« Mon âme magnifie le Seigneur ; et mon esprit » ravi tressaille de joie dans le Dieu qui est mon salut : » *Et ait Maria : Magnificat anima mea Dominum ; et » exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* Parce » qu'il a plu à mon Dieu de regarder la bassesse de sa » servante : voilà que désormais toutes les générations » me diront bienheureuse : *Quia respexit humilitatem » ancillæ suæ ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes » generationes.* Au reste, n'attribuez rien des prodiges » accomplis à mes mérites personnels. Il en est ainsi » uniquement, parce que celui qui est le Tout-Puis- » sant, et dont le nom est saint, a fait en moi ces mer- » veilles, et que sa miséricorde s'étend d'âge en âge » sur ceux qui le craignent : *Quia fecit mihi magna qui » Potens est, et sanctum nomen ejus ; et misericordia » ejus à progenie in progenies timentibus eum.* C'est le » Très-Haut seul qui, en ces grandes choses, doit » doit être béni ; parce qu'il lui a convenu de déployer

» la force de son bras ; de dissiper ceux qui faisaient » les superbes par les pensées de leur cœur ; de ren- » verser les puissants de leur trône, et d'y élever les » petits ; de remplir de ses biens ceux qui étaient » affamés, et de renvoyer vides ceux qui se croyaient » riches : *Fecit potentiam in brachiò suò : dispersit su- » perbos mente cordis sui. Deposuit potentes de sede, » et exaltavit humiles. Esurientes, implevit bonis, et » divites dimisit inanes.* Enfin Dieu s'est souvenu de » ses anciennes miséricordes ; il a relevé Israël, et l'a » adopté pour son enfant, selon la promesse qu'il en » a faite à nos pères, à Abraham et à ses descen- » dants, dans le cours des âges : *Suscepit Israël puerum » suum, recordatus misericordiæ suæ ; sicut locutus est » ad patres nostros, Abraham et semini ejus, in » sœcula.* »

Voilà comme la Vierge sut répondre. Et ensuite, après cette première effusion et ce mutuel échange de leurs divins transports, les deux saintes parentes demeurèrent ensemble comme environ trois mois, dans l'intimité la plus délicieuse, dans la prière, dans la bénédiction du Seigneur, dans les occupations convenables à leur sexe. Après quoi Marie s'en revint en sa maison : *Mansit autem Maria cum illâ, quasi mensibus tribus : et reversa est in domum suam.*

Voilà, Mes Frères, comme le divin narrateur, saint

Luc, nous fait le récit de la Visitation : récit extrêmement abrégé, surtout dans son commencement et dans sa fin. Car on voit bien que le saint Evangéliste ne touche les faits que dans leur point sommaire. Mais récit toutefois qui ne nous fournit pas moins comme un fond infini des plus parfaites instructions. Tâchons maintenant d'en recueillir ce qu'il nous offre de plus frappant.

3° Quand un puissant monarque a contracté une haute et digne alliance, dont il attend sa joie, sa gloire, ainsi que le bonheur de ses peuples, n'est-il pas empressé, et tout heureux, et tout fier, de produire sa royale épouse, et de l'offrir aux regards, aux félicitations et à l'amour de ses Etats. Oui : c'est ainsi que les choses se passent, et avec une haute intelligence, avec une convenance parfaite, et pour la gloire des souverains, et pour la félicité des populations. Hé bien, cette conduite des têtes couronnées doit nous aider à comprendre pourquoi s'est faite la Visitation de Marie, et pourquoi la narration abrégée nous en a été transmise.

Dieu le Père a adopté la Vierge pour son épouse, et pour la Mère de son fils éternel : le Verbe divin l'a adoptée pour la source et l'arche de son alliance avec l'humanité ; le Saint-Esprit l'a adoptée pour son temple, et pour le berceau de l'humanité du Sauveur : toute la

Trinité a contracté avec elle une union virginale, ineffable, éternelle ; et toute la Trinité aussi en attend sa joie, sa gloire, en même temps que le salut et le bonheur du monde. Partez donc, Vierge choisie, Vierge bénie, Vierge épouse, mère et sanctuaire du Souverain-Roi : partez, sortez de votre retraite, sortez, du moins un moment, de vos nuages ; avancez : que le monde, je dis le monde des amis de Dieu, vous connaisse déjà un peu, qu'il vous apprécie, qu'il vous admire, qu'il soit assuré du choix heureux que Dieu a fait d'une épouse et d'une mère pour lui-même, et d'une Reine et d'une Mère aussi pour l'univers. Oui, ô Marie, dès maintenant montrez-vous un peu, pour la gloire du Très-Haut, et pour la sanctification de ceux que vous allez visiter, et pour l'édification des générations futures.

Nous reviendrons tout-à-l'heure sur les circonstances du voyage. Arrivons maintenant avec Marie en la maison de Zacharie. Voilà la noble visiteuse qui aborde Elisabeth. Les deux saintes, l'une Vierge, portant dans son sein l'Homme-Dieu, l'autre ayant miraculeusement conçue le glorieux Précurseur, les deux saintes cousines se saluent et s'embrassent. Mais voilà l'épouse de Zacharie qui recule tout à coup de quelques pas. L'expression amicale et toute joyeuse de son visage fait place à l'étonnement, au respect, au ravissement

le plus profond ! Quelque chose d'inacoutumé, de prodigieux, se passe en elle. Des tressaillements insolites, des secousses toutes miraculeuses la remuent profondément : on voit que ses traits s'animent, que son visage s'éclaire, se transforme, et qu'un soudain rayon de l'Esprit de Dieu lui a tout révélé.

C'est-à-dire, que du sein de leurs mères, où ils sont renfermés, deux merveilleux enfants se parlent sans se voir, ou s'entendent sans se parler, et exercent déjà l'un et l'autre, et l'un envers l'autre, avant de se produire au monde, les fonctions différentes pour lesquelles ils y viennent. Jésus-Christ fait déjà l'office de Sauveur ; déjà il ôte le péché du monde ; déjà il communique la vérité, la grâce, la sainteté, la consécration et la clarté prophétiques, à son miraculeux précurseur. Et celui-ci, avant d'être né, prélude, précède, parle déjà, par ses bonds mystérieux. Il n'est pas encore entré dans la vie, et déjà il prêche le Sauveur ; il ne voit pas encore la lumière, et déjà il montre le Soleil ; déjà il salue, déjà il adore le Dieu incarné. Déjà il crie de toutes ses puissances : Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte le péché du monde : laissez-moi donc me précipiter à ses pieds. Voyez, ô mon ami, s'écrie saint Chrysostôme, quel nouveau et admirable prodige : *Vide, ó dilecte, quàm sit novum et admirabile mysterium ! Nondum nascitur, et saltibus loquitur : nondum duxit*

vitam, et Deum prædicat : nondum aspicit lumen, et Solem indicat. Quasi jam exlamet : Ecce Agnus Dei ! (S. Chrysostôme et S. Léon).

Ainsi, et la chose est d'elle-même évidente, dans cette mystérieuse Visitation de Marie, Dieu a spécialement en vue, et il accomplit sensiblement le prodige de faire passer à Jean-Baptiste les prémices de la grâce du Sauveur. L'ayant choisi pour précéder et annoncer le Messie, il le guérit, avant de naître, des mortelles atteintes du péché ; il purifie son cœur, il éclaire son esprit, il orne son âme de tous les dons de la grâce ; il en fait spirituellement le plus grand des enfants des hommes. Et c'est pour cela, c'est pour conférer à Jean toutes ses merveilleuses faveurs, que la jeune Vierge, portant en elle l'Auteur de toutes les grâces, est conduite par l'Esprit de Dieu, sous le toit de Zacharie. Et c'est par la voix de Marie que Jésus-Christ se fait entendre et sentir au fils d'Elisabeth. Celle-ci, la première, entend la voix de la Vierge ; mais Jean, le premier, sent la grâce du Sauveur : *Vocem prior Elisabeth audivit, sed Joannes prior gratiam sensit.* (S. Amb.). C'est à ce beau mystère de sanctification et d'illumination, à cette soudaine effusion de grâces et de lumières, à cette première manifestation de son Fils et de son Dieu, en même temps à cette première confidence imprévue de sa propre puissance et de ses

grandeurs, que Marie est appelée et qu'elle coopère, d'une manière si touchante, par sa merveilleuse Visitation.....

Voyez, Mes Frères, c'est ici, au sens moral et divin, comme un de ces beaux phénomènes lumineux, qui s'accomplissent à notre horizon, avant le lever immédiat du roi de la lumière. Quelquefois, au matin des beaux jours, quand le monde est encore généralement endormi, avant que le soleil, tout prêt à sortir, ne s'échappe cependant du sein de l'aurore, l'homme matinal observe, au front des cieux, des effets de lumière, si charmants, si merveilleux, qu'ils sont indicibles, et qu'ils transportent d'admiration, et presque d'amour, et pour la puissance du soleil et pour la beauté de l'aurore. De même, au matin, où nous sommes encore pour le grand jour du Christianisme, pendant que le monde, soit juif, soit payen, dort encore son sommeil, avant que Jésus-Christ, l'éternel Soleil, tout prêt à s'échapper, ne sorte néanmoins du sein virginal de l'Aurore de notre salut, voilà que nous observons ces ravissants effets de lumière dans la Visitation ; effets si beaux, qu'ils sont vraiment ineffables, et qu'ils nous font tressaillir, avec Jean-Baptiste, et d'admiration et d'amour, et pour les bontés toutes puissantes de Jésus, et pour les ravissantes beautés de Marie. Mais nous sommes loin de les avoir toutes

aperçues. Revenons à la divine narration du saint Evangéliste.

4° *Abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda :* Marie s'en va en toute diligence, à travers les montagnes de Juda, en une ville qui n'est point nommée, mais qu'on croit être la ville d'Ain, où habitait Zacharie. Les saints docteurs ont remarqué, et nous avons à remarquer avec eux, cette manière de voyager, observée par la jeune Vierge. Elle ne prend point son chemin par les grandes et populeuses cités de sa nation ; elle ne suit point les routes spacieuses et fréquentées de la foule. Non, elle évite ces grands flots, ces tourbillons tumultueux du monde, où son pieux recueillement et sa sainte modestie, auraient trop à souffrir. Elle choisit de préférence les routes moins battues et plus solitaires, quoique les plus difficiles : *Abiit in montana :* elle se dirige à travers les montagnes de la Galilée, de Benjamin et de Juda, vers le terme de son voyage : et, au milieu des grandes scènes de la nature, dans le calme tout religieux de ces vastes solitudes, elle nourrit sa piété et l'entretient, plus entièrement et plus délicieusement, avec le grand Dieu, le Saint d'Israël, qui habite au milieu d'elle-même. Néanmoins, elle marche avec promptitude, en toute diligence : *cum festinatione.* Elle ne s'arrête point mal à propos : elle n'accorde rien à la curiosité, rien à la

nonchalance. Ayant sans cesse à sa pensée le but de sa course, se trouvant déplacée, craignant toujours pour son innocence, elle hâte ses pas, elle se presse de tout son pouvoir, vers la résidence de ses vertueux parents.

Or, quelle haute leçon et quel mémorable exemple de parfaite modestie, et de pudeur toujours prudente, n'offre pas à tout son sexe, cette sagesse virginale? Quelle grande leçon pour tant de vierges imprudentes, qui, bien loin, comme Marie, de se soustraire aux regards, recourent à la vanité des ajustements, à la mondanité des parures, aux fleurs, aux ornements, tristes apanages d'une vertu qui se flétrit, triste indice d'une chasteté mourante, ou déjà morte. Ah! il se montre, il arrive bientôt cet ange de l'enfer que vous désirez, que vous appelez, que vous provoquez par vos vanités. Ses discours sont conformes à votre goût; vous n'éprouvez aucune crainte; le sourire est sur vos lèvres; la provocation est dans vos regards hardis, dans les éclats de votre voix. Votre front ne sait plus rougir... Malheur, malheur! à vous! Le feu impur dévore en vous toute pureté, toute beauté morale. Vous n'êtes plus qu'une malheureuse avilie, souillée et flétrie!

Voyez donc, s'écrie saint Ambroise, voyez donc, vierges chrétiennes, comme la Vierge voyage; et, à

son exemple, apprenez à passer aussi à travers le flux et le reflux du monde, en toute promptitude. Qu'on ne vous voie point circuler de maison en maison, rôder ni vous glisser curieuses à droite et à gauche. Qu'on ne vous voie point vous arrêter sur les places publiques, ni sur les grands chemins, désireuses de voir, ou d'être vues. Qu'on ne vous entende point élever la voix, ni lier des entretiens prolongés, au milieu des entretiens de la foule: *Discite, Virgines, non circumcursare per alienas domos, non demorari in plateis, non ailquos in publico miscere sermones.* Les vierges qui ont à cœur de conserver la sainte auréole de la modestie, craignent de se produire au-dehors, ne sortent que rarement, quand la vraie charité, la juste nécessité, ou d'impérieuses convenances les y obligent; et alors encore leur pudeur sincère, toujours vigilante et craintive, évite toutes les longueurs inutiles, abrège leur conversation, accélère leur démarche, et les ramène promptement auprès de leurs bien-aimés parents ou à leur retraite chérie. Voilà la première vertu, l'admirable modestie, qui brille à nos yeux, qui s'offre à notre imitation, dans la Visitation de Marie. Voici la seconde.

5° *Virgo officii memor*, continue le saint docteur, *affectu urgente, non sexu, relictâ perrexit domo* : La Vierge, se souvenant de son devoir, excitée par la

seule charité, et non par le naturel de son sexe, quitte sa maison, et entreprend ce lointain voyage. C'est-à-dire : Marie ne s'en va pas au pays d'Hébron, en incrédule, en curieuse, pour vérifier si ce que lui a dit d'Elisabeth le céleste Messager est parfaitement exact : *Non quasi incredula de oraculo, nec quasi incerta de nuntio, nec quasi dubitans de exemplo.* Non, non ; la Vierge fidèle n'a point de semblables pensées. Elle sait les oracles des prophètes, et que la plénitude des temps est arrivée : elle sait que rien n'est impossible à Dieu, et qu'un envoyé de sa part ne peut lui apporter des paroles de déception et de mensonge. Elle ne part donc point pour s'assurer ; parce qu'elle est totalement sûre. Elle s'en va, au contraire, conduite par la foi, joyeuse de savoir le bonheur arrivé à sa sainte parente, empressée par la joie qu'elle en éprouve, impatiente de lui porter ses félicitations, et surtout de lui rendre tous les services de sa charité : *Sed quasi lœta pro voto, festina præ gaudio, religiosa pro officio.*

Qu'est-ce donc qui la presse, demande saint Bernard, à porter les services de sa charité, avec tant de diligence, si ce n'est le sincère et fervent amour que nourrit son cœur, et pour son Dieu, et pour ses parents, qui ont entouré de bonté son enfance, et qui la chérissent comme leur fille adoptive ? *Quid Eam ad officium charitatis festinare cogebat; nisi charitas quæ in corde fer-*

vebat? Oui, dirigée par l'Esprit de Dieu, la Vierge va, toute joyeuse, prendre part à la joie d'Elisabeth, s'associer à ses espérances, la féliciter sur son bonheur, et lui offrir tous les soins de sa piété filiale ; et c'est le plus charitable dévoûment qui seul anime son cœur, qui seul presse ses pas, à travers les chemins tortueux et rompus des montagnes, vers la demeure sacerdotale de Zacharie, où elle n'arrive que pour rendre tous les bons offices possibles : *Per iter devium in abrupta montium veniens Maria, ut deferret actualis vitæ laboriosum officium, Zachariæ ingreditur domum.* (Saint Ildephons.)

Noble et touchant exemple aussi pour vous, filles et femmes chrétiennes : retenez et imitez-en l'enseignement précieux. Marie quitte sa demeure, non par la légèreté, non par l'inconstance, non par la mobilité, ni la curiosité naturelle ; mais mue, excitée, conduite uniquement par la charité : *Affectu urgente, non sexu, relictâ perrexit domo.* Oh ! puissiez-vous, en tout et toujours, régler vos apparitions, vos visites dans le monde, par cette divine loi de la charité ! Oui, restez, restez en vos demeures, gardez vos modestes retraites, ne les quittez que par les nobles motifs, que pour les bons offices de la charité véritable. Et tout le temps que vous passez au-dehors, et tout ce que vous dites, et tout ce que vous faites, ailleurs qu'en vos maisons,

que tout soit entrepris et accompli, dans les inspirations d'une douce et tout aimable charité ! Et s'il en est ainsi, je vous le promets, sainte et heureuse, bénie et glorieuse, sera votre vie !

6° Mais voici encore une troisième vertu, qui n'éclate pas moins que les deux précédentes, dans cette virginale Visitation de Marie. Nous sommes toujours à l'école de saint Ambroise. Vous avez appris, continue le saint docteur des vierges, vous avez appris la pudeur et la chasteté de Marie ; apprenez aussi son humilité : *Discite humilitatem.* Et comment nous montre-t-elle cette vertu? C'est qu'elle vient, Elle, la Mère du Verbe, à la mère de son Précurseur : Elle vient, Elle Supérieure, à son inférieure ; et elle vient, pour l'aider et la servir : *Contuendum est quia Superior venit ad inferiorem, ut inferior adjuvetur.* Et non-seulement Elle vient, mais Elle salue la première; Elle fait volontiers les premiers frais, les premières avances de l'honneur et du respect : *Nec solùm venit, sed etiam prior salutavit.* Ce qui est admirable, et cependant de toute convenance : car plus une vierge est pure, plus il faut qu'elle soit humble : *Decet enim ut quantò castior virgo, tantò humilior sit.* Et celle qui fait profession de la chasteté, doit être aussi un modèle d'humilité : *Sit magistra humilitatis, in quâ est professio castitatis.* Oui, assurément, continue saint Bernard, la prérogative de

la grâce divine produit en l'âme des élus un effet tel que ni l'humilité ne les rend pusillanimes, ni l'élévation ne les rend arrogants : *Agit hoc nimirùm in cordibus electorum gratiæ prerogativa divinæ, ut eos nec humilitas pusillanimes faciat, nec magnanimitas arrogantes.*

Et voilà la double perfection morale qui éclate en Marie. En Elle ni arrogance ni pusillanimité ; pas la plus légère ombre ; mais l'humilité dans sa noblesse et sa simplicité même. Ainsi, malgré tous les prétextes sur lesquels elle pourrait appuyer l'abstention de sa démarche ; malgré toutes les peines et toutes les fatigues d'un voyage si lointain ; malgré les justes soins qu'elle doit prendre d'elle-même ; malgré sa dignité et son rang de mère de Dieu ; la voilà, la première en grandeur, qui est encore la première en humilité. Elle ne dit point, ni avant de partir : c'est à Elisabeth à venir me visiter ; ni en arrivant : c'est à Elisabeth à venir me recevoir. Non : *Et intravit domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.* Non contente de s'avouer la servante du Seigneur, elle s'avance, avec empressement, pour être encore la servante d'une simple femme ; et avec la simplicité, la vénération, la tendresse d'une naïve enfant, elle aborde sa vieille parente, elle s'incline respectueusement devant elle, et la main sur son cœur, elle la salue avec ces paroles toutes célestes : La paix soit avec vous !

Mais aussi, pendant que la Vierge, si élevée, si magnifique, s'oublie si entièrement, s'humilie si profondément, dans cet instant même, le Très-Haut révèle les grandeurs de sa maternité divine. Soudainement éclairée des célestes lumières, Elisabeth sent, voit et manifeste les prodiges accomplis. Et tandis que, tout entière au bonheur d'offrir des félicitations bien senties, la Vierge se répand en cordiales congratulations, c'est elle-même qui, à l'improviste, se voit tout à coup comblée des éloges, des bénédictions d'Elisabeth, louanges et bénédictions d'autant plus glorieuses, que c'est l'Esprit-Saint lui-même qui les met au cœur et sur les lèvres de sainte Elisabeth. Il sort de la Vierge une vertu tout-puissante, qui opère les prodiges les plus inouïs. Le premier mot qu'elle prononce, sanctifie, fait tressaillir Jean-Baptiste, et élève sa mère au ravissement, à l'intuition des prophètes.

Mais ce qui est plus admirable encore, ce qui n'en montre que mieux l'incomparable humilité de Marie, c'est que, prise à l'improviste sur le fait, si miraculeux et si incontestable, de ses grandeurs, au lieu de se complaire à son exaltation personnelle, la voilà qui se jette, qui s'enfonce dans le vif sentiment de son néant, et qui n'a d'ardeur et de transports que pour exalter la puissance, la miséricorde, toutes les perfections divines. La juste reconnaissance envers le Sei-

gneur produit en nous surtout trois sentiments : celui de notre impuissance et de notre indignité ; celui de la toute-puissance et de la bonté divines ; et enfin le désir que Dieu soit, de plus en plus, connu, aimé, glorifié. Et voilà les trois idées fondamentales du divin cantique de Marie. Elle s'attribue à elle même rien, rien que la bassesse d'une servante : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* Elle renvoie à Dieu toutes les félicitations qu'on lui adresse à elle-même : *Fecit mihi magna qui potens est...* Elle excite à le craindre, à l'aimer, pour ses bontés ineffables : *Et misericordia ejus à progenie in progenies timentibus eum.* O humilité parfaite de Marie ! humilité qui ne s'attribue rien, qui ne se réserve rien, mais qui rapporte tout à la Source de tout bien ! Oh ! puissions-nous tous, nous surtout pauvres pécheurs et pauvres pécheresses que nous sommes, puissions-nous tous imiter, en tout et toujours, cette ravissante humilité !

Une chose encore à jamais digne de nos remarques, c'est que, tandis qu'elle n'est attentive, qu'elle n'est occupée qu'à célébrer, qu'à exalter les miséricordes et les merveilles divines, la Vierge, à son insu, contre son intention formelle, nous met au grand jour et la beauté de son intelligence et la sublimité de son génie. Oui, sous le souffle de l'Esprit-Saint, qui la saisit, la remplit, la ravit, la transporte, voilà Marie qui en-

tonne, qui improvise, qui laisse déborder de son âme, à la gloire du Très-Haut, ce *Magnificat* immortel, que l'univers Chrétien redit depuis dix-huit siècles, et que nous redirons encore durant les perpétuelles éternités. La voilà qui nous ouvre son intelligence, tout à coup montée à la hauteur, à l'unisson des plus grands prophètes, et qui, nous révélant les merveilles de grâce accomplies en elle, nous prophétise le concert universel d'incessantes bénédictions qu'elle recevra de toutes les générations de l'humanité. Ainsi, tandis que Marie s'en va au pays d'Hébron, dans la plus craintive modestie, dans les sentiments de la charité, la plus dévouée et la plus humble, et qu'elle ne cherche qu'à glorifier le Seigneur ; par le fait, c'est elle qui trouve, qui reçoit, à son insu, la plus magnifique, la plus impérissable glorification. Tant il est vrai que l'âme qui s'abaisse, sera exaltée ! Tant il est vrai que l'âme fidèle trouve et trouvera toujours sa vraie gloire, et la seule vraie, à glorifier son suprême Auteur !

7° Qu'elle est donc douce et charmante, Mes Chers Frères, cette Visitation si merveilleuse de Marie ! Quelle aimable manifestation, et de sa pudeur virginale, et de sa charité généreuse, et de son humilité parfaite ! Quel beau rayonnement des desseins et des prodiges du Seigneur, et, en même temps, de la perfection et de tous les mérites incomparables de la Vierge ! Quelle

source de hautes leçons et de beaux exemples pour tous les siècles ! Et quelle gloire et quel bonheur pour nous, si nous en faisons notre salutaire profit !

Je finis par une pensée importante : Saisissez-la bien ! Qui est-ce, Mes Chers Frères, qui est-ce, de Dieu ou de Marie, qui est le plus glorifié, dans cette Visitation virginale ? Est-ce à Dieu, ou est-ce à Marie, qu'il en revient le plus de gloire ? La vérité, c'est que, par la sainteté de la Vierge, toute la gloire en revient au Seigneur.

Assurément, et par la modestie admirable qui accompagne son voyage, et par l'héroïque charité qui le détermine, et par l'humilité ravissante qui le couronne, et par les prodiges de sanctification qu'opère le premier mot échappé de ses lèvres, et par les félicitations si justes et si divines qu'elle reçoit, et par le cantique inimitable et tout séraphique qui clos cette scène tout divine ; par tous ces faits merveilleux, Marie nous est révélée toujours plus belle, toujours plus vénérable.

Mais de qui émanent toutes ces beautés, tous ces mérites, toutes ces gloires, qui brillent en Marie, dans sa radieuse Visitation ? *Omne donum perfectum desursùm est, descendens à Patre luminum :* Tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père de toutes lumières. C'est de Dieu seul donc que viennent toutes les inspirations

des deux saintes femmes, toutes les perfections virginales, tous les prodiges semés sous les pas de la Reine des Cieux. C'est aussi la vérité que la Vierge bénie proclame de toute l'énergie de ses puissances : *Fecit mihi magna, qui potens est.* Quelles que soient les merveilles qui éclatent en moi, il n'y faut voir, admirer et bénir, que le bras du Tout-Puissant. Et c'est ainsi que Marie elle-même ne veut pas que nos louanges s'arrêtent a ses grandeurs. Elle veut au contraire que toute notre admiration, toutes nos bénédictions, toute notre reconnaissance, toutes nos louanges, tout notre amour, tout notre culte pour elle se rapporte à Dieu, aille à Dieu, nous mène à Dieu, nous lie, nous attache définitivement au Seigneur.

Oui, ô mon Dieu, tout ce qu'il y a de beau, de bon, d'aimable, au ciel et sur la terre, est à vous : *Cuncta enim quæ in cœlo sunt et in terrâ, tua sunt.* C'est de vous que vient, et c'est à vous que doit remonter la magnificence, la puissance, la gloire, la victoire, et toute louange : *Tua est, Domine, magnificentia; et potentia, et gloria, atque victoria, et tibi laus!* C'est pourquoi, Seigneur, nous bénissons, nous vénérons, nous chérissons Marie; parce que Vous-même vous l'avez bénie, vénérée et chérie; mais c'est vous que nous exaltons en Celle que vous avez exaltée : c'est vous que nous bénissons et que nous aimerons en Marie, maintenant et aux siècles éternels. Ainsi soit-il!

DIXIÈME CONFÉRENCE.

MARIE FIANCÉE ET MARIÉE.

Quand. — Comment et pourquoi. — Cependant Vierge toujours. — Conséquences.

Inviolata, integra et casta es, Maria :

O Marie! votre pureté n'a souffert aucune atteinte, et votre intégrité virginale fut toujours parfaite. (Hymne à la Sainte Vierge).

Il y a, Mes Chers Frères, dans les plus petites, et, à plus forte raison, dans les plus grandes œuvres de Dieu, une haute sagesse, que nous n'admirons pas assez; parce que nous ne la connaissons pas suffisamment. Et cette ignorance de notre part n'est cependant point imputable au Seigneur; car, après s'être révélé à nous, dans toutes ses divines Ecritures, il continue à se montrer dans ses ouvrages; et sa conduite, pour parler éloquemment à nos cœurs, pour être de nous mieux connue et plus goûtée, ne demande qu'à être mieux observée et plus approfondie.

Or, cette ignorance, qui accuse notre négligence et souvent même notre méchanceté, cette ignorance, trop générale, des actes et des desseins de Dieu, existe

surtout sur la grave question que j'aborde. Pourquoi le Fils de Dieu, se faisant homme, n'est-il pas tombé soudain au milieu du monde, comme un astre brillant qui descend des cieux? Pourquoi, du moins, n'a-t-il pas été formé comme le premier chef du genre humain, prodigieusement, dans l'âge parfait, prouvant, d'une manière invincible, et son humanité, et sa divinité, mais sans passer par ces humiliations ineffables, qui l'ont abaissée au-dessous de celle des plus pauvres mortels? Pourquoi, voulant venir au monde d'une Mère-Vierge, a-t-il voulu, ou du moins a-t-il permis, que sa Mère fut fiancée et mariée? Pourquoi, Enfant miraculeux, Enfant divin, Enfant-Dieu, a-t-il voulu naître sous les voiles du mariage, comme un enfant d'abord tout ordinaire? Et puisque le genre humain devait croire, comme vérité de foi, la perpétuelle virginité de Marie, pourquoi donc Dieu a-t-il paru autoriser le monde à penser d'abord tout le contraire?

Ce sont là, Mes Chers Frères, des événements marqués au cachet tout spécial de la Sagesse divine; mais où, par leur faute, le commun des chrétiens ne voient guère clair, et où les méchants ne veulent trouver que contradictions et que ténèbres; afin de pouvoir s'égarer et se perdre, avec moins de remords. Cependant, quand on aborde respectueusement, quand on étudie mûrement ces faits mystérieux, on les reconnaît admirable-

ment sages ; et dès que la foi est réllement éclairée, non seulement elle y bénit la haute sagesse de Dieu, mais encore elle y trouve une source inépuisable de parfaits enseignements. Aussi allons-nous essayer nous-mêmes d'y puiser de précieuses leçons.

A ce dessein, voici les considérations que j'offre à votre piété : 1° Marie, d'abord fiancée au chaste Joseph, reçoit dans son sein virginal le Verbe incarné, et devient ensuite l'épouse de l'humble charpentier. 2° Comment et pourquoi Dieu a lui-même ainsi conduit ces événements en apparence contradictoires. 3° Inviolable et perpétuelle virginité de Marie, à la fois Vierge et mère. 4° Enseignements salutaires qui découlent pour nous de ces faits bien compris. Voilà les points importants que nous allons approfondir. Vous entrevoyez sans doute qu'ils sont dignes de votre plus sérieuse attention.

O Vous que le monde catholique salue des noms glorieux de Vierge des vierges, et de Mère sans tache. et sans aucune atteinte de la corruption : *Sancta Virgo virginum, Mater inviolata, Mater intemerata :* Admirable dépositaire des desseins de Dieu, et qui avez si bien répondu à ses volontés ; au milieu des ombres qui nous environnent, obtenez-nous de l'Esprit-Saint un nouveau rayon de lumière, qui nous fasse bien comprendre et bien mettre à-profit les grands enseignements que

va nous présenter cette nouvelle phase de votre vie. *Ave Maria.*

2° Si nous demandons d'abord aux oracles prophétiques quelle devait être la mère du Messie, quelle réponse entendons-nous? *Dabit Dominus ipsé vobis signum*, dit Isaïe : Dieu lui-même vous donnera un prodige de sa toute puissance. Et quel sera ce prodige? *Ecce Virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel :* Voilà qu'une Vierge concevra et Vierge enfantera un fils dont le nom sera Emmanuel, ou Dieu avec les hommes. Tel est le prodige réservé aux âges futurs, et qu'on verra accompli en son temps. Ainsi d'après les révélations du ciel, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de doute : c'est une Vierge qui doit être la mère du Messie, ou du Verbe incarné.

Et sur cette haute question, que nous dit la raison, la raison droite et réfléchie? La saine raison elle-même nous dit que si un Dieu voulait se faire homme, être conçu et enfanté, convenablement ce ne devait, ce ne pouvait être que par une Vierge; et que si une Vierge devait être mère, ce ne devait être que d'un enfant tout prodigieux, tout divin, en un mot d'un Enfant-Dieu. Voilà le cri de la raison, voilà le droit.

Maintenant le fait y a-t-il répondu? Oui, six cents ans après Isaïe, l'événement confirme sa divine prophétie. Nous l'avons vu dans les entretiens précédents.

Nous avons entendu le Messager du ciel, auprès de la Sainte Vierge de Nazareth. Nous avons admiré le colloque divin entre le radieux Archange et la fille tout alarmée de Joachim; et nous savons le succès merveilleux de ce brillant message. Nous avons aussi assisté à la virginale Visitation de Marie. Nous avons admiré les secousses, les tressaillements prodigieux de Jean-Baptiste, l'inspiration subite de sa sainte mère, et tout le bonheur céleste, et toutes les congratulations séraphiques d'Elisabeth, en recevant la Mère de son Dieu. Au point où nous en sommes, nous savons donc que Marie, la Vierge choisie, la Vierge fidèle, porte, conçu dans son sein virginal, le Verbe éternel. La prodigieuse fécondité de Marie est encore un secret pour la terre. Elle n'est encore connue que d'Elle-même, et de sa sainte parente. Mais le prodige n'en est pas moins réel, pas moins certain; et dès maintenant nous pouvons saluer, vénérer et célébrer Marie, comme l'arche de la nouvelle alliance, *Fœderis arca*, où est porté, où dort et repose l'Emmanuel, le Dieu fait homme.

Mais en quelle situation extérieure, en quelle position, sous le rapport social, se trouve Marie, quand s'accomplit en elle le mystère ineffable de l'Incarnation? Est-elle encore cachée au temple de Jérusalem? Non. Probablement que les prêtres d'Israël, connais-

sant le vœu de virginité, qui lie pour toujours Marie au Seigneur; sachant arrivé le temps où le Messie doit venir, et naître d'une Vierge; dans leur haute prudence, dans leur sagesse, d'ailleurs inspirée du ciel; car, assurément, jamais Dieu n'abandonna la conduite de Marie au caprice, à la passion des hommes : probablement donc que le Sacerdoce israélite, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, n'a pas voulu garder davantage, à l'ombre du Sanctuaire, la virginale Enfant. Ne voulant pas que le monde méchant pût trouver là matière à ses infernales calomnies; croyant voir que le Très-Haut avait sur cette Enfant si privilégiée, si extraordinaire, des desseins tout particuliers, ils l'ont remise à la garde de sa sainte famille; laissant au Seigneur à exécuter ses desseins, et à les manifester en son temps.

Et de fait, la Vierge se trouve retirée en la modeste demeure que lui ont laissée, à Nazareth, ses parents décédés. Elle est même fiancée au juste charpentier, quand l'Ange lui est envoyé des cieux : *Missus est Angelus Gabriel à Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth, ad Virginem desponsatam viro, cui nomen erat Joseph.* C'est donc, non à Jérusalem, ou ailleurs, mais à Nazareth, qu'est envoyé Gabriel; et ce n'est pas seulement à une Vierge, nommée Marie, mais c'est à cette même Vierge, au moins fiancée à un

homme juste, nommé Joseph, et de la famille de David, qu'arrive le messager céleste. L'Evangile est formel, parfaitement clair, tout-à-fait précis sur toutes ces circonstances.

Le juste Joseph, âgé d'environ cinquante-cinq ans, et jusque-là demeuré Vierge, est, si non désigné par la voix merveilleuse du sort, par la manifestation toute miraculeuse de la volonté divine, du moins autorisé par la loi mosaïque, et par la réunion toute providentielle des événements, quand il devient l'heureux fiancé, le protecteur glorieux, le gardien responsable, et, en quelque sorte, le père vénérable de la jeune Vierge. A peine ces saintes fiançailles se sont-elles célébrées, que Marie reçoit le céleste ambassadeur, venu pour négocier avec Elle le grand mystère de notre salut. Et comme cette négociation sublime s'est terminée par l'immortel *fiat* de Marie ; alors aussi *Et Verbum caro factum est.*

Ensuite, la Vierge, miraculeusement féconde, s'en est allée passer, trois mois environ, sous le toit de Zacharie : trois mois de grâces extraordinaires et de bénédictions, chaque jour plus abondantes, et pour Jean-Baptiste, et pour ses vertueux parents. Après ce séjour si fortuné pour le Saint-Précurseur, Marie est revenue à sa demeure de Nazareth : *Mansit autem Maria cum illâ quasi mensibus tribus, et reversa est in*

domum suam. Et c'est alors, ce semble, c'est alors seulement que s'est fait son saint mariage avec le chaste charpentier.

3° J'avoue, Mes Frères, que le récit évangélique ne nous précise pas, d'une manière incontestable, l'époque de ce mariage virginal, et que des auteurs sont divisés d'opinion à cet égard. Toutefois, je préfère, et je suis l'ordre des événements, tel qu'il me paraît indiqué par la divine narration et de saint Luc et de saint Mathieu.

Le premier vient de nous dire : Après son séjour de trois mois chez Zacharie, la Vierge revint à sa maison. Remarquez ces derniers mots : A sa maison : *Reversa est in domum suam*. L'Evangéliste ne dit pas : Sous le toit de Joseph; mais à sa propre demeure : preuve, selon moi, que les saints époux n'étaient pas encore mariés, ni réunis, à cette époque.

Pour saint Mathieu, après avoir exposé la généalogie de Jésus-Christ, il ajoute : Telles étaient la chaîne et la succession des ancêtres de l'Homme-Dieu, quand sa mère, Marie, fiancée à Joseph, avant qu'ils fussent réunis, fut reconnue portant dans son sein le Fruit miraculeux qu'elle avait conçu par le prodige de l'Esprit-Saint : *Christi autem generatio sic erat ; cum esset desponsata mater ejus Maria Joseph, antequàm convenirent , inventa est in utero habens de Spiritu Sancto*.

Mais alors aussi est grande la perplexité des chastes fiancés. Pour Marie, Vierge si pure, quelle terrible position ! Savoir qu'elle s'est consacrée pour jamais au Seigneur, qu'elle porte dans son sein virginal le Fils de Dieu, n'oser rien révéler de son état prodigieux, et se voir exposée aux soupçons, même à une mort terrible, si le ciel ne prend sa défense : remarquer les inquiétudes poignantes, les cruels embarras de ce juste vénérable, qui lui est promis pour soutien, et sentir qu'il lui faut néanmoins toujours se taire, jusqu'à ce qu'il plaira au Seigneur de justifier son honneur virginal : quelle affligeante épreuve ! quelle situation délicate, pénible, crucifiante !

Et pour le juste Joseph aussi, lui qui ignore le grand mystère accompli en sa jeune fiancée, qui la croit un ange de pureté, de sainteté, de sagesse, et qui néanmoins reconnaît en elle des apparences qu'il ne peut s'expliquer ; pour ce juste aussi l'embarras est cruel, et l'angoisse profonde ! C'est à tel point, que bientôt, n'y tenant plus, ne voulant point, contre sa conscience, dénoncer sa sainte fiancée, comme coupable, ne pouvant non plus se résigner à lier définitivement ses destinées aux siennes, le voilà qui pense à l'abandonner, ou à s'éloigner lui-même secrètement. *Joseph autem, cum esset justus, et nollet eam traducere, voluit occultè dimittere eam.*

Mais aussi voici le ciel qui vient finir ce cruel tourment. A cet instant décisif où Joseph n'y tient plus, voici l'Ange du Seigneur qui vient appaiser ses douloureux combats. L'honneur, la conscience, l'estime, la foi, la pureté, toutes les vertus de ces deux grandes âmes, ont enfin leur juste satisfaction. Fils de David, lui dit l'Envoyé céleste, Fils de David, rassure-toi. Et au lieu de rompre les liens qui t'unissent à Marie, déjà comme son fiancé, ne crains pas de la prendre définitivement pour épouse : *Hæc autem eo cogitante, ecce Angelus Domini apparuit in somnis ei dicens : Joseph, fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam.* Tu as déjà une haute idée de sa vertu; élève encore plus haut tes pensées : le fruit de bénédiction qu'elle porte dans son sein, elle l'a conçu sans cesser d'être Vierge. C'est le merveilleux ouvrage de la toute-puissance du Saint-Esprit *: Quod enim in eâ natum est, de Spiritu Sancto est.* C'est le Sauveur même du monde qu'elle doit enfanter; et toi-même tu auras la gloire de lui donner son nom, le grand nom de Jésus, le nom adorable de Sauveur; et, en vérité, c'est cet Enfant divin qui sauvera l'univers de ses péchés : *Pariet autem filium, et vocabis nomen ejus Jesum : Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.*

A cette voix de l'Ange, l'orage s'appaise soudain en l'âme de Joseph. Il retrouve ce calme bienheureux

qui suit les grandes tempêtes ; et se levant, cette fois plein de reconnaissance et de joie, pour l'honneur infini que le Ciel lui accorde, plein aussi d'un respect souverain et vraiment religieux, pour Celle qu'il sait maintenant le sanctuaire de la Divinité, il aborde sa sainte fiancée, comme il aborderait l'Arche d'Alliance où Dieu repose sur les Chérubins ; il ratifie avec bonheur la promesse de respectueuse et fraternelle tendresse, et de paternel dévoûment, qu'il a commencée à l'admirable Vierge « Ne craignez rien, lui dit-il, ô » Marie ! A Dieu restera ce qui est à Dieu. Je vous » aimerai, et en même temps je vous respecterai, » comme l'autel même de Jéhovah. » Et c'est ainsi que la Vierge est conduite sous le toit de Joseph, au milieu des félicitations et des bénédictions de tous ses joyeux parents : *Exurgens autem Joseph à sumno, fecit sicut præcepit ei Angelus Domini, et accepit* (1) *conjugem suam.*

Qu'on arrange comme on voudra, Mes Chers Frères, l'ordre chronologique des événements que je viens de toucher, il est certain toutefois 1° que Marie était au moins la fiancée de Joseph, quand fut annoncé et accompli l'ineffable mystère de l'Incarnation ; 2° Que Joseph,

(1) L'expression *accipere, accepit*, dont se sert deux fois l'écrivain sacré, est très-remarquable. Ce n'est point : *conservare, tenere conjugem tuam ;* mais *accipere, et accepit.* Preuve qu'il ne l'avait pas encore épousée.

fiancé de la Vierge, l'a respectée dans son intégrité virginale, déjà jusqu'au moment où il reconnaît qu'elle est devenue féconde, puisqu'à cette vue même il veut renoncer à s'unir à Marie ; 3° Enfin que la Vierge est entrée dans un saint mariage avec le juste charpentier ; puisqu'après les révélations et l'invitation merveilleuses de l'Envoyé des Cieux, Joseph prend définitivement le titre officiel d'époux de Marie : *Et accepit eam conjugem suam*. Voilà les faits qui ont été conduits par Dieu même, et qui ne se sont ratifiés, que d'après ses ordres et ses desseins.

Ainsi, c'est par l'inspiration et sous la direction spéciale de l'Esprit Saint que la jeune Vierge orpheline fait d'abord à son Dieu la consécration totale et irrévocable de son cœur, de son corps, de sa personne entière. Quand ses tuteurs, vraisemblablement de race sacerdotale, après avoir consulté le Seigneur, lui ont notifié les décisions de sa providence, sur ses fiançailles et son mariage, c'est pour obéir à Dieu que la sainte Enfant s'incline, résignée et docile, à ses dispositions, persuadée que le Dieu qui a reçu son oblation, saura bien concilier toutes choses. C'est parce qu'elle y voit la volonté du Ciel, qu'elle accepte l'honneur infini de la maternité divine, et en même temps l'alliance définitive de l'humble artisan ; et c'est par cette même volonté céleste que Joseph lui-même prend

sciemment, non la réalité, mais le titre juridique d'époux et de père ; le titre coloré de chaste époux d'une Vierge-Mère, et de père adoptif et nourricier d'un Dieu-Enfant.

4° Vous savez, Mes Frères, comme les têtes couronnées traitent et accomplissent ordinairement leurs mariages. Quand un monarque a fait choix d'une épouse, il envoie un premier ambassadeur au lieu où elle se trouve, pour en faire la demande en son nom. Si la princesse désirée accepte, il se fait déjà un commencement d'alliance, des fiançailles, ou des promesses d'union future. Puis, à jour convenu, un nouveau plénipotentiaire, représentant son souverain, arrive, contracte et scelle du sceau de son roi le mariage promis ; à une condition bien essentielle toutefois ; c'est que ce plénipotentiaire, cet époux de commission et de cérémonie, n'ayant, pour lui, aucun droit au mariage contracté, traitera, gardera, remettra, avec un respect inviolable, l'épouse qu'il a reçue, à son souverain, son époux véritable.

Eh bien ! c'est à peu près dans ce sens qu'a lieu le saint mariage entre Joseph et Marie. Aux yeux de la Vierge, et à ses propres yeux, le vertueux Patriarche est comme l'ambassadeur, le plénipotentiaire du Souverain des Cieux. Il est l'époux par commission formelle d'En-Haut, l'époux légal de Marie ; mais en vérité

Marie est promise, consacrée, donnée au Seigneur par son vœu de virginité ; et réellement elle reste au Dieu à qui elle s'est vouée : elle ne sera possédée que de Dieu seul ; et ce mariage extérieur n'est que la constatation et la conservation de son intégrité virginale. Voilà le sens véritable, le sens unique de ce mariage ordonné de Dieu.

Mais, direz-vous, puisque Marie devait être à la fois Vierge et Mère du Sauveur, et rester Vierge à jamais, est-ce qu'il n'y a pas une contradiction manifeste entre ses destinées sublimes et son union, même sainte et virginale, avec Joseph? En supposant qu'il n'y a eu là qu'un mariage de nom et de cœur, et qu'une perpétuelle virginité y a été gardée, faire naître le Verbe incarné sous les apparences d'un mariage ordinaire, n'est-ce pas tout d'abord égarer et tromper l'opinion du monde, et l'autoriser à ne voir en Marie qu'une simple femme, qu'un mère comme les autres, et en Jésus que le simple fils de Joseph? Et quand plus tard les Juifs s'écrieront : *Nonne hic est fabri filius, cujus novimus patrem et matrem :* N'est-ce point là le fils du charpentier? Ne connaissons-nous pas son père et sa mère? Comment peut-il donc dire qu'il est descendu des Cieux : « *Quomodò ergo dicit hic : quia de cælo descendi?* N'est-ce pas Dieu lui-même qui les aura jetés dans cette erreur capitale?

Non, Mes Frères, il n'y a aucune contradiction dans cette conduite étonnante du Seigneur. Le peuple juif, il est vrai, pouvait croire Jésus fils de Joseph et de Marie, jusqu'à preuve du contraire : mais cette preuve lui étant donnée, et jusqu'à la dernière évidence, par les miracles et les révélations authentiques du Sauveur, il devait alors croire, ce que nous croyons, que Jésus est à la fois fils de l'homme et fils de Dieu. Il convenait au Seigneur de laisser d'abord prendre les plus merveilleux événements pour des faits tout ordinaires, jusqu'à ce qu'arriverait le moment de les notifier sous leur jour réellement prodigieux et divin. Car le plan de Dieu n'était pas de faire briller la divinité de Jésus-Christ d'un éclat irrésistible au milieu du monde, et de lui concilier de vive force la foi des générations contemporaines et subséquentes. Non, parce que le monde s'est perdu par orgueil, il ne peut être sauvé que par l'humilité. En conséquence la divinité du Christ aura assez de clarté pour être reconnue, et encore assez d'obscurité, pour qu'on puisse s'y méprendre, et faire mourir le Rédempteur. Voilà pourquoi le Sauveur du monde est d'abord un Dieu-Enfant, fils de Dieu, fils d'une Vierge, commençant par l'étable, continuant par la boutique du charpentier, finissant par la croix.

Or, dans ce plan divin, la Vierge, Mère du Christ, doit-elle être seule, sans appui, sans défense, au mi-

lieu d'un monde pervers, livrée aux interprétations les plus abominables, abandonnée au zèle pharisaïque, qui ne manquerait pas de la traiter sans pitié, comme une créature perdue d'honneur? Non, le Dieu de toute sagesse ne peut laisser ainsi la Mère du Messie, ni le Messie lui-même, exposés au mépris, à la vengeance de tout un peuple, qui, dans de fanatiques transports, se ferait un devoir de faire périr et le fils et la mère.

D'autre part, Dieu pourrait-il allier, associer la Vierge féconde à un jeune prince, distingué par la fortune, mais livré à l'orgueil, à la volupté, aux passions qu'exalte et qu'alimente trop souvent la richesse, et qui, en apprenant la prodigieuse fécondité de Marie, n'y croirait peut-être point, mais s'abandonnerait aux ressentiments les plus furieux, et peut-être poignarderait la Vierge, et flétrirait sa mémoire? Non encore, ce n'est pas aux mains profanes et sacrilèges des passions indomptées que Dieu peut remettre le Vaisseau sacré qui porte le salut de l'univers! La vie de la Vierge choisie, sa réputation, son intégrité virginale, et plus encore, la vie infiniment précieuse du Verbe incarné, sont trop chères au Très-Haut, trop importantes au genre humain, pour les offrir à de tels dangers. Et jusqu'à ce que vienne le grand jour pour la manifestation de ces grandes merveilles, Dieu les doit voiler sous les ombres d'un saint mariage, et du moins

faire paraître tout légitime, en attendant la preuve sans réplique, que tout est surnaturel et divin.

Voilà pourquoi, Mes Chers Frères, et la chose est bien digne de l'admiration et de la reconnaissance de tous les siècles, voilà pourquoi Marie, Vierge divinement féconde, n'est ni laissée seule, ni livrée au premier époux venu, Voilà pourquoi il plaît au Ciel de choisir l'humble et modeste charpentier, Joseph le chaste, et alors presque sexagénaire, pour lui confier la garde de l'Arche d'Alliance, le secret et le soin sacré de si grandes choses. Et c'est ainsi que Dieu nous fait paraître une sagesse profonde et toute-puissante ; d'autant plus admirable, qu'elle prépare, qu'elle fait naître, qu'elle conserve, et qu'elle trouve, toujours à propos, sous sa main paternelle, les moyens les plus sûrs et les plus parfaits, pour arriver à ses nobles fins. Ainsi la Vierge-Mère a vécu quelques jours, environ vingt ans, sous les voiles d'un mariage tout virginal ; parce que telle était la volonté suprême, parce qu'ainsi le voulaient l'ordre du Ciel, l'honneur et la vie même de Marie, l'honneur et la vie même de Jésus, et aussi l'économie de notre salut.

3° Maintenant, vous me demanderez : Mais qui est-ce qui nous garantit la perpétuelle virginité de Marie? Je vous réponds : C'est d'abord la marche même que Dieu a suivie dans ces prodigieux événements : c'est

secondement la maternité divine elle-même de Marie : c'est enfin le témoignage divin, infaillible, que lui rendent les deux Testaments.

Et d'abord l'ordre, tout spécial et tout frappant, que Dieu a gardé en ces saints événements. En effet, n'est-il pas évident que Marie, conçue sans péché, vouée à Dieu avant de naître, offerte à Dieu dès sa naissance, grandie à l'ombre du Sanctuaire, consacrée par vœu et par choix à une intégrité inviolable, et portant dans son sein virginal le Fils de Dieu, reçoit dans la personne de Joseph, chargé d'ans, et plus encore de vertus, et surtout orné d'une chasteté remarquable, reçoit dis-je, dans l'alliance de ce saint patriarche, moins un époux qu'un appui ; reçoit, dit saint Jérôme, non un mari, mais un protecteur : *Nutritius, non maritus ;* ou plutôt reçoit la sagesse, la sainteté, la virginité mêmes, pour témoigner de l'indéfectibilité de son honneur virginal ; de sorte que le titre d'époux, donné à ce saint vieillard, n'est qu'un demi-voile, un moment étendu par Dieu même sur les prodiges opérés, jusqu'à ce que notre rédemption soit accomplie? Quiconque ne voit pas cela dans la conduite du Très-Haut, prouve qu'il ne sait pas, ou qu'il ne peut pas voir. Car vraiment saint Joseph n'arrive sur la scène, comme époux, qu'en dernier lieu, quand tout est conclu, définitivement arrangé, réellement effectué pour notre salut, et uni-

quement pour couvrir, un moment de son nom, le secret des ineffables prodiges de la puissance infinie.

Dieu a veillé sur l'Arche qui portait au-dessus du déluge, avec le juste Noé, l'avenir du genre humain. Dieu a veillé même sur cette puissante baleine qui avait reçu, dans ses vastes flancs, son infidèle prophète. Or, *Et ecce plus quàm Jonas hìc* : Marie porte en elle bien plus que Jonas, bien plus que Noé : Et par conséquent l'Arche vivante, qui renferme le Fils même de Dieu, le salut de l'univers, Marie est surtout l'objet des tendres soins du Seigneur. Donc celui qui lui est associé est l'homme du propre choix, l'homme de la droite même de Dieu ; c'est un défenseur, et non un profanateur ; c'est un juste vraiment fort, vraiment fidèle, dont Dieu est sûr, et qui peut porter le grand honneur d'une alliance plus angélique qu'humaine.

Donc Joseph, que Dieu établit le seigneur et le gardien de sa maison, le tuteur confidentiel de ce qu'il y a au monde de plus cher à ses yeux et à son cœur, Joseph, divinement appelé à une vocation si sublime, est lui-même une merveille accomplie de sagesse, de chasteté, de toutes vertus. Aussi l'angélique sainte Thérèse, éclairée des divines illuminations de l'extase, nous dit qu'elle n'a point de termes ni d'expressions, pour rendre ce que l'Esprit divin lui a révélé des mérites et des grandeurs du saint patriarche, choisi pour être

le virginal époux de la Reine du Ciel, et la père nourricier du Créateur de tous les mondes. Donc, l'ordre tout particulier, que Dieu a observé en ces grands prodiges, nous répond déjà que le juste Joseph a religieusement respecté l'Arche sainte de la nouvelle Alliance, le sanctuaire vivant de la Divinité.

De plus, qu'était Marie aux yeux de son chaste époux ? Marie, même à l'extérieur, était d'une beauté si morale, si parfaite, qu'elle n'inspirait que de chastes et de saintes pensées. Comment cela ? Comprenez-le, Mes Chers Frères, au moins une fois dans votre vie, en attendant que vous le voyiez éternellement dans les cieux. C'est par leur union avec la Beauté première et absolue, et à proportion de leur communication avec cette Beauté infinie, que les créatures sont belles. Or, jamais la Splendeur éternelle ne s'est communiquée à aucune créature aussi intimement, aussi parfaitement qu'à Marie. Donc, ô Marie, s'écrie saint Epiphane, Dieu seul excepté, vous êtes plus belle que tout ce qui existe, plus ravissante que tous les Chérubins, que tous les Séraphins, que toute la brillante armée des Anges : *Solo Deo excepto, cunctis superior existis, formosior ipsis Cherubim, et Seraphim, et omni exercitu Angelorum.* Mais, quoique vrai miracle de beauté, continue saint Thomas, jamais personne, en la regardant, n'a pu avoir que de célestes pensées : *Quantum vis*

pulchra in corpore, à nullo tamen concupisci potuerit. Et sa figure virginale, ajoute le savant Gerson, avait quelque chose de si modeste, de si majestueux, de si angélique, de si divin, qu'elle imprimait à tous les regards un respect profond pour sa personne, et à tous les cœurs un sincère amour pour la chasteté.

D'ailleurs, aux yeux de Joseph, éclairé par les révélations angéliques, Marie est le temple vivant de la Divinité, l'épouse du Saint-Esprit, le trône vénérable où repose le Verbe éternel. Donc, au lieu d'être tenté de porter sur la Vierge une main téméraire, Joseph devait plutôt être tenté de l'adorer. Car si jadis Osa se vit frappé de mort subite, comme Joseph le sait bien, pour avoir, même dans de saintes intentions, soutenu de son bras l'Arche chancelante, Arche qui n'était qu'une vaine ombre de Marie, avec quelle vénération et quelle piété vraiment religieuses, le chaste fils de David ne considère-t-il pas l'Arche véritable où repose en personne le Saint des Saints? Est-ce que c'est à un mariage ordinaire, et à l'exercice, même légitime, des charnelles convoitises, qu'il est appelé? Mais à rien de pareil! Mais seulement, et il le sait bien, à voiler un moment de son titre d'époux des prodiges que le Ciel tient encore secrets, à protéger la Vierge-Mère, à nourrir le Dieu-Enfant. Voilà le rôle exceptionnel, l'œuvre honorable, confiée à sa sagesse, à ses vieux ans. Et

puisque telle est la mission confidentielle et tout angélique qu'il a acceptée, nous pouvons être sûrs qu'il n'y a pas fait défaut; mais qu'il l'a saintement remplie.

Ne vous y trompez point, Mes Chers Frères, ce n'est pas simplement comme épouse que la Vierge est présentée par le Ciel au juste charpentier; mais bien comme mère du Verbe incarné. C'est sous ce titre auguste qu'elle lui est proposée, et qu'il la prend. Il s'agit, non d'un mariage ordinaire, mais de l'accomplissement tout divin de la prophétie d'Isaïe : Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera l'Emmanuel. Fils de David, comprends donc bien ce que le Seigneur attend de ta vertu, et réponds à ses desseins. Apporte et prête ici ton nom d'époux; prends Marie pour ton épouse adoptive : traite-la, respecte-là comme la sainte Mère du Sauveur. Voilà ce que l'Ange de Dieu propose, et ce que le saint vieillard accepte. Voilà le contrat saint et sacré, qui s'est passé entre Joseph et le Ciel. Et tout nous assure que celui que le Saint-Esprit nomme *juste*, y a été fidèle.

Aussi saint Jérôme, écrivant contre Helvidius, fameux Arien, qui proscrivait la Virginité de Marie, lui parle ainsi : Tu dis que Marie, étant mariée à saint Joseph, n'est pas toujours restée Vierge! Et moi je dis bien davantage : C'est que Joseph lui-même est toujours demeuré vierge par Marie. Diras-tu que ce n'est

pas là un mariage tout virginal, quand tu ne vois partout que la virginité ; quand la mère est Vierge, quand le Fils est Vierge, quand le père nourricier est Vierge? Mais, insensé, c'est en tout le triomphe de la Virginité! Oui, oui, c'est un mariage tout virginal, et qui n'en est pas moins rempli et couronné des biens infinis qui en font la perfection.

Enfin, Mes Frères, comment la Mère du Sauveur nous est-elle présentée, par tout l'ancien et par tout le nouveau Testament, par les Prophètes, par Jésus-Christ, par les Apôtres, par toute l'Eglise catholique? Comme la Vierge par excellence, à jamais inviolée et inviolable. Voilà qu'une Vierge concevra, et Vierge enfantera l'Emmanuel, dit Isaïe. Ce qui est né en Marie, est le prodige de l'Esprit-Saint, dit l'Ange à Joseph. *Et Incarnatus est de Spiritu Sancto ex Mariâ Virgine*, chante le Symbole catholique : Et, par la vertu du Saint-Esprit, le Fils de Dieu s'est incarné de la substance de la Vierge Marie. *Quæ Virgo concepit, et Virgo peperit Dominum nostrum Jesum-Christum.... Et Virginitatis gloriâ permanente, Lumen æternum mundo effudit, Jesum-Christum :* Vierge elle a conçu, Vierge elle a enfanté, et, en conservant le privilège glorieux de sa virginité permanente, elle a donné au monde la Lumière éternelle, Jésus-Christ, Notre-Seigneur. *Inviolata, integra, et casta es, Maria* : Oui, ô Marie! votre

virginité est toujours restée hors de toute atteinte, toujours entière et inviolée. *Et post partum Virgo inviolata permansisti* : Et Vous êtes demeurée toujours Vierge, après, comme avant, votre enfantement tout divin. Voilà la foi de l'Eglise universelle, la foi que l'univers chrétien a reçue des Apôtres, et de Jésus-Christ même. Et tous les prodiges opérés par Jésus-Christ, par les Apôtres, par la sainte Vierge elle-même, nous assurent qu'en cette doctrine, et qu'en notre foi sur la perpétuelle virginité de la Mère de Dieu, il n'y a ni mensonge, ni erreur, mais la simple, la pure, et toute divine vérité.

6° D'où vous pouvez voir de vous-mêmes, Mes Chers Frères, combien sont, ou ignorantes et grossières, ou méchantes et blasphématoires, combien sont stupides, ou impies, certaines bouches, qui vont disant et répétant que Marie est une femme comme les autres, et autres propos, non moins abominables, non moins horribles! Et que s'en suivrait-il, malheureux! si Marie était une femme comme les autres? C'est que Jésus-Christ aussi ne serait qu'un enfant comme les autres; c'est qu'il ne serait qu'un pur homme; c'est qu'il ne serait ni Dieu, ni notre Sauveur; c'est que toute la religion chrétienne ne serait que mensonges et que chimères ; c'est que Dieu aurait laissé le monde entier, depuis dix-huit siècles, se

perdre dans la nuit de toutes les erreurs ; et qu'enfin il ne faudrait plus croire en Dieu ni à sa providence... Voyez donc combien de pareils blasphèmes sont destructeurs de toute foi, de toute piété, de toute religion ! Et maudissez à jamais ce langage empoisonné et infernal, qui ne tend qu'à tuer en vous toute modestie, toute pudeur, toutes vertus ; qui ne tend qu'à vous gâter, qu'à vous gangrener profondément, comme les hommes corrompus, qui se permettent de telles horreurs !

Et, du reste, pour imposer silence à ces bouches corruptrices, combien de nobles imitations du virginal mariage de Joseph et de Marie, ne nous offre pas l'histoire chrétienne, non seulement dans les rangs obscurs du pauvre peuple, mais encore parmi la plus haute noblesse, et jusque sur le trône ! Combien de saints époux, aidés des secours tout puissants de la grâce, ont fait, et ont observé de concert, sous les ombres du mariage, le vœu héroïque de virginité, ont triomphé de toutes les convoitises de la nature, et, dans des corps inclinés à la volupté, ont vécu comme les anges dans les cieux ! Ainsi une sainte Cécile et un saint Valérien ; l'Empereur Henri II et l'Impératrice Cunégonde ; saint Edouard, roi d'Angleterre, avec Edithe, son épouse ; Boleslas, roi de Pologne, et la Reine sa compagne ; Alphonse-le-Chaste et sa femme

Berthe; Marcien, Empereur, et sainte Pulchérie; et une foule innombrable d'autres, dans tous les siècles chrétiens. Osons encore, après tant de nobles exemples, après ces démentis éclatants, osons encore abaisser à notre niveau, mesurer, à notre corruption, l'intégrité virginale de Joseph et de Marie!

7° Et pour finir, Mes Chers Frères, quelles justes conclusions tirerons-nous de cette conférence? Voici la première, qui doit d'elle-même jaillir à vos esprits : Puisque c'est aux bons enfants une douce joie d'entendre une bouche convaincue dire les titres de gloire de leur mère chérie, c'est donc aussi pour vous, enfants du catholicisme, enfants de Marie, c'est aussi pour vous un bonheur véritable d'avoir entendu justifier et la maternité divine et l'intégrité virginale de votre mère bien-aimée. Oui, ô Marie! nous tous, vos enfants dévoués, nous sommes heureux de voir réunis en vous et le beau nom de Mère de Dieu, et l'auréole glorieuse de la virginité : *Matris dulce nomen Virgineo socians honori :* de vous voir éprouver les grandes joies de la maternité divine, en même temps que vous êtes couronnée des lys brillants de l'intégrité la plus virginale : *Et gaudia matris habens cum virginitatis honore.* Et si jamais retentissent encore à nos oreilles les sots blasphèmes de l'impie, ils n'exciteront que notre hor-

reur, et nous feront mieux apprécier encore le bonheur de notre foi.

La seconde conséquence de cette instruction, doit être celle-ci : De même que Marie et Joseph ne sont entrés dans leur saint et virginal mariage, qu'à cause que telle était pour tous deux la sainte volonté du Seigneur : De même vous tous, jeunes gens chrétiens, vous ne devez entrer dans un état quelconque, et spécialement dans l'état saint et vraiment redoutable du mariage, que par l'ordre, et selon le bon plaisir de Dieu. Agir ainsi, c'est plaire au Seigneur, c'est l'honorer, c'est mériter ses bénédictions en ce monde et ses couronnes en l'autre. Mais vous jeter de vous-mêmes, et en étourdis, dans les graves engagements, soit du mariage, soit d'une carrière différente, c'est encourir l'indignation et les châtiments du Très-Haut, en cette vie, et dans l'éternité.

Troisième conséquence, non moins juste, non moins frappante. Dans leur sainte alliance, Joseph et Marie, au lieu de contenter les passions de la nature corrompue, se sont appliqués uniquement à remplir les desseins du ciel, et à se conformer en tout à ses volontés adorables. Eh bien! vous aussi, époux chrétiens, vous n'êtes pas devenus totalement vos maîtres par le mariage, mais au contraire astreints à de plus importantes obligations. Le grand Dieu qui a établi votre saint état,

l'a aussi environné de ses lois suprêmes. Prenez donc garde de mettre jamais votre volupté, votre vanité, votre orgueil, vos passions, à la place des volontés divines.

Enfin, Mes Chers Frères, sachons voir que ce ne sont point, ni les rois, ni les princesses, sur le trône, que Dieu choisit pour ses œuvres les plus sublimes, mais bien les pauvres, les petits, pourvu qu'ils soient humbles et purs. Et par conséquent imitons de bon cœur l'humilité et la pureté de Joseph et de Marie, pour nous rendre les instruments de la droite du Seigneur.

Est-ce que tu n'as pas honte, disait Quintianus à sainte Agathe, toi qui es née d'un sang noble, de mener la vie humble et servile des chrétiens : *Nonne te pudet nobili genere natam humilem et servilem christianorum vitam agere?* — Sache, tyran, répondait la sainte martyre, que l'humilité et la servitude des chrétiens sont bien au-dessus de toutes les richesses et de tout l'orgueil des rois : *Cui Agatha : multò præstantior est christiana humilitas et servitus regum opibus ac superbiâ.* Que ces beaux sentiments soient les nôtres ; et nous plairons plus au Seigneur que les grands et les superbes du monde ; et après nous être dévoués à l'exécution de ses vouloirs divins, nous trouverons ses éternelles récompenses. Ainsi soit-il !

ONZIÈME CONFÉRENCE.

MATERNITÉ DIVINE DE MARIE.

Très-réelle. — Très-glorieuse pour la Vierge, et encore bien plus pour Dieu. — Accomplissement des faits. — Voyage à Bethléem. — Nativité de Jésus-Christ. — L'étable, les anges, les bergers, les rois : les épreuves, les privations, les consolations. — Conséquences.

Dequâ natus est Jesus qui vocatur Christus :

De laquelle est né Jésus qui est appelé le Christ. (F. Math... C. Ier, v XVIe).

1° L'Enfer, Mes Chers Frères, l'Enfer a toujours souverainement redouté, profondément détesté, et violemment combattu les trois plus belles prérogatives de Marie. 1° Sa Conception immaculée ; parce que ce miraculeux privilége prouve en Marie une créature tout extraordinaire, exceptionnellement aimée, singulièrement favorisée du ciel, et appelée à des destinées sublimes. 2° Sa perpétuelle Virginité ; parce que Marie étant tout à la fois vierge et mère, ceci prouve qu'il y a eu en la conception et en la mise au monde toutes virginales de son merveilleux Enfant, plus qu'un grand prodige, plus que l'action immédiate de la Divinité ; ceci prouve déjà que, selon les divines

Révélations, il y a en Jésus, son fils, l'Emmanuel véritable, l'union hypostatique de la nature divine et de la nature humaine. 3° Sa Maternité divine ; parce que cette troisième prérogative élève Marie à une dignité, à une puissance incomparables, et prouve, sans réplique, et que Jésus est Dieu, et qu'il faut le croire et lui obéir, pour être sauvé.

Aussi, c'est pour étouffer, pour anéantir les conséquences de cette glorieuse Maternité, que, dès la naissance du Sauveur, Satan voulut faire poignarder par Hérode l'Enfant-Dieu, encore au berceau ; qu'il poussa plus tard les Juifs au déïcide et au crucifiement; et qu'enfin, pendant trois siècles, il fit l'impossible, pour noyer dans son sang l'Eglise naissante.

N'ayant point réussi par ses fureurs sacriléges et déïcides, l'Enfer a vomi, au milieu du monde croyant, le monstre de l'hérésie : Un Arius d'abord, pour nier et détruire tout d'un coup la divinité de Jésus-Christ, et la maternité divine de Marie : un Nestorius ensuite, pour renverser au moins cette même divine maternité, en mettant deux personnes dans le Christ, et en faisant croire que Marie n'avait conçu et enfanté que la personne humaine ; et sans cesse, dans le cours des âges chrétiens, une foule d'autres hérésiarques, qui tous, plus ou moins directement, visaient à frapper la grande famille catholique dans sa tête et dans son

cœur, dans son père et dans sa mère, dans Jésus et Marie.

Nous avons déjà fait justice, déjà montré le néant de cette opposition infernale aux deux premières prérogatives si brillantes de Marie, en établissant la vérité, désormais dogmatique, de sa Conception sans tache, et la foi non moins obligatoire de sa Virginité perpétuelle. En ce moment nous abordons la grande et haute question de la Maternité divine. Et c'est pourquoi je vous dis : Mes Chers Frères, élevez vos esprits et vos cœurs; car voici un sujet bien élevé, bien vaste, bien fécond en magnifiques instructions. Marie très-réellement mère de Dieu : prérogative incontestable ; la source de la plus haute gloire pour la Vierge ; la source d'une gloire infinie pour le Très-Haut ; prérogative accomplie au milieu des plus merveilleux événements, et aussi au milieu des épreuves les plus humiliantes et les plus amères : Voilà les grandes considérations qui vont obtenir, je l'espère, votre attention la plus soutenue, la plus religieuse.

O Marie! avant tout examen, comme après toute discussion, notre foi soumise vous salue avec l'Eglise catholique sous les noms augustes de mère du Créateur, de mère du Sauveur, de mère de Dieu : *Mater Creatoris*, *mater Salvatoris*, *mater Dei*. Toutefois, sainte mère de Jésus, priez pour nous, afin que, con-

cevant mieux les mystères de gloire opérés en vous, à l'honneur de Dieu et pour notre salut, nous en retirions une instruction plus salutaire. *Ave, Maria.*

2° Il y avait, Mes Chers Frères, environ quatre siècles que le monde chrétien marchait, avec bonheur, dans sa foi à la divine maternité de Marie, quand soudain voici un novateur audacieux, le superbe et violent Nestorius, qui veut ravir à la sainte Vierge son titre sublime de mère de Dieu. Niant l'union hypostatique que l'Incarnation a établie entre le Fils de Dieu et notre nature, de manière à ne former, de la seconde personne divine et de la nature humaine, que la seule personne du Verbe, à la fois Dieu et Homme, ou Homme-Dieu ; n'admettant entre les deux natures qu'une union morale, ne faisant de l'humanité qu'un instrument, divisant réellement Jésus-Christ en deux personnes, il prétend qu'on ne saurait dire que Marie est mère de Dieu. Ainsi se pose Nestorius.

En permettant à l'Enfer de jeter sur le monde cette nouvelle hérésie, le ciel a pour dessein de faire mieux approfondir, mieux préciser, plus nettement formuler, plus hautement triompher, le dogme qu'elle attaque. C'est pourquoi quand surgit l'hérésiarque, il trouve à l'instant saint Cyrille, que l'Esprit-Saint a préparé pour écraser ses erreurs. Et, en effet, voici bientôt le concile général d'Ephèse, qui, sous l'action principale

du logique et profond docteur, et aussi sous l'effusion lumineuse de l'Esprit divin, examine à fond les sophismes de l'hérétique, les réfute avec méthode et précision, sous tous les rapports, et, par douze canons, ou anathèmes célébrés, ne laisse au novateur aucun subterfuge. Et à la fin le saint Concile s'écrie : *Sancta Maria Deipara scribatur :* Qu'on écrive, qu'on prononce, et qu'on proclame la Sainte Vierge Marie, mère de Dieu. *Qui non sic sapit, hæreticus est, Nestorianus est ; mitte faràs :* Celui qui ne pense point de la sorte, est un hérétique, un Nestorien ; qu'il soit excommunié !

Et comme si ce n'était pas assez de cet oracle solennel, pour en perpétuer la mémoire, et en rendre la pratique universelle, le même concile ajoute, aux paroles de la Salutation de l'Ange, cette invocation formelle : *Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis peccatoribus*, etc, etc Et de la sorte, Marie n'est pas seulement crue et tenue mère de Dieu; mais publiquement saluée, universellement invoquée, sous ce titre auguste. Et, dès-lors, dans toute l'étendue du monde, tous les jours, et un nombre indéfini de fois le jour, des millions de bouches chrétiennes répètent cette touchante invocation. Ainsi Dieu souffre qu'une fois un misérable hérétique essaie de ravir à sa divine Mère son plus beau titre de gloire ; mais c'est pour la confusion éternelle du novateur ; c'est pour que cette

gloire de Marie devienne plus éclatante, qu'elle soit redoublée, multipliée à l'infini. Ainsi l'attaque infernale se change pour la Vierge en universel triomphe !

En entendant Nestorius débiter ses erreurs, le peuple de Constantinople, blessé dans sa croyance quatre fois séculaire, avait interrompu l'Evêque au milieu de son discours, s'était emporté en plaintes, en murmures, s'était échauffé et soulevé contre son langage hérétique. Or, autant tout Constantinople avait frémi d'indignation, autant tout Ephèse tressaille d'allégresse, après la solennelle décision du Concile. Pendant qu'ont duré les réunions et les discussions, si graves, de l'auguste Assemblée, tous les habitants d'Ephèse, dans l'attitude du recueillement le plus respectueux, n'ont cessé de prier, et dans leurs églises et dans leurs demeures, demandant à Dieu d'éclairer une cause si grande. Mais quand le saint Concile a parlé, quand Marie est solennellement proclamée véritable Mère de Dieu, l'air retentit soudain de cris et de chants redoublés d'allégresse. Toute la grande ville s'illumine comme par enchantement. On se presse au-devant des Pères du Concile ; on les remercie de la joie publique qu'ils viennent de donner à toute l'Eglise ; on les comble de félicitations, de bénédictions ; et tout le peuple se précipite à flots dans la grande basilique, pour y chanter, avec le Concile, un brûlant *Te Deum*

en actions de grâces, de l'éclatante victoire que la sainte Mère de Dieu vient de remporter sur l'Enfer.

Enfin, pour rendre ce triomphe de plus en plus complet, de plus en plus évidemment divin, le malheureux hérésiarque, quoique condamné, s'opiniâtre dans ses égarements. Au fond même du monastère, où on le renferme, il s'emporte, il intrigue, il remue, il entretient le fanatisme de ses partisans ; il force finalement Théodose à l'exiler dans les déserts de la Thébaïde. Là, couvert d'opprobres et de malédictions, l'obstiné Nestorius commence à éprouver les tourments de l'enfer, dont il s'est fait l'orgueilleux écho ; et sous le déluge des maux qui l'accable, sa langue, qui a trop longtemps blasphémé contre l'auguste Mère de Dieu, se pourrit toute vivante, et s'en va, pièce à pièce, toute rongée de vers. Punition terrible et vraiment frappante pour tous les siècles chrétiens !

3° Certes, Mes Frères, cette foi générale dès l'origine, à la divine Maternité de Marie, cette décision solennelle de l'Eglise catholique, cette punition prodigieuse de l'hérésiarque, suffiraient bien pour nous affermir à jamais sur ce dogme. Cependant voici encore d'autres preuves, puisées dans le sein même de cette vérité fondamentale.

Comment, disait l'hérésie Nestorienne, comment Marie serait-elle Mère de Dieu ! Il faudrait pour cela

qu'elle eût produit la Divinité, et c'est impossible : car l'essence divine ni n'engendre, ni n'est engendrée : *Essentia Divina nec generat, nec generatur*. D'ailleurs elle est éternelle, et Marie n'est qu'une créature temporelle. Donc Dieu ne peut être l'ouvrage de cette créature. Enfin, dans l'Incarnation, la Vierge n'a fourni que la substance corporelle de Jésus-Christ. Voilà les objections nestoriennes dans toute leur force. Maintenant voici la réponse : saisissez-la bien : c'est la preuve sans réplique de la légitimité de notre foi.

Remarquez d'abord, Mes Frères, en quel sens nous disons Marie Mère de Dieu. Ce n'est jamais de Dieu en général, sans un rapport au moins intentionnel à Jésus-Christ ; ce n'est qu'avec deux mots sous entendus, et que tout Chrétien comprend. C'est comme si nous disions : Mère de Dieu fait homme, Mère de Jésus-Christ, Dieu et homme, ou Mère d'un Homme-Dieu. Si ces mots ne se trouvent pas toujours dans notre langage, avec cette précision scrupuleuse, c'est néanmoins toujours dans ce sens que nous parlons, et qu'on nous entend.

Observez bien aussi que, même en ne parlant, ou avec l'intention de ne parler que de Jésus-Christ, l'Eglise ne dit pas non plus absolument : Mère de la seconde personne divine, Mère du Verbe éternel. Non. Quand on se sert chez nous de ces locutions, il y a

encore toujours le mot *Incarné*, que supplée la pensée générale. Et c'est comme s'il y avait: Mère de la seconde personne divine descendue dans notre chair, Mère du Fils de Dieu, ou du Verbe éternel Incarné. Voilà le vrai sens catholique.

Donc, nous faire parler, nous faire raisonner, comme si nous disions absolument que Marie a produit la Divinité, qu'elle a engendré l'essence divine, et autres contre-sens pareils, c'est déraisonner soi-même contre notre foi, sans l'atteindre réellement. Car notre foi, c'est que Marie est Mère de Jésus-Christ, Mère du Verbe fait homme, Mère du Fils de Dieu incarné, Mère de Dieu, ou de l'Homme-Dieu. Et notre foi est la vérité même.

Car la seconde personne divine, le Verbe éternel, existait sans doute de toute éternité avant Marie. Mais la seconde personne divine incarnée, le Verbe fait chair, le Fils de Dieu fait homme, uni hypostatiquement à la nature humaine, la personne du Verbe dans notre nature, n'existait pas avant Marie. Cette union du Verbe avec l'humanité n'existe que depuis l'Incarnation, et c'est en Marie qu'elle s'est accomplie. C'est dans son sein, et de son sang virginal, qu'a été formée cette humanité, que le Verbe a prise et assumée dans l'unité de sa personne divine : *Unus ex assumptione humanitatis in Deum*. Cet Homme-Dieu date de l'In-

carnation : c'est en Marie qu'il a été conçu et formé : c'est de son sein qu'il est né : *Dequâ natus Jésus qui vocatur Christus*. Et de même qu'on dit et qu'on doit dire d'une Mère, qui vient de mettre au monde : voilà son enfant, et elle en est la mère, puisqu'il a été conçu et qu'il est né de ses entrailles : De même en montrant Jésus-Christ, à la fois vrai Dieu et vrai homme, nous devons dire : Voilà le Fils de Marie, et elle en est vraiment la Mère, puisque c'est de ses chastes entrailles qu'a été conçu, formé, et qu'est né Jésus-Christ, Enfant-Dieu, réunissant la nature divine et la nature humaine, dans l'unité de sa personne adorable.

4° Et cette personne du Christ, à la fois Dieu et homme, est l'ouvrage commun, l'œuvre simultanée et indivise, et de Dieu et de Marie. De Dieu, qui a opéré le prodige de l'union hypostatique des deux natures ; et de la Vierge, qui a fourni son consentement essentiel, son immortel *fiat*, et son propre sang, sa propre substance virginale. Et, dans ce sens, n'est-il pas vrai, et rigoureusement exact, que le Fils de Dieu fait homme est l'ouvrage de sa créature, puisqu'il en est la conception et le fruit béni, en même temps qu'il est aussi l'ouvrage prodigieux de la toute-puissance divine ?

Mais enfin, ajoute l'hérétique, Marie, dans l'Incarnation, n'a fourni que la substance corporelle du Christ ;

ce n'est pas même d'elle qu'a été formée l'âme humaine du Sauveur. Or, puisqu'elle n'a contribué à l'Incarnation qu'en y apportant les éléments constitutifs du corps, qu'a pris le Fils de Dieu, comment est-il raisonnable d'attribuer à la Vierge la Maternité divine? N'est-ce pas là une erreur fondamentale?

Dans l'ordre de la nature, répondait, il y a plus de douze siècles, le docte saint Cyrille, quoique nos mères n'aient aucune part à la création de nos âmes, ne dit-on pas qu'elles sont mères de l'homme, et non pas seulement du corps humain? Oui, on le dit, et en toute justice: parce que si la mère ordinaire ne contribue pas à la production de l'âme, elle concourt du moins à unir cette âme avec le corps, ou à la formation naturelle de l'homme, son enfant. Hé bien, de même par son acquiescement et sa coopération dans l'incarnation, Marie a uni l'âme et le corps du Fils de Dieu, de manière à former et à produire un Enfant-Dieu. Par conséquent, puisqu'en elle et par elle a été formé, et animé d'une âme raisonnable, le sacré corps auquel s'unissait en même temps le Verbe éternel, la Vierge aussi doit être appelée Mère de l'Homme-Dieu, ou Mère de Dieu. Voilà ce que nous dit la raison elle-même, éclairée par la foi.

5° Et que faudrait-il, Mes Chers Frères, pour enlever, ou refuser, à Marie, la gloire de la maternité

divine? Il faudrait, auparavant, renverser tout l'édifice sacré de nos saintes Ecritures. Car quel langage emploient-elles en parlant de la Vierge-Mère? Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera l'Emmanuel, le Dieu fait homme : c'est l'oracle d'Isaïe. Voilà que vous allez concevoir et enfanter un fils que vous nommerez Jésus, et qui sera justement appelé aussi le Fils de Dieu : c'est l'oracle de Gabriel répété deux fois. Quoi! la Mère de mon Seigneur et de mon Dieu vient à moi ! c'est l'exclamation d'Elisabeth, soudainement inspirée du Ciel. Il vous est né un sauveur ; c'est le Christ, le Seigneur: c'est la révélation des Anges aux bergers de Bethléem. C'est de Marie qu'est né Jésus, surnommé le Christ. Et les Rois-Mages trouvèrent l'Enfant et sa Mère. Joseph prend l'Enfant et sa Mère. Ce sont les termes de saint Mathieu. Le Verbe était avant tous les temps. Le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Et sa Mère se tenait debout auprès de lui, quand il était sur la croix. Ces divines paroles sont comme l'alpha et l'oméga de saint Jean. Je m'arrête ; il faudrait citer tout l'Evangile.

Enfin, par tous les merveilleux événements de l'Annonciation, de la Visitation, de la Nativité, de l'Epiphanie, de la Purification, de la Fuite en Egypte, de de Jésus perdu et retrouvé au temple, par son obéissance

de trente ans, n'est-il pas vrai, n'est-il pas évident, que, dans l'Evangile, la divine Maternité de la Vierge est mise en lumière, est rendue éclatante comme le soleil? N'est-il pas vrai encore qu'en une multitude d'endroits des divins Evangiles, en une foule de circonstances, soit particulières, soit toutes solennelles, Jésus-Christ s'appelle, se nomme Lui-même expressément et le fils de l'homme, et le Fils de Dieu, le fils né de la femme, et le Fils égal et consubstantiel à son Père céleste? Et ce langage, si formel et si fréquemment répété de Jésus-Christ, n'est-ce pas la déclaration mille fois répétée que Marie a conçu et mis au monde un Homme-Dieu? N'est-ce pas là le témoignage divin, absolument incontestable, de la Maternité divine? Oui, c'est cela, dans la plus grande évidence, dans la plus haute autorité possible. Et quiconque ne voit pas cela, ne peut rien voir. Et quiconque refuse ce témoignage divin, en le voyant si authentique, n'est plus que l'homme animal, qui ne perçoit rien aux choses de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritûs Dei.*

6° Cette divine Maternité de Marie une fois établie, il nous est facile, Mes Chers Frères, de comprendre qu'elle est une source infinie de gloire, et pour la Vierge, et pour Dieu même. Et d'abord pour la Vierge, car qu'est-ce que cette Maternité divine bien comprise?

Qui est-ce qui le dira? *Hic taceat et contremiscat omnis creatura*, s'écrie saint Pierre-Damien, *et vix audeat aspicere tantæ dignitatis immensitatem*: Que toute créature demeure ici muette, et tremblante d'une sainte frayeur, et qu'on ne regarde qu'avec une pieuse modestie l'immensité d'une dignité si grande! J'affirme hardiment, dit saint Augustin, que Marie elle-même ne pourrait pas bien expliquer le Mystère de grandeur qu'elle a renfermé dans son sein virginal: *Audactèr pronuntio quod nec Ipsa plenè explicare poterit, quod capere potuit.* Impossible donc de faire comprendre les gloires de Marie comme Mère de Dieu. Et cependant également impossible de n'en rien dire. Bégayons donc, comme nous pourrons, en matière si haute.

Un orateur, faisant jadis le panégyrique de Philippe, roi de Macédoine, après avoir vanté toutes ses victoires, relevé toutes ses qualités, exalté tous ses mérites, s'arrêtait tout à coup, et s'écriait: Que dis-je? Ne me suffit-il pas, ô Prince! de déclarer à votre gloire que vous êtes le père du grand Alexandre! parce que ce héros, s'étant couronné de gloire aux yeux de l'univers, est lui même votre immortelle couronne: *Hoc unum tibi dixisse suffficiat filium te habuisse Alexandrum.* Or il y a de Marie un éloge aussi court en Saint Mathieu: *Mariæ dequâ natus est Jesus qui vocatur Christus*: Marie de qui est né Jésus, surnommé

le Christ. L'admirable Evangéliste renferme, en ces seuls mots, toutes les gloires maternelles de Marie.

Et en effet, dit le docte saint Thomas, la sainte Vierge, en ce qu'elle est Mère de Dieu, a une certaine dignité infinie, à cause du bien infini, qui est Dieu, et dont elle est la Mère. Et, à cet égard, il ne peut se rien faire de mieux ; car il ne peut y avoir rien de meilleur que Dieu. Le Créateur, ajoute le séraphique saint Bonaventure, peut bien faire des millions de mondes plus grands, et les remplir de créatures plus nobles, que celles qui composent cet univers. Mais il ne saurait faire une mère de Dieu plus grande que la sainte Vierge. Car, pour qu'une Mère de Dieu pût être plus grande que Marie, il faudrait qu'elle eût un fils plus grand que Jésus-Christ. Or, cela ne peut ni se dire, ni se penser. Et quand même, par impossible, Marie serait la Mère des deux autres personnes divines, elle ne serait pas encore élevée à une dignité plus haute. Puisque ni le Père ni le Saint-Esprit ne sont plus grands, ni ne pourraient donner à leur Mère une élévation plus magnifique, que le Fils unique de Dieu.

Et ne pensez pas, Mes Frères, que ceci limite la puissance divine. Non, au contraire, cela ne fait que nous la montrer dans son infinité même. De même que Dieu le Père, en engendrant éternellement son Fils, sa ressemblance et son égal, nous prouve une

fécondité infinie : Ainsi, en faisant produire à la Vierge choisie ce même Fils dans notre nature ; en le faisant concevoir et enfanter à une créature, c'est le prodige des prodiges ; et Dieu ne saurait élever une créature plus haut ; puisque c'est l'élever à une sorte d'égalité dans sa fécondité infinie : *Oportuit eam elevari ad quamdam quasi æqualitatem divinam.* (Saint Bernard de Sienne.)

De même que le Père céleste dit de toute éternité à son Fils unique : *Ego hodiè genui te* : Je vous ai engendré aujourd'hui ; de même la Vierge peut dire à ce même Fils de Dieu : Je vous ai enfanté aujourd'hui : et de même que le plus grand honneur de Dieu n'est pas d'avoir produit tous les mondes matériels et spirituels, mais d'avoir produit éternellement son Fils, et, dans la plénitude des temps, de l'avoir donné au salut du monde, et à sa propre gloire, par l'Incarnation : De même aussi la plus haute gloire, et la gloire infinie de Marie, c'est d'avoir conçu et enfanté, dans le temps, le Fils éternel de Dieu, et de l'avoir consacré à la gloire du Très-Haut et à la rédemption de l'univers.

Si, par supposition, Dieu avait donné à Marie d'être la Mère de tous les grands monarques, de tous les grands génies, de tous les grands saints qui ont honoré la terre, il lui eût accordé une gloire bien grande ! S'il lui avait donné d'être la Mère de tous les Anges, de

tous les Chérubins, de toutes les célestes Hiérarchies, il l'aurait glorifiée d'une manière encore bien plus ineffable! Or, cependant toute cette magnificence ne serait rien, en comparaison de celle qu'il lui a départie, en la rendant la Mère de son Fils unique. Oui appeler Marie Mère de Dieu, c'est vraiment dire à sa louange plus que tous les hommes et tous les saints ne pourront jamais faire ; c'est dire enfin tout l'honneur le plus grand, tout l'honneur souverain, tout l'honneur infini, que le Seigneur puisse jamais lui faire.

Aussi, *mira res*, s'écrie saint Anselme, chose prodigieuse! *In sublimi contemplor Mariam creatam :* Je contemple avec étonnement Marie, simple créature, élevée au sommet de toutes les grandeurs. *Omnis natura est à Deo orta ; et omnis natura Dei ex Virgine :* Toute la nature vient de Dieu ; et toute la nature de Dieu nous vient de la Vierge. C'est-à-dire, c'est ce prodige de la Maternité divine qui donne au monde un ouvrage infiniment plus grand que le prodige de la création, un Homme-Dieu pour Sauveur ; c'est cette divine maternité qui élève la Vierge à une glorification infinie.

7° Mais si le Père céleste l'associe à sa paternité éternelle, si le Fils lui donne sa personne admirable, si l'Esprit Saint la rend participante de sa fécondité infinie, si toute la Trinité élève si haut la Vierge-Mère, en revanche et à son tour, qu'est-ce que Celle-ci fait

pour l'honneur des trois personnes divines? En voici quelque chose : (voir ce qui a été dit déjà, 4e Conférence, n° 5, vers la fin) Marie, Mère de Dieu, procure : 1° au Père une domination souveraine, infiniment plus grande et plus noble que celle qu'il avait jusque là : 2° au Fils un être nouveau, des sentiments, des opérations, des mérites, une dignité infinie, qu'il n'a eus que par l'Incarnation; 3° à l'Esprit Saint une fécondité et une autorité d'origine, dans le temps, sur une personne divine, qui les a sur Lui-même éternellement. Quelque grandes que soient ces merveilles, quelque hauts que soient ces mystères, ne vous découragez point : vous allez y voir clair par quelques mots d'explication.

Un empereur comme le nôtre, Mes Chers Frères, qui, en France et en Afrique, commande à près de cinquante millions d'hommes, a certainement déjà un bel empire, une autorité grande et étendue. Mais il y a par l'Europe, en Autriche, en Russie, des souverains qui se croient ses égaux. Or, qu'un haut diplomate français, du choix de son propre souverain, dépositaire de ses pensées et de ses pouvoirs, s'en aille joindre un de ces grands monarques européens, l'aborde, lui plaise, le persuade et le gagne si bien, qu'il le détermine à reconnaître bien volontiers, pour son supérieur, le monarque français, à lui faire hommage de sa cou-

ronne, et à se constituer son fidèle vassal ; n'est-il pas vrai que cet heureux diplomate doublerait tout à coup l'empire et la gloire de notre souverain ?

Eh bien, suivez, étendez, agrandissez à l'infini cette comparaison. Dieu le Père, créateur et souverain des mondes, a sans doute un vaste empire, une autorité immense, ineffable. Mais, dans son essence même, il y a la personne divine de son Fils, consubstantiel et coéternel, son égal en tout, sur laquelle il n'a point d'autorité, et dont il ne peut recevoir ni adoration ni hommage, en qualité de supérieur. Mais voici une Vierge, d'une beauté morale si grande, qu'elle réussit à attirer du ciel en notre humanité, ce même Fils coégal de son Père, et à le constituer, en le faisant homme, le sujet, le serviteur, l'adorateur parfait de son Père céleste. Et, assurément, cette dépendance, ce service, cette adoration volontaires de l'Homme-Dieu, sont plus honorables au Père céleste que le culte de tous les mondes !

Donc, déjà par la Maternité divine de Marie, Celui qui était égal à Dieu, devient son inférieur par son humanité, lui rend alors une adoration vraiment adéquate, proportionnelle à ses droits absolus, et lui procure une gloire infinie. Et si Dieu n'a pu faire pour la Vierge rien de plus grand que de l'élever à la Maternité divine, Dieu retire en retour, de cette élévation

virginale, une glorification infinie, et au-delà de laquelle le Très-Haut lui-même ne peut rien souhaiter de plus grand. Car, que pourrait-il y avoir de plus sublime pour Dieu, que de commander à un Dieu, que de disposer d'un Dieu, que de recevoir le sacrifice et l'immolation d'un Dieu?

La même Maternité divine donne, secondement, au Fils de Dieu sa sainte humanité, une nature nouvelle, qu'il n'a pu recevoir de son Père, à titre de génération. Une nature humaine, sans doute faible, humiliée, anéantie volontairement jusqu'à l'Etable, jusqu'à la Croix; mais rehaussée néanmoins, élevée jusqu'à la Divinité, divinisée, déifiée par son union hypostatique à la personne du Verbe; par laquelle le Christ, s'offrant en holocauste sur le Calvaire, procure à son Père une gloire infinie, et au genre humain une rédemption d'un mérite infini; ensuite de quoi cette même humanité du Christ est exaltée au plus haut des cieux, à la droite de l'Eternel, et en reçoit l'empire sur toute tribu, sur tout peuple, sur toute nation; au point qu'il faut que tout genou fléchisse au seul nom de Jésus, au ciel, sur la terre et dans les enfers! Voilà ce que le Fils de Dieu a retiré de la Maternité divine.

Et quels honneurs en reviennent encore à l'Esprit-Saint? Dans la Trinité, Mes Chers Frères, la troisième

Personne divine, amour essentiel, spiration réciproque et consubstantielle du Père et du Fils, procède, ou est produite, des deux autres personnes, mais ne les produit point. Dans les opérations intérieures, ou immanentes, de l'Etre divin, elle n'est cause efficiente d'aucune autre personne. Mais voici l'Incarnation. Alors par sa vertu, toute spirituelle et toute puissante, le même Esprit-Saint intervient réellement dans la production de la personne du Verbe incarné : il contribue, par une opération extérieure, non génératrice, mais créatrice, à former de la substance virginale, et à unir notre humanité avec le Verbe éternel, dans la personne de l'Homme-Dieu. En sorte qu'il devient cause coefficiente de la personne de Jésus-Christ, qu'il a sur le Christ une autorité de principe, de formation et d'origine, et, par suite, une autorité de puissance, de juridiction et de direction.

Aussi écoutons les Oracles sacrés : *Et requiescet super Eum Spiritus Domini. Jesus ductus est in desertum à Spiritu. Spiritus Domini super me. Evangelisare pauperibus misit me*, etc. L'Esprit du Seigneur se reposera sur Lui. Jésus est conduit dans le désert par l'Esprit de Dieu : et c'est le même Esprit qui l'envoie évangéliser les pauvres. De plus, c'est encore l'Esprit de Dieu qui, par son infusion solennelle, transforme le collège apostolique, et, par celui-ci, le monde entier ; qui, par sa

vertu permanente en l'Eglise catholique, efforme, en chaque vrai fidèle, la personne morale de Jésus-Christ. Et toutes ces gloires nouvelles, de la production et de la direction de la Personne du Verbe incarné, de la production et de la direction du monde catholique; toutes ces gloires infinies viennent aussi à l'Esprit-Saint, comme conséquences de la Maternité divine de Marie.

Ainsi, comblée, par l'adorable Trinité, de grandeurs infinies, la Mère de Jésus rend des grandeurs réciproques aux divines personnes : au Père, cet empire infiniment honorable, et une glorification infinie par son Fils : au même Fils, une humanité infiniment glorifiée, et exaltée, pour l'éternité, à la droite du Père : au Saint-Esprit, la formation et la direction et de la personne de Jésus-Christ, et de toute l'Eglise catholique, et de toute la société des élus, qui se réunit sans cesse dans les cieux. Ainsi Marie, il est vrai, est élevée, glorifiée sans mesure. Et c'est toujours Dieu qui définitivement est infiniment honoré et glorifié. Ainsi tout l'amour, toutes les faveurs, toute la gloire, que la Trinité accorde à Marie, retourne réellement à la gloire divine, comme aussi toute la confiance, toutes les invocations, toutes les bénédictions, toutes les louanges, que nous adressons à cette auguste Mère de

Dieu, remontent finalement à Dieu, la source de toutes ses virginales grandeurs.

7° Mais, Mes Chers Frères, au milieu de quelles douloureuses circonstances s'est accomplie cette divine maternité de Marie, et par quelles humiliantes épreuves a-t-elle acquis pour elle-même et procuré à Dieu tant de gloire? A quelle époque d'abord, et en quelle situation l'édit de César vient-il la trouver, et lui imposer le voyage lointain de Nazareth à Bethléem! Juste au moment précis et redoutable où les femmes, même celles de la classe pauvre, sont ordinairement dispensées de voyager. Oui, c'est alors que toute locomotion effraie, que tout voyage paraît impossible, alors que les femmes, même les plus aguerries, souffrent de se produire au-dehors, c'est à ce moment même d'embarras inexprimable, que la jeune Vierge, si timide, si modeste, ayant le tact si parfait des convenances, reçoit l'ordre impérieux de quitter sa retraite chérie, et de s'en aller, de s'aventurer au loin, à travers des pays inconnus, au milieu des privations de la pauvreté, sans savoir ni où, ni comment s'accomplira sa maternelle délivrance. Oh! tout d'abord quelle terrible épreuve!

Mais, pouvait s'écrier la jeune Vierge effrayée, est-ce que le Fils de Dieu, qui repose en mon sein virginal, et que je vais sous peu mettre au jour, pour la gloire de Dieu et le salut du monde, ne m'interdit point cet

effrayant voyage? Comment donc le Très-Haut laisse-t-il un orgueilleux César tyranniser ainsi la Mère du Messie? En vérité, je ne puis ni m'exposer, ni me résoudre à un voyage aussi formidable! Marie ne tient point ce langage; elle n'a point non plus ces sentiments. Elle sent, mieux que la plus délicate et la plus noble de toutes les femmes, infiniment mieux que nous ne pouvons le dire, toutes les peines, tous les inconvénients de ce voyage si intempestif. Mais, dans les ordres d'une politique toute vaniteuse, elle adore les desseins du ciel, et, sans murmurer, elle s'abandonne à la garde de Dieu et de ses saints Anges.

Cependant voici que le Ciel même paraît peu soucieux de sa propre gloire, paraît même peu d'accord avec lui-même. Après toutes les fatigues et toutes les souffrances morales d'une longue marche, quand la royale fille de David arrive à la cité de son auguste aïeul, elle n'y trouve pas une demeure qui veuille la recevoir. Toutes lui sont impitoyablement fermées et refusées. Et cependant voici la nuit qui s'avance! Bien plus, voici arriver le terme précis, l'heure solennelle, où, selon les lois de la nature, la Vierge doit enfanter le Sauveur. O Dieu! que vais-je donc devenir? Vous qui avez accompli en moi vos suprêmes desseins; vous qui, en l'état où je me trouve, m'amenez ici; oh! voyez donc mes anxiétés ineffables; et ayez donc pitié, sinon

de moi, du moins de votre divin Fils! — Non, point d'asile. Cherchez, cherchez encore. Vous n'êtes pas pas arrivée, Vierge choisie, Vierge élevée à l'honneur infini de la Maternité divine, vous n'êtes pas encore arrivée à l'humiliation où je veux vous conduire. Marchez encore : cherchez toujours; et enfin descendez jusqu'à cette étable abandonnée. C'est dans cet asile que doit naître Celui qui doit mourir sur une croix. C'est là que vous allez le mettre au monde. Oh! quelles navrantes humiliations! Il me semble voir la noble Vierge, ployant sous son divin fardeau, et ployant encore plus sous l'affront, non pas pour elle, mais pour le fruit merveilleux de ses entrailles, il me semble la voir entrer dans cette pauvre étable, avec le saisissement, avec les angoisses de la peine; et cependant toujours héroïque de confiance et d'abandon aux desseins du ciel! En vérité, c'était là pour Marie comme une avant-scène de l'agonie de Jésus au Jardin des Olives!

Et c'est là, en effet, que la royale Vierge est forcée de se réfugier. C'est dans cette étable, qui sert d'asile aux troupeaux, que la voilà, dépourvue de tout, attendant le Fils de Dieu, le Salut de l'univers! Et réellement aussi, c'est là que bientôt, dans le silence de la nuit, sans bruit, sans éclat, sans aucune pompe, destitué de toute gloire, isolé de tout secours humain,

c'est, dans cet excès d'abaissement et de pauvreté, que le Verbe incarné sort de son virginal sanctuaire. Et c'est là que la Vierge-Mère enveloppe de pauvres langes son divin Nouveau-Né, et qu'à défaut de place plus convenable, elle le repose dans une crèche. Et voilà jusqu'où la divine Mère en est réduite ! Voilà jusqu'à quel point elle est abaissée, jusqu'à quel point elle souffre ; non, encore une fois, pour elle-même, mais, d'une manière bien autrement poignante, pour le Fils de Dieu et le sien. O Ciel ! ne ferez-vous donc luire aucune consolation au milieu de tout ces tristes nuages !

A travers le toit à demi-ruiné de l'étable, Marie, devenue Mère, regarde le ciel. Mais le Ciel se tait, le Ciel reste muet, le Ciel dort, ou du moins paraît endormi ; et, tout autour d'elle, la Terre dort aussi son sommeil ordinaire, le même depuis quarante siècles, et le monde entier reste, comme d'habitude, silencieux et indifférent. Malachie avait dit : A l'arrivée du Désiré des nations, j'ébranlerai le ciel et la terre ; je remuerai la généralité des peuples. Toute la terre et tous les cieux devraient donc tressaillir d'allégresse et d'amour. Et la nuit et le silence répondent seuls à la nativité du Messie ! Eh quoi ! Le Sauveur du monde, rebuté de tout le monde ! Le Dieu-Enfant n'ayant pour palais qu'une étable en ruines, pour berceau, qu'une crèche dure et grossière, pour pourpre royale que le

foin et la paille, pour toute sa cour, que quelques stupides animaux. Oh! que de navrantes pensées pour Marie! O Mère d'un Dieu! mais mère incomparablement éprouvée; mais mère humiliée et abaissée, avec Jésus, au-delà de toute expression!

Mais j'entends du bruit : Voici enfin du monde. Ah! sans doute c'est tout Bethléem qui, réveillé par les Anges, vient se jeter aux pieds de son Sauveur, et lui demande pardon de l'avoir réduit à naître en ce triste état! Sans doute que voici tout le peuple Bethléemite qui, avec des milliers de flambeaux, vient faire réparation d'honneur au Dieu-Enfant, va le porter, au milieu de ses bénédictions, au palais de David, son père, et que, dès demain aussi, tout Jérusalem viendra le prendre et le portera, en triomphe, sur le trône de ce même aïeul. Car l'Ange du ciel l'a dit : Le Seigneur lui donnera le sceptre de son père David, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob?

Oui, c'est bien là ce qu'a dit Gabriel. Mais tel n'en est pas le sens; et ce n'est ni maintenant, ni de cette manière que s'accomplissent ses oracles. Les Anges, il est vrai, sont descendus des cieux; mais ni Marie, ni Joseph n'en ont rien vu, ni entendu. Les Anges ont instruit, ont envoyé des adorateurs au divin Fils de Marie; mais ils ont laissé dormir les gros et superbes bourgeois de Bethléem. Voici du monde;

mais les plus petits, les derniers du monde; de pauvres et humbles bergers! Tels sont les premiers disciples, les premiers adorateurs du Christ : telle est l'avant-garde de ses armées !

Cependant ces naïfs enfants de la nature, ces premiers-nés du Messie, racontent des choses merveilleuses. Les Anges des cieux leur ont apparu. Ils leur ont dit : Il vous est né un Sauveur : c'est le Christ, le Seigneur. Ils les ont envoyés à son berceau. Ils ont chanté : Paix sur la terre, et gloire au ciel! Et le reste. Et sans doute ces naïfs récits sont un baume consolateur, au milieu de si profondes humiliations. Mais pourquoi Joseph et Marie, si humiliés, si éprouvés, n'ont-ils point vu ces Anges, éclatants de lumière, et n'ont-ils point entendu leurs célestes concerts autour de l'Etable? N'était-ce pas une satisfaction qui leur était due? Et n'était-ce pas la réception seule convenable qui devait accueillir le Fils de Dieu? Taisez-vous, tendresse maternelle! Taisez-vous, zèle, même le plus juste, même le plus pur, pour la seule gloire de Jésus-Christ! Dieu a ses secrets. En attendant qu'il lui plaise de s'expliquer, Vierge-Mère, toujours soumission : toujours silence!

Et la divine mère ne manque pas non plus à ce double devoir : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* Quand les pieux pasteurs

ont raconté les étonnantes merveilles, qui les ont amenés au divin Enfant, et qu'ils sont repartis, louant et glorifiant Dieu, d'avoir trouvé toutes choses conformes aux révélations angéliques ; la Vierge, comme un beau lys après l'orage, se relève, mais avec une sainte modestie, et toujours dans un religieux silence. Elle ne triomphe point auprès de son saint époux. Elle n'éclate pas, non plus, en justes reproches contre les coupables dédains de la cité de David ; ni elle ne s'empresse point de publier au-dehors les prodiges accomplis. Non, elle attend les moments de l'Eternel ; et tout entière à sa sollicitude, à sa tendresse, à ses adorations maternelles pour le Dieu-Enfant, elle garde pour elle les récits si charmants des humbles bergers, les médite dans le fond de son cœur, bénit le Seigneur des faits merveilleux, déjà réalisés, et malgré le jour effrayant que le présent ouvre déjà sur l'avenir, la Vierge-Mère reste résignée, silencieuse, profondément humble, entièrement soumise à toutes les nouvelles et douloureuses épreuves qui lui sont réservées. Concluons :

1° Ainsi Marie est vraiment mère de Dieu : Puisque par un prodige ineffable de l'Esprit-Saint, elle a conçu et mis au monde Jésus-Christ qui est Homme-Dieu. Celui qui ose penser autrement, n'est plus qu'un hérétique, qu'un Nestorien, qu'un blasphémateur : qu'il

soit anathème : *Qui non sic sapit, hæreticus est, Nestorianus est . mitte foràs!*

2° Cette Maternité divine est pour Marie le comble de l'élévation, la plus sublime, la plus infinie, comme la source aussi des plus incomparables mérites. *Plus meruit,* dit saint Thomas, *Beata Virgo in uno consensu conceptionis Filii sui, quàm omnes angeli et homines simul, in cunctis suis actibus et cogitationibus :* La Bienheureuse Vierge a plus mérité par le seul consentement libre qu'elle a donné à la conception du Fils de Dieu, en son sein virginal, que tous les anges et tous les hommes ensemble, par toute la multitude de leurs pensées et de leurs œuvres les plus saintes. Parce que la quantité du mérite vient de deux sources : de la racine et de la mesure de la charité qui opère, et de l'excellence de l'œuvre opérée : *Quantitas meriti ex duobus pensatur ; uno modo, ex radice charitatis ; alio modo, ex claritate operis.* Or, la grâce en Marie et son amour pour Dieu étaient sans égal, et l'œuvre, ou l'Homme-Dieu, qu'elle a produit, est d'une excellence absolue, infinie. Par conséquent, dit saint Grégoire. elle a élevé le faîte de ses mérites jusqu'au trône de la Divinité : *Meritorum verticem usquè ad solium Deitatis erexit.*

3° Si Dieu a élevé sa Mère à une dignité et à des mérites sans mesure, Marie aussi le lui a rendu sans

mesure. C'est pourquoi le docte saint Cyrille, s'adressant à cette Vierge si glorifiée; et si fidèle à glorifier l'Auteur de son élévation, lui dit : Je vous salue, ô Vierge! par qui la sainte Trinité est glorifiée dans tout l'univers : *Salve, Virgo, per quam Sancta Trinitas in universo mundo glorificatur :* Par qui le Ciel est comblé de joie : *Per quam cœlum exultat ;* par qui tous les mortels sont conduits à la source de la vérité : *Per quam universa creatura ad veritatis cognitionem deducta est ;* par qui tous les peuples sont attirés à une salutaire pénitence : *Per quam gentes adducuntur ad pœnitentiam ;* par qui les Apôtres ont prêché le salut aux nations : *Per quam apostoli salutem gentibus prædicârunt.* C'est-à-dire, je vous salue, ô Vierge! qui, en devenant la Mère du Sauveur, êtes devenue la source de la réparation, et vous-même la réparation universelle!

4° La mère d'un grand roi participe à la puissance de son noble fils, et elle est placée au-dessus de tous les officiers de sa cour. Par conséquent la Maternité divine élève la Vierge à une dignité infinie, à une puissance sans bornes, au-dessus de toutes les célestes Hiérarchies. Et c'est pourquoi, dit saint Jérôme, les dons, les vertus, les grâces de l'Esprit-Saint sont distribués par les mains de Marie, à qui elle veut, quand elle veut, comme elle veut, autant qu'elle veut : *Ideò omnia dona, virtutes, et gratiæ ipsius Spiritûs-Sancti*

quibus vult, quandò vult, quomodò vult, et quantùm vult, per manus ipsius administrantur. Vénérons donc avec un respect toujours profond, et invoquons, avec une confiance toujours filiale, l'auguste Mère du Roi des rois.

5° En même temps que le cercle de ses grandeurs, s'étend et se développe aussi celui des épreuves, des douleurs et des humiliations de la Vierge-Mère. Pour qu'elle descende toujours plus dans l'humilité, à proportion qu'elle monte en mérites et en magnificence ; pour qu'elle n'ait rien des misérables avantages de la terre, et que son éternité soit réservée à de plus beaux triomphes ; pour que sa propre splendeur n'attire point actuellement les regards, mais que toute l'attention du monde se porte sur le peu d'éclat que le Christ veut bien laisser paraître : *Ut omnes Christo intenderent* : (Saint Jean Damas.) alors, plus s'élève sans mesure l'édifice des gloires de Marie, plus terrible se rue sur elle le torrent de toutes les humiliations et de toutes les amertumes. Mais, au milieu de toutes ses angoisses, où trouve-t-elle ses consolations, et des gloires même toujours plus grandes? Dans l'accomplissement fidèle, héroïque, et néanmoins toujours simple et silencieux, des volontés divines. Dans sa position si délicate, si effrayante, il faut se rendre à Bethléem ; elle y va. Il

lui faut essuyer les rebuts, les affronts, dans la cité de ses royaux aïeux ; elle les reçoit, sans mot dire. Il lui faut passer et descendre jusqu'à l'étable ; elle y descend. Il lui faut enfanter là le Fils de Dieu, manquer de tout, et, dans les ténèbres de la nuit, boire en silence la coupe amère de l'humiliation ; toujours elle ne sait que se taire, et qu'unir ses abaissements à ceux du Verbe fait chair.

O épouses ! ô mères chrétiennes ! osez, après cela, vous plaindre des peines que vous présentent le saint état du mariage et les devoirs de la maternité ! Comparez vos épreuves et vos douleurs à celles de la Mère du Dieu-Enfant ! Oh apprenez, et apprenons tous, à nous dévouer, simplement et héroïquement, à toutes les volontés divines, à observer un religieux silence, à pratiquer saintement la patience, au milieu des épreuves, et à faire de nos peines passagères la source heureuse d'une éternelle gloire !

O Marie ! aussitôt que vous êtes mère, vous associez, comme Jésus, ce qu'il y a de plus humilié à ce qu'il y a de plus glorieux : *Socians ima summis.* Vous réunissez, à la brillante auréole d'une virginité incorruptible, l'honneur infini de la Maternité divine, et, de plus, vous êtes unie, identifiée aux humiliations ineffables du Verbe éternel ! Puissions-nous, ô divine Mère de

notre Sauveur ! nous unir, nous identifier nous-mêmes à votre patience, à votre soumission sur la terre, pour être réunis à vos splendeurs dans les cieux.

Ainsi soit-il !

DOUZIÈME CONFÉRENCE.

SUITE DES ÉPREUVES ET DES CONSOLATIONS DE MARIE.

L'adoration des Mages. — La Purification. — La Présentation de Jésus au Temple. — La fuite en Egypte. — Beaux exemples de fidélité et d'héroïsme, qu'Elle nous laisse dans tous ces événements.

Et tuam ipsius animam pertransibit gladius.

Et un glaive de douleur vous transpercera l'âme. (St Luc. cap. 2.)

Mes Chers Frères,

A notre première mère coupable, Dieu dit : Je multiplierai tes afflictions et tes chagrins, et tu enfanteras dans la douleur. Marie, formée dans la grâce, toujours exempte de toute tache, même la plus légère, s'est vue justement exceptée de la malédiction, qui pèse sur l'universalité des mères. Son virginal enfantement de l'Homme-Dieu s'est accompli sans douleur, et sans aucun outrage à son intégrité corporelle. Mais si elle a été préservée des douleurs, qui accompagnent le senfantements ordinaires, elle n'en a eu qu'une part plus immense aux souffrances morales, et aux tourments les plus aigus de la maternité ; et jamais cœur mater-

nel ne fut ni ne sera déchiré, comme le très-saint cœur de Marie.

Nous avons déjà vu les désolations amères de la jeune Vierge orpheline ; les inquiétudes cruelles de sa prodigieuse fécondité ; sa dignité de Mère de Dieu éclipsée sous les voiles du plus humble mariage ; son voyage si pénible, ses affronts sanglants à Bethléem ; son enfantement si humilié dans l'étable, le dénûment complet et le silence si admirable de sa pauvreté. Maintenant nous reprenons la suite de ses maternelles épreuves, et nous allons avancer de quelques pas dans cette touchante et instructive histoire. Sa Purification légale au temple, la Consécration de Jésus au Seigneur, l'Adoration et les présents des Rois-Mages au divin Enfant ; la Fuite et l'exil en Egypte : voilà les nouveaux événements que nous allons méditer ; et certes, nous y trouverons de quoi édifier notre piété, de quoi exciter notre confiance, et enflammer notre amour filial pour Marie.

Connaît-on assez dans le monde, même dans le monde chrétien, connaît-on assez les peines maternelles de Marie ? Je ne le crois pas. Trop souvent nous ne voyons en Elle que la Vierge privilégiée, préférablement choisie, préférablement bénie, aimée et protégée de Dieu, admirée des Anges et des hommes ; et nous nous bornons volontiers à célébrer sa gloire, à exalter ses

grandeurs, pour nous dispenser d'approfondir ses nobles exemples, qui demanderaient notre courageuse imitation. Et les femmes elles-mêmes, à qui Marie a été donnée pour modèle spécial, les femmes mêmes se dispensent trop de jeter et d'arrêter leurs regards sur ce parfait Miroir de toute justice, dans les circonstances mêmes où elles auraient le plus besoin d'en recueillir les précieuses leçons.

Continuons donc, Mes Cher Frères, à suivre, à étudier notre admirable Mère. Suivons-la présentement au temple de Jérusalem, se soumettant à une loi humiliante, qui n'est point faite pour elle, offrant à Dieu son divin Fils, entendant, avec de glorieuses révélations, les sinistres oracles de Siméon; puis, après les consolations reçues de l'adoration des Mages, éprouvant les terreurs de la fuite, et les peines de l'exil. Telle sera la matière de cette conférence. C'est vous dire assez tout le vif intérêt qu'elle mérite.

O Vierge toujours fidèle, *Virgo fidelis!* nous voici de nouveau à votre noble école; nous voici vos compagnons de voyages, associés à vos joies et à vos douleurs maternelles, et nous voulons sincèrement, et nous instruire, et nous améliorer, dans la méditation de vos héroïques vertus. Faites donc, ô Miroir de justice, rayonner à nos âmes quelques reflets des clartés di-

vines, auxquelles vous avez toujours si parfaitement correspondu. *Ave Maria.*

2° Commençons, Mes Chers Frères, par la scène admirable où Jésus enfant se manifeste d'une manière prodigieuse, et qui devient, pour Marie et Joseph, une consolation inénarrable. C'est l'Adoration des Mages. Pour l'honneur de Dieu le Père, pour la gloire de son Fils, le Verbe incarné, pour l'encouragement de la Vierge-Mère, si éprouvée, et du saint partriarche, son héroïque époux ; aussitôt que Jésus est né, voilà, dans le ciel de l'Orient, une étoile nouvelle, qui frappe les regards observateurs des Mages, savants fortunés, et rois des plages orientales. Et voici bientôt ces Mages, qui, dociles à l'appel du prodigieux météore, et plus encore aux rayons triomphants de la grâce, arrivent à Jérusalem, et demandent après le Roi nouveau-né, qu'ils viennent adorer. Puis, ayant tiré de la synagogue israélite l'aveu et la preuve même qu'elle possède et qu'elle entend les oracles sacrés des Prophètes, les royaux voyageurs s'avancent vers Bethléem, et, sous la direction du même astre qu'ils ont vu dans l'Orient, et qui brille de nouveau à leurs yeux, les précède, les conduit, et vient s'arrêter, et s'abaisser sur la demeure même où se trouve alors le divin Enfant : *Usque dum veniens staret suprà ubi erat Puer :* Voilà ces sommités orientales qui entrent, tout émues, dans l'asile du Verbe

fait chair, le trouvent, enfant faible et pauvre, avec sa sainte Mère : *Et intrantes domum invenerunt Puerum cum Mariâ matre ejus.* Et malgré tant de faiblesse et de dénûment ; malgré le silence de la solitude où le peuple hébreux laisse son Roi nouveau-né ; eux savants et potentats de l'Orient, ils reconnaissent, dans ce frêle enfant, qui fait lever et marcher de nouvelles étoiles, ils reconnaissent leur Roi et leur Dieu ; et, se prosternant devant lui, ils l'adorent ; et, ouvrant leurs trésors, ils mettent, ils déposent à ses pieds l'or, la myrrhe et l'encens : *Et procidentes adoraverunt eum ; et, apertis thesauris suis, obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham.*

Quels beaux et doux moments pour la Vierge-Mère! Enfin le Ciel s'explique et se justifie. Si le peuple juif dort son sommeil de stupide indifférence, au moins voilà les prémices des nations qui arrivent, qui reconnaissent, qui saluent, qui adorent en Jésus leur Roi, leur Dieu, leur Rédempteur. L'honneur du Dieu-Enfant est vengé des dédains orgueilleux de Bethléem. Voilà les illustrations du monde oriental, qui, en étonnant par leur arrivée, par leur brillant appareil, la dédaigneuse cité de David, condamnent sa honteuse léthargie, et proclament hautement la divinité du Sauveur. Et la pauvreté aussi de Marie, et sa maternité divine, et ses profondes humiliations, et l'angélique dévoû-

ment du virginal époux, du juste charpentier, ont donc enfin cette merveilleuse réparation et ce solennel triomphe ! Soyez béni, ô mon Dieu ! d'avoir enfin donné cette juste consolation à vos amis si fidèles ! Cet éclat de lumière les soutiendra du moins, les encouragera, durant les longues épreuves, au milieu des nuages, des tourments et des orages, qu'ils auront à traverser pour vous !

Au moment où les grandeurs de l'Orient se retirent, et s'en vont dire leur bonheur dans les contrées de l'aurore ; pendant que le jaloux Hérode, attendant leur retour, couve encore ses sanguinaires desseins, est arrivé le quarantième jour pour la purification légale de Marie, et la présentation de Jésus au temple. Avant de suivre la sainte famille à cette cérémonie mystérieuse, et pleine d'instruction, rappelons-nous d'abord la loi de Moïse sur la purification des mères, et l'offrande des premiers-nés.

« 3° Toute épouse légitime, ayant mis au monde son » premier-né, restera quarante jours, et quatre-vingts, » si son enfant est de son propre sexe, sans entrer » dans le Lieu-Saint. Ensuite elle portera, à l'entrée » du tabernacle du témoignage, un agneau d'un an, » pour être offert en holocauste ; et de plus, une tourterelle, ou le petit d'une colombe, qu'elle donnera » au prêtre, pour l'expiation de son péché, ou de sa

» souillure maternelle. Et si elle est trop pauvre, au » lieu de l'agneau en holocauste, elle donnera une » seconde tourterelle. Le prêtre priera pour elle ; et de » la sorte elle sera purifiée : *Orabit que pro eâ sacerdos,* » *et sic mundabitur.* De plus, consacrez-moi tous les » premiers-nés, qui ouvrent le sein de leurs mères, » parmi les enfants d'Israël, tant des hommes que des » bêtes : car tout est à moi : *Mea enim sunt omnia.* » Loi profondément sage, qui nous apprend notre souillure originelle, et que le péché même se glisse, avec la concupiscence, dans l'acte qui nous donne la vie ; qui nous apprend que toute fécondité vient de Dieu, et doit être pour Dieu, que toutes ses créatures lui appartiennent, doivent lui être consacrées, et n'ont l'existence que pour procurer sa gloire.

D'une part néanmoins, cette loi, quoique d'une sagesse si admirable, ne regarde point Marie. Car sa divine Maternité, au lieu de rien ôter à son intégrité parfaite, n'a fait que la rendre encore plus auguste et plus sacrée : *Matris integritatem non minuit, sed sacravit.* Car la grâce l'a élevée au-dessus de la loi : *Mariam suprà legem fecerat gratia.* Ni sa conception toute miraculeuse du Fils de Dieu, par la seule puissance de l'Esprit-Saint, ni son enfantement sans douleur et tout virginal, ne lui ont rien fait perdre de sa sainteté magnifique. Loin de là : Elle n'en a reçu

qu'une consécration plus divine, comme le vivant sanctuaire du Verbe incarné. Elle est donc bien au-dessus de cette loi pénale, ou de cette purification mosaïque, qui ne l'oblige à rien.

Il y a plus encore : Son honneur personnel, et la grandeur infinie de son divin Enfant, lui interdisent de s'y soumettre. Car alors sans doute, on pensera, on dira d'elle-même : Marie est mère comme les autres. Le péché s'est mêlé dans la conception de son fils, comme dans celle des autres hommes. Et pour Jésus aussi on dira que c'est un pauvre enfant comme les autres, et qu'il n'y a en lui rien de saint, rien de miraculeux, rien de divin. Dans l'opinion commune, la Vierge-Mère sera donc ainsi dégradée, sa Maternité divine sera totalement méconnue : et le Saint des Saints, le Rédempteur du monde, sera supposé l'enfant souillé d'Adam, l'esclave de l'Ange déchu, comme tous les autres fils de la femme. Or, se faire à elle-même un semblable tort, causer à son divin Fils, dont la gloire lui est mille fois plus chère que sa propre vie, un préjudice aussi grand, ne serait-ce pas une folie, et même un crime ? Ainsi le juste soin de son honneur virginal, et le soin encore bien plus sacré de la dignité de Jésus, paraissent défendre à la divine mère de se soumettre à la loi humiliante de la purification légale.

Mais, d'autre part, cependant la loi est là : elle

existe, elle est formelle. Il a convenu à Dieu de voiler, d'abaisser Marie et Jésus, sous les ombres d'un mariage et d'une naissance ordinaires, de faire paraître seulement tout légitime, en attendant le moment de montrer tout merveilleux et divin. Le Ciel n'a pas envoyé de contre-ordre : Dieu ne se révèle pas présentement ; au contraire il se tait : on ne sait pas que Marie est mère de Dieu. On s'étonnerait, on se scandaliserait même, et justement, en apparences, si on la voyait se dispenser d'une loi si grave, si juste, religieusement et universellement observée, depuis quinze siècles. Donc, au milieu de ce silence du Ciel, en face du scandale redouté de la terre, en face de cette autorité de la loi, il n'y a pas à balancer : il n'y a qu'à marcher.

Par son silence volontaire, Jésus dit à Marie, comme il dira plus tard à Jean-Baptiste : *Sine modo : sic enim decet nos implere omnem justitiam.* Marchons donc, répond la divine Mère ; abaissons-nous sans hésiter ; espérons contre l'espérance. Dieu saura bien venger, relever, exalter l'honneur de son Fils et de sa Mère, quand le temps en sera venu. Et vraiment, malgré que la grâce élève Marie au-dessus de la loi, l'humilité l'abaisse et la soumet à la loi, dit saint Augustin : *Mariam supra legem fecerat gratia ; sed sub lege fecit humilitas.* Et elle subit la loi qui l'humilie si profondément ; et elle donne ainsi à tout l'univers, à tous

les siècles, cet exemple mémorable, qu'il nous faut mettre notre gloire, non dans nos priviléges personnels, non même dans les faveurs prodigieuses, reçues du Ciel, mais dans la gloire même d'obéir à Dieu, d'édifier et de servir son Eglise.

O humilité héroïque de la Mère d'un Dieu! Comme tu confonds à jamais tous les frivoles prétextes dont nous sommes si habiles à couvrir notre orgueil! Dirons-nous encore, après cela, quand il nous faudra nous taire, quand il nous faudra nous soumettre, dirons-nous encore : Si j'obéis, si je me tais, si je m'humilie, on dira que j'ai tort, on croira que je suis coupable? Ah! Mes Frères, ne disons plus rien! Et plaçons notre vraie grandeur dans l'exaltation de celle de Dieu même, dans la gloire de lui être toujours soumis, même dans la personne de nos supérieurs, et de ne donner que de bons exemples à nos frères dans la foi.

4° Mais approfondissons plus encore les nobles motifs qui conduisent au temple la sainte Mère de Dieu. Outre le but formel de l'expiation, la loi, si nous l'avons bien saisie, avait celui, bien plus sublime, de faire reconnaître et bénir le Seigneur, comme l'auteur de toute fécondité, comme le seul Souverain-Roi de toutes créatures, et surtout de toutes créatures raisonnables, venant en ce monde. Or, ce second but, si

grand, si important à la gloire divine, Marie devait le remplir, et avec la plus haute perfection. Par conséquent rendre grâce à Dieu du bienfait infini de sa fécondité virginale, consacrer au Très-Haut son divin Premier-Né, et cependant, dans l'intérêt souverain du monde, le racheter, pour que Lui, Sauveur, rachète ensuite et sauve le monde : voilà ce que le ciel et la terre attendent de la Mère de Jésus. Et aussi c'est la grande mission qu'elle accomplit.

Mettez d'une part, Mes Chers Frères, sur un plateau, supposé assez vaste, d'une balance, l'universalité des créatures, présentes et futures, de la terre et des cieux; et, sur l'autre plateau, la seule personne divine de Jésus-Christ.... Lequel plateau alors l'emportera en dignité, en mérites ? Incontestablement celui du fils de Marie l'emportera infiniment. Eh bien, que doit à Dieu la Mère d'un tel Fils, d'un Homme-Dieu ? Elle doit à Dieu plus de reconnaissance, que ne lui en doivent toutes les mères de l'univers, réunies ensemble. Jugez, avec quelle immense et profonde gratitude, la Vierge-Mère s'achemine au temple de Jérusalem, pour y payer à Dieu le tribut de sa divine maternité, et avec quelles dispositions, Elle, qui sentait avec une pénétration si intime, le bienfait infini de l'Incarnation, avec quelles parfaites dispositions elle offre son sacrifice d'actions de grâces !

Et puis, que dit encore la Loi? Tout premier-né, ouvrant le sein maternel, sera consacré à Dieu : *Omne masculinum adaperiens vulvam, sanctum Domino vocabitur.* Le divin Premier-Né, et le fils unique de Marie, est donc de droit au Seigneur. Et de plus, est-ce qu'il n'est pas aussi le Fils de Dieu? Assurément. C'est ce que les Anges ont répété plusieurs fois : *Et Filius Altissimi vocabitur.* Or, est-ce qu'il ne faut pas porter le Fils à son Père, lui en faire hommage, le lui offrir, et lui rendre ce qui lui appartient? C'est donc aussi un second devoir pour la Vierge de présenter à Dieu, dans son temple, son divin Enfant. Et c'est pourquoi la voilà qui s'avance, portant dans ses bras maternels le Fruit infini de sa fécondité virginale, la divine personne de l'Enfant-Dieu, et qui réalise cette offrande, cette donation d'une dignité et d'un mérite infinis, et qui rend déjà au Très-Haut la glorification infinie qui lui est due.

Et toutefois si la Vierge s'en tenait là, que deviendrait le plan de notre commune Rédemption? Car tout premier-né devant être offert, et ayant été réellement offert à Dieu, lui appartient, dit justement la loi, à moins qu'on ne le rachète. Or, si notre Rédempteur, premier-né et fils unique de Marie, étant dû, et étant offert à Dieu, n'est pas racheté, que restera-t-il au genre humain, pour opérer la Rédemption? Je ne vois

plus rien. Notre rançon nous échappe ! O Marie ! ce n'est donc pas assez que vous ayez mis au monde notre Sauveur ! Il faut en conserver la possession à notre humanité. Il faut l'offrir à Dieu sans doute, puisque c'est sa loi et son droit. Mais, après l'avoir offert, il le faut racheter ; afin de nous en garder, à nous, et à vous-même, la possession et la gloire éternelles. Et aussi la divine Mère n'y manque pas.

Elle sait néanmoins qu'en le rachetant, elle ne l'aura pas longtemps. Elle sait, et un saint vieillard, inspiré du Ciel, le lui va dire encore plus nettement, qu'elle ne le garde, que pour en éprouver un indicible martyre. Mais elle sait aussi combien le monde en a besoin : et alors, pour notre salut, elle le rachète. Et toute pauvre qu'elle est, elle le rachète de son propre bien. Non pas en offrant un agneau à sa place : l'agneau véritable ne devait pas être racheté par l'agneau figuratif. Que les autres premiers-nés soient rachetés par la figure de l'Agneau divin : oui, c'est juste. Mais, dans le rachat de Jésus, la figure doit être écartée, puisque l'infinie réalité s'y trouve. Et c'est pour cela même que Marie est trop pauvre, pour pouvoir offrir un agneau. O Dieu ! que votre sagesse est admirable !

C'est pour cela qu'une seconde tourterelle est ici offerte et substituée à l'Agneau figuratif. La tourterelle, qui fuit le bruit de la foule, qui cherche les

solitudes, qui ne chante point, mais qui gémit toujours, et qui aime toujours ce qu'elle a aimé une fois, touchante image du Dieu caché, solitaire, gémissant, et nous aimant toujours ; la tendre tourterelle, par la volonté divine, prend la place de l'agneau légal pour racheter l'Agneau véritable. Et c'est Marie qui donne cette innocente victime, par laquelle Jésus est racheté. Et Marie n'est pas seulement la Mère, elle est encore dans le sens légal, la Rédemptrice du Rédempteur. Et c'est ainsi que, contre toutes les apparences qui frappent au premier abord, Marie a les raisons les plus profondes d'accomplir les prescriptions légales. Et voilà pourquoi elle est admirablement fidèle à offrir à Dieu le sacrifice sublime d'une obéissance et d'une humilité parfaites, en même temps que d'une reconnaissance profonde, et d'un amour héroïque, et pour la gloire de Dieu, et pour le salut de l'univers !

Et quel sacrifice, Mes Chers Frères, que celui de Marie, dans la présentation de Jésus ! La divine Mère offre d'abord sa réputation, sa gloire, sa vie entière ; oui ; et, ce qui est bien davantage, elle offre ensuite son divin Enfant ! Sacrifice d'une générosité et d'un mérite incalculables. Car l'héroïsme de l'amour maternel, c'est d'aimer son enfant plus que sa vie, d'être toujours prêt à souffrir, à mourir, pour sauver son enfant. Eh bien, Marie offre à Dieu son Enfant, son

Sauveur, son Dieu, sa vie, son tout ; et elle l'offre pour le salut du monde ! Ah ! Chrétiens, si Dieu, si la voix de sa grâce, si le cri de notre conscience, nous demandent quelquefois des sacrifices, même grands et généreux, prenons le fer, prenons la flamme, tranchons et immolons à Dieu ce qu'il exige de nous ! (Commenter au besoin : *Si oculus tuus scandalizat te, erue, etc*).

5° Tant de vertus méritaient bien quelques consolations ! Et en effet, voici qu'il était à Jérusalem un saint vieillard, nommé Siméon, homme vraiment juste, pénétré d'une crainte toujours filiale d'offenser le Seigneur : et l'Esprit-Saint habitait en lui : *Et Spiritus Sanctus erat in eo.* Ce digne Israélite, saturé des divines Ecritures, les ayant méditées, comparées sous le rayon illuminateur de l'Esprit de Dieu, dont sa sainte vie le rendait digne, croyait accomplie la plénitude des temps, pour la Rédemption du monde. Et l'Esprit divin qui était en lui, répondant aux soupirs par lesquels il appelait la venue du Messie, lui avait révélé qu'il ne verrait point la mort, qu'il n'eût vu auparavant le Christ du Seigneur. Ainsi ce saint vieillard renfermait, pour ainsi dire, en lui-même toute la sagesse, toutes les espérances, toutes les saintes impatiences des anciens Justes, pour aller au-devant du Messie.

Et vraiment conduit par l'Esprit de Dieu, Siméon arrive au temple : *Et venit in Spiritu in templum ;*

juste au moment où la Vierge présente au Seigneur son divin Enfant. Et malgré tant de pauvreté et d'humiliation, le vénérable Vieillard, inspiré d'en-Haut, reconnaît, dans le faible enfant, le Sauveur, après lequel il soupire. Et il le prend dans ses bras, avec la sainte familiarité qu'autorisaient ses cheveux blancs et son ardent amour ; et, dans ses joyeux transports, il s'écrie : Maintenant, ô mon Dieu, votre serviteur s'en ira dans la paix ; parce que, selon votre promesse, mes yeux ont vu le Salut que vous offrez au monde, le Sauveur que vous envoyez, pour être la lumière des nations, et la gloire de votre peuple d'Israël.

Sans doute cette scène, toute divine et toute charmante, eut peu de publicité. Elle fut, ce semble, comme toute secrète et toute confidentielle. C'était néanmoins comme un beau rayon de soleil, au milieu de tant de nuages ; et elle fut, à Marie et à Joseph, une consolation délicieuse sur les abaissements si profonds de l'Homme-Dieu. Mais aussi cet éclair de lumière divine est bientôt suivi d'un torrent de nouvelles douleurs. S'adressant à Marie, le saint vieillard lui dit, en vrai Prophète : Ne vous y trompez point cependant, ô Mère si privilégiée ! Quand pressant sur mon cœur votre miraculeux Enfant, je le salue comme la gloire d'Israël, je ne dis point que tout notre peuple va courir au-devant de sa lumière : Non ! Il sera au contraire en

but à d'affreuses contradictions. Les uns recevront de lui la résurrection et le salut ; mais beaucoup d'autres le repousseront, et tourneront pour eux sa Rédemption en éléments de mort. Et attendez-vous-y, pauvre Mère ; un glaive de douleur vous transpercera l'âme : *Et tuam ipsuis animam pertransibit gladius.*

Comme vous le voyez, Marie paie, bien vite et bien cher, les quelques instants de joie que sa maternité vient d'éprouver. Car quel coup de poignard que cette sinistre annonce, jetée soudain au milieu d'une scène de bonheur ! Un glaive cruel vous percera les entrailles ! Pour toute femme sensible, pour toute mère intelligente, quelle lugubre révélation ! mais incomparablement plus déchirante pour Marie ! Car jamais il n'y eut de mère comme elle ; et jamais non plus il n'y eut de fils comme Jésus-Christ. Eh bien, c'est la Mère incomparable de cet incomparable Fils, qui entend ces paroles inspirées et si désolantes ! Ce Sauveur du monde, cette gloire spéciale d'Israël, après lequel tout le peuple devrait courir, va éprouver les plus affreuses contradictions. Un trop grand nombre ne puiseront en Lui qu'une perdition sans remède. Et vous, qui pensiez n'avoir donné au monde que la source de son salut, et l'objet de ses universelles bénédictions, vous verrez, de vos yeux maternels, de telles horreurs, que vous en aurez le cœur outre-percé, comme d'un glaive !

Cela dit, l'auguste Vieillard ferme le livre de l'avenir. Et comme le cœur des mères est si ingénieux à se tourmenter, si ardent à multiplier, à élargir ses terreurs, jugez quelles ne sont point dès-lors les mortelles angoisses de Marie! La noble mère ne saurait douter que ce ne soit là l'incontestable vérité ; car évidemment le saint Vieillard est inspiré de Dieu. Par conséquent, ses paroles à demi-voilées placent la Vierge alarmée sous le coup de foudre, prêt à la frapper dans son divin Enfant. Et à chaque moment ce terrible oracle, comme un livide éclair, fait briller à ses yeux comme la pointe acérée de ce glaive, sans cesse menaçant. C'est avec cela, c'est dans cette horrible attente du plus douloureux avenir, qu'elle se retire du temple sacré, et qu'elle s'avance, néanmoins, toujours magnanime, vers ces peines effrayantes, indéfinies, qui lui sont annoncées.

6° Et comme si ce n'était pas assez de cette prophétie lugubre, qui livre son cœur effrayé aux plus noires appréhensions, voici le Ciel et la Terre qui se réunissent, pour redoubler ses terreurs maternelles. Joseph! Joseph! vient dire, comme tout épouvanté, un Ange des cieux au père nourricier, Joseph, lève-toi, sur-le-champ, durant la nuit; n'attends point que le jour soit venu: mais, sans délai, prends l'Enfant et sa Mère, et fuis promptement en Egypte. Car Hérode,

comme un lion en furie, va chercher de tous côtés le divin Enfant, pour le mettre à mort. Quelle nouvelle et terrible épreuve ! Quoi ! s'écrie Albert le Grand, le Sauveur du monde obligé de fuir en proscrit : *Debet fugere, qui Salvator est mundi !* Mais si cet enfant est le Fils de Dieu, est-ce qu'il ne peut pas prévenir lui-même son mortel ennemi ? Est-ce qu'il ne peut pas le broyer lui-même, comme un vase d'argile, avant qu'il ait rien entrepris contre sa Personne divine ? Dieu du ciel, soyez donc d'accord avec vous-même ! Si le fils de Marie est votre Fils, levez-vous donc, et vengez-Vous même votre cause : *Exurge, Domine, judica causam tuam.*

Ni le juste Joseph, ni la Vierge-Mère ne font toutes ces réflexions. Voici une affliction nouvelle, plus déchirante encore que toutes celles qui l'ont précédée. Sans doute le Dieu qui a envoyé ses Anges, les astres et les Rois au berceau de Jésus, qui nous a envoyé tant de fois ses Anges à nous-mêmes, ce Dieu a bien une multitude infinie de moyens, pour dérober le Verbe incarné à la fureur d'Hérode. Mais il lui plaît de rester le Dieu caché, de s'éloigner, de nous exiler, avec lui, de notre patrie, de nous imposer cette amère séparation, de nous jeter avec lui dans des privations, dans des craintes, dans des perplexités infinies. Eh bien ! nous n'avons qu'à nous abandonner à ses desseins adorables.

Et de fait, quoique navrés et tout tremblants, Joseph et Marie prennent en toute hâte le chemin de l'exil, et s'en vont, résignés et soumis, dans cette Egypte plongée dans les plus stupides idolâtries.

Fuyez donc, tendre Mère, fuyez donc, loin de tous les vôtres, chez les étrangers ; loin du temple du vrai Dieu, qui vous est si cher, vers les temples des démons : *Fuge à tuis ad extraneos ; à Templo ad dœmonum fana !* Vous vous taisez, divine Mère : vous dévorez en silence toutes vos amertumes : et parce qu'ainsi vous portez mieux l'obéissance jusqu'à l'héroïsme, et parce que vos angoisses sont réellement indicibles. Car se sentir la Mère du Fils de Dieu, voir ce Dieu méconnu, rejeté de son peuple, menacé de mort par un féroce tyran ; se voir obligée de se dérober si vite aux glaives sacrilèges, de le cacher dans ses bras, et de se sauver, avec ce divin Fardeau, en proie à toutes les anxiétés, à travers des pays inconnus, âpres et sauvages, remplis de mille périls : qui exprimerait de pareilles tribulations ! *Quæ major tribulatio quàm quod recens Natus, à collo matris pendens, cum ipsâ matre pauperculâ fugere conatur, per viam silvestrem, obscuram, asperam, in habitatam ?* (Albert Mag.)

Représentons-nous, Mes Chers Frères, la sainte Famille dans cette fuite, aussi précipitée qu'imprévue. La Vierge n'a pas même le temps de réunir quelques

provisions pour l'avenir. Se trouvant en voyage, depuis le départ de Nazareth pour Bethléem, depuis déjà deux mois, n'ayant avec elle que quelques langes et quelques vêtements, elle les prend en toute diligence; et la voilà soudain sur la route, si longue et si inconnue, de cette Egypte lointaine, qui lui est assignée pour exil. Et durant ce voyage, d'environ cent-quarante lieues, imaginez toutes ses terreurs, toutes ses alarmes! Au moment de cette fuite, dit saint Bonaventure, on est encore dans la froide saison. Il faut, par prudence, choisir les chemins les plus abandonnés, de peur des émissaires et des assassins sacriléges d'Hérode. Et où loger, durant les nuits glacées? Où se reposer seulement quelques heures? Où trouver même de quoi faire le plus frugal repas? Le cœur inquiet des saints Epoux interroge, avant de s'y engager, le creux des vallons, l'enfoncement des forêts, les sinuosités des sentiers solitaires. Et ce n'est qu'avec mille souffrances, physiques et morales, que la sainte Famille arrive enfin à cette terre d'exil, dégradée par toutes les aberrations payennes.

Voilà Marie au milieu des turpitudes idolâtriques : y trouve-t-elle du moins un peu de repos? Certes, je ne le crois pas. Il me semble au contraire qu'ayant la connaissance anticipée de la Passion de Jésus, elle endure d'avance un long et secret martyre : *Tu longum,*

præscia futuræ Passionis Filii tui, pertulisti martyrium (Abb. Rupert). Et même plus que cela, dit saint Jérôme ; car les martyrs ont souffert principalement dans leurs corps ; mais Marie principalement dans son âme : *plus quàm martyr : nam alii sancti passi sunt in carne : Maria autem in animâ.* Tortures du cœur, d'autant plus profondes, dit saint Bernard, que plus tendre est son maternel amour : *Quantò dilexit teneriùs, tantò vulnerata est profundiùs.* Et tortures qui n'eurent jamais leurs égales en amertumes ; parce qu'elles ne furent jamais causées par un fils aussi chéri : *Nullus dolor amarior, quia nulla proles carior.* (S. Bonav.)

Chaque fois que la sainte Exilée regarde son cher et céleste Enfant, elle voit en lui la grande Victime, destinée aux contradictions, au sacrifice. Plus elle Le voit beau, gracieux, divin, plus son cœur maternel est déchiré de mortelles frayeurs. Se rappelant les oracles lugubres de David et d'Isaïe : Voilà donc, se dit-elle en gémissant, celui à qui sont réservées ces atrocités étranges ! Un jour, je ne sais quand, mais peut-être bientôt, ces tendres mains seront chargées de chaînes ; ces pieds sacrés seront percés et meurtris ; cette tête angélique sera ensanglantée ! O Ciel ! Est-ce donc possible ! Et c'est moi qui l'ai enfanté, qui l'élève, qui le prépare pour le sacrifice ! Et cet enfant adorable, et que j'adore, je le verrai haï, persécuté, immolé ! O

divin Enfant ! me sera-t-il possible de vous dérober aux horreurs que je redoute ! Voilà quelque chose des pensées douloureuses, qui désolent, trop continuellement, l'âme sensible de la divine Mère !

Ajoutez-y encore ce que vous pouvez vous figurer des peines et des privations de la pauvreté, des regrets et des gémissements de l'exil, des dégoûts et des chagrins que cause à son cœur la vue des stupidités et des abominations égyptiennes. Si jadis les fils de Sion, captifs sur les bords de l'Euphrate, au lieu de redire les cantiques de leurs fêtes, ne savaient plus que mêler leurs larmes aux fleuves de Babylone, la Vierge exilée, loin de ce beau temple de Jérusalem, où s'est écoulée sa sainte jeunesse, loin des tombeaux de ses parents, loin de tous les siens, privée de tout, au milieu des monstruosités idolâtriques, n'a-t-elle pas l'âme vraiment abreuvée, incessamment navrée des pensées les plus amères ! Et, selon de graves auteurs, parmi lesquels on compte Eusèbe et saint Thomas, ce triste exil et son deuil accablant durèrent, pour la sainte Famille, sept mortelles années !

C'est ainsi, Mes Chers Frères, que plus on avance dans l'histoire de la divine Mère, plus on la trouve éprouvée par les plus terribles tourments, désolée par les plus amères humiliations. C'est au point, qu'au lieu de penser que Marie eût pu être tentée d'exaltation et

d'orgueil, on serait souvent tenté soi-même de murmurer pour elle, et de se décourager pour son martyre ineffable, et toujours renaissant. Mais c'est ainsi encore, que plus on médite ses beaux exemples, plus on admire, au milieu de ses grandeurs incomparables, au milieu de ses consolations glorieuses, une modestie toujours plus profonde, une humilité toujours plus parfaite, en même temps qu'une résignation toujours plus héroïque, un abandon toujours plus filial, au sein des terreurs, des amertumes et des angoisses de sa divine Maternité.

7° O femmes chrétiennes! s'écrie saint Ambroise, ayez donc sans cesse, comme un tableau vivant, devant vos yeux, cette vie de la Vierge, de laquelle reluit à vos esprits, comme d'un fidèle miroir, toute forme de vertus : *Sit vobis tanquam in imagine descripta vita Mariæ, de quâ, velut speculo, refulget forma virtutis.* C'est là que vous devez puiser les exemples à reproduire dans votre vie ; c'est dans cet exemplaire parfait que vous devez lire ce que vous avez à corriger, ce que vous avez à fuir, ce que vous avez à faire : *Hinc sumatis exempla vivendi, quid corrigere, quid fugere, quid tenere debeatis.* Oui, Marie a été telle, que sa vie, à elle seule, doit être la règle de toutes les autres : *Talis fuit Maria, ut ejus unius vita sit omnium disciplina.*

Eh bien, à la vue de l'or, et au milieu des vapeurs

de l'encens, que les rois de l'Orient apportaient à Jésus, et par Jésus, à sa divine Mère, Marie s'est-elle laissée éblouir, enivrer d'orgueil? Est-elle allée même publier sa gloire et celle de son divin Fils, au milieu de ses amis et de ses propres parents? Non. Elle ne tire pas plus d'éclat des adorations que la Gentilité apporte au Sauveur, qu'elle n'a pris de courroux des mépris de tout Bethléem. Elle ne se réjouit que d'une chose, c'est que Dieu est plus connu : et jusqu'au milieu des nuages flatteurs de l'encens, elle considère la myrrhe, qui sert à la sépulture, et voit déjà le tombeau où l'Homme-Dieu descendra quelques jours. Sachez donc aussi, mères chrétiennes, faire remonter vers Dieu les consolations et les joies maternelles qui vous arrivent. Taisez-vous sur ce qui vous afflige : taisez-vous encore sur ce qui vous réjouit. Que Dieu seul soit le confident de vos espérances, de vos craintes, de vos peines et de vos félicités maternelles. Et au milieu des condoléances, ou des félicitations du monde, montrez, par vos sages discours, que c'est la main paternelle de Dieu que vous savez voir et bénir en tout événement.

N'oublions jamais non plus, Mes Chers Frères, l'exemple mémorable de la divine Mère, s'abaissant sous la loi humiliante de la purification. Il est pour nous tous, jeunes et vieux, dans tous les états, dans toutes les conditions, des devoirs sacrés à remplir, des

lois divines et humaines à suivre. Notre sainte Religion nous oblige aussi à nous purifier, au moins une fois l'an, et cette purification annuelle ne nous est que trop nécessaire. Eh bien donc, en toutes circonstances, quand pèse sur nous une obligation quelconque, que l'obéissance admirable de Marie nous aide à nous soumettre avec une docilité entière. Qu'elle vous aide, enfants et jeunes gens, à vous soumettre à vos parents, à vos supérieurs! Qu'elle vous aide, épouses chrétiennes, à vous soumettre à vos époux! Qu'elle vous aide, maris et vieillards, à vous conformer aux lois de Dieu, à celles de son Eglise, et surtout à ce devoir pascal, si important à la pureté de vos consciences!

Puissiez-vous, vous surtout, vieillards chrétiens, avoir bien compris votre touchant modèle, le juste et admirable Siméon! Que cherche-t-il, ce saint vieillard? En ses vieux jours, il ne veut plus, il ne cherche plus que son Sauveur, avant de mourir. Et quand sa sainte vieillesse lui a procuré ce bonheur ineffable, quand il a trouvé Jésus, et l'a serré sur son cœur, il ne veut plus rien voir; il n'aspire plus qu'à se rendre au sein d'Abraham, pour y attendre en paix l'espérance du monde, O vous, à qui vos cheveux blancs annoncent votre départ, chaque jour plus prochain, craignez de mourir, sans avoir trouvé Jésus-Christ, sans avoir reçu le baiser de son amour, sans lui avoir donné le vôtre!

Ah ! cherchez et trouvez votre Sauveur par la rémission de vos fautes : pressez-le sur votre cœur par la réception de la divine Eucharistie. Et puis ne regrettez plus rien. Méprisez au contraire tout ce qne vous n'aurez plus demain, et n'aspirez plus qu'au bonheur de voir enfin votre Sauveur à découvert, et de le contempler dans sa gloire !

Nous tous enfin, Mes Chers Frères, nous avons, si non senti, du moins compris la terrible épée que les sombres révélations du vieux Prophète ont enfoncée au cœur de Marie ; et nous avons vu comme l'héroïque mère a reçu le coup affreux ; comme elle a pris le chemin de l'exil, au milieu des plus poignantes angoisses, toujours silencieuse et résignée. Comprenez déjà combien notre salut a coûté à sa tendresse maternelle ! Et, si dans la vocation où Dieu nous appelle, si dans l'état où nous sommes entrés pour lui obéir, si l'amour divin nous honore de quelques croix, si notre chemin se trouve hérissé de quelques peines, notre cœur percé de quelques grosses douleurs, rappelons-nous toujours la soumission et le silence de la divine Mère. Au milieu des plus noirs chagrins, écrions-nous : Seigneur, les eaux, grandes et amères, de la tribulation sont entrées jusqu'au fond de mon âme ! Mais n'importe, je suis toujours à vous, et sauvez-moi : *Tuus sum ego, Domine, salvum me fac ; quoniam intraverunt aquæ usquè ad*

animam meam! Ignoré, méprisé, calomnié, pauvre, malade, haï, persécuté, n'importe ! Pourvu que je sois avec vous, et que vous soyez avec moi, c'est tout ce qu'il me faut. Que ma vie entière soit sacrifiée en holocauste à votre gloire ; pourvu qu'elle me conduise à vous posséder éternellement.

Ainsi soit-il !

TREIZIÈME CONFÉRENCE.

MARIE DURANT LA VIE CACHÉE DE JÉSUS-CHRIST ET AUSSI DURANT SA VIE PUBLIQUE

Ou Marie dévouée, en silence et en toute obscurité, au devoir de l'éducation du Dieu-Enfant; et modèle des mères chrétiennes. — Et encore charité, humilité, sanctification progressives de Marie, pendant les prédications du Sauveur. — Modèle aussi de la mère chrétienne, quand ses enfants ont pris leur position dans le monde.

Lumen æternum mundo effudit, Jesum-Christum, Dominum nostrum :

Elle a donné au monde la Lumière éternelle, Jésus-Christ, Notre-Seigneur. (Préface des fêtes de la très-sainte Vierge.)

1° Jésus-Christ, Mes Très-Chers Frères, pouvait arriver Dieu et Homme sur la terre, exempt de la faiblesse, des besoins, des développements lents et gradués de l'enfance, dans la plénitude de toutes les facultés humaines, en un mot, dans l'âge parfait, complet comme on l'est à trente ans, ou comme Adam sortant des mains du Créateur. Oui, vraiment, il ne tenait qu'à notre Sauveur d'entrer ainsi dans le monde, tout prêt à prêcher son Evangile, et à remplir sa divine mission, étonnant tout à coup le genre humain, et en-

levant son admiration et sa foi par l'éclat de ses prodiges, démontrant, jusqu'à l'évidence, et son humanité et sa divinité, dans l'unité de sa personne divine, et obligeant toutes les nations à reconnaître et à subir son autorité suprême.

Mais tel n'a pas été le plan adopté et suivi par le Verbe incarné. Il a voulu être non-seulement homme, mais encore enfant, et passer par les progrès successifs de l'enfance, pour servir à jamais de modèle aux adolescents. Et en même temps il a voulu avoir une mère, qui fut à jamais le modèle parfait de toutes les autres; une mère, non-seulement Vierge sans tache, sainte, ornée de toutes les vertus, mais Vierge parfaitement élevée, magnifiquement instruite, portant son intelligence à toute la hauteur et à toute la largeur de vue, et des plus grands Prophètes, et même des plus sublimes Séraphins; comme nous l'a prouvé le ravissant *Magnificat*, échappé soudain à ses lèvres virginales.

Nusquàm enim Angelos apprehendit, dit le grand Apôtre, *sed semen Abrahæ* : Il n'a point pris la nature, ni la forme de l'Ange; mais il a pris la chair et les besoins de la race d'Abraham. *Undè debuit per omnia fratribus similari :* C'est pour cela qu'il a dû ressembler en tout à ses frères, *absque peccato*, toujours à l'exception du péché. Il s'est donc fait notre semblable et notre modèle par les infirmités et les ac-

croissements graduels de l'enfance, par l'éducation qu'il a voulu recevoir, par la soumission édifiante qu'il a accordée à Marie et à Joseph : *Et erat subditus illis :* Et plus encore par les progrès charmants et aimables qu'il accomplissait, chaque jour, dans la vraie sagesse, dans la science, dans toutes les vertus morales, en même temps qu'en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes : *Jesus autem proficiebat sapientiâ, et ætate, et gratiâ apud Deum et homines.*

Nous voici donc amenés, par les événements mêmes, à de nouvelles phases de la vie de la divine Mère. Nous voici arrivés à considérer, à étudier Marie, après avoir donné Jésus au monde, l'élevant, le préparant pour être le Sauveur du monde, accomplissant cette tâche sublime, dans le secret de la retraite la plus cachée : puis, quand s'ouvre la vie publique de l'Homme-Dieu, l'aimant, le servant toujours, aimant aussi, et servant les pauvres et les malheureux, et néanmoins se cachant sous les voiles de son humilité toujours plus profonde, et élevant sans cesse plus haut l'édifice admirable de ses perfections. Et c'est ici, Mes Chers Frères, que les mères chrétiennes vont trouver un modèle, toujours plus héroïque et plus accompli. *Mater admirabilis*, ô Mère admirable ! trop peu étudiée, trop peu connue néanmoins, dans votre haute perfection : en commençant cette nouvelle instruction à votre

gloire, je me rappelle que je parle à un siècle bien malade ; et malade, beaucoup par la faute des mères ! Obtenez donc à mes faibles paroles la puissance nécessaire, pour faire comprendre, et imiter, aux bonnes mères vos parfaits exemples maternels. *Ave Maria*

2° Quand je lis dans l'Evangile ces mots si frappants : Jésus progressait d'une manière évidente devant Dieu et devant les hommes : je me demande : Mais quel était donc le divin précepteur de Jésus-Christ ? A quel docteur vénérable a-t-il déféré l'honneur de l'instruire ? Et à l'instant, et en toute certitude, je me réponds : Mais le personnage auguste qui a présidé à l'éducation humaine du Christ, c'est sa divine Mère, c'est Marie...

Les Juifs, je le sais, ne veulent pas plus de cette vérité que de beaucoup d'autres. Pour se donner de la gloire, ils prétendent que ce fut un de leurs docteurs de Nazareth qui instruisit le Fils de Marie. Mais en cela ils mentent doublement. Car le savant Juif qu'ils nomment, comme ayant instruit Jésus enfant, n'a vécu que plus d'un siècle après sa mort. Et de plus, quand le Sauveur commence ses divins enseignements, et qu'il ravit, par les charmes de sa parole, la multitude suspendue à ses lèvres, ses auditeurs émerveillés s'écrient : Mais n'est-ce donc pas là le fils du charpentier ? Et comment, n'ayant jamais appris les lettres, peut-il posséder une telle science ? *Et admirabantur*

Judæi, dicentes : Quomodò hic litteras scit, cum non didicerit ? Ainsi les Juifs actuels sont démentis, dans leur vaniteuse prétention, par les contemporains mêmes du Sauveur.

Non, Mes Frères, Dieu n'a pas voulu que les Juifs pussent se vanter, avec quelque apparence de raison, d'avoir donné des leçons au Messie. C'est pourquoi Il fit Joseph et Marie trop pauvres, pour payer les trop chères leçons des rabbins juifs. Mais aussi il y avait pourvu autrement, en donnant d'avance à la Vierge une science religieuse, au niveau de laquelle n'arrivait pas toute celle des docteurs d'Israël. Et de la sorte le Sauveur apprend les lettres humaines, et surtout les lettres divines ; mais c'est auprès de sa sainte Mère, la femme la plus éclairée de son temps, et d'ailleurs en tout guidée par l'Esprit-Saint.

La première chose indispensable, pour réussir dans l'éducation de l'enfance, c'est d'en bien saisir le vrai but, de se le proposer toujours, et d'y tendre de toutes ses forces, sans s'en écarter jamais. Sans cela, on n'y commet que des fautes, d'autant plus lamentables, qu'elles sont pour l'ordinaire sans remède. Or, la Vierge-Mère sait bien à quels desseins Jésus lui est donné. Elle sait qu'il ne lui est que prêté, et que pour un moment, et que sa grande mission est d'instruire et de sauver le monde. Elle sait enfin que le Seigneur est le Dieu

des sciences, que c'est à Lui qu'elles doivent aboutir. en préparant pour lui les esprits, et en dirigeant, vers son service et sa gloire, toutes les pensées et toutes les volontés des hommes : *Deus scientiarum Dominus; et ipsi præparantur cogitationes.* Et c'est, dans ces saintes et sublimes intentions, que la noble Mère entreprend et poursuit l'éducation de son divin Enfant.

Durant les sept années de son long exil en Egypte, Jésus reçoit de Marie ses premières locutions, son premier langage, ses premières prières, les premiers éléments des sciences divines et humaines. Et certainement la Vierge, remplie de toute la haute science des Prophètes, de toutes les plus sublimes beautés des Livres saints; soit qu'elle parle de Dieu, de ses perfections, de ses grandeurs; soit qu'elle parle de ses œuvres, du monde, de sa création, de son but, de l'origine merveilleuse et de tous les prodiges de l'histoire du peuple hébreux, des oracles des prophètes; la Vierge, d'ailleurs sous l'illumination directe de l'Esprit Saint, a, pour traiter toutes ces grandes choses, des idées et des expressions proportionnées à leur grandeur, et à l'intelligence du Dieu-Enfant. Et si l'homme moral est formé à dix ans; si l'homme moral est formé sur les genoux de sa mère; et si Jésus, enfant divin, a, par sa précocité, par son intelligence, précédé, à une distance infinie, tous les enfants, même les plus spiri-

tuels et les plus aimables : qui pourrait dire l'étendue des connaissances, religieuses et sociales, que le Sauveur possédait déjà, au retour d'Egypte à Nazareth?

Quand, après son absence si longue, la sainte Famille rentre en ses humbles foyers, elle n'a pour subsister que ses bras et son travail. Aussi, tout jeune encore, Jésus accomplit l'oracle : *In laboribus fui à juventute meâ :* J'ai été dans de durs travaux, dès ma première enfance. Il prend donc, de bonne heure, les outils du charpentier, et, par un travail proportionné à ses forces et à son âge, il aide son vieux père nourricier et sa sainte Mère, à gagner le pain de chaque jour. Car l'aisance est absente du modeste asile, et ce n'est qu'à force de pénibles labeurs qu'on y satisfait aux premiers besoins. Et c'est ainsi que Jésus enfant réunit l'exercice et les travaux corporels à l'étude et à l'acquisition des sciences divines et humaines.

Le travail corporel fatigue, il est vrai ; mais aussi il fortifie le corps ; il l'amène à son parfait développement, à la plénitude de sa force ; et le corps perfectionné aide lui-même à la perfection de l'intelligence. De plus, l'homme est condamné au travail, aux fatigues, aux peines physiques de toutes sortes : c'est le lot commun des enfants d'Adam ; c'est la pénitence imposée à tous ; et ceux qui, durant l'enfance, fuient les fatigues corporelles, n'en trouvent plus tard que des

peines morales, plus nombreuses et plus désolantes. Or, l'éducation de Jésus n'a été défectueuse sous aucun rapport; et, quoique la Sainteté par excellence, Lui-même s'est soumis à la loi universelle de l'expiation par le travail; et pour relever notre nature déchue, Il a pris sur lui toutes les lois pénales qui pèsent sur l'humanité. Enfin, connaissant les trois grandes maladies, l'orgueil, la cupidité et le sensualisme, qui ravagent le genre humain, voulant les guérir par des exemples sans réplique d'humilité, de pauvreté et de mortification, l'Homme-Dieu, dès l'âge le plus tendre, se dévoue en silence aux travaux les plus humbles, les plus durs et les moins lucratifs : *In laboribus fui à juventute meâ.*

Puis les soirs, lorsque saint Joseph, cassé d'ans, et épuisé des fatigues du jour, s'en va étendre ses membres vieillis et las sur sa pauvre couche, Jésus se retire, avec Marie, dans sa cellule mystérieuse. Et là, à la pâle lueur de la lampe nocturne, tandis qne la sainte Mère roule, en méditant, en priant, ses légers fuseaux, le divin Fils, assis silencieux sur sa natte, sa tête pensive appuyée dans ses mains, lit et réfléchit profondément les divines Ecritures; parce qu'astreint aux travaux manuels durant le jour, il n'a, pour l'étude, que ses courts moments de relâche à ses frugals repas, et les heures qu'il dérobe à son repos de la nuit. Comme

sa divine Mère, toujours modeste et recueillie, Jésus, même enfant, fut toujours sérieux, dit saint Bernard ; et nous lisons, en plusieurs endroits de l'Evangile, qu'il a pleuré, mais nulle part que le rire ait jamais égayé son visage : *Flevisse legimus, risisse nunquàm.* Sa récréation quotidienne, c'est de se reposer des fatigues corporelles par la prière et l'étude ; et les saints jours consacrés au culte du Seigneur, ses adorations et ses méditations profondes sont continuelles. C'est ainsi que Marie instruit, applique, dirige, habitue, en un mot, élève son divin Enfant, et qu'elle prend elle-même sa grande part aux saintes adorations, aux études soutenues, aux graves méditations de Jésus, et à tous ses accroissements merveilleux en science, en sagesse et en grâce.

3° Aussi, sous l'habile et haute direction de Marie, les progrès de Jésus adolescent sont si universels, qu'à sa douzième année, il ravit, par sa prodigieuse sagesse, tous les plus vieux docteurs d'Israël. S'étant rendu à la Ville Sainte, avec Joseph et Marie, pour la solennité de la Pâque, et les jours de la fête étant passés, pendant que ses parents reprennent la route de Nazareth, le divin Enfant se dérobe à leurs regards, et reste lui-même au temple du Seigneur. Il n'est pas difficile de concevoir comment Jésus peut ainsi échapper un moment à la sollicitude maternelle. Les Juifs,

pour se rendre aux grandes fêtes de Jérusalem, ou pour en revenir, marchaient par groupes séparés d'hommes et de femmes, et les enfants pouvaient être indifféremment avec les uns ou les autres. C'est pourquoi, Marie, croyant Jésus dans le groupe où se trouvait Joseph, et celui-ci, le supposant dans celui où se trouvait sa mère, tous deux marchent la journée entière, sans s'apercevoir que le Sauveur est resté à Jérusalem. Mais le soir étant venu, et les troupes diverses s'étant réunies, Marie et Joseph se retrouvent sans Jésus, et son absence les plonge dans une douleur inexprimable.

Alors les saints Epoux, profondément désolés, reprennent tous deux promptement, et durant la nuit, le chemin de Jérusalem. Ils cherchent, ils interrogent de toutes parts, le long de la route ; ils s'informent, avec une vive inquiétude, chez tous leurs parents et amis de la Ville sainte ; aucune découverte n'adoucit leur désolation. Enfin, le troisième jour, pénétrant dans le temple du Seigneur, ils sentent soudain leur douleur se changer en allégresse. Alors ils aperçoivent, ils retrouvent Jésus au milieu des vieux docteurs de la Synagogue, les interrogeant, et leur répondant tour-à-tour, les ravissant par la précocité, par l'étendue et la profondeur de ses connaissances toutes merveilleuses. Ils entendent toute la vaste assemblée, transportée

d'admiration, retentir de cris d'étonnement et d'éloge, en faveur de la prudence si éclairée de l'admirable Enfant : *Stupebant autem omnes, qui eum audiebant, super prudentiâ et responsis ejus.* Et, assurément, autant avait été intime et déchirante la douleur maternelle de la Vierge sur la perte de Jésus, autant est douce et flatteuse sa joie, en le retrouvant.

Une illustre dame romaine, Cornélie, la mère des Gracques, provoquée par ses intimes amies à leur montrer ses bijoux, leur présenta ses deux fils, ornés des grâces, des connaissances et des vertus, que donne une belle éducation ; et leur dit, avec un légitime orgueil : Voilà mes bijoux ! Si une noble mère a pu parler ainsi de ses enfants, que ne pourrait pas dire la glorieuse Mère du Sauveur, en le voyant, si jeune encore, couvert des applaudissements et des félicitations de toute la Synagogue ? Mais la divine Mère sait renfermer sa joie, même la plus juste, même la plus enivrante, et fait remonter toute gloire à l'Auteur suprême de tout don parfait. En élevant en toute sagesse, en instruisant avec une perfection extraordinaire, le divin Sauveur, sa sainte Mère a simplement accompli, pour l'honneur du Très-Haut, la grande tâche de sa maternité, le devoir sacré de la véritable éducation.

C'est en Dieu, et pour Dieu seul, que, dans un profond silence, et sous les voiles de l'obscurité, elle a

rempli sa sublime vocation. Elle n'attend rien, elle ne veut rien des éloges humains. C'est en Dieu seul qu'elle a placé ses maternelles complaisances ; c'est de Dieu seul qu'elle attend sa récompense maternelle. Heureuse d'avoir retrouvé le Dieu-Enfant ; plus heureuse de le voir comblé des éloges et des bénédictions des docteurs israélites ; elle reste cachée sous le nuage impénétrable de sa modestie, et elle attend même que la foule se soit écoulée, pour adresser la parole à son divin Fils, et satisfaire sa tendresse maternelle.

Par cette scène merveilleuse, Jésus a voulu réveiller de son fatal engourdissement le peuple Juif, l'exciter à prendre intérêt à sa personne sacrée, et plus tard à sa mission, à son Evangile. Mais aussitôt après cet éclat momentané, il redescend à Nazareth, avec Joseph et Marie, et il leur était soumis : *Et descendit cum eis, et venit Nazareth, et erat subditus illis.* C'est tout ce que les saints Evangélistes nous disent désormais du Sauveur, jusqu'à sa vie publique ; et ils renferment tout le temps de sa jeunesse et de sa vie cachée, de douze à trente ans, dix-huit ans de la vie de l'Homme-Dieu, dans ces seuls mots : *Et erat subditus illis :* Et il leur était soumis ! C'est-à-dire : O hommes mortels ! ô hommes, cendre et poussière, et néanmoins si superbes et si rebelles ! ô hommes, qui avez tant de mal à vous soumettre, même pour les

devoirs les plus indispensables, même quand il s'agit de votre bonheur; recevez cette grande leçon, et ayez à jamais sous vos yeux cet impérissable exemple! Le divin Enfant, que les vieux docteurs d'Israël viennent de trouver et d'admirer si profondément instruit, si divinement sage, n'a cependant pas cessé, depuis lors jusqu'à sa trentième année, d'être soumis et obéissant à ses propres créatures. Et osez encore après cela, vous faibles et igorantes créatures, être orgueilleux et révoltés contre le Très-Haut!

Maintenant, Mes Frères, dans le silence, si profond et si éloquent, des divins Evangiles, essayer de vous dire encore quelque chose des ineffables communications qui, de douze à trente ans, se continuent de Marie à Jésus, et réciproquement; essayer de soulever, d'une main téméraire, les voiles augustes que l'Evangile étend sur ce mystérieux sanctuaire, ce serait ce me semble, une impardonnable audace. Et, du reste, à quoi bon? L'éducation de Jésus-enfant n'est-elle pas achevée? Oui, et même elle est si parfaite, qu'à douze ans son instruction religieuse et sa sagesse l'emportent sans mesure sur celles des plus anciens docteurs du peuple hébreux. Et c'est sous la direction maternelle de Marie, au sein de l'obscurité et du silence, que Jésus a réalisé ces progrès de géant, ces ascensions incomparables, et qui feront l'étonne-

ment de tous les siècles. Et puisque, à douze ans, l'éducation du Sauveur est si accomplie que nous n'y voyons plus rien à désirer, il nous serait superflu d'avoir d'autres révélations sur son progrès intellectuel et moral.

4° Replions-nous donc sur nous-mêmes, chefs de famille, et vous surtout, mères chrétiennes. L'homme moral, avons-nous dit, est, pour l'ordinaire, formé à dix ans; et il est ainsi formé, sur les genoux de sa mère. Et Jésus, fils de Marie, élevé, instruit, en tant qu'homme, par sa mère, Jésus, à douze ans, est si instruit et si sage, qu'il ravit et confond la science et la sagesse de toute la Synagogue israélite. O pères et mères, que ces grandes vérités sont dignes de vos incessantes et profondes méditations, et dignes surtout de tous vos efforts, pour en atteindre les heureux effets! L'homme moral, écoutez bien, c'est-à-dire l'homme pour son cœur, désormais bon, ou mauvais, pour son caractère doux, ou méchant, pour sa manière de juger bien, ou mal, pour ses dispositions à aimer, ou à haïr, à tort ou à raison, ce qui lui convient, ou ne lui convient pas; l'homme moral est formé, ou, comme vous dites, a pris son pli bien marqué, sa forme à peu près définitive, soit pour le vice, soit pour la vertu, vers l'âge de dix ans. Et c'est pendant qu'il est encore sur les genoux de sa mère ; pendant qu'il suce un lait

pur et bienfaisant, ou mal sain et corrupteur; pendant qu'il reçoit, de la bouche et plus encore du cœur de sa mère, ses premiers mots, ses premières notions, ses premiers sentiments, ses premières haines et ses premières amours; pendant qu'il puise dans les leçons, dans les caresses, dans les exemples, dans les encouragements, ou les châtiments maternels, les impressions, les jugements, les sentiments, qui se gravent alors si profondément dans son âme : c'est pendant cet âge, si tendre et si impressionnable, que le cœur d'un enfant est formé, est décidé, soit pour le bien, soit pour le mal. Voilà l'expérience quotidienne et universelle.

Dites-vous donc, chefs de famille, et vous plus encore, mères chrétiennes, parce que la tâche si grande de l'éducation de vos enfants est plus encore votre œuvre spéciale, dites-vous donc : Voyons, puisque Dieu m'a confié des enfants à élever, pour son service et pour sa gloire, je dois vouloir, et je veux, les instruire, les préparer, les former, selon ses desseins suprêmes. Je dois donc, et je vais écarter, de mon langage et de mes œuvres, tout ce qui ne serait pas la vérité et la sagesse. Je n'offrirai aux regards et à l'intelligence de mes enfants que ce qui est juste et bon. Je les avancerai chaque jour davantage dans la juste connaissance de Dieu et de sa religion; et j'aurai soin de m'y ins-

truire moi-même, pour y mieux réussir. Et, dès ce jour, mes leçons et mes exemples, mes récompenses et mes corrections, tous mes soins, tous mes efforts, vont être dirigés dans ces vues, et pour ces résultats magnifiques.

Ne vous reposez, chefs de famille, ni sur l'éducation de l'école, ni même sur l'enseignement religieux du Pasteur. Car d'abord vous ne savez pas si vos jeunes enfants iront même jusque-là. De plus, ni l'instruction de l'école, ni celle du Pasteur, ne peuvent rien, sans votre première préparation. C'est à vous à commencer, à déposer dans l'esprit les sages idées, et dans le cœur les bons sentiments. L'enseignement religieux de l'école et les instructions pastorales ne réussiront qu'à proportion que vous leur aurez préparé les voies. Jésus n'est point allé aux écoles publiques, n'a point eu d'autre maître particulier que sa sainte Mère; et, à douze ans, même en tant qu'homme, c'était un prodige de lumière et de sagesse incomparables. Soyez, mères chrétiennes, soyez, autant que possible, instruites comme Marie, et aussi zélées, pour instruire la jeune famille que le ciel vous confie. Instruisez-vous avant le mariage; instruisez-vous, encore plus, quand vous avez accepté les graves obligations de la maternité. Vous deviendrez ainsi une source puissante de science et de vertus pour vos heureux enfants. Et le monde,

hélas! trop perdu, et qui se perd chaque jour davantage par la mauvaise éducation, sera renouvelé et sauvé par la bonne éducation maternelle!

5° Une autre preuve, Mes Chers Frères, que Marie a bien entendu et bien rempli sa grande mission, d'instruire et d'élever pour Dieu son divin Fils, c'est que, quand s'ouvre la vie publique du Sauveur, nous ne voyons point la divine Mère revendiquer pour elle la moindre part de sa gloire, ni lui dire un seul mot, pour l'arrêter dans sa marche volontaire au devant de la Croix. Et c'est ici encore, mères de famille, que l'exemple héroïque de Marie va nous donner de nouvelles et de sublimes leçons. Pendant la vie cachée de Jésus, celle de sa divine Mère ne l'est pas moins; mais quand le Sauveur se produit sur la scène du monde, quand il se pose comme le Fils de Dieu, qu'il laisse tomber de sa bouche divine son céleste enseignement, et qu'il entraîne sur ses pas les multitudes ravies et reconnaissantes; c'est alors, ce semble, que la Vierge-Mère devrait aussi recueillir sa part de gloire et de bénédictions. Et cependant c'est tout le contraire. De même que quand l'aurore matinale a conduit le roi du jour aux portes de l'horison, elle s'efface elle-même, pour le laisser remplir les cieux de sa propre lumière: de même Marie, ayant amené le vrai Soleil des intelligences jusqu'à son lever définitif sur la nation israé-

lite, se retire et s'enfonce dans l'ombre du grand tableau de la vie glorieuse de Jésus-Christ. Marie aura son tour; mais après son divin Fils, comme la reine silencieuse des nuits ne brille sur le monde, qu'après, et que par le soleil disparu de l'horison. Toutefois, en attendant l'heure de sa glorification, la Vierge, tout en s'effaçant, pratique des vertus héroïques, qui ajouteront encore à l'éclat de ses splendeurs. Et d'abord une charité admirable.

Le premier prodige par lequel Jésus-Christ manifeste sa toute-puissance, c'est, vous le savez, celui qu'il opère à Cana, de Galilée, par le changement de l'eau en vin. Mais qui est-ce qui sollicite et qui obtient du divin cœur de Jésus ce prodige de bonté? C'est sa sainte Mère, qui, par un dessein tout spécial du Sauveur, se trouve à cette solennité. *Et erat mater Jesus ibi :* Marie était là. Elle y était; parce que les vertueux époux étaient pauvres, et qu'ils allaient offrir à la divine Mère une belle occasion d'exercer secrètement la plus tendre charité. Elle y était; parce que le Christ voulait faire voir aux malheureux, c'est-à-dire à tous les hommes, quelle ressource immense ils auraient à jamais dans son auguste Mère.

Et, en effet, les saints époux, faute de vin, se voient bientôt dans l'angoisse de la détresse, et sur le point d'éprouver une cruelle confusion aux yeux de tous leurs

conviés. Mais à ce moment Marie, si bonne, s'émeut pour eux d'une compassion toute maternelle, expose secrètement au Sauveur leur terrible embarras, et sollicite en leur faveur le premier miracle de sa charité. *Et deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum : vinum non habent.* Ainsi la bonne Mère, attentive à tout, et tout entière à sa bienfaisance, assise auprès de Jésus, connaissant sa puissance souveraine, sachant qu'il n'a qu'à le vouloir, pour opérer les plus grands prodiges, ne doute point qu'il n'en accorde un tout spécial à sa prière ; et pour la satisfaction des convives, et l'honneur des époux vertueux, elle le lui demande ; mais avec la modestie la plus délicate, à voix basse, en secret, afin qu'on ne s'aperçoive point, et qu'ils n'aient point à rougir, de leur pauvreté. Elle dit donc tout bas : voilà qu'ils manquent de vin : *Vinum non habent.* C'était assez pour une telle Mère ; c'était assez pour un tel Fils !

Et de fait, quoique Jésus, comme il le déclare, entende, pendant sa vie publique, déployer sa puissance selon les conseils de sa sagesse infinie ; quoique l'heure de la manifestation solennelle de son divin pouvoir ne soit pas encore venue ; Marie ne s'en croit pas moins sûre d'être exaucée. C'est pourquoi appelant, toujours en secret, auprès d'elle, les serviteurs du festin, elle leur dit, tout à l'oreille de Jésus, et en le

regardant, avec une confiance assurée : Faites ce qu'Il vous dira ; *Quod, cumque dixerit vobisfacite.* Effectivement le cœur de Jésus cède à cette charité, à cette confiance si entraînantes de sa divine Mère. Remplissez donc, dit-il aux mêmes serviteurs, remplissez d'eau les six grandes urnes ici présentes. Et quand c'est fait, l'Homme-Dieu, se montrant le souverain maître de tous les éléments, sans aucun mouvement extérieur, par l'acte secret de son seul vouloir tout-puissant, accomplit ce prodige de bonté, le changement miraculeux de cette eau en un vin excellent.

C'est ainsi qu'au début de la vie publique de Jésus, sa sainte Mère nous donne cette preuve si touchante, et de sa tendresse toute maternelle pour les infortunés, et de son crédit triomphant auprès de Jésus-Christ. Qui pourrait après cela douter de l'immense et toute-puissante charité de Marie pour les pauvres mortels ? Avec tant de compassion et de dévouement de sa part pour les malheureux, et avec tant d'amour aussi de la part de Jésus pour elle, qui dirait les prodiges de charité qu'a sollicités et qu'a obtenus la divine Mère en faveur des hommes, pendant les trois années de la vie publique du Sauveur ? L'Evangile ne nous en dit rien ; mais nous pouvons bien en imaginer quelque chose.

A chaque jour, et à chaque heure de ces trois années, l'héroïque Mère a fait au Très-Haut le sacrifice de ce

divin Rédempteur. Elle n'a cessé de verser des larmes et des prières, toutes brûlantes d'amour, pour la glorification du Seigneur, pour la conversion et le salut du monde. Elle s'est privée de la société intime, et des communications ineffables, de son Fils justement adoré, pour que son peuple fût instruit, et le genre humain sauvé. Elle s'est attendue et résignée, à chaque instant, à voir s'ouvrir le grand drame, pour elle si lugubre et si déchirant, de l'immolation de Jésus-Christ. Et sans cesse, au milieu des trames de la haine, et des grincements de dents des Pharisiens superbes, elle a offert à Dieu ses terreurs et ses angoisses, avec ses pleurs et ses supplications, pour le pardon même des ennemis acharnés de l'Homme-Dieu. Voilà une faible idée de l'héroïsme de la charité de Marie : héroïsme d'autant plus généreux, d'autant plus admirable, qu'il a été plus secret, plus concentré en elle-même, plus ignoré du monde, plus connu de Dieu seul !

6° Car, ce qui est digne d'être remarqué et médité à jamais, c'est la retraite, le silence, l'humilité profonde, dans lesquels Marie s'enveloppe, durant les jours glorieux des prédications de Jésus-Christ. Ordonnez, dit au Sauveur l'épouse de Zébédée, réglez-vous-même, dès maintenant, que, lorsque vous aurez pris possession de votre empire, mes deux fils siégeront l'un à la droite, l'autre à la gauche de votre trône : *Dic ut sedeant hi*

duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo. Et voilà bien le continuel et le plus ardent désir des mères, la glorification de leurs enfants ! Et rien de plus naturel : car l'enfant c'est tout le cœur, c'est toute la vie de la mère. Mais rien de plus juste aussi que ce que les dignes mères soient associées à l'élévation, à la gloire du digne fils qu'elles ont élevé. Et si le brillant Salomon se plaisait à faire monter et à placer sa mère chérie, à sa droite, sur son propre trône, Marie devait attendre plus de gloire encore du second Salomon, infiniment plus sage que le premier.

Cependant, au lieu de rêver, d'ambitionner son exaltation personnelle, la divine Mère n'est attentive qu'à se voiler, qu'à s'éclipser entièrement. Elle ne cesse guère de suivre Jésus, de l'entourer de sa tendresse, de tous ses soins maternels, de trembler pour ses jours, qui lui sont si chers ; mais en même temps elle se tient cachée et comme perdue dans l'ombre, avec une modestie toujours parfaite. Et quand les auditeurs de Jésus, ravis d'entendre ses célestes enseignements, lui crient à haute voix : Heureuses les entrailles qui vous ont porté ! Heureux le sein qui vous a nourri ! Alors regardez bien : tout autour du Sauveur, vous ne verrez point sa divine Mère s'avancer et dire : Ah ! c'est moi qui ai eu cet ineffable bonheur ! Non, non : rien de pareil. Cherchez alors Marie de tous côtés, et avec

tous vos yeux ; vous ne la trouvez point ! Où est-elle donc ? Elle est cachée, elle ne sait que s'éclipser et se taire.

Jésus s'appelle avec prédilection le fils de l'homme. Néanmoins il déclare aussi sa nature divine : *Ego et Pater unum sumus :* Mon Père et moi nous ne sommes qu'un ; et tout ce que possède mon père céleste, je le possède pareillement : *Quæ cumque habet Pater, mea sunt ;* et le reste. Mais le Sauveur ne veut pas non plus qu'on le prenne trop pour un Dieu ; parce qu'il sait que si sa divinité était trop évidente, les Juifs ne l'attacheraient point à la croix. Il ne veut donc pour lui-même qu'une demi-gloire, qu'une manifestation tempérée. Et pour Marie, il renvoie aussi à plus tard sa juste glorification. Il réserve pour des temps meilleurs, pour des splendeurs plus solides et plus durables, la Vierge bénie, qui l'a donné lui même au monde. Et, en attendant que le jour en soit venu, Jésus se prête aux vues de sa sainte Mère, à son héroïque amour des humiliations ; il la laisse s'effacer, s'anéantir à son gré ; il favorise même, avec une adresse toute divine, son attrait pour l'oubli du monde. Et Marie aussi est au comble de ses vœux de croire qu'elle est méconnue et réputée pour rien. Ah ! qu'on ne pense nullement à votre pauvre Servante, dit-elle souvent à Jésus-Christ ; qu'on l'oublie totalement ! Mais qu'on aille, qu'on courre,

qu'on se donne irrévocablement à vous! Qu'on vous croie, qu'on vous obéisse, qu'on vous aime, qu'on vous adore, qu'on vous exalte universellement et toujours, pour que vous soyez réellement le Sauveur du monde! Et en pensant, et en parlant de la sorte, la divine Mère se tient à sa place, se cache, se plonge dans son néant, et en oubliant, en éloignant toute glorification personnelle, ne soupire qu'après le règne universel de Jésus-Christ pour la gloire de Dieu et le salut de l'univers

7° Mais outre cet amour généreux et ardent pour Dieu et les hommes, et cette abnégation si complète d'elle-même, Marie reçoit pour elle, et s'applique sans cesse personnellement, et avec une émulation toujours croissante, les divins enseignements de l'Homme-Dieu. Elle fait descendre au fond de son cœur, elle y garde, avec un soin extrême, ses saintes leçons, et ne s'occupe qu'à les méditer, qu'à les approfondir, qu'à les pratiquer à la perfection. Quand elle entend Jésus dire au peuple émerveillé : *Qui justus est, justificetur adhuc:* Que celui qui est juste, se justifie plus encore : *Qui sanctus est, sanctificetur adhuc* : Que celui qui est saint, le devienne encore davantage. *Estote ergo perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est* : Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait : En entendant

tous ces oracles, et une foule d'autres, aussi sublimes, Marie prend tout à la lettre pour elle-même.

Assurément, malgré toutes les faveurs qu'elle a reçues, malgré tous les privilèges prodigieux dont elle est comblée, elle est loin d'avoir d'elle-même une haute idée, une opinion favorable ; parce qu'elle ne s'attribue rien des merveilles opérées en Elle ; parce qu'elle se considère moins d'après les dons obtenus, que selon le compte qu'il en faut rendre au Seigneur. C'est pourquoi ne s'attribuant rien de son fond, ne voyant que le profit spirituel qu'elle doit tirer des grâces reçues, elle s'étend, de toutes ses puissances, à progresser sans cesse, à croître à chaque instant en toutes vertus, en toutes perfections. Et quand de la bouche divine de Jésus tombe quelque conseil de cette haute sagesse que la terre n'a pas encore entendue, la digne Mère le recueille avidement, l'adopte ardemment, l'embrasse heureusement, l'accomplit parfaitement.

Jésus-Christ est infiniment plus parfait que son Evangile : car celui-ci, tout beau, tout divin, tout parfait, qu'il est, n'est qu'un reflet fini d'une perfection infinie, n'est qu'une expression bornée, restreinte dans les limites possibles à la nature humaine ; tandis qu'en Jésus-Christ toutes les lumières, toutes les vertus, toutes les perfections étaient et demeurent infinies. Marie, non seulement saisit et réalise l'enseignement du

Sauveur; mais elle étudie, elle copie le Sauveur même, et s'en rend chaque jour l'image plus parfaite. C'est dans ce sens profond que l'illustre saint Epiphane l'appelle : *Perpetuam Jesu sectatricem* : L'imitatrice assidue et perpétuelle de l'Homme-Dieu. Dès avant l'Incarnation, sous la direction immédiate de l'Esprit-Saint, Marie avait deviné et devancé l'Evangile. Et parce que, plus une âme réalise de progrès, plus, par une humilité chaque jour plus profonde, elle croit n'avoir rien fait encore; alors dans ces sentiments, qui sont les siens au souverain degré, la Vierge prend pour elle-même, et s'applique en rigueur tous les conseils et tous les exemples de perfection qu'elle trouve en Jésus-Christ. Plus elle a reçu de grâces, au-dessus de toutes les créatures, plus elle se croit obligée d'élever sans mesure l'édifice admirable de sa sanctification. Et à chaque heure, à chaque minute, elle monte à une sainteté plus consommée, à une perfection enfin aussi rapprochée de celle de Dieu, que la créature la plus magnifique en est capable.

8° Or, voilà, mères chrétiennes, comme Marie s'est faite votre parfait modèle, surtout pour cette saison, déjà avancée pour vous, où les enfants que vous avez élevés, ont déjà pris, ou prennent, leur position sociale. Quand donc, cette époque arrivée, vos chers enfants prennent leur rang dans le monde, alors portez et ar-

rètez vos regards et vos cœurs sur la conduite si noble de Marie, au moment où Jésus commence sa vie publique. Oui, considérez et voyez briller en elle surtout ces trois vertus principales : Charité, humilité, sanctification, toujours croissantes, et dites-vous : Voilà désormais le programme de ma vie. Voilà les vertus essentielles que j'ai surtout à imiter, à faire revivre en moi, et dans lesquelles j'ai à progresser courageusement, le reste de mes jours. Amour généreux pour Dieu et pour tous mes frères : humilité sincère, qui me fasse aimer désormais la retraite et le silence : zèle empressé et soutenu pour ma propre sanctification : voilà le saint usage que je dois, que je veux faire des dernières années de ma vie.

Et en effet, mères chrétiennes, que vous disent vos enfants, quand, volant de leurs propres ailes, ils s'établissent dans le monde? Ce qu'ils vous disent, du moins par le fait, le voici équivalemment : Mère, vous m'avez bien élevé : merci : Dieu sera votre récompense. Je n'ai pas besoin de vous dire de m'aimer toujours, bonne mère : vous ne pourriez faire autrement. Aimez-moi donc sans fin ; c'est un besoin pour vous, et un bonheur pour moi. Mais votre tâche finit, et la mienne commence. Maintenant que vous aurez plus de liberté et de repos, reportez vers Dieu, et étendez sur les malheureux, cette activité d'amour que

vous n'aurez plus à me prodiguer, et remplissez, et embellissez vos dernières années. des belles œuvres de la charité.

Si on ne vous tient pas formellement ce langage, du moins voilà ce qu'on pense, et ce que l'on voudrait vous dire généralement. Prenez donc résolument ce sage parti; goûtez heureusement le calme de la retraite, et soyez reconnaissantes au Seigneur d'avoir quelques années de paix, et d'une douce liberté, pour vous préparer à son redoutable jugement. Pendant que votre jeune famille est encore sous vos ailes maternelles, efforcez-vous d'élever, d'épurer, de sanctifier votre légitime amour. Efforcez-vous de le rendre, non seulement naturel, mais toujours raisonnable; non seulement raisonnable, mais toujours chrétien; non seulement chrétien, mais tout divin, et toujours réglé sur les saintes volontés du ciel. Car la nature, et souvent la nature trop faible, a tant de part à votre tendresse, que vous ne sauriez trop vous appliquer à la rendre surnaturelle, pour qu'elle soit plus réellement méritoire. Et quand la vie sociale vient vous enlever l'esprit et comme le cœur de vos enfants, dès-lors saintement occupées de Dieu, de son service, de son amour, et d'actes bienfaisants envers l'indigence; mettant désormais vos complaisances les plus réelles et les plus délicieuses dans votre paisible solitude, dans

de saintes lectures, dans de pieuses méditations, dans vos pratiques religieuses, dans vos entretiens avec Dieu, et tous vos efforts pour les progrès de votre sanctification; vous éprouverez ainsi chaque jour plus heureusement la vérité de l'oracle du Sauveur : *Quiconque s'attachera de tout son cœur à mon service, recevra le centuple dès cette vie, et, dans l'autre monde, la vie éternelle.*

9° *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab eâ :* Marie a choisi la meilleure part, et celle-ci ne lui sera point enlevée. C'est ce bel éloge que le divin Maître lui-même a fait de Marie-Magdeleine, convertie et attachée à toutes ses divines paroles. Or, ce beau témoignage est encore bien plus complétement vrai de Marie, à qui l'Eglise catholique en fait aussi la plus juste application. Cependant rien n'y paraît à l'extérieur : toute la gloire de la Vierge-Mère est dans sa beauté morale, la plus secrète, la plus ignorée du monde : *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intùs.* A Nazareth, pendant qu'elle élève Jésus-Christ, rien de plus ordinaire en apparence, rien de plus commun que sa vie pauvre et humiliée. Rien ne distingue, rien ne révèle au-dehors la magnificence de ses fonctions, ni de ses vertus sublimes. C'est tout simplement la modeste épouse d'un pauvre artisan, qui, en silence, gagne son pain de chaque jour à la sueur de son front.

Et si plus tard, durant les prédications du Sauveur, vous trouvez quelque part la divine Mère, vous ne pouvez la reconnaître qu'à son air plus modeste, plus recueilli, et qui vous la montre comme un Ange descendu du ciel, absorbé en adoration auprès de l'Homme-Dieu. Et sous cette simplicité apparente, Marie cache des actes si grands, des perfections si consommées, qu'il n'y a que les actes et les perfections de Dieu même qui les surpassent sur la terre et dans les cieux.

Eh! Mes Chers Frères, combien il y a là pour nous de hautes et d'importantes leçons! Ah! soulevons ces voiles si humbles où Marie dérobe au monde tant de grandeurs, des occupations si divines, des vertus si ravissantes; et sachons y voir que ni la gloire, ni la piété véritables ne consistent point dans les brillants dehors, dans les actions d'éclat, dans les emplois relevés et sublimes, qui frappent les regards du monde; mais dans l'accomplissement modeste de notre divine vocation, dans la soumission silencieuse aux volontés du Ciel, dans le dévoûment héroïque aux devoirs de notre état, et de notre condition, même les plus obscurs, enfin dans la pratique sincère, courageuse, et chaque jour plus fidèle, des vertus chrétiennes. Laissons donc courir après la vaine fumée de la gloire mondaine ses esclaves trompés et malheureux. Rappelons-nous souvent, et mettons toute notre félicité et

toute notre gloire à suivre, en silence, l'ordre du Très-Haut au patriarche Abraham : *Ambula coràm me, et esto perfectus* : Marche constamment devant moi, comme étant au service et sous les regards de ton Dieu, et sois parfait.

Ainsi soit-il !

QUATORZIÈME CONFÉRENCE.

COMPASSION DE MARIE.

Ou Notre-Dame des Sept Douleurs, par, et pendant la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ — Et ce que Marie a fait au pied de la croix. — Et conséquences.

Cui comparabo te, Virgo filia Sion? Magna est velut mare contritio tua.

A qui vous comparer, Vierge fille de Sion? Votre douleur est vaste et profonde comme la mer. (Lamentations de Jérémie, cap. II, v. 13).

1° Nous avons déjà vu, Mes Chers Frères, comment le Très-Haut a, de toute éternité, porté deux décrets, l'un de gloire et de félicité, et l'autre d'humiliations et de douleurs, pour fixer les destinées incomparables de Marie. Dieu, ayant à opérer en cette Vierge bénie, un poids immense de gloire, y a voulu opposer un égal contre-poids d'abaissement; et il a eu soin que la vie de sa divine Mère fût en ce monde dévouée aux souffrances, pour que l'éternité fût plus sûrement et plus parfaitement réservée à son triomphe. Dans les conférences précédentes, l'exécution de ce plan divin s'est déjà accomplie en partie sous nos yeux; mais nous n'avons point encore vu ce qu'il renferme de plus lu-

gubre, de plus émouvant. Et c'est ce que la conférence actuelle va offrir à nos regards.

Toutefois, Mes Chers Frères, avant de vous introduire dans la contemplation des douleurs ineffables de Marie, je dois vous y préparer, par une juste réflexion que voici. Vous approuvez un père, plein de bonté, mais aussi de fermeté, qui, sans trop écouter les répugnances naturelles de ses enfants, les oblige à se préparer, par un travail momentanément pénible, un meilleur, un plus riche et plus brillant avenir. Approuvons donc aussi d'avance les procédés de Dieu, qui va plonger sa sainte Mère dans les humiliations et les souffrances, pour la rendre plus heureuse et plus resplendissante aux siècles éternels.

Les âmes des justes, disent nos oracles divins, sont dans la main, et même dans le cœur de Dieu : *Justorum animæ in manu Dei sunt*. S'il les afflige en ce monde, aux yeux des hommes, il les soutient par sa grâce, et par une espérance pleine d'immortalité. S'il les éprouve, s'il les épure, comme l'or au creuset brûlant de la fournaise, c'est pour les rendre toujours plus dignes de lui; c'est pour tirer sa gloire de leurs vertus, comme d'un holocauste d'agréable odeur, et proportionner ensuite leur félicité et leurs splendeurs dans les cieux, à la fidélité et à l'amour qu'ils lui auront prouvé sur la terre.

C'est dans ces nobles et saintes pensées qu'il nous faut voir Marie passer par de nouvelles crises, plus grandes et plus douloureuses, et grandir sans cesse en sainteté, en mérites, à chaque nouvelle phase de ses douleurs. Pour bien saisir les maternelles afflictions de la Vierge-Mère, emparons-nous d'une idée commune, mais non communément appréciée, non communément sentie. On désigne assez généralement la Vierge sous les noms : de *Bonne-Mère de pitié*, de *Notre-Dame des sept glaives*, ou des *sept douleurs*. Eh bien, ce sont ces titres si touchants que nous allons vérifier en Marie. En suivant simplement, mais avec une foi recueillie, l'histoire attendrissante de son incomparable Martyre, nous y trouverons sept principales circonstances, qui ont été, pour une telle mère, plus cruelles que sept glaives à deux tranchants.

Mater dolorosa, ô Mère de douleurs! Vous dont le cœur maternel a été déchiré au-delà de toute expression, au-dessus de tout ce que nos esprits peuvent comprendre : *Regina martyrum*, Reine des martyrs, qui avez plus souffert en votre âme, que tous les martyrs en leurs corps, et qui vous êtes montrée si grande, si magnanime, au milieu de vos incomparables déchirements : O Marie! obtenez-nous quelque reflet de cette haute science de Jésus crucifié, que vous avez pratiquée avec tant d'héroïsme! Et faites que la vue

intelligente de votre ineffable Martyre nous anime nous-mêmes, à marcher dans la voie royale de la croix. *Ave, Maria.*

2° Quelques pieux auteurs, pour trouver, dans la vie de la divine Mère, les sept malheurs, ou les sept glaives principaux, qui ont transpercé son âme, remontent jusqu'à la prophétie lugubre de Siméon, dans laquelle ils voient la première épée, qui perfora ses maternelles entrailles. Puis, ils trouvent la seconde, dans sa fuite si douloureuse en Egypte, la troisième, dans la perte de Jésus, à l'âge de douze ans ; et la quatrième enfin commence à briller à leurs regards, comme un sinistre éclair, avec la Passion du Sauveur.

Je respecte cette marche, qui est bien fondée sur d'incontestables réalités ; mais ici je ne la suivrai pas. Premièrement, parce que vous avez dû comprendre suffisamment ces trois premières peines de Marie, par nos entretiens précédents ; et secondement, parce qu'il ne nous est que trop facile de trouver, dans le cours même de la Passion de Jésus, les sept Glaives de sa Mère.

Jésus-Christ : 1° Partant pour le Jardin des Olives : 2° Trahi par Judas, arrêté, traîné devant ses juges ; 3° Montré tout sanglant au peuple déïcide ; 4° Rencontré marchant à la mort ; 5° Crucifié ; 6° Expirant sur la croix ; 7° Enfin descendu de l'arbre du supplice et re-

mis à sa Mère : Voilà, ce me semble, les sept principales douleurs de Notre-Dame. Avant de les parcourir, l'une après l'autre, rappelez-vous que l'amour des bonnes mères leur rend propres, et même leur centuple, toutes les peines de leurs bien-aimés enfants ; et, dans cette conviction bien sentie, saisissons, de notre mieux, les souffrances maternelles de la divine Mère, crucifiée, et ne pouvant mourir, avec son Fils adoré.

La première douleur, ou le premier glaive au tendre cœur de la Vierge, c'est donc le départ de Jésus pour le Jardin des Olives. En effet, après la Cène, et l'entretien si touchant qui la suivit, le Sauveur, se levant, adresse à ses Apôtres ces mots solennels : *Ea quæ sunt de me, finent habent :* Ce qui a été prédit de moi, touche à sa fin. *Filioli, adhuc modicum vobiscum sum :* Mes chers petits enfants, je ne suis plus avec vous que pour quelques instants. *Quò Ego vado, vos non potestis venire :* Et où je vais, vous ne pouvez présentement y venir. Bien plus, cette nuit même, vous allez tous m'abandonner : car, selon la prophétie, le Pasteur sera frappé, mis au rang des scélérats, et ses brebis seront dispersées. Puis, ayant dit l'hymne d'actions de grâces, il part pour la montagne des Oliviers : *Et hymno dicto, exierunt in montem Oliveti.*

Or, quand la divine Mère, qui sait d'avance la lugubre histoire de la fin du Messie, entend ces révéla-

tions significatives, elle ne comprend que trop la sanglante tragédie qui va s'accomplir. Alors un frémissement douloureux lui court par les veines, lui secoue violemment les membres. Elle regarde, et avec la pâleur de l'inquiétude, et avec une tendresse inexprimable, son Fils chéri. Elle lui demande, mais seulement par un profond soupir, par un gémissement indicible : Est-ce donc vrai? Est-ce que c'en est donc fini? Mais l'Homme-Dieu ne s'explique que par un regard d'amour, que par son héroïque silence. Regard et silence, qui disent plus éloquemment que toutes les paroles : Oui, ma mère, il faut que toute justice soit accomplie; et l'heure est venue! Et après ce regard muet, mais si expressif; après cet adieu si déchirant, Jésus s'en va au-devant de ses bourreaux. Et la noble Mère, dans l'angoisse de toutes les terreurs, n'a qu'à incliner silencieusement sa tête auguste, et qu'à laisser ruisseler à flots toutes ses larmes.

Qu'il est douloureux, Mes Frères, de se voir arracher ce qu'on aime uniquement! Il n'est point de séparation plus pénible que celle de l'âme d'avec le corps; parce qu'il n'est point ici-bas d'union plus étroite. Eh bien! non moins intime est l'union mutuelle entre Jésus et Marie. Qui donc pourrait dire l'amertume de leur cruelle séparation! Plus il y a d'amour dans la possession, plus il y a de déchirement dans la perte. Et par

conséquent la douleur qui brûle la divine Mère, au départ de Jésus, est déjà ineffable. Ah! s'écrie saint Jean Damascène, elle paie maintenant, avec usure, les douleurs épargnées à son prodigieux enfantement : *Hunc solvisti, Virgo, cum usurâ, quòd in partu non habuisti à naturâ.* (Item saint Bernard).

Henri VIII, le Néron de l'Angleterre, n'ayant pu faire apostasier l'illustre Thomas More, l'envoie à l'échafaud; et bientôt le noble Anglais, remis aux satellites du tyran, marche au supplice. Mais voici tout-à-coup, bravant les glaives et les bourreaux, voici une jeune héroïne, qui s'élance à travers les satellites armés, se jette au cou de Thomas More, le tient étroitement embrassé, ne proférant que ces seuls mots : Mon père! Ah! mon père!..... C'était Marguerite, la fille chérie de l'illustre héros. Les sbires du tyran, subissant à leur insu le sentiment naturel, s'arrêtent involontairement, comme enchaînés un moment, par cette scène déchirante. Après quelques instants accordés à la nature : Eh bien! ma fille, dit le prochain martyr, tout ce que je vais souffrir innocent, me vient de la volonté de Dieu. Accommodons, chère enfant, accommodons notre volonté à celle du Ciel. Et après cette leçon toute céleste, puisqu'elle est celle du Christ, le Chancelier magnanime quitte sa fille éplorée, et s'avance intrépide à l'échafaud. Que

devient alors l'infortunée enfant? Sans doute que défaillante, évanouie, elle est emportée loin de ce théâtre d'horreurs, et qu'elle ne voit point mourir son père chéri. Mais Marie, quand Jésus l'a laissée seule, avec ses sanglots et ses poignantes terreurs, Marie ne tombe pas en léthargie, ne perd pas le sentiment; Elle n'a, au contraire, que trop le temps d'éprouver toutes les secousses les plus déchirantes!

Mes Chers Frères, dans les pertes douloureuses, dans les affligeantes séparations de la vie, n'oublions jamais ce premier acte de la Compassion maternelle de Marie. Dans le monde, nous avons continuellement à nous séparer de ce qui nous est cher. Il nous faut, comme le grand Apôtre, bon gré, mal gré, mourir tous les jours, et, finalement, dire à tout le suprême adieu. Quand donc nous sont enlevés nos amis, nos parents, un père, une mère, une épouse, un époux, des enfants aimables, les objets les plus chéris; alors, comme Jésus et Marie, comme Thomas More et sa noble fille, alors accommodons, conformons notre volonté à celle du Très-Haut, et nous trouverons, dans cette sainte soumission, des forces, et même des consolations inattendues.

3° Pendant que la Vierge délaissée cherche et puise réellement l'héroïsme le plus divin dans son abandon aux volontés du Ciel, voici qu'on vient tout-à-coup,

dans la nuit, lui enfoncer en l'âme un glaive nouveau. Qu'y a-t-il donc, et qu'apprend-elle ? Ecoutons : O infortunée Mère ! lui viennent dire ses amies toutes tremblantes ; tout paraît perdu ! L'infâme Judas, par un baiser perfide, a trahi Jésus. Envoyée par les Pharisiens, une horde de valets et de brigands, avec des flambeaux, des glaives, des bâtons et des cordes, est venue au Jardin de Gethsémani, et s'est emparée du Sauveur : ensuite elle l'a conduit, ou plutôt traîné, chez Anne, et après, chez Caïphe, et il est remis, pour le reste de la nuit, à la merci de ces scélérats, qui l'accablent de mauvais traitements !

Que devient la divine Mère, au récit de toutes ces horreurs ? Nul ne pourrait le dire ; et je vous le laisse à sentir, vous surtout, tendres mères, qui souffrez si horriblement, quand souffre le fruit chéri de vos entrailles. Le jour est plein d'ennuis, et paraît bien long à ceux qui souffrent ; mais la nuit surtout leur paraît éternelle ! Quelles ne sont donc pas les douleurs, quels ne sont pas les gémissements redoublés de cette Mère si aimante, durant les ténèbres, si longues, de cette nuit étrange ! *Plorans ploravit in nocte*, a dit pour elle le sombre et lugubre Prophète, *et lacrymæ ejus in maxillis ejus :* Elle répand, toute la nuit, un torrent de pleurs, et ses larmes abondantes ne cessent d'inonder son visage. Et, au milieu des sanglots qui l'oppressent.

qui lui étouffent le cœur, il n'est personne, de tous ceux qui lui sont chers, pour lui apporter quelque consolation : *Non est qui consoletur eam, ex omnibus caris ejus.*

Rien de si affreux que cette torture d'une tendre mère, qui passe, en imaginations, d'une douleur à une autre, d'une horreur à une autre, et qui, dans les vives et brûlantes appréhensions de son cœur maternel, les craint, les voit, les souffre toutes à la fois, pour un fils unique, incomparablement chéri, qui est absent, et qu'elle sait abreuvé d'atrocités et d'infamies. Quels ne sont donc pas les chagrins crucifiants de cette Mère incomparable, qui se représente, qui sent si vivement, les outrages qu'endure loin de ses yeux son Fils adoré ! O mon fils Jésus ! s'écrie-t-elle : se peut-il que ceux que vous voulez sauver, exercent contre vous tant de rage ! Qu'ils vous méconnaissent, qu'ils ne vous écoutent point, hélas ! c'est déjà pour eux un crime et un malheur trop grands ! Mais qu'ils poussent leur sacrilége audace jusqu'à vous maltraiter avec cruauté ; oh ! c'est un inconcevable délire ! O Jésus, mon fils ! qui me donnera de souffrir, et, s'il le faut, de mourir mille fois à votre place ! Et vous le comprenez, Mes Chers Frères, cette seconde épée, durant cette nuit, si longue et si fatale, n'a que trop le temps de s'enfoncer lentement, et de

se retourner en tout sens, dans le cœur déchiré de la divine Mère !

Si Jésus eût voulu épargner à Marie le spectacle lamentable de sa douloureuse Passion, il n'avait qu'à lui prescrire de rester à l'écart, à Béthanie, ou ailleurs ; et cette créature, si obéissante, aurait, sans aucun doute, respecté sa volonté sainte. Mais rien de pareil ne fut dit à la Vierge-Mère. Il plaisait au contraire au Dieu du ciel que Marie, comme Jésus, passât par toutes les crises de la douleur, pour être plus près de lui dans l'éternelle gloire. Il convenait à l'honneur du Très-Haut, et au salut du genre humain, que Marie, ayant donné son consentement dans l'Incarnation, associât aussi son vouloir à celui de l'adorable Trinité, dans notre Rédemption, et qu'elle s'unît à notre Sauveur, en qualité de Co-rédemptrice et de Co-sacrificatrice, pour prouver, à Dieu et au monde, un amour souverain, porté par elle aux dernières limites du possible. Voilà pourquoi Marie, au lieu d'en être écartée, est au contraire appelée sur le théâtre sanglant des souffrances de Jésus. Voilà pourquoi la voici qui arrive, dès l'aurore du vendredi saint, pour présenter son sein maternel à une troisième épée, plus cruelle encore que les précédentes.

4° Quelle horrible tragédie, en effet, pour la divine Mère ! En arrivant sur les lieux, où souffre déjà si

cruellement le Sauveur, elle apprend que le haineux et aveugle Sanhédrin l'a déclaré digne de mort, lui a craché au visage, l'a meurtri d'ignominieux soufflets. Elle entend les calomnies absurdes, les faux témoignages, les grincements de dents, les hurlements de mort, tous les éclats de fureur, par lesquels des tigres altérés demandent, en rugissant, le sang de l'Homme-Dieu. Elle voit les glaives homicides, les insultes atroces, l'infâme gibet qu'on prépare, et déjà tous les apprêts du supplice. Elle voit son Fils traîné au prétoire de Pilate, calomnié avec une perfidie et un acharnement horribles, défendu, mais avec une lâcheté révoltante, par ce misérable gouverneur, conduit et dérisionné devant Hérode, ramené encore à la merci de ce faible et criminel Pilate, flagellé, déchiré de verges, par ses ordres injustes, puis montré tout sanglant, couvert dérisoirement d'un haillon de pourpre, au peuple égaré, avec cette ironie cruelle : *Ecce homo* : Voilà l'homme !..... Voilà l'homme, redit Marie avec une douleur inénarrable !... Voilà mon fils, le Messie, le Fils de Dieu, le voilà abandonné par son Père, trahi par Judas, renié par Pierre, délaissé par tous ses Apôtres, méconnu par tous ses amis, rejeté par une nation en délire, livré, condamné par Pilate ! Et voilà Jésus qui ne se défend point, qui ne fait rien pour échapper à leur barbarie, qui s'abandonne lui-même,

et qu'on va crucifier ! O mon cœur ! tu n'as plus d'espérance ! O mes yeux, voilez-vous, fermez-vous à jamais !

Mais non, Mes Chers Frères, l'amour de Marie ne lui permet pas de succomber à une défaillance, qui lui épargnerait tant d'autres horreurs. Son amour, au contraire, élevé à la sublimité de celui de notre Sauveur, sera plus fort que toute la rage de la terre et des enfers. Le drame sanglant n'est pas fini, et l'héroïsme de la divine Mère doit monter à son comble. Jésus est conduit au Golgotha : Marie l'y accompagne. Pendant que le Rédempteur, chargé de sa lourde croix, harcelé, pressé par ses bourreaux, qui ont peur que la multitude ne revienne de son déiire, s'en va, de chute en chute, vers la montagne du supplice ; voilà l'incomparable Mère, qui, déchirée par ses douleurs, mais soutenue par l'amour, la voilà qui prend une rue détournée, va, par celle-ci, aboutir au passage de l'Homme-Dieu, et arrive à sa rencontre, juste au moment où il vient à passer !

5° Oh ! alors quel quatrième coup d'épée au cœur maternel de Marie ? *O ineffabilis reciprocatio !* s'écrie saint Bernard, *ô dolor inexplicabilis !* O réciprocité ineffable ! ô douleur mutuelle inexplicable ! Mais comment vous faire concevoir ce glaive nouveau, subitement

présenté, tout-à-coup enfoncé au cœur de la divine Mère?

Figurez-vous, Mes Chers Frères, notre divin Sauveur, n'ayant plus qu'une forme humiliée et meurtrie, courbé, se traînant à peine sous le pesant fardeau de son énorme croix, sillonnant, rougissant sa route de son sang divin, entouré, insulté, bourré par une populace furibonde ; et Marie, arrivée là la première, le voyant s'avancer en cet affreux état, arrêtant sur ce cher et unique objet de toute sa tendresse, un regard mystérieusement douloureux, et rencontrant le même regard de ce Fils adorable! Oh! qu'il est triste, qu'il est déchirant, et en même temps qu'il est sublime et éloquent, ce regard si intelligent, si pénétrant, qu'échangent alors réciproquement le divin Fils et sa divine Mère !

Quand deux glaces sont opposées, elles se renvoient mutuellement les objets qui s'y viennent peindre: ainsi les deux grandes âmes de Jésus et de Marie, en transparence, en réflexion l'une à l'autre, se transmettent alors instantanément leurs pensées, leurs angoisses, leur martyre ineffables, et aussi leur résignation, leur héroïsme, leur amour pour Dieu et les hommes, plus grand que leur martyre même.

Jésus sent ses propres douleurs augmentées de toutes celles de sa Mère : Marie sent ses entrailles

déchirées de toutes les blessures de son Fils. Le regard divin de Jésus dit silencieusement à Marie : Vous le voyez, noble Mère : Je m'avance vers la mort la plus effrayante : mais il me faut achever. C'est la volonté de mon Père ! C'est le salut du monde !

Et en même temps le regard si touchant de la Vierge dit au Sauveur : O mon fils et mon Dieu ! mon amour ne saurait ni vous quitter, ni vous contredire. Puisque je ne puis être crucifiée à votre place, je serai du moins crucifiée avec vous. Et tous deux continuent à gravir la montagne des douleurs.

Une noble mère, entendant le récit du sacrifice d'Abraham, s'écriait : Ah ! Dieu n'aurait pas commandé cela à une mère ! Paroles sublimes dans l'ordre de la nature. Mais en Marie la nature doit être absorbée, et élevée au-dessus d'elle-même, par la grâce. Aussi Dieu lui demande plus qu'à toute autre mère. En effet, quand l'antique Abraham marchait à l'immolation de son cher Isaac, la mère, Sara, laissée ignorante, restait du moins à l'écart, loin de cette scène trop forte pour elle. Ici, au contraire, c'est la divine Mère qui suit l'Isaac véritable, son fils unique et adoré, qui le conduit au sacrifice, et qui, après avoir marché sur les traces toutes rouges de son sang royal, arrive avec lui au sommet du Calvaire, portant le fer et le feu pour le suprême holocauste ; c'est-à-dire, le glaive d'une con-

formité parfaite de sa volonté avec celle de Dieu, et le feu généreux du divin amour, pour immoler la grande Victime de notre salut, et en consommer le sacrifice infini.

6° Et réellement, voici bientôt, sous les yeux, et avec l'acquiescement de sa Mère, Jésus, qui, dépouillé de ses vêtements, s'étend, docile agneau, sur l'autel de la croix. Ensuite, dans un court intervalle de profond silence, Marie entend un premier coup, sourd, déchirant, le coup atroce du marteau ; puis un second coup, plus aigu, plus sinistre encore ; puis quelques autres, toujours plus horribles, et qui vont retentir, ou plutôt qui pénètrent, comme des flèches acérées et brûlantes, au cœur frémissant de la pauvre Mère, y font autant d'affreuses blessures, et ne sont que trop, pour ce cœur si aimant, le cinquième glaive, enfoncé, retourné avec barbarie dans la plaie.

Le crucifiement, Mes Chers Frères, ah ! quel supplice infernal ! Ce supplice réunit les douleurs de tous les autres. Il perce, il coupe les pieds et les mains, comme un glaive atroce. Il disloque les membres, comme le chevalet. Il déchire le corps, comme les ongles de fer. Il dévore, comme la dent des bêtes féroces. Il brûle, comme un feu cruel, mais lentement, en faisant durer le tourment, pour donner une mort plus horrible (1).

(1) *In cruce omnium pœnarum genera concurrunt. Crux enim*

Et Marie voit tout cela de ses yeux de mère : bien plus, elle sent tout cela, avec son cœur maternel ! *Quot læsiones in corpore Christi, tot vulnera in corde Matris :* Autant de plaies au corps de Jésus, autant de blessures au cœur de sa Mère. (Arnold.) Toutes les plaies, qui couvrent la chair sacrée du Sauveur, se réunissent toutes au cœur de Marie : *Singula vulnera per ejus corpus dispersa, in uno corde sunt unita* (S. Bonav.) Les clous, les plaies, tous les coups qui déchirent le corps de l'Homme-Dieu, déchirent l'âme de Marie : *Quot vulnera, quot clavi, quot ictus Christi carnem rumpentes, totidem Mariæ animam verberantes.* (S. Hieron.) En un mot, le crucifiement du Fils crucifiait aussi sa sainte Mère : *Christo crucifixo, crucifigebatur et Mater.* (S. Augustin).

Puis, l'infâme gibet et la grande Victime y appendue se dressent lentement dans les airs. Et le peuple déïcide et réprouvé pousse un rauque et long rugissement de joie. Et c'était comme une horrible tempête de huées, de cris moqueurs, d'effroyables éclats de rire, d'infernales dérisions, autour du divin Crucifié, et de sa divine Mère ! Et même, un infâme voleur, crucifié à la gauche du Sauveur, essayant, lui aussi, d'être Juif

manus pedesque secat ut gladius ; corpus distendit, ut equuleus ; lacerat, ut ungula ; laniat, ut bestiæ ; urit, ut focus, adeòque lento quasi igne hominem assat et necat. (Corn. à Lapide.)

jusqu'au bout, l'insulte et le maudit, entre les râles de l'agonie. Et où étiez-vous donc, divine Mère, demande saint Bernard ; où étiez-vous alors ? Au pied de la croix? Non : mais sur la croix même, crucifiée avec votre unique amour ! *Ubi stabas? Numquid juxtà crucem? Imò et in cruce!* Blanche et froide comme un marbre, muette et absorbée en son Fils crucifié, pétrifiée d'une horreur inénarrable, percée de tous les traits, déchirée de toutes les blessures, saturée de tous les opprobres de Jésus, elle sent son sang couler, s'en aller, sa vie s'exhaler, se mourir, avec celle de son Fils. Ses yeux demi-éteints ont versé leurs dernières larmes. Et cependant, même en ces extrémités, si écrasantes, son maternel amour se laisse dominer toujours, par un amour plus sublime, et pour Dieu et pour les hommes.

7° Le supplice le plus cruel pour les parents, c'est celui de leur enfant, immolé, massacré, sous leurs yeux : *Parentibus acerbius est supplicium, cum filio existium datur* (S. Isidore). C'est pourquoi l'ancienne Loi défendait de tuer, même les petits des animaux, en présence de leur mère. Et les Juifs ont tué le Sauveur, en présence de sa Mère ! Et pour que sa mort fût à Jésus plus douloureuse, plus barbare, plus horrible, ils ont laissé sa Mère sous ses regards, pendant qu'il souffrait, qu'il agonisait, qu'il expirait, sur la croix ! Ranimons, Mes Frères, notre courage, pour

comprendre et pour sentir, du moins un peu, avec la Vierge-Mère, ce sixième glaive, qui, pendant trois mortelles heures, est retourné, en tous sens, dans son cœur maternel.

L'esclave Agar, obligée de s'éloigner de la tente d'Abraham, part avec quelques provisions. Mais bientôt les ayant consommées, elle voit son Ismaël haletant, épuisé, mourant de soif et de faim. A ce spectacle, son cœur maternel n'y tient plus! Oh! je ne saurais, s'écrie-t-elle, je ne saurais voir mon enfant ainsi mourir : *Non videbo morientem puerum !* Et de fait, elle le dépose sous un arbre, et s'en va elle-même, à quelque distance, donner un libre cours à ses larmes et à ses sanglots. Or, ce que ne pouvait Agar, ce que ne peut la tendresse naturelle des mères, l'héroïsme surnaturel de Marie le peut et l'exécute, avec un amour immense et tout surhumain, et pour Dieu et pour l'humanité : *Vicit sexum, vicit hominem*: *Passa est ultrà humanitatem,* dit saint Amédée; Elle triomphe de son sexe ; son courage s'élève au-dessus de tout courage humain ; Elle souffre au-delà de tout ce que peut souffrir l'humanité.

Elle voit, elle soutient, elle endure, dans son âme, durant trois heures, toutes les tortures corporelles et morales du Fils qu'elle adore. Elle voit abreuvé de fiel et de vinaigre Celui qu'allaita son sein virginal. Elle

sent avancer vers sa fin cette catastrophe, qui n'a jamais eu, qui n'aura jamais d'égale. Elle entend, elle voit de farouches soldats se partager bruyamment les vêtements sacrés de Jésus, et tirer au sort cette robe sans couture, merveilleusement tissue de ses mains maternelles. Elle se trouve toute remuée, toute meurtrie, par ce flux et reflux de douleurs, qui passent violemment du cœur de son Fils dans le sien ; et douleurs, hélas! qu'elle ne peut en rien diminuer, ni soulager! Elle entend le Testament sacré de l'Homme-Dieu, qui la lègue à l'Apôtre-vierge. Elle voit, elle sent la vie du Sauveur qui s'en va par toutes ses plaies, qui se précipite à flots par toutes ses meurtrissures. Et quoique son pauvre cœur ne puisse souffrir ces horreurs infinies, cependant son invincible amour y ramène sans cesse ses yeux noyés de larmes. Enfin, Elle entend ces dernières paroles : *Consummatum est :* Tout est consommé! Mon Père, je remets mon âme entre vos mains! Elle frémit à ce dernier cri ; elle contemple Jésus, qui exhale son dernier soupir ; et cette vue est pour son divin cœur le tranchant impitoyable du sixième glaive, qui le perfore d'outre en outre, et le brise, jusque dans ses plus intimes profondeurs! Et néanmoins, pendant que toute créature gémit, et que la nature entière se désole et se bouleverse, à la mort de son Auteur, la divine héroïne seule reste immobile,

avec l'Homme-Dieu qui expire : *Omni creaturâ in morte filii gemente, ipsa sola cum Divinitate immobilis.* (St-Amédée.)

8° Enfin le septième glaive pour Elle, encore plus longuement atroce que tous les précédents, c'est lorsqu'on descend de la croix le corps sacré, tout meurtri et inanimé, du Sauveur, et qu'on le rend à sa douleur, désormais sans consolation. La pire de toutes les morts, dit le même saint docteur, c'est d'éprouver toutes les horreurs de la mort, et de ne pouvoir mourir : *Ibi mors morte durior, ubi vita non tollitur, et mortis augustia toleratur.* Et c'est l'horreur infinie qui accable la pauvre Mère. Elle se meurt vivante, dit saint Bernard, elle vit toute mourante, et elle ne peut mourir; parce que vivante, elle est déjà toute morte : *Moriebatur vivens, vivebat moriens, nec mori poterat; quia vivens mortua erat.* Elle a vu expirer le Fruit divin de son sein virginal; elle a enduré, elle endure encore mille morts à la fois : et elle ne peut mourir ! La Rédemption du monde est consommée ; mais les tribulations de Marie ne sont pas épuisées.

La voilà qui reçoit dans ses bras, et sur ses genoux, le corps tout glacé de Jésus ; qui contemple sa bouche livide, ses yeux éteints, qui compte toutes ses meurtrissures, qui les lave de ses dernières larmes ! Puis, comme si ce martyre nouveau était encore trop conso-

lant pour sa douleur, il lui faut se séparer de ces restes chéris, embrasser, une dernière fois, ces pieds sacrés, ces mains divines, et leur dire le suprême adieu. Et quels déchirements extrêmes ! Être désormais totalement privée de ce divin Bien-Aimé, et en être séparée par la croix et par le tombeau ! Et il lui faut se résigner encore à cette suprême amertume.

Elle suit donc au sépulcre, le corps inanimé de Jésus. Elle l'y voit déposer ; et elle y dépose en même temps son cœur, toutes ses espérances, tout son maternel amour ! Eh ! que ne peut-elle y être aussi définitivement ensevelie avec lui ! mais non : Dieu ne le veut point. Ah ! pourquoi mon exil est-il donc encore prolongé ? Ma tâche n'est-elle point terminée ? Le Sauveur du monde, mon fils, a fini la sienne : Qu'ai-je donc à languir, à gémir encore, au milieu de ce peuple déïcide ! O vrai Fils de Dieu ! vous le savez, vous me teniez lieu de père, de fils et d'époux. Vous étiez toute ma vie, toute mon âme, mon tout : *Deus meus et omnia* ! Et maintenant me voilà, et vous me laissez, triste orpheline, veuve délaissée, mère de douleur sans consolation, et, par votre perte, dépouillée de tout : *O vere Dei Nate ! Tu mihi pater, tu mihi filius, tu mihi sponsus, tu mihi anima eras. Nunc orbor patre, viduor sponso, desolor filio : uno perdito filio, omnia perdo* (saint Bernard.)

La noble mère des Machabées souffrit sept fois la mort, avant de mourir, en contemplant, en endurant le martyre successif de ses sept enfants! Mais au moins elle ne leur survécut pas. Elle eût le bonheur qu'elle enviait, d'être martyrisée avec eux, et de ne plus voir le hideux tyran, ni les cruels bourreaux de ses nobles fils. Marie a souffert sept glaives, tous plus cruels que le trépas. Mais sept fois martyrisée, sept fois crucifiée avec Jésus, elle doit lui survivre. Telle est la volonté du Ciel. Elle quitte donc, dans une désolation ineffable, et cette croix toute rouge, toute chaude encore du sang de l'Homme-Dieu, et ce tombeau muet où repose tout glacé son saint corps, formé de son sang virginal. Elle s'en va, dans une nuit morale, bien plus noire que toutes les ténèbres qui l'environnent, elle s'en va l'âme brisée, le cœur meurtri, hors de ce théâtre de tant d'horreurs, et où cependant elle laisse tant d'amour! Elle se réfugie dans l'asile que lui offrent ses amies compatissantes : mais asile, hélas! où son divin Fils n'est plus, et asile alors plus vide, plus silencieux, que le plus triste désert! Et, là, toutes les horreurs de ce jour sans pareil, reviennent fondre sur son pauvre cœur : et comme les rayons du soleil se réunissent, se concentrent dans le foyer d'un miroir ardent, et y causent une chaleur vraiment dévorante ; de même toutes les atrocités de la passion et

de la mort de Jésus viennent, durant cette nuit et les suivantes, se réunir de nouveau, comme autant de rayons brûlants, en l'âme si aimante et si navrée de la divine Mère !

Finissons, mes Chers Frères, cette histoire si lugubre des maternelles douleurs de Marie. Car notre pauvre cœur est bientôt fatigué lui-même de compatir et de souffrir. Mais si le seul récit nous fatigue, si le seul souvenir, en se prolongeant trop, nous devient insupportable, qu'était-ce pour notre tendre Mère, que la réalité, et la succession si lente de ces sept glaives si cruels ! Si quelques instants consacrés à la froide méditation de cet ineffable martyre, nous remuent l'âme si péniblement, qu'était-ce pour Marie que ce martyre même, enduré, prolongé, ravivé, renouvelé, redoublé, pendant tout un long jour, et plusieurs nuits !

O Marie, c'est bien avec toutes raisons que l'Eglise catholique vous salue Reine des martyrs : *Regina martyrum*. Car les autres, il est vrai, ont cruellement souffert dans leur corps ; mais vous, vous avez incomparablement souffert dans vos entrailles maternelles : *Plus quàm martyr fuit : nam alii sancti passi sunt in carne ; Maria autem in animâ* (Saint Jérôme.) *Illorum corporale, Mariæ spirituale martyrium* (saint Guillaume.) Et parce qu'il n'y eut jamais une mère aussi aimante que Marie, il

n'y eut jamais non plus de douleur pareille à la sienne : *Non fuit tanta charitas, non fuit tantus dolor* (saint Laurent Justinien.) Plus elle aimait tendrement l'Homme-Dieu, son enfant, plus elle se sentit déchirée profondément : *Quantò dilexit tenerius, tantò vulnerata est profondius* (saint Bernard). Aux autres martyrs leur grand amour pour Jésus-Christ adoucissait les tourments : A Marie, son amour pour Jésus, n'a fait que rendre ses tourments plus horribles : *In aliis martyribus magnitudo amoris dolorem lenivit passionnis : sed beata Virgo, quantò plus amavit, tantò plus doluit, tantò que ipsius martyrium gravius fuit* (Ibidem.) C'est pourquoi il n'y eut, ni il n'y aura jamais de tortures aussi déchirantes ; parce qu'il n'y eut, ni il n'y aura jamais de fils aussi aimé : *Nullus dolor amarior, quia nulla proles carior* (saint Bonaventure.) Voilà, mes frères, une idée trop affaiblie de ce que Notre-Dame a souffert au Calvaire. Voyons maintenant les prodiges de vertus et de bienfaits qu'elle y a réalisés, pour la gloire de Dieu et pour notre salut.

9° (1) Marie, au pied de la croix, s'est-elle bornée

(1) *N. B.* L'auteur, en ajoutant cette espèce de seconde partie a la quatorzième Conférence, sait bien qu'il la rend trop longue, et que ceux qui se serviront de son travail sauront le diviser à propos, en deux, ou en trois instructions. L'essentiel est de donner les idées : chacun y met ensuite la forme et la marche qu'il croit convenables.

à souffrir ? A-t-elle été purement passive ? N'y a-t-elle fait autre chose que de s'y tenir plongée dans un abîme de désolation ? Ne le croyez pas, mes Chers Frères. Quand Dieu appelle une âme héroïque à passer par une tempête comme celle du Calvaire, il lui donne des grâces fortes, proportionnées au martyre qu'elle doit traverser. Et si cette âme, fidèle au milieu de l'épreuve, soulevée, soutenue au-dessus de la nature par la grâce divine, coopère et réagit avec l'Esprit-Saint qui l'inspire, alors elle accomplit, sous les yeux de Dieu, pour son amour et sa gloire, des merveilles de vertus, dignes de l'admiration et des bénédictions de tous les siècles futurs. Or ce sont de ces prodiges que Marie, avec le secours spécial de Dieu, a réalisés au pied de la croix. Non-seulement elle y a montré à l'univers, une résignation, une patience, une charité qui surpassent tout langage humain ; mais elle y a consommé pour Dieu et pour nous, les trois actes magnanimes que voici.

Premièrement, la Vierge admirable, crucifiée avec Jésus, répare les fautes et les maux de notre première mère. Satan, en effet, veut en vain lui souffler la révolte, la rébellion aux ordres du Ciel, la porter aux plaintes, aux murmures, au milieu de si étranges calamités, l'enflammer de colère, la faire éclater en malédictions contre les bourreaux du Sauveur — Ar-

rière, prince des ténèbres ! Retire-toi, Satan : Tu ne trouveras rien en Marie qui fasse écho à tes infernales suggestions. Je serai, comme Jésus, soumise jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. Et quelque déchirante, quelque horrible que soit à mon cœur maternel une telle catastrophe, je répète, résignée, l'immortel *fiat* de l'Incarnation. Si c'était possible, ô mon Dieu ! ah ! oui, que ce calice passe loin de moi : que de telles horreurs soient à jamais épargnées à mon Jésus ! Mais néanmoins que votre volonté soit faite, et non pas la mienne !

Eve, séduite par Satan, révoltée contre Dieu, a cueilli le fruit de la volupté, et de la mort ! Marie, victorieuse de l'Enfer, soumise au Très-Haut, prend et épuise lentement la coupe de toutes les douleurs, y trouve, et nous y fait trouver la vie. Le docte saint Anselme dit ici un mot terrible, un mot qui fait frémir la nature, un mot que je n'ose presque pas vous dire, et qui cependant n'est que l'exacte vérité. *Ità divinæ voluntati conformis erat, ut si oportuisset ad implendam voluntatem Dei, ipsa filium in cruce posuisset, atque obtulisset :* La volonté de la divine Mère est tellement d'accord avec la volonté du Ciel, que si celle-ci l'exigeait, s'il le fallait pour accomplir le vouloir divin, elle-même placerait, elle-même donnerait, elle-même offrirait son divin Fils, sur l'autel de la croix ! Je sens

bien que cette seule pensée fait mal à notre nature. Mais elle n'en est pas moins une vérité profonde : parce que Marie a été élevée, par la grâce, infiniment au-dessus de notre nature. Par conséquent l'héroïque holocauste que commença, et qu'eût consommé, si Dieu l'eût voulu, le vénérable patriarche Abraham, Marie, si tel était l'ordre du ciel, le consommerait de même. Et c'est par cette humilité, par cette obéissance inébranlables, par cette acceptation volontaire de toutes les douleurs, pour la gloire divine et le salut du monde, que l'Eve nouvelle et véritable répare les fautes et les maux de la première Eve. Celle-ci rêve la grandeur, veut le plaisir, accueille la rebellion, reçoit et donne désormais la mort. Marie n'entend que la soumission la plus filiale, ne voit que la glorification de son Dieu et notre salut, fait abnégation d'elle-même, voit et accepte le Calvaire, y conduit pour nous et nous y donne désormais la Vie : *Et restauratur per Mariam, quod per Evam perierat.* (Saint Chrysostôme) : Et par Marie est restauré ce qui par Eve avait péri.

Dans sa Conception immaculée, Marie a broyé la tête au Démon ; mais par une faveur miraculeuse, toute divine, et dans laquelle elle-même n'a été que passive. Mais sur le Golgotha, elle-même active, elle-même spontanément unie à la Passion de son divin Fils, elle-même broie positivement la tête au Serpent infernal.

La croix, avec la victime y appendue, est, dit saint Chrysostôme, notre commun triomphe de la mort et de l'enfer. La croix, c'est le trophée érigé contre les démons, le glaive dont le Christ a transpercé Satan trompé, et dont il a coupé les liens du péché. La croix, c'est la volonté du Père, la gloire du Fils, le triomphe de l'Esprit d'amour, la splendeur des Anges, la Sécurité de l'Eglise catholique, le Rempart des Saints, la Lumière du monde : *Crux trophœum contrà dœmones erectum, gladius contrà peccatum, gladius quo Serpentem confodit Christus. Crux Patris voluntas, Unigeniti gloria, Spiritus exultatio, Angelorum decus, Ecclesiæ securitas, Sanctorum murus, totius orbis lumen.* Oui, la croix nous a enfanté tous ces avantages infinis : *Hœc omnia præclara crux nobis peperit.* Or, en nous enfantant tous ces grands biens sur la croix, Jésus n'était pas seul ; mais Marie était avec lui : *Stabat juxtà crucem. Imo et in cruce*, nous a dit saint Bernard. En un mot, le Calvaire est la réparation, la destruction de l'œuvre satanique, accomplie contre Dieu et contre nous, au paradis terrestre. Et le nouvel Adam, Jésus-Christ, n'a détruit la trame de notre perte, n'a consommé l'œuvre de notre Rédemption, qu'en la société, qu'avec le consentement, qu'en l'union, qu'avec la coopération positive de Marie. Et c'est ainsi que la Vierge a d'abord été pour nous la précieuse réparatrice d'Eve : *Evæ Virgo reparatrix.*

10° Secondement, l'Homme-Dieu, sur l'autel de la croix, offre le sacrifice infini qui pacifie la terre et les cieux : *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt.* Mais dans cette immolation si auguste, qui concilie, qui satisfait sans mesure tous les droits et tous les intérêts, divins et humains, Jésus est-il seul? Non, Mes Chers Frères, examinez bien, et vous trouverez deux victimes et deux sacrificateurs, absorbés et confondus dans le même holocauste. Assurément, Jésus-Christ, lui-même la Victime d'une dignité infinie, lui-même le Pontife souverain et éternel : *Ipse Sacerdos Het ostia :* Jésus s'offre et s'immole à la souveraine justice pour la Rédemption du monde. Mais le corps, le sang, la vie du Christ, ne sont-ils pas nés de Marie, de sa substance virginale, et ne sont-ils pas sa substance même! Sans aucun doute : *Dequâ natus est Jesus, qui vocatur Christus.* Et non seulement c'est Marie qui a donné Jésus au monde, mais c'est elle-même qui, après l'avoir offert au temple, selon la loi, l'a racheté, en offrant à sa place la victime légale, et en a conservé la possession et la libre disposition, pour la gloire du Très-Haut, et le salut des nations. Et ce Fruit béni de son sein, par elle racheté au prix convenu, voilà Marie qui, de toute son âme, l'offre et l'immole maintenant à la gloire du Très Haut, et pour la Rédemption du monde!

On a vu, à Sparte et à Rome, des mères armer elles-mêmes leurs fils partant pour les combats, et leur dire, en leur attachant leur bouclier : Reviens, dessous, ou dessus ; et être toutes fières, et toutes joyeuses, quand leur enfant était tombé glorieusement pour la défense de la patrie. Or, si un noble patriotisme va jusque-là, l'amour divin peut-il élever Marie plus haut encore? Oui. Et de fait, dit sainte Mathilde, *Gaudens Filium suum pro mundi salute voluit immolari :* Son amour pour Dieu et pour nous est si grand, qu'elle éprouve même une joie surnaturelle à sacrifier son Fils pour notre commune Rédemption. Et, ce qui est le comble du sublime, c'est qu'elle est prête à mourir elle-même, une infinité de fois, pour notre salut, à la place du Sauveur; et parce qu'elle ne le peut, elle voudrait au moins mourir pour nous avec lui, et joindre l'effusion de tout son sang virginal au sang divin, qui coule en notre faveur. Elle ne se retire point, elle ne se désespère point, pendant les trois mortelles heures que son fils souffre si horriblement sur la croix. Non ; elle reste là ! digne et calme, contemplant et méditant ce grand mystère de l'amour infini, *un Dieu en croix !* et renouvelant sans fin son offrande et ses supplications, en union avec celles du Rédempteur : *Corpore excelsa, animo excelsion*, dit saint Augustin, *spectans et admirans magnum pietatis sacramentum, Deum in cruce !*

Ainsi donc elle sacrifie à Dieu et au monde le Fruit de vie, né de ses entrailles. Elle l'immole, avec elle-même, au salut du genre humain. Et de sa volonté aussi, de son cœur, de ses mains sacrificatrices, de sa coopération co-rédemptrice nous vient notre Rédemption accomplie au Calvaire. Le sacrifice de Jésus est aussi réellement le sacrifice de Marie. Notre rachat par Jésus-Chrit est également notre rachat par Marie. Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique ; et Marie aussi a tant aimé le genre humain, qu'elle lui a donné et sacrifié son Fils unique : *Sic Deus, et sic Maria, dilexit mumdum, ut Filium suum unigenitum daret.* Dieu nous a témoigné un si paternel amour, que nous sommes appelés et que nous sommes devenus vraiment ses enfants d'adoption : *Caritatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus.* Et, sur le Calvaire aussi, Marie nous a ouvert un cœur si maternel, que nous sommes appelés, et que nous sommes vraiment les enfants de son adoption. Et c'est ici, Mes Chers Frères, le troisième acte principal, touchant et sublime, que Marie accomplit pour nous.

11° La mort est la séparation de l'âme, non-seulement d'avec son corps, mais aussi d'avec toutes les créatures. Par conséquent, puisque Jésus est sur le point de mourir en croix pour nous, Jésus va se séparer d'avec sa Mère, et Marie va perdre son Fils. Et puisque Marie ne meurt pas présentement, qui est-ce donc

qui aura, qui occupera sa tendresse maternelle? Et qui est-ce aussi qui lui paiera le juste tribut de la piété filiale? Ecoutons, dit saint Ambroise; Jésus mourant fait son testament, non-seulement public, mais aussi filial : *Condebat in cruce Dominus, non solum publicum, sed et domesticum Testamentum.*

A ce solennel testament de l'Homme-Dieu sont présents, tous les peuples païens, dans les soldats romains, le peuple juif, dans les habitants de Jérusalem, tous les justes, dans les saintes femmes, tous les pécheurs dans les voleurs crucifiés, et, avec tous ces témoins, un notaire public, saint Jean l'Evangéliste, le grand chancelier de l'Eglise universelle. Ecoutons donc : *Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit Discipulo : Ecce mater tua :* Femme, voilà désormais votre fils. Et à vous, disciple, voilà aussi désormais votre mère.

D'abord pourquoi ce mot *mulier*, femme; et non point *mater mea*, ma mère? Ah! c'est ici, Mes Frères, qu'il nous faut élever et agrandir nos intelligences! Jésus a dit, et bien dit, et très-bien dit : *mulier*, femme! c'est-à-dire : vous, qui, sous le poids de tant d'horreurs, vous montrez non seulement ma mère, toujours aimante et toujours fidèle, mais qui vous montrez si magnanime, qui vous élevez si héroïquement au-dessus de la nature; vous qui êtes bien vraiment la femme par excellence, la femme prophétique, annoncée dès l'origine

des temps, pour briser avec moi l'empire de Satan ; vous la femme mystérieuse, élevée à sa plus haute puissance surnaturelle, qui, en vous immolant en moi, et avec moi, enfantez aussi avec moi le peuple des Elus, le peuple des Saints, qui naîtront de mon sang, en même temps que de vos douleurs et de votre martyre : Vous méritez bien d'avoir, à la place du fils que vous offrez, et que vous perdez, pour quelques jours, mon Eglise entière pour famille et pour enfants. C'est pourquoi je vous établis la Mère de mes Apôtres, la Mère de mon clergé, la Mère de tous ceux qui voudront être mes enfants. *Mulier* donc, la femme accomplie, la femme parfaite, voilà votre fils : *Ecce filius tuus.*

Parce que tu m'as été fidèle, et que tu n'as pas hésité à me sacrifier ton Isaac, dit le Seigneur à Abraham, tu auras pour postérité une famille plus nombreuse que les étoiles du ciel. Or Marie a plus donné à Dieu qu'Abraham, infiniment plus ! En Marie donc aussi seront bénies les nations de la terre : c'est-à-dire, les bénédictions célestes couleront de siècle en siècle, des divins trésors, par les mains de Marie, sur les nations de l'univers ; et partout où le vrai Dieu aura des temples, sa Mère aussi aura des autels, et le nombre des enfants de Marie égalera celui des serviteurs du Très-Haut, *Multiplicabo semen tuum : benedicentur in te omnes gentes terræ.* Et parce qu'en donnant ses ordres,

Dieu communique aussi ses grâces, à proportion des difficultés que renferme leur exécution, et que Marie fut toujours parfaitement fidèle aux ordres et aux grâces du ciel, ce testament du Christ opère à l'instant une révolution morale au cœur maternel de Marie, lui donne une tendresse sans bornes pour les pauvres mortels, la détermine à nous adopter pour enfants, l'incline, la dispose à se montrer toujours la miséricordieuse Mère de l'Eglise catholique.

La charité est mère, s'écrie saint Augustin : *Caritas mater est.* Et celle-ci sans doute vaut bien la mère selon la nature. Car la tendresse naturelle se décourage quelquefois, se change même en abandon, même en fureur, contre l'objet qu'elle doit chérir : tandis que la vraie charité, forte et immuable, comme le Dieu qui l'inspire et la soutient, *omnia suffert*, *omnia sustinet*, souffre tout, supporte tout, même la mort, pour le bien de ceux qu'elle aime. La charité donc est vraiment mère, et d'un dévoûment plus fort que la mort : *Fortis est ut mors dilectio.* Or, du cœur de Jésus mourant, il déborde, il passe au cœur de Marie un flot d'amour maternel pour le monde entier. Et la Vierge, Mère, selon la chair, de notre Rédempteur, devient à l'instant, selon la charité, selon l'esprit, Mère de tous ses membres : *Carne mater Capitis nostri, et spiritu membrorum ejus.* Et dès lors elle ne cesse, dans cette cha-

rité incomparable, de coopérer à la naissance spirituelle des enfants de Dieu dans sa véritable Eglise : *Quia cooperata est caritate ut filii Dei nascerentur in Ecclesiâ.*

Ainsi Marie est la Mère de tout le genre humain. Cette maternité universelle lui a été déférée sur la croix, dans le temps même que les hommes torturaient le plus son cœur maternel. Et, même alors, le divin cœur de Marie, agrandi sans mesure par la charité, tout embrasé des flammes qui rayonnaient de la croix, n'a point refusé cette grande œuvre de la maternité universelle. Au contraire, il l'a héroïquement acceptée, et s'est consacré sans réserve à toutes les sollicitudes, à toutes les tendresses, à tous les dévoûments, envers le genre humain adopté pour sa famille. Et, par conséquent, réparer, expier pour Eve, notre commune mère ; offrir, avec Jésus-Christ, son Fils, le sacrifice infini de notre universelle Rédemption ; nous adopter, nous protéger, nous porter dès lors tous dans son cœur, comme ses enfants chéris : Voilà les trois actes principaux, vraiment grands, vraiment sublimes, que Marie consomme sur le Calvaire, au moment même où les hommes épuisent à son égard tous les genres de scélératesse et de cruauté. Voilà comme Marie nous a aimés, comme elle nous aime encore, comme elle nous aimera toujours !

12° Au milieu de toutes les horreurs qu'endure, et

de tous les dévoûments qu'accomplit le cœur maternel de Marie sur le calvaire, ce qu'il y a encore de plus digne de notre admiration, c'est l'attitude impassible et la résignation si simple et si noble de cette auguste Mère. Ce qu'admirait Pilate, ce qu'admirait Rousseau, ce qu'admire toute âme intelligente, en Jésus souffrant et mourant, c'est surtout le majestueux silence dans lequel il se renferme, sans ostentation, comme sans faiblesse. Or, ce silence et cette constance tout héroïques, Marie les offre de même à nos regards, et à notre imitation, pendant tout son cruel martyre. Voyez-la tout près de la croix où Jésus se meurt! *Stabat autem juxta crucem* : Elle se tient debout. *Stantem lego*, s'écrie avec transport saint Ambroise, *cadentem non lego :* Je lis : Elle était debout ; et non point : elle tombait à terre, dans sa juste douleur. Elle ne tombe point en défaillance, ne s'abandonne pas à des agitations convulsives, ne s'arrache point les cheveux, ne se déchire pas le sein, ne prononce aucune malédiction, n'invoque point les célestes vengeances. Mais plus fort que la mort, son amour tout divin la tient debout, calme silencieuse, sublime de patience et de miséricorde. Les larges fleuves ont beau jeter à la mer toutes les eaux du globe ; l'océan ne déborde pas. Les torrents de toutes les tribulations à la fois ont beau se précipiter à flots dans l'âme de Marie ; son cœur s'élar-

git à proportion de ses calamités, et reste toujours plus grand que ses calamités mêmes.

Les peintres de l'antiquité payenne ont représenté la Constance sous l'emblême d'une héroïne, debout sur un rocher, au milieu des flots. La mer se lève en vain furieuse, écumante : les vagues, courroucées et grondantes, viennent en vain se briser sur le roc qui lui sert de base. A tout ce fracas de l'abîme en furie, l'impassible emblême répond par ces seuls mots, écrits à ses pieds : *Eadem sum semper* : Je suis toujours la même. Eh bien, Mes Chers Frères, regardez bien sur le rocher du Calvaire! Au milieu de cette masse immense de Juifs, remuant, ricanant, hurlant, comme les flots de la mer furieuse, vous voyez, non une statue figurative, mais la réalité sublime, la Constance en personne, la royale et tout auguste Fille de David ; et sur son front virginal, et sur son divin cœur, lisez : *Eadem sum semper* : Je suis toujours la même. On insulte, on maudit, on crucifie, on torture à plaisir, avec la cruauté la plus raffinée, et le Fils et la Mère! *Eadem sum semper*. Me voilà veuve délaissée, privée désormais de mon divin Fils, qui expire! Me voilà battue, inondée, écrasée de toutes les barbaries, de toutes les douleurs à la fois! *Eadem sum semper :* Je suis toujours la même!

Au jour de la Compassion, l'Eglise catholique, inspirée par l'Esprit-Saint, met ces maternels gémisse-

ments sur les lèvres de Marie : *O vos omnes, qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor, sicut dolor meus :* O vous tous, qui passez par le voyage de la vie, vous tous qui traversez la vallée des larmes, et qui gémissez sous la pesanteur des maux de ce bas monde ; considérez cependant, et voyez bien, si, parmi toutes vos afflictions, il en est une seule qui puisse être comparée à mes douleurs ! Et néanmoins je ne me suis point laissée abattre. J'ai reçu, j'ai essuyé, debout et silencieuse, l'ouragan impétueux de toutes les atrocités. Vous toutes donc, ô mères ! ô épouses ! ô femmes affligées ! dans vos chagrins, dans vos douleurs, jetez les yeux sur Marie, votre Mère. Voyez ses calamités ; voyez son silence ; voyez sa miséricorde ; voyez sa bonté sans bornes : Et soyez ses imitatrices, comme elle l'a été elle-même de Jésus-Christ.

Quand la mère de saint Jean Chrysostôme voulait obtenir de son fils quelque sacrifice un peu difficile, elle le conduisait sur les lieux mêmes où elle l'avait mis au monde. Et là, lui rappelant les douleurs, les nuits sans sommeil, toutes les peines qu'elle avait endurées pour lui, elle le conjurait, par tout l'amour qu'elle lui avait prouvé, de ne point affliger son cœur maternel. Et l'illustre Saint nous avoue qu'il ne résistait pas. Eh bien ! nous tous, Chrétiens, nous tous, enfants de Marie, du haut du Calvaire, où son tendre

amour nous a reçus, au milieu d'inénarrables douleurs, notre divine Mère nous demande, nous conjure, par toutes les tortures que nous lui avons causées, de ne plus offenser son divin Fils, et notre bon Sauveur, Jésus-Christ ; afin qu'elle puisse elle-même nous concilier toutes ses grâces, toutes ses faveurs divines. Résisterons-nous à ses prières maternelles, pour nous si pleines d'amour ? Ah ! ce serait nous poser en Juifs méchants et endurcis, et tourner à notre ruine les souffrances et la tendresse maternelles, qui n'aspirent qu'à nous sauver !

In toto corde tuo, nous dit l'Esprit Saint, aux livres de la sagesse, *gemitus matris tuæ ne obliviscaris ; ut perficiatur benedictio tua :* O mon fils ! souvenez-vous toujours, et de tout votre cœur, des gémissements que vous avez causés à votre Mère ; afin que les célestes bénédictions, promises à la vraie piété filiale, puissent s'accomplir en vous. Ah ! ni nous non plus, enfants de Marie, n'oublions jamais, mais rappelons souvent à notre cœur le martyre ineffable que nous avons coûté à notre divine Mère ; afin que puisse nous être versée la plénitude des grâces, que Jésus veut nous accorder, mais par Marie.

La multitude, qui avait assisté au crucifiement du Sauveur, voyant tous les grands prodiges accomplis à sa mort, s'en retournait, se sentant bien coupable, et

gémissant de l'énorme forfait qu'elle venait de consommer. Et pour Marie elle-même, sa douleur était à la fois si digne et si touchante, dit saint Bernard, que tous ceux qui la rencontraient, mêlaient, même involontairement, leurs larmes à ses pleurs : *Multos etiam invitos ad lacrymas provocabat, omnes plorabant, qui obviebant ei.*

Et nous, Mes Chers Frères, nous qui venons d'assister à la Passion de notre bonne Mère, qui l'avons contemplée crucifiée avec Jésus ; nous dont les trop nombreux péchés ont été les cruels bourreaux qui ont réellement crucifié le divin Fils et la divine Mère ; ne nous frapperons-nous pas la poitrine ? ne donnerons-nous point, à l'un et à l'autre, les marques sincères de notre filial repentir ? Ah ! sans délai, sans retard, jetons, jetons vite, aux pieds de Jésus et de Marie, les armes meurtrières, les armes sacriléges, c'est-à-dire, les péchés, par lesquels nous les avons crucifiés !

Oui, ô tendre Mère ! il est bien temps que vos souffrances maternelles soient changées en allégresse inaltérable ! Il est bien temps que nous déposions à vos pieds les instruments de nos coupables fureurs, tous nos péchés, tous nos vices, toutes nos passions déréglées ! Et vraiment nous vous les remettons, ces armes déïcides ! nous ne voulons plus les reprendre ; nous y renonçons pour tout jamais. Nous maudissons, nous dé-

plorons l'usage sacrilége que nous en avons fait. Et nous ne voulons plus vivre, nous ne voulons plus agir, qu'en vrais enfants, qu'en fils dévoués et de Jésus et de Marie.

Ainsi soit-il !

QUINZIÈME CONFERENCE.

JOIES DE MARIE.

A la Résurection. — A l'Ascension. — A la Pentecôte. — Son action dans les commencements de l'Eglise. — Toute joie véritable n'est qu'avec Dieu et qu'en Dieu

Secundùm multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.

Seigneur, vos consolations sont venues me réjouir l'âme, à proportion même de la multitude des douleurs qui d'abord l'avaient inondée. (Ps. 95).

Assurément, Mes Chers Frères, Marie avait une foi parfaite, une confiance entière aux paroles, aux affirmations divines de son adorable Fils. Quand Jésus a dit : Le Fils de l'Homme sera livré aux Gentils, outragé, flagellé, crucifié; mais il ressuscitera le troisième jour : sa divine Mère l'a cru; elle le croit encore; et par conséquent, ayant, plus que personne, la foi et l'intelligence des Oracles sacrés, elle attend, dans le calme de la confiance, la Résurrection toute prochaine du Sauveur.

De plus, pendant que Jésus agonisait et mourait sur la croix, Marie, attentive à tout ce qui pouvait faire ressortir sa Divinité, a remarqué, non sans quel-

que consolation, le deuil général et tout prodigieux de la nature ; le jour, durant trois heures, changé en une nuit profonde, les secousses violentes de la terre ébranlée, les rochers du Calvaire fendus et brisés, le voile du temple déchiré, les morts des anciens jours ressuscités, courant dans les rues, et jetant l'épouvante dans la population de Jérusalem, les cris du Centurion et de ses gardes, proclamant avec effroi la divinité du Crucifié, la foule immense qui a cessé ses huées, ses moqueries, et qui descend de la montagne, en se frappant la poitrine de regret et de terreur, enfin toute cette réaction merveilleuse, déjà opérée en faveur du Juste sacrifié : tous ces prodiges, bien connus de Marie, et qui ne paraissent qu'un prélude à de plus grands événements, ont déjà apporté quelque adoucissement à ses désolations maternelles.

Mais si l'espérance soutient et console dans les douleurs, parce qu'elle en fait entrevoir la fin, l'espérance néanmoins n'est pas encore la tristesse changée en joie : elle n'est pas encore la joie elle-même ; elle n'en est que l'attente, que l'impatience même de la voir enfin arriver : impatience même d'autant plus vive, que le bien attendu est plus grand, et plus ardemment désiré. Et telle est la situation morale de la Vierge désolée, qui attend la Résurrection glorieuse de Jésus, qui appelle de tous ses vœux, qui hâte, de

toute l'impétuosité de son amour, son triomphe sur la mort, sur l'enfer, sur tous ses ennemis.

Et, Mes Frères, qui est-ce qui nous peindra convenablement les émotions, les transports, qui remuent profondément le cœur si dévoué de la Vierge-Mère! La voilà, rentrée dans ses appartements solitaires : l'Homme-Dieu, son Fils, a été crucifié, au milieu de toutes les prodigieuses circonstances que nous connaissons : la nuit est venue étendre ses voiles et son silence sur le déïcide : la vengeance des Pharisiens est assouvie ; mais leur haine veille encore, et le lendemain la voilà qui place sa garde choisie autour du tombeau : la solennité de la Pâque et la nuit suivante encore se passent sur les faits accomplis. Or, assurément, durant ce grand jour et ces deux nuits, l'amour de Marie veille bien plus encore que la haine des ennemis de Jésus. Et quelle foule de pensées et d'émotions diverses se succèdent et bouillonnent en l'âme d'une telle Mère! Après tout ce qui s'est passé, tout ce qu'elle a vu, tout ce qu'elle attend, quel flux et reflux, tantôt de soupirs profonds, de tendres gémissements, de sanglots douloureux, tantôt de pieux élans, de saints frémissements d'espérance, d'impatience, d'ardent amour, se succède au cœur de la divine Mère! Ces commotions maternelles, durant quarante heures, se

devinent, se conçoivent, mais ne se peuvent exprimer dans notre faible langage.

Toutefois, nous nous sommes associés aux douleurs de notre bonne Mère; nous allons aussi nous réunir à ses allégresses. Vous trouvez, Mes Chers Frères, le soleil plus beau, après un violent orage. Après des préludes qui font frémir et trembler vos organes, vous goûtez aussi plus délicieusement les concerts suaves d'une musique harmonieuse. Pareillement, après les orages et les déchirements qui ont précédé, le cœur maternel de Marie et le vôtre vont se ranimer, se reposer, avec bonheur, dans les douces émotions d'une sainte joie.

Reine auguste du ciel, réjouissez-vous, et permettez-nous de nous associer à votre allégresse : parce que Celui dont vous êtes la mère, est ressuscité, selon sa divine parole : *Regina cœli, lœtare : quia quem meruisti portare, resurrexit, sicut dixit.* Et pendant que nous méditerons vos consolations maternelles, obtenez-nous de bien voir et de bien sentir qu'il n'y a, pour nos cœurs souvent malades, de soulagement et de joie véritables qu'en Dieu et qu'avec Dieu. *Ave, Maria.*

2° Une chose bien frappante, Mes Chers Frères, bien digne d'être remarquée, c'est que, des quatre Evangelistes, qui tous rapportent quelques-unes des apparitions de Jésus ressuscité, aucun ne nous dit qu'il

ait apparu à sa divine Mère. Ils ont eu soin de nous montrer l'héroïque Vierge, suivant son Fils au Calvaire, se tenant debout près de sa croix ; et ils omettent de nous la montrer consolée par le Dieu sorti du tombeau. Ils nous peignent même les saintes femmes de Galilée portant leurs parfums au sépulcre, le trouvant ouvert, trouvant les Anges qui y font la garde, saluées de Jésus à leur retour, embrassant ses pieds sacrés, dans une joyeuse adoration, et le reste. Et ils ne nous disent même pas si la divine Mère était avec ses nobles amies, si dévouées, et si heureusement consolées.

Après avoir réfléchi sur ce silence étonnant, il me semble qu'il n'est qu'un voile adroit que l'humilité si délicate de Marie a voulu étendre sur les visions et les entretiens, par lesquels Jésus l'a consolée, après sa glorieuse Résurrection Je suis charmé de voir le divin Maître apparaître spécialement à cette héroïque Magdelaine, qui lui a prouvé tant de repentir et d'amour ! Je suis réjoui encore, quand je le vois se manifester particulièrement à Simon Pierre, qui pleure si amèrement sa faute de l'avoir renié : *Surrexit Dominus verè, et apparuit Simoni.* Je me dis avec transport : Ce sont là des faveurs, des bontés spéciales du miséricordieux Sauveur ; mais des faveurs bien placées, envers ses plus généreux amis !

Mais de suite revenant à Marie, je me demande :

Est-il une âme au monde qui aime Jésus, comme sa divine Mère? Qui ait été déchirée, qui ait souffert et pleuré à sa mort, et que Jésus lui-même chérisse et honore, à l'égal de sa divine Mère? Non. La tendresse incomparable de Marie pour Jésus, les tortures qu'elle a endurées pour lui, le respect et l'amour qu'il lui porte, tout me dit que la noble mère méritait, et que le Sauveur lui a justement accordé la faveur insigne de le voir, la première, dans son glorieux triomphe. Voilà ma conviction ferme, inébranlable : et dans le silence, d'ailleurs transparent, des divins Evangiles, la connaissance que j'ai de Jésus et de sa Mère ne me permet pas de penser autrement. Marie, la première, a été consolée, réjouie, par l'apparition glorieuse de l'Homme-Dieu ressuscité....

Et quelle joie pour elle, quand, le troisième jour, aux premières clartés de l'aurore, ses yeux, s'entr'ouvrant, aperçoivent, vivant et immortel, et tout éclatant de gloire, son divin Fils, qu'elle a vu couvert de tant d'opprobres! Comme la tendre mère l'étreint avec transport, l'adore avec amour, lui parle avec effusion, l'écoute avec délice! Le guerrier, qui, après une longue absence, après les grands périls des combats, et avec les lauriers de la victoire, revient au foyer paternel, n'a-t-il pas un bonheur ineffable à se jeter dans les bras d'une mère tendrement aimée? Et par conséquent,

Jésus, qui a mis ces sentiments si justes aux cœurs des fils et des mères ; Jésus qui a tant aimé et Jean, et Magdelaine, et son renégat Pierre ; Jésus, après le grand combat de sa Passion, et sa victoire impérissable sur le monde, la mort et l'enfer, Jésus aussi, n'en doutons point, a trouvé du bonheur à consoler, à réjouir, en ce monde sa divine Mère, en attendant son glorieux couronnement dans les cieux.

Après cela, je ne m'étonne plus de ne point voir Marie se rendre, avec ses autres amies, au tombeau du Sauveur. A quoi bon, puisqu'elle le sait plein de vie et d'immortalité ? D'autre part, qu'elle ait tenu secrète l'apparition, à elle spéciale, de Jésus ressuscité, je ne puis en douter. N'a-t-elle pas gardé le secret sur l'Incarnation du Verbe éternel dans son sein virginal, et sur une foule d'autres grands prodiges, accomplis en Elle, ou en sa faveur ? Etait-ce à elle d'ailleurs à publier la première le triomphe de Jésus sur la mort ? Non. Si les récits des autres saintes femmes furent d'abord traités de délire : *Et visa sunt ante illos sicut deliramenta verba ista :* La narration de Marie aurait aussi passé pour les rêves et les vains désirs d'une mère abusée. Qu'a donc à faire la Vierge, assurée de la résurrection de l'Homme-Dieu ? Elle n'a qu'à bénir le Ciel des consolations qu'il lui envoie, qu'à jouir en paix de son allégresse, et de sa propre victoire dans

celle du Sauveur, qu'à garder le silence sur ses divines communications, qu'à le laisser conduire lui-même, selon son infinie sagesse, les manifestations de son immortelle victoire, qu'à recevoir, en les encourageant, les découvertes et les apparitions que viennent lui narrer ses amies et les Apôtres eux-mêmes, enfin qu'à les réunir, qu'à les grouper de nouveau en famille, comme les éléments de l'Eglise catholique : et c'est ce que ne manque pas de faire, avec une prudence consommée, la Vierge établie et inspirée, pour être la mère tout aimable de l'Eglise naissante.

Et quelle n'est pas la joie de Marie, quand elle voit non seulement le Rédempteur ressuscité, mais ses Apôtres et ses disciples, eux-mêmes tout convaincus et tout joyeux de son incontestable résurrection ! Quand elle les voit, eux qui l'avaient lâchement abandonné, que sa mort avait dispersés, tous se serrer de nouveau autour du divin Maître, pleins d'espérance et d'ardeur, prêts à voler aux extrémités de la terre, pour annoncer partout la Résurrection, la Divinité et la céleste Doctrine du divin Crucifié ! Quelle joie pour la divine Mère, quand elle voit, dans cette même résurrection si bien établie, le fondement inébranlable de cette Religion de foi et d'amour, qui doit changer la face de l'univers, et faire des anges et des saints de tous ceux qui l'embrasseront sincèrement ! Quelle joie

enfin pour Marie, quand, dans cette résurrection de Jésus, elle contemple le gage et déjà le commencement de cette résurrection dernière, qui attend finalement notre pauvre humanité, vouée à la mort, qui doit transformer nos corps mortels, et les environner de splendeurs, que n'effaceront point des siècles infinis! Oh! oui, Mes Chers Frères, oui, grandes, délicieuses, ineffables, sont alors les allégresses de la Vierge, Mère du Christ, Mère de l'Eglise encore au berceau, et dont l'intelligence, divinement éclairée, entrevoit la suite, si magnifique, des grands desseins de Dieu! *Secundùm multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes*, etc.

3° Mais bientôt les quarante jours, consacrés par le Dieu ressuscité à rassembler, à convaincre, à fortifier ses Apôtres, à compléter leur instruction et leurs pouvoirs, ces quarante jours touchent à leur fin. La mission rédemptrice de Jésus est accomplie, et l'heure est arrivée où les décrets divins le rappellent dans les cieux. Un dernier rendez-vous est donné à tous les disciples sur la montagne des Oliviers. Le Sauveur l'a choisi à dessein; parce qu'il est juste que sa gloire commence aux mêmes lieux où a commencé sa sanglante agonie. Arrivé sur le sommet de la haute montagne, il s'entretient une dernière fois avec sa sainte Mère, avec ses Apôtres, avec ses cent-vingt disciples

réunis, et qui doivent rendre un éclatant témoignage de cette heure solennelle. Puis il promène, sur cette assemblée chérie, un lent et affectueux regard, lève ses mains au ciel, les rabaisse sur ses enfants prosternés, pour les bénir, et, en les bénissant, il s'élève dans les airs; il monte, il monte toujours, mais doucement, et avec une majesté inexprimable, jusqu'à ce qu'enfin ses disciples le voient, au haut des airs, entrer dans un nuage blanc, qui le dérobe à leurs yeux. Et voici les anges, ces Eprits fidèles, qui se réjouissent de la gloire de Dieu et du bonheur des hommes; les anges dont les chants ont salué la naissance du Dieu-Enfant, dont la voix a proclamé sa résurrection d'entre les morts; voici les anges qui viennent confirmer encore son Ascension glorieuse, et terminer la scène sublime qui dénoue et finit le grand drame de la Rédemption.

Maintenant je me demande : Le nuage léger et lumineux qui dérobe Jésus aux yeux de ses disciples, le dérobe-t-il de même aux regards de Marie? Est-il refusé à la divine Mère de voir son divin Fils prendre majestueusement sa place à la droite du Très-Haut, dans le sanctuaire de sa gloire? Je ne le crois pas. Si l'illustre martyr saint Etienne a pu s'écrier, encore vivant en ce monde : *Video cœlos apertos, et Jesum stantem à dextris Dei :* Je vois le ciel ouvert, et Jésus debout à la droite de son Père : Si le Disciple bien-aimé

a été favorisé de toutes les ravissantes visions de son Apocalypse : est-il présumable que la divine Mère, moralement crucifiée avec Jésus sur le Calvaire, qui mérite si bien, et qui a payé si cher le droit d'être glorifiée avec lui, en soit moins favorisée, que de moindres amis? Je ne puis le penser; et je crois qu'il lui a été justement donné d'élever, de porter, de plonger ses regards maternels, jusqu'en cette région brillante et bienheureuse, où le Roi de gloire rentrait en vainqueur. Il me semble même qu'avant de commander à ses anges de refermer les portes d'or de la céleste Jérusalem, Jésus, riant et radieux, a, du haut du ciel, montré à sa Mère la place magnifique qu'il lui réserve, tout près de son trône éternel!

Aussi qui dira, et les joies, et, tout à la fois, les peines nouvelles de Marie, après cette Ascension triomphale du Rédempteur! Ses joies? Ah! elles sont centuplées! Voilà donc, se dit-elle, la Rédemption finie! Jésus, mon Fils et mon Dieu, n'a plus d'outrages, plus de persécutions, à essuyer personnellement de ses ennemis. Sur la terre, voici ses Apôtres à sa place, et avec eux bientôt l'Esprit-Saint, qui les fera triompher du monde et de l'enfer, ainsi que leurs successeurs, jusqu'à la fin des temps; et, au besoin, quand il le faudra, les anges mêmes seront envoyés en message, pour exécuter ses ordres, et ranger les hommes sous son

empire. Mais pour Jésus, le voilà enfin en possession de sa gloire, désormais à l'abri des contradictions ; et, comme me l'a dit Gabriel, dès maintenant son règne n'aura plus de fin. Ah! sous ce rapport, mes vœux maternels sont remplis!

D'autre part néanmoins Marie sent accrues ses peines morales. La voilà décidément seule sur la terre, séparée pour un temps indéfini de Celui qu'elle aime uniquement. Et si les peines de l'absence croissent à proportion de la tendresse, qui pourrait dire les souffrances qui tourmentent le cœur si brûlant de la divine Mère? Hélas! s'écrie-t-elle, pourquoi donc mon exil est-il encore prolongé? *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est!* Oh! que n'ai-je les ailes de la colombe, pour prendre mon essor, et aller me reposer dans le Dieu que j'aime : *Quis mihi dabit pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam!* O légions angéliques, qui habitez la céleste Jérusalem, je vous en conjure, dites à mon Bien-Aimé que je languis d'amour, et que je me consume, et que je me meurs d'ennui, loin de sa présence : *Adjuro vos ; filiæ, Jerusalem, ut nuntietis Dilecto meo, quia amore langueo.* O mon Christ! en vous en allant, vous avez emporté tous mes amours : *Christe, tu totos abiens tulisti cordis amores.* Oh! quand donc reverrai-je votre doux visage! oh! finissez mes langueurs, et réunissez mon être à Celui qui en possède toutes les

puissances! Et c'est vraiment ainsi, Mes Chers Frères, que la radieuse Ascension du Sauveur comble en même temps et l'allégresse et les souffrances morales de la divine Mère.

4° Heureusement pour faire un peu diversion, pour ménager un peu de calme aux flammes qui la consument, son divin Fils l'a chargée de veiller sur le berceau de l'Eglise naissante, d'en guider les premiers pas, en un mot, d'en être la Mère : *Mulier, ecce filius tuus.* Alors cette nouvelle tâche, confiée au cœur maternel de Marie, la rappelle, la restitue à sa petite famille. Elle sent, après le départ de Jésus, que c'est à elle à la serrer, à la vivifier dans l'unité, comme la poule réchauffe sa jeune couvée sous ses ailes. Ramener à Jérusalem, dans la retraite, le cher petit troupeau du Sauveur; le tenir réuni dans l'attente et la prière; l'entourer de ses sages conseils, pourvoir, pendant dix jours, à ses besoins divers; et surtout appeler sur lui, par ses prières ferventes; tous les dons de l'Esprit-Saint : voilà ce qui occupe, ce qui absorbe totalement la divine Mère dans ces jours précieux.

Erant autem omnes perseverantes in oratione, cum Mariâ matre Jesu : Les apôtres persévéraient dans la prière, avec Marie, la sainte mère du Christ, qui ne les quittait pas un seul instant, et que nous retrouvons avec eux au Cénacle, au grand jour de la Pentecôte,

recevant, comme le Collége apostolique, l'effusion merveilleuse et visible de l'Esprit-Saint. Et, Mes Chers Frères, en ce jour si solennel, quelle nouvelle source encore de joies surabondantes pour Marie! Non seulement Jésus est au Ciel, désormais régnant et triomphant; mais voilà la troisième Personne divine elle-même, qui est intervenue dans ce profond mystère de l'Incarnation, qui intervient de nouveau dans la divine entreprise de la conversion de l'univers. Voilà le Saint-Esprit qui transforme soudain les Apôtres et les disciples, en des hommes tout nouveaux, saints, éclairés, intrépides, et brûlant d'ardeur, pour conquérir le monde au Dieu crucifié. Et voilà qu'à l'instant même cette prodigieuse conquête commence, et qu'aux mêmes lieux où l'on a crié : mort au Christ! trois mille Juifs d'abord convertis, puis, huit jours après, cinq mille, puis tous les jours de nouvelles recrues, confessent sa Divinité, et embrassent résolument la pratique de son Evangile.

Oh! alors joies tous les jours nouvelles, et tous les jours croissantes, pour la divine Mère! La sainte Famille du Christ, dont elle est la tendre Mère, et qui a pour elle tant de vénération, tant de piété filiale, cette famille chérie devient sans cesse plus nombreuse et plus étendue, et surtout sa charité, son union fraternelle, toutes ses vertus sont chaque jour plus admi-

rables. Ceux mêmes qui n'osent point entrer dans son sein, ne peuvent se dispenser d'en admirer, d'en célébrer les mœurs toutes célestes.

Il y a bientôt, il est vrai, des contradictions, des persécutions, de la part de cet orgueilleux Pharisaïsme, qui ne veut pas avouer ses stupides et sacriléges méprises. Mais pour quelques soldats, martyrisés à l'avant-garde, l'Armée Chrétienne reçoit sans cesse de nouvelles légions, de plus en plus intrépides. De plus, ces persécutions juives ne sont que le vent merveilleux de la Providence, qui jette aux nations la divine semence de l'Evangile. Et malgré toute l'opposition de l'hypocrisie pharisaïque, le Christ a pris ses racines dans le peuple Juif; il y a sa divine Mère et ses royaux aïeux; il en a tiré ses Apôtres, les colonnes de son Eglise; Pierre même, qu'il en a constitué le chef; et bientôt Paul, qu'il fait son conquérant le plus indomptable. Et voilà que de jour en jour il devient plus évident que le Lion de Juda, le rejeton divin de David, marche de triomphe en triomphe, qu'il continue à vaincre, et à étendre de plus en plus son empire sur l'universalité des nations: *Ecce vicit Leo de tribu Juda, radix David.* Et voilà ce que Marie a le bonheur de contempler de ses propres regards; et sans aucun doute, avec une satisfaction ineffable!

5° Marie, dit, dans ses doctes commentaires, le

célèbre Corneille de la Pierre, Marie, associée à toutes les douleurs de Jésus, n'est pas néanmoins associée à sa mort; mais elle est laissée par lui sa survivante. Pourquoi donc? Pour relever et recueillir les Apôtres tombés, pour consoler les affligés, raffermir les chancelants, calmer les inquiets, enfin pour en être la directrice, la Mère, l'âme en toutes choses: *Relicta fuit à Christo, ut lapsos Apostolos colligeret, afflictos solaretur, titubantes solidaret, anxios consuleret, eos que per omnia dirigeret, instrueret, animaret.* Et, en effet, c'est la Vierge qui rassemble et réfugie les Apôtres, que la vue de Jésus saisi a mis en fuite; qui ramène à l'espoir du pardon Pierre, abattu pour son triple reniement: qui soutient, par l'espérance de sa prochaine Résurrection, tous ses pauvres disciples, que sa mort a jetés dans un profond découragement: *Undè Ipsa Apostolos à Christo capto diffugientes collegit: Petrum ob negationem pusillanimem spe veniæ erexit: discipulos ob mortem Christi turbatos fide resurrectionis confirmavit.* Ainsi le Sauveur veut que sa sainte Mère lui survive, comme le Vicaire de sa tendresse, comme la Tutrice de son Eglise, comme l'Institutrice des Apôtres, et la Consolatrice des fidèles: *Ut, quasi sui vicaria, columen esset Ecclesiæ, doctrix apostolorum, consolatrix fidelium.*

Et de fait, Marie, par la puissance de ses prières, par la sainteté de ses exemples, par ses sages récits du

passé, par ses justes interprétations des faits accomplis, Marie nourrit l'Eglise, épouse, encore petite et faible, de l'Homme-Dieu, comme jadis elle nourrit de son lait virginal Jésus enfant : *Et oratione, exemplo, doctrinâ, Filii sui Sponsam nutrivit, quæ jam virgineo lacte parvulum Ecclesiæ nutriverat Sponsum.* En l'absence corporelle du Christ, la divine Mère prend la plus continuelle sollicitude de l'Eglise encore au berceau : *Christo corporaliter absente, Maria Ecclesiæ curam maternâ sedulitate suscepit.* Et aussi les disciples, et même les Apôtres, l'environnent d'obéissance et d'amour, comme leur Mère et leur souveraine chérie : *Proindè Apostoli et discipuli Eam ut Matrem et Magistram obsequio et amore sunt prosecuti.*

Saint Joseph étant mort, depuis déjà longtemps, et les parents de Jean-Baptiste aussi, Marie seule a pu narrer aux Evangélistes, et aux premiers Chrétiens, les grands prodiges de l'Annonciation, de l'Incarnation du Verbe, le discours de l'ange Gabriel, sa réponse si simple et si sublime, sa Visitation à sainte Elisabeth, la naissance merveilleuse du saint Précurseur, la Nativité si humble, et tous les faits miraculeux de la divine Enfance de Jésus. Les immortels cantiques de Zacharie, de Siméon, le *Magnificat* même, et tous les prodiges qui ont précédé la prédication publique de Jésus-Christ, c'est Marie qui les a répandus dans les traditions

orales des premiers Chrétiens, et confiés ensuite à la narration fidèle des Ecrivains sacrés. Et le style même dans lequel ceux-ci les ont rendus, ce style si rayonnant de vérité, si ravissant de douceur et de bontés toutes divines, ce style c'est le langage de l'esprit et du cœur même de Marie!

Aussi saint Bonaventure appelle-t-il Marie : *Magistra magistrorum, Magistra Evanangelistarum :* la Maîtresse des docteurs, et la Maîtresse même des Evangélistes. Et Lucius Dexter, dans sa Chronique des temps apostoliques, nous dit : *Consilio et doctrinæ luce Collegio præsidet apostolico, nihil que grave faciunt illi, quod non ejus consilio ductu que gerant:* Marie, par ses conseils et la lumière de sa doctrine, préside d'abord au Collége apostolique ; et les apôtres ne font rien, que selon ses avis et sous sa maternelle direction. Et ces graves affirmations ne doivent en rien nous étonner : car la divine Mère était si remplie de l'Esprit-Saint, et si parfaitement docile à suivre toutes ses divines inspirations, que son langage n'était, en toutes choses, que le langage de Dieu même.

Il est bien évident que l'Evangéliste saint Jean s'est élevé plus haut qu'aucun autre Ecrivain sacré, dans les mystères incompréhensibles de l'essence divine, de la génération éternelle du Verbe, de la procession aussi coéternelle de l'Esprit-Saint. Oui, le Disciple bien-aimé

est l'Aigle du Nouveau-Testament, et son langage est si assuré dans les profondeurs infinies de l'Etre divin, qu'auprès de lui les autres Evangélistes, tout inspirés qu'ils sont, rasent, pour ainsi dire, la terre. Eh bien, une des raisons principales de cette élévation supérieure de saint Jean, c'est le bonheur spécial qu'il a eu d'être le fils privilégié de Marie; et c'est dans ses entretiens particuliers et intimes, avec la Reine des prophètes, que saint Jean s'est fait à la pénétration, à l'intuïtion, en un mot, au coup d'œil de l'aigle.

Ne pensez pas cependant, Mes Chers Frères, qu'en rendant ces immenses services aux Apôtres, à l'Eglise primitive, Marie s'en soit prévalue, pour prétendre à des honneurs, pour affecter le premier rang. Oh! non; la sainteté de Marie fut toujours souverainement humble, dans l'usage qu'elle fit de son élévation et de sa science toute divine! Voilant sa dignité et toutes ses prérogatives, sous les dehors d'une vie commune, retirée et cachée en Dieu, s'environnant de modestie et de silence, elle était d'une extrême réserve en ses discours: *Loquendi parcior.* Ce n'est qu'autant que les Apôtres l'interrogent, et qu'elle comprend que la gloire du Sauveur et l'édification des Chrétiens demandent ses confidences, qu'elle se résigne à révéler ce qu'elle sait sur l'Incarnation, sur l'Enfance, sur la Vie Cachée de l'Homme-Dieu. Jamais on ne l'entend dogmatiser, ni

mêler hautement sa voix à celle des Apôtres, pour instruire les peuples, ou discuter avec les dissidents de la Synagogue, ou du paganisme. La sainte Vierge a prêché l'Evangile; mais par le spectacle édifiant de sa sainteté, par l'exemple tout-puissant de toutes les belles vertus du Christianisme.

6° Maintenant, Mes Frères, après tous ces faits, aussi touchants qu'ils sont certains, je vous demande: En qui et comment, après l'affreuse catastrophe qui l'a si violemment brisée, en qui et comment Marie a-t-elle cherché, et vraiment trouvé, la consolation et l'allégresse? Certes, cette question vaut la peine d'être un moment réfléchie. Car nous aussi nous ne sommes souvent que trop inondés d'amères afflictions, souvent que trop battus et brisés par des secousses trop fortes pour notre excessive faiblesse. Et si nous voyons bien en qui et comment la Mère de douleurs a su encore retrouver et puiser la consolation et la joie, cette vue sera pour nous un trait de lumière, extrêmement précieuse, au milieu de nos plus noirs chagrins. Or, si nous avons bien compris les faits édifiants qui viennent de passer sous nos yeux, à la grave question que j'ai posée, voici la réponse.

C'est en Dieu uniquement, dans sa filiale soumission à ses desseins, et dans son amour généreux pour sa gloire, que la divine Mère a cherché et a goûté le calme

et la satisfaction de son cœur. Au jour de sa joyeuse Visitation, Elle disait, dans son immortel cantique : *Et exultavit Spiritus meus in Deo salutari meo:* Mon esprit a tressailli d'allégresse dans le Dieu, qui est mon Sauveur. Aux jours glorieux de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus, aux jours heureux où l'Esprit-Saint transforme le Collége apostolique, et où commence la conversion du monde au Dieu qui l'a sauvé, Marie, délaissée, mais toujours résignée, redit encore : *Ego autem in Domino gaudebo, et exultabo in Deo Jesu meo :* Je me réjouirai dans le Seigneur, et je tressaillirai de joie dans le Dieu, mon Jésus. Vraiment des transports inconnus, délicieux, me viennent remuer l'âme. Non seulement des éclairs de bonheur luisent à mes yeux ; mais l'avenir s'ouvre maintenant à moi, comme un océan infini de félicité et de gloire. Toutefois si mon cœur tressaille, si mes entrailles mêmes bondissent dans la joie, c'est dans le Dieu ressuscité, désormais vivant et glorieux ; c'est dans le triomphe parfait de toutes ses volontés ; c'est dans l'établissement de son empire universel, que je place et que je prends toutes mes complaisances et toutes mes allégresses : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.*

Les jours de gloire pour les enfants, sont des jours de fêtes pour les bonnes mères. Donc la Résurection,

l'Ascension triomphante de Jésus sont aussi des jours de triomphe pour Marie. La sainte humanité que le Fils de Dieu sort du tombeau, et qu'il transporte toute radieuse dans les cieux, c'est le fruit béni de son sein virginal. Quand cette sainte humanité appendait, toute déchirée, toute sanglante, au gibet du calvaire, l'âme de la divine mère y était aussi crucifiée avec l'Homme-Dieu. Donc, quand Celui-ci ressuscite et triomphe, c'est aussi Marie qui ressuscite et qui triomphe. C'est son propre sang, c'est son Fils et son Tout, qui remportent la victoire. C'est son intégrité virginale, c'est sa maternité divine, ce sont toutes ses prérogatives augustes, qui sont vengées et démontrées au monde.

Mais, malgré la juste ivresse qui pourrait la ravir pour elle-même, Marie oublie tout ce qui lui est personnel, se concentre et s'absorbe tout entière dans le triomphe et la gloire de Jésus. Ce qu'elle désire, ce qu'elle veut, ce dont l'accomplissement la réjouit, la ravit, la transporte, c'est que Jésus est vainqueur; c'est que désormais il va régner, et pour la gloire du Très-Haut, et pour le salut de l'univers. Voilà sa joie maternelle, toute délicieuse et toute divine. Oui, sa joie, c'est de voir Jésus victorieux de la mort et de l'Enfer; c'est de voir ses Apôtres rassurés, convaincus de sa Résurection et de sa Divinité, et enflammés d'un

zèle brûlant de lui gagner tous les cœurs ; c'est de comtempler Jésus montant au-dessus de tous les cieux, au-dessus de toutes les célestes hiérarchies, désormais à ses ordres suprêmes ; c'est d'admirer la transformation morale si magnifique que l'Esprit-Saint opère aux cœurs de tous les Apôtres, de tous les disciples, de tous les premiers chrétiens, qui deviennent eux-mêmes comme d'autres Christs, et qui n'hésistent point à tout sacrifier, pour la gloire de leur divin Maître. Oui, voilà les consolations toutes surnaturelles, et les joies toutes divines de Marie. Joies, toutes dans ses complaisances et son dévoûment sans bornes pour la gloire du Seigneur.

Et par quelle sainte pratique Marie alimente-t-elle en son cœur sacré ce beau feu, ce zèle ardent pour l'agrandissement du règne de son Dieu ? Surtout par sa réception quotidienne de la divine Eucharistie. Les premiers fidèles étaient *assidus à communiquer ensemble dans la fraction du pain ;* c'est-à-dire, dans l'offrande du sacrifice, et dans la communion, du Corps et du Sang du Sauveur. Et assurément Marie, les surpassant tous en amour, recevait, elle aussi, tous les jours, la personne adorable de l'Homme-Dieu, avec des dispositions plus sublimes et plus parfaites, que tous ses autres enfants. Elle passait de douces heures à s'entretenir, cœur à cœur, avec le Dieu qu'elle aimait

de toutes ses puissances; et c'était dans cette union béatifiante avec son Jésus, qu'elle puisait de nouvelles forces, pour soutenir la longueur de son exil, et des flammes aussi toujours nouvelles, toujours plus vives, pour l'empire toujours croissant du Rédempteur.

Et puisque, selon la croyance générale, Marie vécut encore environ vingt-cinq ans, après l'Ascension de Jésus-Christ, elle reçut donc encore plus de huit mille fois, dans son état sacramentel, l'Homme-Dieu, que son sein virginal avait porté, durant neuf mois sur la terre. Et comme les grâces et les mérites que confère ce Pain, au-dessus de toutes substances, sont proportionnés à l'amour avec lequel on se l'incorpore, qui pourrait dire les trésors immenses de grâce et de dignité qu'y a puisés la divine Mère? Ce serait plus aisé de compter les grains de sable de l'Océan! Aussi, selon saint Jérôme, ce feu du divin amour avait embrasé Marie tout entière, au point qu'elle en éprouvait comme une continuelle et ravissante ivresse : *Mariam totam incenderat divinus amor, ita ut esset in eâ continuus amor, et ebrietas perfusi amoris*

Enfin cet amour divin, qui tend non seulement à la gloire de Dieu, qui non seulement jouit de l'extension de cette gloire, qui n'aspire pas seulement à s'immoler à son bon plaisir, mais qui tend, qui soupire après l'union avec Dieu, qui tend, qui s'élance, qui monte

au ciel comme la flamme, l'amour véritable, le saint amour, qui est fort comme la mort, et même bien plus fort que la mort, qui brave la mort, en triomphe, et lui survit, toujours généreux et immortel, l'amour plus que séraphique de Marie soulève cette incomparable créature vers les célestes collines, et réunit ses feux, si beaux, si purs, si divins, à l'éternel Foyer qui les alluma. Mais ce sera le beau sujet de notre prochaine conférence.

7° Je suppose, Mes Chers Frères, que ne sachant rien des prophéties, ne connaissant rien ni du passé, ni de l'avenir, ne voyant les faits qu'avec des yeux tout ordinaires, tout bornés et tout humains, vous arrivez sur le Calvaire, au moment où Jésus est crucifié, et où sa pauvre Mère se tient debout, au pied de cet infâme gibet, sur lequel il expire : Que penseriez-vous? Que diriez-vous ?... Ah! mère infortunée! Quel malheur pour toi d'avoir mis au monde ce supplicié, ce maudit! Te donner des consolations? hélas! il ne peut plus en être pour ton pauvre cœur! Tu n'as plus qu'à cacher ta honte, et même te hâter d'en mourir. C'est la seule ressource qui te reste!... Voilà, mon Frère, voilà humainement, avec les yeux et l'ignorance du monde, ce qui vous paraîtrait le seul parti à prendre pour une telle Mère.

Cependant, Mes Chers Frères, vous le savez, c'est

tout le contraire qui arrive. Et par conséquent, c'est tout le contraire qu'il fallait dire. Oui, à Marie, même au pied de l'arbre du supplice, il faut lui dire : Mère affligée, mais heureuse Mère ! quel bonheur pour vous d'avoir enfanté, d'avoir élevé, d'avoir conduit jusqu'à la croix, ce Crucifié, ce Maudit ! Héroïque Mère, vos immenses douleurs vont finir : vos ineffables consolations commencent, et vos joies seront telles, que vous ne vous souviendrez plus de vos incomparables désolations. Et, en effet, c'est ce qui s'accomplit. Par conséquent, avec les yeux charnels, avec les préjugés et l'ignorance du monde, on n'entend rien aux choses divines, rien aux plans, rien aux desseins, rien à la marche de Dieu, rien aux plus grands, rien aux plus sublimes prodiges de son amour. Par conséquent, loin de se désespérer, quand tout paraît ruiné et perdu, selon le monde, c'est le moment, au contraire, où il faut la sainte résignation, la filiale confiance, l'héroïque amour de la foi. C'est le moment solennel où il faut lever vers le ciel son regard, son espérance, et tout attendre du Seigneur, pourvu qu'on lui soit fidèle.

Voilà ce qui s'accomplit, à la perfection, pour Notre-Dame-de-Douleur. Dans le moment même qu'elle paraît descendue aux dernières profondeurs du plus affreux abîme, et que tout espoir paraît pour elle anéanti ; à cet instant même, la vie renaît pour elle du

sein de la mort, et sa gloire s'élance éclatante, du silence glacé du tombeau. De même que quand les ténèbres sont arrivés à leur plus profonde obscurité, c'est toujours à ce point même que la lumière réclame ses droits, et reprend son empire. De même, c'est quand la nuit de la douleur s'est faite la plus épaisse pour la divine Mère, c'est alors que vient poindre, et bientôt briller, pour elle, le jour heureux des consolations et du triomphe. La joie vient remplacer les derniers accents de ses douleurs : et au moment même où ses nobles amies vont au tombeau du Christ, pour y épancher de nouveau leurs larmes, sur les lieux mêmes où a commencé la déchirante compassion de la Vierge-Mère, sa désolation est soudain changée en joie ; et la félicitant, avec les anges, nous pouvons lui dire : *Regina cœli, lœtare*, etc.

Si donc il nous arrive de tomber jamais au fond de l'abîme de l'infortune, d'être éprouvés par les pertes les plus douloureuses, d'être battus par les persécutions désolantes de l'injustice, d'être plongés, et comme noyés, au torrent de toutes les misères humaines : Ah ! gardons-nous alors des plaintes, des murmures, des sentiments, et de toutes les pensées du désespoir. *Non contristemini*, nous dit l'apôtre, *sicut cæteri, qui spem non habent :* N'allons pas nous affliger, comme ceux qui n'ont point d'espérance. Immanquablement Satan

voudraprofiter de nos désolations, pour nous suggérer le découragement, l'impatience et le blasphème, contre la main paternelle du Dieu, qui ne nous éprouve, que pour nous couronner ensuite plus glorieusement. Mais sachons reconnaître et faisons taire ces voix de nos passions égarées, ces suggestions de l'Enfer. Rappelons-nous que Dieu n'est jamais si près de nous, que lorsque nous lui sommes soumis dans la souffrance. C'est alors même qu'il est avec nous, et en nous-mêmes, pour nous soutenir, nous consoler, nous délivrer, quand il en sera temps, et nous exalter dans la gloire : *Cum ipso sum in tribulatione*; *eripiam eum*, *et glorificabo eum*.

Le Calvaire, Chrétiens, le Calvaire, avec ses incomparables horreurs, n'est devenu que le piédestal le plus élevé des gloires et des allégresses de Marie. Si la divine Mère eût refusé d'y monter, elle se fût refusée aux desseins du Ciel ; elle eût manqué à l'amour divin, et à l'amour envers le genre humain ; et dès lors elle se fut rendue indigne de la maternité de toute l'Eglise catholique, indigne des autels de la terre et du trône du ciel. Mais au contraire, en espérant contre l'espérance, en aimant toujours Dieu et les hommes, malgré toutes ses tribulations, divines et humaines, elle a trouvé, comme le divin Crucifié, la résurrection et la vie, la joie, le triomphe, toutes les splendeurs, dans le

tombeau même, qui semblait engloutir et dévorer toutes ses espérances.

Eh bien, Mes Chers Frères, à nous tous est promise, à nous tous aussi est offerte la même transformation glorieuse, après les épreuves passagères de la vie. Non-seulement à ses apôtres, à ses ministres, qui soutiennent de rudes combats, pour lui conquérir les âmes, mais à tous ses enfants, à tous ses serviteurs fidèles, Jésus-Christ dit : *In mundo pressuram habebitis ; sed confidite : Ego vici mundum :* Durant votre court voyage à travers ce monde, vous serez souvent pressurés et battus, sous le poids des chagrins, des persécutions et des souffrances de toute nature ; mais, au milieu de vos plus navrantes douleurs, gardez toujours une ferme espérance ; car j'ai vaincu le monde pour vous, comme pour moi ; et je veux continuer à le vaincre en vous et par vous. Tressaillez même d'allégresse, à proportion de la grandeur de vos tribulations ; car plus elles seront grandes, plus sublime sera votre victoire, et plus parfaite sera votre félicité dans les cieux : *Gaudete et exultate : ecce enim merces vestra copiosa est in cœlis.*

Au fort des plus horribles tempêtes, Marie s'est reposée, résignée et confiante, sur le Dieu, sans la permission de qui ne tombe pas un seul cheveu de nos têtes. Au milieu aussi de ses triomphes, Marie n'a cherché qu'en Dieu, qu'en sa consécration à sa gloire,

qu'en l'accomplissement de ses suprêmes desseins, la paix et la joie de son cœur. Ah! bienheureux, Mes Frères, et seul bienheureux, celui qui, soit dans la prospérité, soit dans la fortune, cherche le vrai bien dans le Dieu en qui seul sont tous les vrais biens : *Quære unum Bonum in quo sunt omnia bona.* Pour le riche comme pour le pauvre, pour le plus haut dignitaire comme pour l'homme le plus obscur, pour le savant comme pour l'ignorant, pour l'homme en santé comme pour le malade, pour le monarque comme pour le dernier de ses sujets, la force et la consolation, la paix et la gloire, l'ordre et la vérité, la vie et ses charmes, la splendeur et la félicité véritables, ne sont et ne se trouvent qu'en Dieu, qu'en l'union à ses volontés adorables. C'est là uniquement que Marie les a cherchées : c'est là qu'elle les a trouvées. Et c'est là aussi, ô tendre Mère! que nous vous prions, que nous vous conjurons de nous aider à les chercher, et à les goûter, dès maintenant et toujours.

Ainsi soit-il!

FIN DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

Page 3, mondo, lisez : mundo
5, principia, lisez : principio
6, quad, lisez : quod
18, Héroïne brisera, lisez : Héroïne qui brisera
23, nihi... at, lisez : mihi... ad
32, imimicitias, lisez : inimicitias
66, pucatissimum, lisez : pacatissimum
73, spéciale, lisez : spécial
76, omnes, lisez : omnis
80, la, lisez : sa
95, sæcuta, lisez : sæcula
103, dépendance, lisez : descendance
110, venue, lisez : venu
124, aux, lisez : au
180, efficat, lisez : efficax
211, ailquos, lisez : aliquos
253, célèbrés, lisez : célèbres
275, demande, lisez : demander
299, ipsuis, lisez : ipsius
353, méconnu, lisez : méconnu
354, déiire, lisez : délire

TABLE DES MATIÈRES.

Ire Conférence. — Prédestination de Marie. — La Vierge choisie, figurée, et annoncée, dès l'origine et dans la suite des temps, pour sa sublime vocation. — Et, à cause de cela, incomparablement grande et vénérable. 1

IIe Conférence. — Conception immaculée de Marie. — Toute la race humaine souillée de la tache originelle. — Facilité à Dieu d'en préserver sa Mère. — Analogie biblique. — Hautes raisons de ce privilége spécial en Marie. — Langage longtemps attendu, et enfin obtenu, de l'Eglise enseignante. — Conséquences. 23

IIIe Conférence. — Motifs et avantages de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. — Judith et Marie. — Point de nouveauté. — Mais il en résulte la gloire réciproque de Jésus et de Marie, l'utilité du monde catholique, et la confusion des ennemis de la foi. 44

IVe Conférence. — Nativité de la Sainte Vierge. — Naissance incomparablement illustre. — Sujet d'une grande joie pour le Ciel et la terre. — Accompagnée cependant de pauvreté et de silence. — Conséquences morales. 70

Ve Conférence. — Nom de Marie. — Ce que veut dire ce beau nom. — Sa triple signification est vérité. — C'est de Dieu que vient ce nom. — Et pourquoi ce nom de lumière, de puissance et de gloire. — Conséquences. 98

VIe Conférence. — Présentation de Marie. — Pourquoi — Et comment accomplie. — Enseignements profonds et mémorables qui en découlent, pour les parents, pour les enfants, — Et spécialement pour les jeunes filles. 119

VIIe Conférence. — Jeunesse de Marie. — Comment elle l'a employée à se préparer à sa vocation sublime. — Grands maux de notre siècle : parce que la femme, durant sa jeunesse, n'est pas formée sur ce modèle accompli. — Remède principal a ces grands maux. 142

VIIIe Conférence. — Annonciation. — Incarnation. — Raisons et narration des faits. — Vertus qui éclatent en Marie, dans ces circonstances solennelles. — Conséquences pratiques, proposées surtout au sexe. 171

IXe Conférence. — La Visitation. — Accomplie à cause des grands desseins que Dieu y avait. — Vertus de pureté, de charité et d'humilité qui brillent en Marie. — Sa glorifica-

tion néanmoins au moment où elle s'humilie. — Mais glorification qui, par l'explosion soudaine de son *Magnificat*, n'aboutit qu'à la gloire de Dieu même. — Conséquences. 197

Xe Conférence. — Marie fiancée et mariée. — Quand, — Comment, — Pourquoi. — Cependant Vierge toujours. — Sagesse divine en tous ces faits. — Horreur des propos impies. — Trois conséquences principales. 221

XIe Conférence. — Maternité divine de Marie. — Très-réelle, — Très-glorieuse pour la Vierge, et bien plus pour Dieu même. — Accomplissement des faits. — Voyage à Bethléem. — Nativité de Jésus-Christ. — L'étable, les anges, les bergers, les rois. — Les épreuves, les privations, les consolations. — Conséquences. 249

XIIe Conférence. — Suite des épreuves et des consolations de Marie. — L'adoration des Mages. — La purification légale de la Vierge-Mère. — La présentation de Jésus au temple. — La fuite en Egypte. — Beaux exemples de fidélité et d'héroïsme qu'Elle nous laisse en tous ces événements. 283

XIIIe Conférence. — Marie durant la vie cachée de Jésus-Christ, — Et aussi durant sa vie publique — Ou : Marie dévouée en silence, et en toute obscurité, au devoir de l'éducation du Dieu-Enfant, et modèle des mères chrétiennes. — Et encore, charité, humilité, sanctification progressives de Marie, pendant les prédications du Sauveur. — Modèle aussi de la mère chrétienne, quand ses enfants ont pris leur position dans le monde. 311

XIVe Conférence. — Compassion de Marie — Ou Notre-Dame des Sept Douleurs. — Les sept glaives cruels qui, par et pendant la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sont venus transpercer sa divine Mère. — Et aussi les trois actes magnanimes que Marie a accomplis au pied de la croix. — Conséquences. 342

XVe Conférence. — Joies de Marie, — A la Résurrection, — A l'Ascension de Jésus-Christ, — A la Pentecôte, — Son action dans les commencements de l'Eglise. — Toute joie véritable n'est qu'en Dieu, et qu'avec Dieu. 384

FIN DE LA TABE.

WASSY. — IMPRIMERIE DE MOUGIN-DALLEMAGNE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Librar
University of
Date Due

a39003 010557246b

BQT 1049 .D4M 1859 V1
DEMANGE.
MARIE MIEUX CONNUE.

CE BQT 1049
.D4M 1859 V001
COO DEMANGE.
ACC# 1032323

MARIE MIEUX

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 12 09 20 21 0